

Harry Dickson-05

Ray, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

JEAN RAY

Harry 5 Dickson



CINQ AVENTURES INTÉGRALES

La terrible nuit du Zoo • Le Jardin
des Furies • Usines de mort • La
Pierre de Lune • Les Effroyables



Jean RAY

Harry Dickson

Tome 5

CINQ AVENTURES INTÉGRALES



BIBLIOTHÈQUE
MARABOUT

1967, by Éditions Gérard & C°, Verviers.
Éditions Marabout

Note de la team AlexandriZ

En choisissant de diffuser les nouvelles telles que rééditées par *Marabout* dès 1966, la T.A. ne respecte pas l'ordre de parution originale.

Sans respect de l'ordre chronologique, ce recueil comprend donc les nouvelles :

167. La Terrible nuit du zoo (1937).

101. Le jardin des furies (1933).

178. Usines de mort (1938).

89. La pierre de lune (1933).

150. Les effroyables (1935).

LA TERRIBLE NUIT DU ZOO

1. Le loup blanc

Le Dr George Huxton déposa l'éprouvette qu'il maniait avec précaution et écouta attentivement d'où venait le bruit.

Ayant intentionnellement donné congé à son personnel, il se trouvait seul dans sa grande et sombre maison de Lewisham, véritable forteresse médiévale au cœur de Londres, et voici qu'il distinguait parfaitement le bruit d'une porte qui s'ouvrait puis se refermait avec prudence.

Sa main se posa sur le commutateur et plongea à l'instant le laboratoire dans l'obscurité.

Huxton garda pendant quelques instants une immobilité complète, mais le bruit ne se répéta plus et ne fut suivi par aucun autre.

Dans l'ombre, sa main chercha un bouton électrique, dissimulé dans l'angle de sa table, et le pressa.

Une faible lueur naquit au plafond, où, petit à petit, se dessina un rectangle phosphorescent. Le docteur demeura les yeux fixés sur ce carré de lumière.

Bientôt des images y parurent et défilèrent lentement, comme un film au ralenti présenté sur un écran en miniature, celles d'escaliers, de couloirs, de salons et de chambres, tous parfaitement vides de présences.

Enfin une porte s'y dessina et le docteur exerça une nouvelle pression sur le bouton : le film s'immobilisa, puis une lampe rouge s'alluma au-dessus de l'écran, s'éteignit, fut remplacée par une lampe verte qui s'éteignit à son tour. Pendant ce temps, sur la table du savant, un cadran horaire radiant était sorti de l'ombre et une aiguille de secondes s'y mit en marche. Quand elle s'immobilisa, Huxton compta les espaces franchis et hocha pensivement la tête.

— Exactement onze secondes, ou le temps qu'il faut à un homme, qui ne connaît qu'imparfaitement les lieux où il se hasarde, pour ouvrir une porte, regarder ce qu'il y a derrière et la refermer, le tout

en prenant les précautions nécessaires pour n'être ni vu ni entendu.

Il répéta avec ironie : « Ni vu ni entendu ».

— Il en serait ainsi, monologua-t-il, si tous ces témoins scientifiques, allant de la cellule photo-électrique, aux détecteurs à rayons infrarouges ne m'entouraient pas d'un rempart invisible mais sûr.

— Donc quelqu'un est entré, doit être encore dans la maison, et je ne le vois pas, ceci est pour le moins grave.

Dans les ténèbres, l'éprouvette, reposée dans le râtelier, luisait d'une phosphorescence opaline.

Quand George Huston se livrait à l'expérience qui l'occupait pour l'heure, il avait toujours soin d'éloigner tout le monde de sa maison ; les appels du téléphone restaient sans réponse et les verrous électriques fonctionnaient rigoureusement à toutes les portes. Et pourtant...

Oui, malgré cette garde formidable, la porte qui condamnait le corridor d'accès du laboratoire, celle que les domestiques ne franchissaient jamais hors de la présence du maître, cette porte venait d'être ouverte et puis refermée, avec des gestes de voleur nocturne.

Néanmoins, sur l'écran témoin lumineux, ce corridor, en vérité fort exigu, demeurait complètement vide.

Hésitant, mais presque rassuré, le docteur reporta la main sur le commutateur pour redonner de la lumière au laboratoire.

Comme il serrait la manette de porcelaine entre ses doigts, il sentit une impression de froid bizarre, comme si on avait doucement soufflé sur sa main.

En même temps il tourna la manette, mais la lumière ne revint pas.

Huxton poussa une exclamation d'horreur car, dans les ténèbres, le souffle se muait en un contact plus tangible et affreusement glacial ; il aurait voulu retirer sa main, mais elle demeurait serrée dans un impitoyable étau.

— Huxton ! dit une voix impersonnelle et lointaine.

— Qui vive ? balbutia le docteur avec peine, et comment êtes-vous entré ici ?

— Je ne suis pas entré ici et je ne suis pas ici non plus, fut la réponse faite sur le même mode.

— Que voulez-vous ? murmura le docteur.

— Vous emmener avec moi.

Le savant poussa une exclamation étonnée et effrayée à la fois.

— Comment pourrais-je vous accompagner ? Je ne sais pas qui vous êtes ni comment vous êtes parvenu jusque chez moi. Si toutefois vous êtes chez moi, ce dont vous voulez me faire douter.

— Cela m'a coûté beaucoup de peine et surtout une énorme dépense d'énergie, reprit la voix, mais le principal c'est que j'y aie réussi. Quand on se livre à des recherches dangereuses comme le sont les vôtres, docteur, on doit s'attendre à bien des choses, même aux plus invraisemblables. Mais je crois bien que nous finirons par nous entendre.

Huxton sentit que sa main venait d'être libérée, et d'un coup sec, il tourna le commutateur.

Les énormes plafonniers opalins s'allumèrent et un flot de lumière blanche inonda le laboratoire.

Huxton regarda vivement à sa droite croyant y voir l'étrange intrus, mais, à sa grande stupeur, il ne vit rien que le mur nu, les différents tableaux témoins, la théorie des manomètres et l'immense tableau noir, couvert d'épures et d'équations.

De l'autre côté de la table, ses regards tombèrent sur l'unique porte du laboratoire et il y vit les puissants verrous d'acier, aux triples griffes, bien en place dans leurs gâches chromées.

Lentement il passa la main sur son front trempé de sueur.

— Un sale tour de mes nerfs, murmura-t-il, on ne les garde pas impunément tendus des jours et des nuits à la file.

Sur la table, dans un vaste cendrier de jade, s'entassaient des pipes de toutes dimensions et espèces. Huxton en choisit une au large bout d'ambre et la bourra méthodiquement de tabac de Hollande.

La fumée odorante s'envola vers le plafond, y dessinant de fins nuages, et le visage du savant se détendit.

— Fumer... régal et délassement des dieux, murmura-t-il, tout à sa détente.

Sa main caressait distraitemment le fourneau tiède de la pipe familière et, soudainement, la lâcha.

Sidé par un effroi sans bornes, George Huxton regardait le dos de sa main ; une marque étrange, vaguement rougeâtre, s'y dessinait, allant du pouce à l'annulaire : celle d'un long et maigre doigt squelettique, terminé par un ongle démesuré.

— Par le Seigneur, gémit-il, que m'arrive-t-il donc ?

Comme s'il avait craint de toucher un objet en ignition, il frôla de sa main gauche le singulier stigmaté et ressentit une cuisante douleur, comme s'il avait touché une brûlure toute fraîche.

— Ah, râla-t-il, je n'ose pas... j'ai peur de comprendre !

Il jeta autour de lui des regards de bête traquée, comme si le tranquille laboratoire s'était soudain peuplé des pires présences. Mais tout y gardait son calme habituel. Des tubes de Crookes palpitaient de lueurs orangées le long d'un appareil à la marche silencieuse, les aiguilles témoins des puissants manomètres oscillaient sur leur cadran,

et des lampes de contrôle luisaient de la triste rougeur de leurs filaments incandescents.

Huxton repoussa son fauteuil avec une brusquerie extrême et se rua littéralement vers le tableau commandant les diverses fermetures de sa maison.

Les verrous glissèrent, mus par une poussée automatique, et, dans les profondeurs de la demeure, des déclics identiques se firent entendre, donnant à comprendre que les entrées et les sorties se dégageaient.

Le docteur s'empara à la hâte d'un chapeau et d'un large manteaucape, accrochés à une patère, courut le long des corridors, ouvrant les portes avec une violence rageuse.

Des vitres s'étoilèrent, des statuettes de marbre s'écroulèrent au passage de son manteau déployé.

La rue était devant lui, solitaire et luisante de pluie ; au loin brillaient les avares lumières qui jalonnent les tristes quais de la Ravensbourne River.

Il hésita un moment, frissonnant à l'aigre vent d'octobre puis, enfonçant son feutre sur les yeux, il se mit à courir.

*

Bill Wackens, garde de nuit au Zoo, consulta l'horloge de surveillance, pressa le bouton imprimant sa marque sur la fiche de présence et se dirigea vers le hall des fauves.

C'était le moment de sa nuit de garde qu'il préférerait à tout autre, car il aimait les farouches pensionnaires de ce département.

Comme il y accédait, le surveillant en chef Mason, tournant le coin d'une allée, lui souhaita une bonne nuit.

— Vous allez border les lions dans leur couchette, Bill ? dit-il en riant, et leur donner un petit susucre ? Je n'ai jamais compris votre amitié pour ces salopards tout en crocs et en griffes et toujours prêts à vous enlever un morceau de filet pour leur lunch. Mais à chacun ses préférences, n'est-ce pas ? À propos, vous l'ignorez sans doute, vous qui ne venez ici que de nuit : le département des fauves vient de s'enrichir d'un pensionnaire qui vaut des cent et des mille à ce qu'il paraît, un loup blanc de Sibérie. Tudieu, quel lascar ! Il fait la pige aux tigres du Bengale quant à la taille et à la férocité de la mine. Ne l'approchez pas de trop près, vous qui ne vous gênez pas pour tirer les moustaches de la panthère noire, car la bête me semble plutôt un démon qu'un animal... brr, voilà une brute que je n'aimerais même pas rencontrer au coin d'un mauvais rêve ! Tâchez donc d'entrer également dans ses bonnes grâces. Au revoir !

Bill Wackens ouvrit la grande porte du hall et la referma à clef derrière lui, comme l'ordonnait le règlement.

Deux lampes électriques jetaient dans la vaste pièce une chétive clarté de veilleuse.

Sur les deux côtés, c'était une longue théorie de cages, où s'étendaient des formes immobiles ou vaguement frémissantes.

Le gardien alluma sa torche électrique et la promena le long des grilles.

Un tigre feula doucement, un énorme lion de Nubie ouvrit d'immenses yeux de feu vert, puis, reconnaissant l'homme, poussa un grondement rassuré et se rendormit. Une hyène se mit à tourner furieusement en rond, soufflant avec fureur vers le cône de lumière qui l'aveuglait.

Bill arriva ainsi aux dernières cages, celles qui étaient vides et tenues à la disposition des futurs pensionnaires.

— C'est dans l'une d'elles que le nouveau venu doit se trouver, se dit-il.

Le rayon de sa lampe rencontra en effet une épaisse masse bourrue, tassée dans un coin.

— Allons, beau sire, montre-toi, dit le gardien d'un ton d'aimable invite.

La toison frémit à peine puis se tassa davantage.

— Je regrette mon vieux, continua Bill Wackens, mais quand on désire faire connaissance entre gentlemen, on ne se cache pas le visage. Il faudra que je vous fasse des avances, je crois !

Il avait saisi une des longues barres de fer qui servent à pousser les cloisons intérieures et, de la pointe, fourrageait doucement dans la robe hirsute de l'inconnu.

Un hurlement effroyable s'éleva et la barre, saisie par des mâchoires de fer, fut arrachée des mains du gardien.

Bill faillit en laisser choir sa lanterne, tant l'apparition était inattendue.

Ah, le gardien-chef Mason n'avait pas menti, car jamais bête plus hideuse n'avait trouvé asile dans le Zoo.

Le corps était bien celui d'un loup monstrueux, à l'échine fortement décline, mais la taille égalait celle d'un ours ordinaire, la toison d'un gris fer se tavelait de larges taches d'un blanc de neige et s'argentait nettement sur toute la tête. Et que dire de cette dernière !

Énorme et fendue par une gueule immense d'un rouge vif, ouverte sur une denture monstrueuse ! Les yeux, d'un rouge sombre dans la clarté de la torche, passaient rapidement de ce rouge à une teinte violette, puis fortement ambrée.

Cet étrange jeu de prisme eut sur Bill une influence peu

ordinaire ; il se sentit comme fasciné par cette suite accélérée de couleurs différentes.

— Allons, allons, murmura-t-il avec effort, ne fais pas le méchant, je ne le suis pas non plus et tu verras que nous ferons vite une bonne paire d'amis !

Le monstre le couvrait d'un regard lourd de rage et de haine où se retrouvait quelque chose d'affreusement humain.

Sous le pelage bourru, des muscles incroyables roulaient doucement dénotant une force insensée. Après avoir rejeté la barre de fer, la bête demeura immobile, son mufle d'enfer tendu vers le gardien, puis, avec une lenteur calculée, elle s'approcha des grilles et y pesa de toute sa vigueur.

Bill se jeta en arrière, craignant de voir les barreaux fléchir et céder sous une telle pression.

Au même instant les lampes électriques s'éteignirent et seule la torche portative éclairait encore l'immense hall.

Le gardien, étonné, vira sur les talons.

La torche fut arrachée de sa main avec une violence extrême et projetée loin sur les dalles où elle vola en éclats.

Les ténèbres étaient absolues, Bill cria...

2. La consultation du tigre

— Y comprenez-vous quelque chose, monsieur Dickson ?

Le superintendant de Scotland Yard, Mr. Goodfield, répétait pour la troisième fois cette question au détective, muet et sombre.

— Reprenons les faits continua le policier, satisfait, malgré tout, de voir son ami pour le moins aussi embarrassé que lui-même.

— Le hall des fauves était fermé à clef, et cette dernière se trouvait encore dans la serrure. La seconde issue est barricadée pendant la nuit et l'est encore. Les grilles qui donnent accès au public le sont toutes également et leurs fermetures ont été vérifiées avec soin, aucune d'elles ne présente la moindre trace d'effraction. Les serrures sont spéciales et, d'ailleurs, on comprendrait mal la raison d'un cambriolage : on ne vole pas un tigre dans sa cage et l'on ne kidnappe pas un lion comme un gosse.

« Le cadavre de Bill Wackens était couché au milieu de l'allée centrale, à quinze mètres de la plus proche cage habitée : celle du nouveau loup blanc.

« Ce dernier est mort, on examine en ce moment sa dépouille dans la salle de garde, sur une table voisine de celle où les médecins légistes se penchent sur les restes de l'infortuné gardien.

— Bill Wackens semble avoir été mis en pièces par un fauve, dit Harry Dickson. À voir d'ailleurs l'état de son corps cela ne fait aucun doute. La gorge est lacérée, le ventre ouvert, les membres rompus.

— Et pourtant toutes les cages sont fermées et rien ne manque à leurs verrous ni à leurs serrures.

Harry Dickson haussa brusquement les épaules et se mit à arpenter l'allée centrale où un cercle, tracé à la craie, indiquait l'endroit où l'on avait trouvé le cadavre du gardien.

— Mes instructions ont-elles été suivies, Goodfield ? demanda-t-il. Le policier le lui assura avec décision.

— À tous ceux qui sont entrés ici, on a fait chausser des pantoufles de feutre, parfaitement sèches, et on leur a ordonné de ne pas s'écarter d'un étroit chemin central. Comme tous les jours, le hall a été nettoyé et récuré après l'heure de fermeture. Il n'y a donc eu que Bill Wackens, gardien de nuit, qui soit venu ici le matin avant l'arrivée des magistrats.

— D'autres gardiens ne sont pas entrés avant eux, je crois ?

— En effet, Mason, ne trouvant pas Bill Wackens à l'appel des partants, s'est dirigé immédiatement vers le hall des fauves où il avait vu entrer le gardien. Il trouva la porte fermée et la clef à l'intérieur.

Il fit apporter une échelle et regarda aux fenêtres... Il découvrit le spectacle dans toute son horreur.

Et, comme vous pouvez le constater, ces très hautes fenêtres sont toutes garnies de barreaux identiques à ceux des cages.

Le détective écoutait à peine, il continuait à arpenter l'allée, les yeux rivés sur les dalles nettes et luisantes.

Tout à coup il fit halte et se pencha vivement.

Devant une série de cages où des pumas tournaient silencieusement en rond, de la sciure de bois avait été répandue et des traces très visibles s'y dessinaient : celles d'une chaussure d'homme.

Goodfield, qui le suivait sur les talons, les remarqua à son tour.

— Ce ne sont pas les lourds brodequins de Bill Wackens qui ont fait cela, dit-il, ce seraient plutôt des souliers de tennis.

— À première vue, je le concède, répondit Harry Dickson.

— À première vue seulement ? riposta le superintendant, il me semble pourtant que c'est formel : tenez, ces gaufrures sont bien celles des semelles en caoutchouc d'une chaussure de tennis.

— Je vous accorde les gaufrures, car c'est bien le mot qu'il faut employer, Goodfield, mais c'est tout. Les souliers de tennis se fabriquent en série et les figures que présentent leurs semelles sont courantes : des lignes, des cercles, des étoiles. Quant à celles-ci, elles sont d'une nature tout autre : tenez, ne dirait-on pas que les marques ont été faites par un fer à gaufrir aux carrés très profonds ?

— Ah, ça oui, murmura Goodfield, mais où voulez-vous en venir ?

— À déclarer que les chaussures qui laissèrent ces empreintes sont d'une fabrication très spéciale, elles ont été faites dans un but déterminé et peu ordinaire. Dans certains cabinets de physique électrique ou vous en dirait plus long à leur sujet : ce sont des souliers isolants.

— Que signifie... ?

— Les expérimentateurs, qui travaillent souvent avec des courants électriques dangereux, portent au cours de leurs expériences des vêtements isolants, et leurs chaussures n'échappent pas à cette règle.

« L'homme qui portait celles-ci est, ou bien de petite taille, ou très élégant et soucieux de l'exiguïté de la pointure de ses chaussures.

« J'opte pour la deuxième éventualité, car les marques très profondes, et leur espacement, font plutôt penser à un homme de taille moyenne et d'assez belle corpulence.

« Tenez, Goodfield, il dut stationner ici assez longuement, car, à cause de cet arrêt, les bords des gaufrures ont été émoussés et se sont imprimés plus largement dans la sciure. Bien... Il s'est appuyé contre la barre de cuivre qui longe les cages à distance. Voyons le cuivre qui a été passé hier à la pâte, comme l'atteste son luisant.

Une loupe fut braquée sur le métal brillant.

— Un manteau de drap très fin et humecté par la pluie, murmura Dickson en relevant de fines zébrures sur la surface polie de la barre.

— Pas d'empreintes digitales ?

— Aucune...

La porte du hall fut poussée et un gardien, se tenant prudemment sur le seuil, appela :

— On demande ces messieurs à la salle de garde !

Harry Dickson et Goodfield sortirent et fermèrent la porte à clef derrière eux. Comme il dépassait le seuil, le détective jeta un regard distrait sur le gardien venu les quérir et soudain s'arrêta :

— Tiens, une vieille connaissance ! Comment allez-vous, Bob Jarvis ?

L'homme rougit et salua gauchement.

— Très bien, monsieur Dickson, comme vous le voyez, je gagne honnêtement ma vie à présent et il n'y a rien à redire quant à ma conduite !

— Cela vous honore, Bob, répondit le détective, et je n'attendais pas moins d'un homme de bonne volonté comme vous, malgré vos... malheurs.

Goodfield s'écria alors à son tour :

— Ma parole, c'est cette canaille de Jarvis ! On en a donc définitivement assez d'Old Bailey et des mois de prison que cette estimable cour de justice vous octroyait naguère si libéralement.

— Parfaitement, intendant, répondit l'homme avec franchise, le comité protecteur des prisonniers libérés m'a fait entrer ici comme gardien. C'est un service très dur, puisque les débutants, comme moi, sont obligés de fournir deux nuits de garde par semaine en plus de leur travail de la journée.

— Étiez-vous de garde cette nuit ? demanda Harry Dickson.

— En effet, monsieur Dickson, uniquement du côté de l'aquarium.

— Ce n'est pas si loin d'ici... Peut-être avez-vous aperçu quelque chose ?

— No... on, hésita l'homme.

— Oh, un petit quelque chose tout de même, insista le détective à qui l'hésitation du gardien n'était pas passée inaperçue.

— C'est ça, faites-moi perdre ma place, bougonna Jarvis.

— Je n'y pense pas, mon ami, mais ce n'est pas une raison pour

refuser votre aide à la justice. Justice qui s'est montrée clémentes quand il le fallait.

Jarvis se gratta l'oreille.

— Franchement, vous n'en direz rien au directeur ?

— Cela n'entre pas le moins du monde dans mes intentions, ni dans celles de Mr. Goodfield, affirma le détective.

— Voyez-vous, dit enfin le gardien, c'est de nouveau mon bon cœur, ou ma trop grande faiblesse pour les misères d'autrui, si vous préférez, qui m'a joué un tour. Il y a pas mal de pauvres diables dans Londres qui ne savent où coucher tranquillement. Alors, il y en a qui se laissent enfermer ici... oh, pas beaucoup, car cela se remarquerait vite. Ils dorment ainsi à leur aise, et tout leur soûl, dans la paille des écuries vides. Je n'ai pas le cœur de les chasser.

— Et qui dormait hier dans ces palaces ? demanda Harry Dickson.

— Un type assez extraordinaire, il faut l'avouer ; il me paraissait très malade, car il était pâle, oh ! mais pâle comme un mort. On dit souvent cela pour dépeindre quelqu'un qui n'a pas bonne mine, mais celui-là... s'il n'avait pas bougé, je l'aurais cru mort depuis des jours et des jours. Il était vert, littéralement. Pas trop mal habillé, mais les pauvres honteux, qui ne courent pas tout à fait en haillons et gardent une apparence de gentleman, ne sont pas si rares, n'est-ce pas ?

« Quand je le découvris et que je lui demandai un peu rudement ce qu'il faisait là, après l'heure de fermeture et surtout, si tard dans la nuit, il s'est contenté de gémir lugubrement et, d'une main tremblante, il m'a tendu de l'argent.

« Je lui ai dit : « Garde ton pognon, t'en auras suffisamment besoin », et comme il avait l'air si malade, j'ai posé ma gourde de thé à côté de lui en l'invitant à la vider à son aise et en disant que je la retrouverais bien au matin. Ce qui fut le cas en effet, seulement, il n'y avait pas touché.

— C'est bien singulier de voir un pauvre hère refuser un présent aussi mirifique, remarqua Harry Dickson. Et vous ne l'avez pas vu partir après l'ouverture des grilles d'entrée ?

— Non, d'ailleurs les grilles n'ont été ouvertes que pour donner accès au personnel et aux gens de la police. Mais l'homme n'a pas dû rencontrer de bien grandes difficultés pour quitter le Zoo, car du côté des halls des singes, par exemple, les murs sont fort bas, et, une fois le soleil levé, il n'y a plus de surveillance de ce côté.

— Bob, dit le détective, veuillez dire à ces messieurs qui nous attendent au corps de garde de vouloir patienter encore quelques minutes. Nous allons d'abord faire un tour aux écuries et, notamment, dans celle où votre protégé passa la nuit.

— Elle est toute proche... vous la voyez d'ici. Bonne chance,

messieurs !

L'écurie désignée par Bob Jarvis était de dimensions restreintes, jadis elle servait de résidence à un couple de lamas et de zébus, mais, désaffectée depuis, elle ne servait plus qu'au remisage de la paille.

— C'est bien le cas de dire que nous allons chercher une aiguille dans une meule de foin, dit Goodfield goguenard.

Harry Dickson regardait attentivement autour de lui, s'aidant du jet de lumière d'une forte lampe de poche.

— Rien, murmura-t-il déçu, mais soudain il releva la tête et aspira longuement l'air.

— Drôle d'odeur, hein, Goodfield ?

— Maintenant que vous me le dites, je le trouve également, répondit le policier, mais je ne pourrais vraiment vous en dire la nature.

Le détective prit une poignée de paille et l'approcha de ses narines.

— Voici, fit-il triomphalement, l'homme a dû s'allonger à cet endroit, et c'est lui qui a communiqué cette odeur peu ordinaire à la paille. Je vais conserver précieusement ces fétus.

Comme ils quittaient l'écurie pour se diriger vers l'endroit où on les attendait, le détective fit brusquement demi-tour et retourna vers le hall des fauves.

— Vous avez oublié quelque chose ? demanda Goodfield.

— Non, je vais consulter quelqu'un !

— Dans le hall des fauves ? Mais il n'y a personne !

— C'est ce qui vous trompe, il est peuplé au contraire, et de créatures de fort bon conseil en la matière !

— Mais qui ? s'exclama Goodfield avec impatience.

— Les tigres, mon vieil ami... les tigres !

Goodfield secoua la tête, mais il connaissait trop son génial confrère pour oser le contredire longtemps. Son incompréhension se mua vite en stupeur quand il vit Harry Dickson s'approcher de la cage d'un splendide tigre sibérien et lui présenter de loin la poignée de paille emportée de l'écurie.

D'abord le grand félin ne bougea guère, mais bientôt des frissons coururent sur son échine, son regard s'emplit d'une brève flamme et, tout en exhalant un rauquement hargneux, il poussa la tête contre les barreaux de sa prison et essaya d'attraper, du bout des dents, quelques-uns des fétus.

— Voilà, s'écria triomphalement le détective, la consultation est finie, le tigre y a merveilleusement répondu.

Goodfield, étonné et déçu en même temps, grommela, mais son ami continua sur le même ton réjouï :

— Nous connaissons à présent la nature du parfum de l'écurie, mon cher Goodfield, c'est le giseng, la fameuse herbe à tigres, dont l'odeur attire de loin ces redoutables fauves, je ne sais pas bien pourquoi, mais c'est un fait constaté de tout temps.

— Et à quoi cela nous sert-il de savoir cela ? bougonna le superintendant encore mal convaincu.

— C'est énorme, Goodfield, répondit gravement le détective, quand on songe que le giseng est une plante des plus rares et que je ne connais pas l'existence d'un seul de ses plants dans tout Londres, malgré nos merveilleux jardins botaniques ! Dans Londres, que dis-je, dans toute l'Angleterre et sans doute même sur tout le continent !

Le brave policier se contenta de secouer la tête et de murmurer.

— Vous savez, monsieur Dickson, en face de pareilles sorcelleries, je me récusé toujours et je vous laisse faire... Ah, s'il s'agissait d'un bon crime avec recours au couteau et au revolver, et même au cyanure de potassium, je ne dis pas... mais l'herbe qui fait éternuer les tigres !

— Aussi nous laisserons dormir ce détail pour le moment, Good, et nous ne lasserons pas davantage la patience de notre ami le Dr Mills, médecin légiste aux indiscutables mérites.

Toutes les lumières allumées dans le corps de garde suppléaient au jour avare que lui dispensaient deux étroites fenêtres grillagées.

Le petit Dr Mills, affairé comme une fourmi, attira le détective et son collègue vers la table, où gisaient les restes affreusement sanglants du pauvre Bill Wackens.

— L'homme a été victime d'un fauve en furie, c'est indiscutable. Les traces des griffes sont trop visibles pour oser le nier.

— Un fauve, en l'occurrence, ne fait pas uniquement usage de ses griffes, lui murmura Dickson à l'oreille.

Le médecin le regarda, une lueur de surprise dans les yeux.

— Tiens, fit-il naïvement, c'est très juste ce que vous dites là, mon cher Dickson, mais je n'ose affirmer que les crocs du monstre soient entrés en jeu, au contraire. Les muscles du cou et du ventre ont été arrachés et labourés, mais non déchiquetés. À part des fractures des membres supérieurs, il n'y a aucun os broyé ni même brisé ; quant aux fractures précitées, elles sont nettes, très nettes...

Le détective se tourna vers la seconde table où se trouvait la formidable dépouille du loup blanc.

— À votre avis, docteur, ce fauve pourrait-il être le coupable ?

Mills nia énergiquement.

— Il n'en est pas question. Dans un cas pareil les griffes et surtout la toison des pattes présenteraient des souillures très nettes. Il n'y en a pas, oh pas l'ombre !

— Comment est-il mort, celui-là ? demanda Goodfield.

— Une balle dans le poitrail, mais quelle balle ! Explosive et comment ! Le cœur et les poumons ne forment plus qu'un vaste amas de chairs déchirées et de sang. L'animal a dû être foudroyé.

— Comment êtes-vous entré en possession de ce nouveau et éphémère pensionnaire ? demanda Harry Dickson au sous-directeur du Zoo, présent à l'enquête.

— Très régulièrement, sir. Ce sujet a été acheté par nous à un parc de fauves allemand, spécialisé dans ce genre de commerce. Une correspondance assez longue avait été échangée à son sujet depuis plus de trois mois. Elle est à votre disposition au bureau du comptable.

— Et c'est hier qu'il est arrivé à Londres ?

— C'est-à-dire, sir, qu'il est arrivé hier après-midi au Zoo. Il était à Londres depuis deux jours, à bord du cargo allemand *Frauenlob*. Il nous a fallu passer par les formalités d'usage avant d'obtenir le permis de débarquement, ce qui fait toujours perdre une couple de journées pour le moins.

— Mes questions vous sembleront peut-être quelque peu saugrenues, monsieur le directeur, mais j'espère que vous m'en excuserez d'avance. Comment l'idée vous est-elle venue de faire l'acquisition de ce sujet ?

Le sous-directeur sourit avec condescendance.

— Nous aimons acheter ce qui est rare et nous savons y mettre le prix quand il le faut. Nous connaissions depuis trois mois l'existence de ce loup blanc dans les parcs de l'éleveur Pfefferkorn, par le mémoire que nous présenta à son sujet un des membres les plus distingués de la commission du Zoo, la doctoresse Luciana de Happa, de Lisbonne.

— Membre correspondant sans doute ?

— En effet, mais résidant à Londres depuis bientôt six mois, et nous prêtant une collaboration aussi remarquable que désintéressée.

— Une créature magnifique, murmura pensivement le détective, et d'une brillante intelligence. J'ai assisté à quelques-unes de ses conférences sur la vie de la jungle.

— Elle est Portugaise, continua le sous-directeur, mais elle ne le restera sans doute pas : elle est fiancée à un de nos savants les plus distingués, le Dr George Huxton.

On contresigna les procès-verbaux d'usage et le Dr Mills délivra le permis d'inhumer du malheureux Bill Wackens.

— Goodfield, dit le détective quand ils furent seuls, voulez-vous me délivrer un mandat d'arrestation...

— Déjà ? s'écria le policier émerveillé, diable d'homme, vous connaissez donc le coupable ?

— Ce n'est pas toujours des coupables qu'on arrête et qu'on

incarcère, dit lentement Harry Dickson, et il se pourrait bien que tel soit le cas.

— Hum... marmotta le superintendant, c'est assez grave, mais, du moment que vous en prenez la responsabilité, je m'incline. À quel nom faut-il le remplir ?

— Au nom du Dr George Huxton, c'est probablement le seul savant de Londres, sinon d'Angleterre qui porte des chaussures isolantes, pareilles à celles dont nous avons relevé les traces dans la sciure, mon ami.

3. Luciana de Haspa

Goodfield quitta Harry Dickson à la porte du Zoo et prit place dans l'auto de police qui devait le reconduire à Scotland Yard, tandis que le détective héla dans Albert Road un taxi en maraude.

Arrivé à la hauteur de St. Johns Wood Road, le fanal rouge du poste de circulation s'alluma et la voiture stoppa à la suite d'une longue file d'autos, de cabs et de camions.

Au même instant la portière fut ouverte et une forme svelte s'engouffra sans crier gare dans le taxi et se laissa tomber aux côtés de Dickson.

— Pardon, madame... la voiture est occupée, dit poliment Dickson, mais si vous le voulez bien je vous ferai conduire jusqu'à la prochaine station d'autos de louage.

— C'est trop près, sir, dit une voix harmonieuse, et ce que j'ai à vous dire prendra, je le crains, un peu plus de temps.

Une fine voilette fut soulevée et le détective contempla un superbe visage de femme aux immenses yeux sombres et au teint légèrement doré.

— Mademoiselle de Haspa ! s'écria-t-il, surpris.

— Très heureuse d'être reconnue par Harry Dickson, répondit une voix gouailleuse, mais, comme je vous ai rencontré trois fois à mes humbles conférences, ce serait faire injure à votre mémoire que de croire le contraire. Damnée histoire, n'est-il pas vrai, monsieur le détective ?

— Déjà au courant ? demanda Dickson à mi-voix.

— Cela n'a rien d'étonnant, sir. J'attendais avec impatience le moment d'être mise en face du fameux loup blanc acquis par le Zoo, sinon par mon entremise tout au moins un peu par ma faute.

« Je me suis présentée à la grille dès l'heure d'ouverture et, malgré ma carte de membre, je me vis refuser l'accès du parc.

« J'ai obtenu toutes les excuses et toutes les explications possibles, cela se conçoit.

— Cela se conçoit, répéta Dickson en écho.

— Je vous comprends, riposta la jeune femme, vous répétez mes paroles, ou bien vous songez à me débiter quelques lieux communs, histoire de gagner du temps et de pouvoir réfléchir. J'ai entendu

l'adresse que vous avez jetée au chauffeur de votre taxi... Allez-vous l'arrêter ?

Harry Dickson dissimula mal un geste de surprise.

— Arrêter qui ?... fit-il d'une voix mécontente.

— George Huxton, qui d'autre que lui ?

— Et pourquoi pas un autre ?

— J'ai vu de loin Mr. Goodfield signer un papier dont je connais le format et la couleur, c'est un mandat d'amener en bonne et due forme.

— Mademoiselle de Haspa, dit sèchement le détective, je regrette de devoir vous prier de descendre de voiture, je ne puis continuer une conversation sur un sujet aussi... délicat.

Un éclair de colère brilla dans les yeux noirs de la jeune savante, mais disparut bien vite. L'intonation de sa voix se fit suppliante.

— Je suis la fiancée de George Huxton, murmura-t-elle avec peine.

— Je le savais, et peut-être même oserai-je vous en féliciter, mais que ceci vous suffise, mademoiselle.

— À vous entendre, on ne dirait pas que vous croyez à la culpabilité de George, sinon vous ne me féliciteriez pas.

— Cela aussi est exact.

— Dans ce cas, vous manigancez des choses vraiment singulières. Si vous arrêtez George, parce que vous le croyez coupable, vous êtes dans votre droit... Sinon... Sinon...

Son front se plissa sous l'effort de réflexion.

— Sinon c'est que vous voulez le mettre en sécurité !

Harry Dickson ne répondit pas, mais son visage exprima un embarras extrême.

— Et s'il en était ainsi ? dit-il enfin.

— Dans ce cas, je vous supplierais de me laisser vous accompagner auprès de lui, pour lui dire toutes les paroles de réconfort dont il aura grand besoin.

— Ce désir est légitime, mademoiselle, répondit le détective, vaincu, vous m'accompagnerez donc chez le Dr Huxton.

— Et je vous aiderai, s'écria-t-elle avec énergie, je vous aiderai à éclaircir cet horrible mystère !

— Je ne demande pas mieux, dit le détective avec sincérité.

Pendant le restant du trajet, ils n'échangèrent plus un mot.

Luciana de Haspa se cala dans les coussins de la voiture et baissa sa voilette sur les yeux ; seul le frémissement de ses belles mains blanches trahissait un reste d'émotion chez elle.

L'auto, après avoir suivi l'interminable Algernon Road, tourna vers les confins de Lewisham et s'arrêta devant la haute porte de

feronnerie de la maison du Dr Huxton. Luciana sonna et, au bout d'un temps passablement long, un guichet s'ouvrit avec précaution dans un des vantaux.

— C'est moi, Transome, dit la jeune femme, ce gentleman m'accompagne, vous pouvez nous ouvrir.

Le domestique hésitait visiblement.

— Je ne crois pas que le docteur soit chez lui, dit-il.

— Ouvrez tout de même, ordonna Dickson d'une voix qui n'admettait aucune réplique.

De lourds verrous glissèrent et un triste hall en pierres grises reçut les visiteurs.

— Le laboratoire est fermé ? demanda Luciana.

— C'est-à-dire, mademoiselle, que le père Cabuy s'y trouve, le seul qui ait l'autorisation d'y mettre les pieds en dehors du maître... et de vous.

— Dans ce cas nous y allons...

— Mais ce gentleman... vous savez bien, mademoiselle, sauf votre respect, que les ordres sont formels à ce sujet.

— Je prends toutes les responsabilités sur moi, trancha la jeune femme. Venez, monsieur Dickson, je vous montre le chemin.

Après un trajet relativement long à travers un dédale de couloirs et de halls, Harry Dickson vit s'ouvrir devant lui la porte du laboratoire particulier du Dr Huxton.

Tout y était comme au moment où le docteur le quitta la veille ; seulement, les machines étaient arrêtées et les lampes et appareils témoins éteints et muets.

— Cabuy ! appela M^{lle} de Haspa.

Un glissement feutré se fit entendre et, entre une haie de machines et d'appareils électriques, apparut un singulier bonhomme.

Il marchait plié en deux, s'aidant d'une canne à bout de caoutchouc ; une broussaille de barbe blanche mangeait sa figure ratatinée comme une pomme d'hiver, tandis que des yeux fatigués luisaient à peine derrière les verres bombés d'énormes lunettes d'écaille.

— Ah, mademoiselle Luciana, dit-il d'une voix chevrotante, c'est vous ; le patron n'y est pas, comme vous le voyez.

— Depuis quand est-il parti ? demanda-t-elle.

Le père Cabuy haussa ses maigres épaules.

— Son lit n'a pas été défait, mais cela lui arrive plus souvent qu'à son tour, quand il reste des nuits entières à travailler et à étudier.

— Dans ce cas il faudra fermer le laboratoire, père Cabuy.

Le vieux secoua doucement la tête, et soudain Harry Dickson sursauta.

Une voix claire et impérieuse venait de s'élever :

— Le père Cabuy est autorisé à demeurer dans le laboratoire afin d'y entretenir les machines et les faire fonctionner s'il le juge utile. En mon absence, il y est le seul maître !

— George ! s'écria Luciana de Haspa.

Mais le vieux surveillant fit un signe.

— C'est moi qui ai mis en marche le gramophone par lequel le maître est habitué à donner ses ordres... Faites donc attention, mademoiselle !

Luciana de Haspa s'était jetée en arrière avec un cri d'effroi.

Un long serpent de feu violet se contorsionnait dans l'air, entre la table et le plafond.

— Là, dit le vieux d'une voix tranquille, il ne faut jamais toucher aux objets ici présents sans savoir ce que l'on fait, surtout à cette table. Un moment de plus, mademoiselle, et un courant de trois mille volts vous foudroyait.

— J'ignorais ces précautions, balbutia la jeune femme.

— Elles n'ont dû être prises que depuis hier, répondit le père Cabuy.

— Mais dans ce cas vous courez un réel danger vous-même, mon brave, intervint Harry Dickson.

Le vieux eut un geste insouciant.

— Oh, moi, cela me connaît ces choses, je sais toujours ce que j'ai à faire et ne pas faire quand j'entre ici. Avez-vous encore quelque chose à me demander ?

— Quand avez-vous vu pour la dernière fois le Dr Huxton ? demanda le détective.

Le vieux réfléchit, faisant un laborieux retour dans sa mémoire.

— Hier après-midi, exactement à trois heures six. Je regarde toujours la grande horloge électrique que voilà en entrant dans le laboratoire. Il était assis à cette table et examinait un tube de quartz qui avait sauté.

« Il m'a dit : « Père Cabuy, il faudra mieux régler le courant désormais, car voici perdu un de mes meilleurs tubes. »

« J'ai nettoyé les microscopes et les miroirs paraboliques jusqu'à quatre heures exactement, et, à quatre heures deux, je suis parti en souhaitant le bonsoir au maître, comme toujours.

— De pareils laboratoires sont souvent des lieux de péril, dit Harry Dickson, je suppose, père Cabuy, que vous portez des vêtements isolants ?

Le vieux secoua sa tête chenue.

— Jamais, je n'en ai pas besoin. Quand les machines à haute tension sont en marche, le maître s'en revêt, mais alors je ne suis pas

dans le laboratoire.

— À quelles expériences le docteur se livrait-il ces derniers temps ?

— Comment le saurais-je ? Je nettoie, je fais quelques menues réparations, je connais la manière de me conduire avec les machines électriques et les autres, mais je ne me soucie pas de leur raison d'être, cela regarde le maître et pas moi. Je n'ai jamais cherché à comprendre et je sais aussi que je n'y serais pas parvenu. Je ne me suis jamais occupé que de mes affaires.

Le petit vieux leur tourna le dos et disparut derrière une immense machine de Ramsden aux triples disques de verre. Quelques instants plus tard, ou l'entendit s'affairer autour d'un lavabo lointain, d'où ruisselaient d'épais et bruyants jets d'eau.

— Et pourtant Huxton est revenu ici, murmura le détective.

Luciana se tourna vivement vers lui.

— Comment le savez-vous ?

Harry Dickson avait ramassé du bout des doigts quelques menues poussières de sciure de bois, éparées sur le plancher.

Il les déposa précautionneusement sur un feuillet de papier blanc, qu'il plia et glissa dans son portefeuille ; comme il faisait cela, Luciana huma soudain l'air.

— C'est vous qui répandez cette odeur, dit-elle tout à coup en regardant fixement le détective. Oui... ce ne peut être que vous, car je ne l'ai sentie qu'au moment où vous avez tiré votre portefeuille de votre poche.

— Je crois que vous avez raison, dit-il.

Mais il s'étonna du changement qui venait de s'opérer chez la jeune femme.

Ses grands yeux noirs prenaient une fixité effrayante et sa bouche se pinçait, hostile et menaçante.

— J'ai été sincère avec vous, murmura-t-elle d'une voix contenue, mais il s'agit de jouer franc jeu avec moi, même si vous êtes Harry Dickson !

— Pourquoi ne le ferai-je pas, riposta le détective, ne vous ai-je pas donné suffisamment de marques de confiance ?

— Peut-être... vous croirai-je quand vous me direz d'où vous vient ce parfum !

Harry Dickson réfléchissait... fallait-il se taire et laisser la méfiance se glisser entre eux ? Au fond, que savait-il de Luciana de Haspa ? Peu de chose en somme. Et s'il abattait son jeu ? Tant pis pour lui s'il se trompait mais, averti comme il l'était, il n'aurait qu'à redoubler de vigilance.

Il se décida pour la seconde solution et tira la petite poignée de

paille de sa poche.

— Voici pourquoi je l'ai emportée, dit-il, en lui racontant, en aussi peu de mots que possible, sa découverte du matin.

Luciana de Haspa était devenue livide, et sa respiration soulevait par saccades sa superbe poitrine.

— Monsieur Dickson, murmura-t-elle enfin, c'est terrible... épouvantable... Non, je ne puis trouver le mot d'horreur qu'il me faudrait pour exprimer toute mon angoisse.

— Voyons, parlez, je vous en supplie, fit le détective ému, malgré lux, par l'effroi de la jeune savante.

— L'homme pâle, gémit-elle, votre Bob Jarvis a parlé d'un homme hideusement pâle, oh monsieur Dickson, la dernière des abominations est tout près de nous !

Elle s'était accrochée à son bras et ressemblait à une bête traquée dans ses derniers retranchements.

— Il me faudra fuir, et vous aussi, monsieur Dickson... Nous ne pouvons rien pour George en ce moment, peut-être plus tard, quand nous aurons réfléchi.

— Et pourquoi fuirais-je ? demanda-t-il, ébranlé mais encore incrédule.

— Parce que des créatures d'une puissance formidable ne toléreront pas que vous arriviez un jour jusqu'à elles !

— Vous parlez par énigmes, mademoiselle de Haspa !

— Et je ne puis faire autrement, s'écria-t-elle en se tordant les mains avec désespoir. Venez... il est peut-être encore temps, chaque instant que nous perdons ici nous rapproche d'une fin abominable entre toutes !

« Quand nous serons dans une retraite sûre, je pourrai parler et prendre, de concert avec vous, des dispositions défensives.

— Un instant, dit le détective, le temps de donner un ordre par téléphone à mon élève Tom Wills.

Il décrocha le récepteur et demanda son numéro de Baker Street.

Tom Wills fut Immédiatement au bout du fil.

— Maître, c'est vous, s'écria le jeune homme dès que Dickson se fut fait connaître, et avant même qu'il pût dire un mot. Je suis bien content de vous entendre, je viens d'éconduire un visiteur des plus étranges.

« Ah, Mrs. Crown, notre gouvernante en est malade ! Figurez-vous un bonhomme maigre comme un clou, grand comme Goliath, il a poussé la porte avec une force telle qu'il a failli écraser la bonne dame contre le mur.

« Alors, d'une voix affreuse, il a demandé à vous voir.

« J'ai dit que vous n'étiez pas là... il avait l'air de ne pas me

comprendre, et je ne pouvais détacher mes regards de son atroce visage. Il n'était pas pâle, mais vert, et ses yeux étaient plutôt des cavités que des yeux. Je l'ai repoussé vers la porte, mais autant valait pousser le mur lui-même. Et soudain, une chose terrible arriva.

« Il voulut me sauter à la gorge...

« Je me suis jeté en arrière et j'ai pris mon revolver. J'ai tiré en plein visage... J'ai vu le trou rond de la balle dans son front, mais pas une goutte de sang ne coula !

« Alors l'homme se retourna et il repartit dans la rue, où il disparut avec une extrême vélocité.

« Maître... que nous arrive-t-il ? Avec une blessure pareille il aurait dû tomber foudroyé !

— Tom, dit le détective, ne vous effrayez pas, cet homme ne vous en veut pas, mais à moi. Je serai absent pendant quelque temps de Londres. Si je le juge nécessaire je vous donnerai de mes nouvelles. Au revoir, le temps presse !

Quand il raccrocha l'appareil, il vit que Luciana de Haspa avait utilisé l'écouteur témoin.

Elle chancelait comme une femme ivre.

— Qui est cet homme pâle ? demanda-t-il.

— Je ne le sais pas...

— Et pourquoi Tom ne l'a-t-il pas tué ?

— Cela, cria Luciana d'une voix déchirante, je pense pouvoir vous le dire, Dickson... oh ! Ne croyez pas que je sois folle. Votre élève n'aurait pu le tuer parce que... parce que... cet homme était déjà mort !

4. La rencontre singulière

Plus tard, Harry Dickson dut se demander souvent à quelle force mystérieuse il avait obéi en suivant, sans plus, une inconnue sur le chemin de l'exil.

Car ils avaient fui, littéralement, ne s'adressant plus la parole pendant des heures, changeant à tout propos de taxi et de train, mus par une peur panique, que le détective essayait en vain d'enrayer au fond de son être, sans toutefois y parvenir.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Glennock.

Glennock est une misérable bourgade du sud de l'Ecosse, sur la rivière Tweed, où s'égarent de temps à autre quelques touristes aux petites bourses.

Les derniers étaient partis la semaine précédente de l'unique auberge, aussi y fit-on fête aux clients inespérés qu'étaient le détective et sa compagne.

— Certes, consentit l'aubergiste, le temps n'est pas au beau fixe, mais vous pouvez encore espérer des belles journées de l'arrière-saison. Si vous aimez pêcher, je vous indiquerai de bonnes places à truites dans la partie de la rivière dont je suis concessionnaire. Aimez-vous les excursions ? Les buts de promenade ne manquent pas.

Luciana de Haspa avait examiné les chambres avec une attention presque malade, et, quand elle fut seule avec son compagnon de voyage, elle parla comme l'aurait fait un commandant de troupes en campagne.

— Les fenêtres dominent la vallée du nord et un bout de la plaine, nous pouvons même, à l'aide de nos jumelles, surveiller en partie la montagne.

« Il serait difficile à quiconque de nous approcher sans être vu.

« Les serrures sont excellentes, ce qui n'arrive pas souvent en de pareilles auberges, et les portes sont solides.

— Au fond, que craignez-vous ? grommela Harry Dickson.

Elle haussa les épaules avec colère.

— Tout et tous, nous sommes à la merci du diable !

Sur ce mot, elle courut s'enfermer dans sa chambre et laissa le détective seul dans la pièce sinistre et enfumée servant de salle à manger et de salon aux clients de l'établissement.

L'aubergiste vint l'y rejoindre, estimant devoir se montrer loquace.

— Glennock n'aurait rien à envier aux autres stations de villégiature, affirma-t-il, si les moyens de communication étaient meilleurs. Mais que pouvons-nous attendre d'un petit train d'intérêt local qui s'arrête, deux fois par jour, à une gare située à quatre miles du village même ? Ah ! si nous avions des routes convenables, passe encore, mais c'est à peine si elles sont carrossables ! Un automobiliste qui se soucie de sa voiture ne la lance pas dans cette suite de chemins creux parsemés de profondes fondrières.

« Par contre, sir, si vous recherchez la tranquillité et la paix, vous êtes servi à souhait, je vous le jure !

— C'est précisément ce que je désire et ma compagne de voyage également, répondit le détective.

— Pourtant, continua l'hôtelier, la tranquillité s'accommode parfois fort bien d'une bonne compagnie. Vous la trouverez ici, sir, et notamment en la personne du maître d'école, Mr. Gabriel Thorne, un homme de science et de bien agréable conversation. Un vrai savant, allez, qui a fait grand honneur à Glennock en s'y établissant. Ce n'est pas qu'il ait besoin d'exercer une profession quelconque, car il est fortuné et possède aux confins du village une belle demeure, où vous serez certainement le bienvenu. Il a beaucoup voyagé dans sa jeunesse et il aime raconter ce qu'il a vu à travers le vaste monde. Il prend ici ses repas du soir quand il y a du poisson frais, ce qui est le cas aujourd'hui. Vous ferez donc sa connaissance à la table d'hôte.

Harry Dickson écoutait le bavardage du brave homme, non sans plaisir. Il se disait qu'il serait heureux, dans cet endroit désolé, de rencontrer quelqu'un qui pût rompre son silencieux tête-à-tête avec l'énigmatique Luciana de Haspa.

— Je serai très heureux de faire la connaissance de Mr. Thorne, dit-il.

— Au coup de sept heures vous le verrez s'amener, déclara triomphalement le bon aubergiste.

À ce moment la servante entra pour dire que la dame de Londres ne descendrait pas pour souper et prendrait son repas dans sa chambre.

Harry Dickson réprima difficilement un geste de satisfaction et, en regardant l'heure à la grande horloge écossaise, il vit les aiguilles s'approcher de l'heure où le maître d'école ferait son entrée.

Il avait soif de rencontrer d'autres visages et d'autres voix.

Les sept coups sonnèrent sur le timbre fêlé et il entendit la voix de l'hôtelier souhaiter le bonsoir à un visiteur entrant dans le corridor.

L'instant d'après, la porte fut poussée et le détective se trouva

devant le plus singulier bonhomme qu'il eût jamais vu.

Long, maigre, le visage ascétique, les yeux sombres et ardents, Mr. Gabriel Thorne ressemblait à s'y méprendre au don Quichotte de Cervantès.

La large cape de velours sombre, l'immense sombrero de feutre et les hautes jambières de cuir noir qu'il portait, ajoutaient à cette illusion.

— Blacksmith Esq., ainsi l'hôte présenta-t-il pompeusement Harry Dickson, d'après le nom inscrit au registre... le Dr Thorne.

— Je suis on ne peut plus charmé, répondit le maître d'école d'une voix de basse profonde, comment allez-vous, monsieur Blacksmith ?

Le souper fut promptement servi et il faisait honneur à l'auberge de Glennock, avec ses truites grillées au feu clair, ses pâtés d'anguilles et ses marinades de saumon, le tout arrosé d'une ale capiteuse et d'un whisky honorable.

À l'encontre de ce que l'hôte avait prétendu, Mr. Gabriel Thorne se montrait peu causeur, et sa conversation se limita à des politesses et à des lieux communs échangés d'une voix égale.

Au dessert, constitué par un majestueux gâteau aux avelines, et rehaussé d'un vieux cherry-brandý tiré des réserves de l'hôte, le maître d'école sembla retrouver un peu d'éloquence.

Il disserta d'une manière très heureuse sur les voyages de jadis et ceux d'aujourd'hui, et finit par demander au détective ce qu'il comptait visiter dans la région au cours de ses excursions.

— Mon Dieu, répondit Harry Dickson, je suis venu chercher un peu de repos pour ma nièce et pour moi, dans cet endroit isolé et par conséquent tranquille. Si vraiment il y a des choses intéressantes à y voir, ce sera tout bénéfice pour elle comme pour moi.

— Je vous conseille la montagne, quand il ne pleut pas, cela va sans dire, déclara le Dr Thorne, il y a quelques beaux points de vue. Les bords de la rivière Tweed ne manquent pas de pittoresque quand on remonte vers sa source. Je suppose...

Il se tut et regarda par-dessus son épaule.

L'aubergiste quitta en ce moment son comptoir pour retourner auprès de ses fourneaux, et le maître d'école en parut satisfait.

— Je suppose que vous aimerez visiter le manoir des araignées ?

— Le manoir des araignées ? Fi le vilain nom, répondit le détective en riant, il est évident que j'irai le voir.

— On dirait que c'est la première fois que vous entendez ce nom ?

— Certainement, affirma Harry Dickson en toute sincérité.

— Et votre... nièce ne vous en a jamais parlé ?

— Mais non... comment aurait-elle pu le faire ? fit Dickson tout étonné.

— Elle n'est donc jamais venue dans le pays ?

— Non, du moins je ne le crois pas... Pardonnez-moi docteur, il me semble que vous mettez une sorte de méthode à me questionner, dit le détective d'un ton mi-figue mi-raisin.

— Vous avez raison, je vous interroge, mais dans votre intérêt, soyez-en certain.

Le ton grave du bonhomme faisait impression sur le détective ; d'ailleurs, ne vivait-il pas depuis des jours dans l'illogisme ?

En examinant plus attentivement son interlocuteur, le détective se sentait surpris par la vaste intelligence reflétée par ses traits ascétiques et l'éclat magnifique de ses yeux noirs.

— Il y a trois mois, continua Mr. Thorne d'une voix volontairement assourdie, votre... nièce est venue dans le pays. Elle voyageait en automobile avec un gentleman qui conduisait la voiture. Ils ont visité le manoir des araignées. Elle ne m'a pas vu alors, mais moi je la vis. Tout à l'heure, quand je me dirigeais vers cette auberge à l'heure du souper, un rideau se souleva à une fenêtre de l'étage, celle de sa chambre sans doute.

« Alors je vis... qu'elle me vit.

— Docteur Thorne ! s'écria nerveusement le détective, où voulez-vous en venir ? Quelle importance y a-t-il que cette... dame vous ait vu ou non ?

— Énormément, laissa lentement tomber le maître d'école, énormément, car je suppose qu'à ce moment elle doit avoir quitté cette auberge sans esprit de retour, monsieur Dickson !

Le détective resta tout un temps sans dire un mot, enfin il murmura :

— Ainsi vous me connaissez, monsieur Thorne ?

L'autre acquiesça gravement.

— Vous n'avez d'ailleurs pris aucune peine pour dissimuler vos traits et un lecteur attentif des journaux d'information aurait pu en faire tout autant. Seulement, je ne suis qu'à moitié surpris de vous trouver dans le sillage de M^{lle} de Haspa.

— Comment, vous connaissez son nom également ?

— Et peut-être bien davantage, mais cela est une autre affaire. Je suis en droit de supposer que cette personne, très habile et très intelligente, a immédiatement compris qu'elle ne pourrait avoir meilleur protecteur que Harry Dickson ?

— Vous estimez donc qu'elle a besoin de protection ? demanda le détective.

— Oui, j'en suis même convaincu.

— Un danger la menace ?
— Certainement.
— Et connaissez-vous la nature du péril ?
— Peut-être, répondit évasivement le sosie de don Quichotte.
— Pourtant, vous venez de reconnaître vous-même qu'elle s'est enfuie en vous voyant, seriez-vous un danger ?

Les yeux noirs du Dr Thorne lancèrent un éclair.

— Je pourrais en être un, mais pas dans le sens qu'on se plaît d'imaginer un danger, dit-il de sa belle voix grave.

— Passons pour le moment, docteur, dit le détective qui avait reconquis tout son sang-froid et qui sentait avec joie que la bizarre indécision qui était sienne depuis son départ de Londres diminuait rapidement pour refaire place à toutes ses anciennes facultés de pensée et d'action.

Ainsi, vous croyez que Mlle de Haspa avait un but en venant ici ?

— Mais certainement elle en avait un, s'écria le savant avec une surprise non feinte, pensez-vous qu'une femme comme elle puisse agir autrement que dans un but déterminé ?

— Et ce but ?

— Le manoir des araignées, d'abord, et votre présence à ses côtés dans cette singulière et tragique demeure.

— À qui appartient ce château au nom romantique ?

— Pendant des siècles, il fut la propriété d'une vieille famille de hobereaux du pays, qui s'est ruinée tout doucement. Depuis deux ans... au Dr George Huxton de Londres !

— Non ! s'écria Harry Dickson.

Mais il se reprit et demanda à son compagnon le temps de réfléchir quelque peu.

— C'est bien ce que j'attends de vous, monsieur Dickson, dit aimablement le Dr Thorne, après réflexion de votre part notre entretien n'en sera que plus aisé.

Calmement le détective fumait sa pipe, suivant des yeux les minces volutes qui s'écrasaient contre les poutres noircies du plafond bas. Quand le dernier jet de fumée se fut dissous dans l'air, il posa sa pipe sur la table, vida son verre de cherry-brandy, accepta du geste l'offre du Dr Thorne de le remplir et dit :

— On vous appelle docteur, monsieur Thorne, êtes-vous docteur en médecine ?

— Non, mais en sciences naturelles.

— Très bien, j'en suis fort aise, car je pourrai vous poser des questions auxquelles bien d'autres ne pourraient répondre. Connaissiez-vous des cas de lycanthropie ?

Le maître d'école sourit.

— À la bonne heure, voici que je retrouve enfin Harry Dickson. La définition de cette maladie, car c'en est une, est ainsi donnée dans les livres :

Espèce d'aliénation mentale, dans les accès de laquelle le malade se croit changé en loup.

— Et se conduit-il comme tel ?

— Souvent, en effet.

— Connaissez-vous des cas ?

— En Europe, ils sont rares et se limitent à quelques régions des Balkans. En Angleterre, les derniers cas furent constatés au début du XVIII^e siècle. Ils sont plus nombreux en des pays lointains, comme l'extrême Sibérie par exemple, surtout dans la région limitrophe de la Mandchourie.

— Le Dr Huxton pourrait-il être un lycanthrope ?

Gabriel Thorne demeura quelques minutes silencieux.

— Je ne crois pas qu'il le soit, dit-il enfin.

— Mais se peut-il qu'il y ait un malade de ce genre dans son entourage ?

— Cela, dit vivement le docteur, cela je le crois.

— Qui donc ? demanda avidement le détective.

Son compagnon secoua la tête.

— Vous m'en demandez trop, je ne le sais pas.

Harry Dickson se pencha brusquement vers lui.

— Connaissez-vous l'existence des hommes pâles... des hommes hideusement pâles ?

Le Dr Thorne se rejeta en arrière.

— Les hommes pâles... qu'en savez-vous ? balbutia-t-il.

— L'un d'eux a failli me tuer...

— Où cela... ici ?

— Non, à Londres !

— Comment les hommes pâles sont-ils à Londres ? hurla le maître d'école.

Il se prit la tête entre les mains en gémissant.

— Ah !... l'imprudent... Ah ! le malheureux !

— De qui voulez-vous parler ?

— Mais du Dr Huxton, de qui d'autre parlerais-je ? s'écria le savant.

— Ces hommes... dit Dickson à voix basse, sont-ils réellement morts ?

Gabriel Thorne ne répondit pas, il vida son verre d'un trait et fixa ses magnifiques yeux noirs sur le détective.

— Écoutez, dit-il.

5. Le pays interdit

Le lecteur remarquera que nous quittons ici Glennock pour suivre le Dr Thorne dans son récit, qui se situe en extrême Sibérie, quelques années avant les événements que nous venons de relater et où Harry Dickson se trouva mêlé (Note de l'auteur).

Le petit groupe atteignit la rivière Ingoda vers le soir.

Il était composé d'un Européen, de quatre porteurs, d'un guide iakoute et avançait avec peine, courbé sous un vent furieux descendant de la farouche montagne des Iablonovyï.

L'Européen donna l'ordre de s'arrêter et un campement sommaire fut établi pour la nuit.

Dès que les flammes du foyer se mirent à pétiller et que l'eau des marmites chanta, il fit signe au guide de le rejoindre sous la tente.

— Nous avons fait peu de chemin aujourd'hui, Nitikine, dit-il avec un accent de reproche.

— Nous en ferons bien moins encore demain, répliqua sourdement le guide, un grand gaillard au teint bilieux, et moins encore les autres jours, car nous entrons en terre interdite, docteur Huxton.

— Taisez-vous, gronda l'Anglais, vous ne savez pas ce que vous dites, Nitikine, il n'existe pas de terres interdites pour moi.

Le guide étendit la main vers le pan de toile soulevé, par où l'on voyait les porteurs accroupis devant le feu.

— Ils n'iront pas plus loin, docteur. Ce soir ils vous demanderont de leur régler leur paie et ils vous tourneront le dos. Inutile d'insister, vous leur offririez une fortune en or et en argent qu'ils n'avanceraient plus d'une lieue.

— Dans ce cas, nous abandonnerons la plus grande partie de nos bagages et nous continuerons seuls le voyage, Nitikine, vous et moi.

— C'est bien téméraire, murmura le Iakoute.

— Écoutez, Nitikine, je vous ai sauvé du bagne, de la mort peut-être. Quand j'aurai atteint le but que je me promets d'atteindre, nous retournerons vers la mer et nous nous embarquerons pour l'Amérique.

Le guide baissa tristement la tête.

— Tout cela est très beau, docteur, à condition de revenir du pays où vous voulez aller.

— Le royaume interdit du roi Ankiran, voulez-vous croire Nitikine, que je commence à douter de son existence ?

L'Asiatique indiqua du doigt une direction précise vers le nord.

— Si le sort le veut, nous y serons dans trois jours, docteur.

La conversation fut coupée brusquement par les cris gutturaux des porteurs.

Ces derniers s'étaient levés en sursaut renversant la marmite de thé et faisant force gestes.

— Un dondo ! Un dondo ! s'écriaient-ils en faisant mine de chercher quelque refuge contre un danger encore indéfini.

— Hum, gronda le guide, voilà qui est mauvais, sir.

« Ces gens croient avoir vu un dondo, bien que je sois certain qu'il n'en est rien. Si nous étions à une journée de marche de plus dans les monts Iablonovyï, je ne dis pas...

Il se tourna vers les porteurs et leur parla avec colère.

— Vous êtes des fous ou des menteurs, vous savez bien qu'il n'y a pas de dondo par ici, car il n'est pas sur ses terres.

— Il nous a regardés par-dessus cette crête rocheuse, répondit une voix plaintive, et il nous a fait une grimace. Nous allons tous mourir maintenant... Ah ! nous allons partir sur-le-champ.

— Nous ne les arrêterons plus, grommela le guide, réglez leur compte, sir, et qu'ils s'en aillent au plus vite, ils sont capables de se révolter si on les tient plus longtemps.

Le Dr Huxton fit venir le chef des porteurs et lui compta une pile de piastres chinoises.

L'homme ne se donna pas la peine de vérifier la somme et, sans un remerciement, il fit signe à ses compagnons qui ramassèrent vivement leurs maigres hardes. En quelques secondes, ils disparurent dans l'ombre, dans la direction de la rivière Ingoda.

— Qu'est-ce qu'un dondo ? demanda Huxton.

— Un loup blanc, répondit Nitikine.

— Bah, railla le docteur, un coup de fusil en aurait bien eu raison.

— En effet, sir, si c'était un loup ordinaire, ce qu'il n'est pas. Le dondo est un homme qui a pris les apparences d'un loup ; dans votre pays on le nomme un loup-garou. Seulement, dans ces régions, c'est la pire rencontre que l'on puisse faire.

— À condition d'y croire, naturellement.

— Vous le ferez bientôt si vous parvenez à pénétrer plus avant dans le royaume interdit d'Ankiran.

— Et pourquoi est-il si dangereux, votre dondo ?

Le guide le regarda gravement.

— Parce qu'il ne tue pas l'homme qu'il attaque, il se contente de le mordre et pas toujours d'une manière fort grave. Mais cette morsure

entraîne la plus épouvantable des choses : la victime devient dondo ou loup-garou à son tour !

Le Dr Huxton ne s'avisa pas de rire.

Il n'ignorait pas qu'il se mouvait en plein pays de mystères et cette croyance ne lui était pas inconnue.

— Qui est Ankiran ? demanda-t-il tout à coup.

Nitikine jeta un regard effrayé autour de lui.

— Docteur Huxton, dit-il, je vous ai raconté ma vie. Je ne suis pas un sauvage comme la plupart des habitants de cette contrée. J'ai pu faire des études, je suis allé à Moscou ; sans une faute politique, je serais à cette heure médecin ou ingénieur. Le roi Ankiran n'est pas un chef de tribu ordinaire, c'est un Chamane, un roi chamane, ce qui signifie un roi mage ou sorcier. Sa science est réelle et grande. Le gouvernement fait semblant de l'ignorer, histoire de pouvoir le laisser en paix. Il en est reconnaissant et le démontre, en ne quittant pas la montagne qu'il considère comme son fief. Je sais qu'il reçoit des nouvelles du monde entier, par l'entremise d'un convoi de iakoutes assermentés. Ils déposent le courrier, ou ce dont il a besoin, aux frontières de son royaume, dans un endroit déterminé où est déposé également leur salaire, très élevé et payé en or pur.

— Pourrai-je entrer en relation avec lui ?

Nitikine secoua la tête.

— Sans doute, s'il le désire, mais je n'ose croire qu'il le fera jamais.

— Est-il gardé par des hommes armés ?

— Des armes ? Ils n'en possèdent guère, lui et ses sujets, du moins pas des armes ordinaires. Mais il en a d'autres bien plus efficaces pour le protéger.

— Les dondos ?

— Non, les dondos ne sont que les parias de la tribu. Mais les girrits.

— Qu'est-ce donc ?

— Ce sont des morts... murmura le guide avec effroi, oui des morts... par conséquent des créatures que l'on ne pourrait tuer. Leur force est horrible, presque sans limites, et ils commandent aux tigres de la montagne.

— Comment ?

— Par la racine giseng... l'herbe à tigres, ou la mandragore. La seule vraie mandragore est celle qui croît dans la montagne d'Ankiran, les autres ne sont que de pauvres plantes à peine similaires par la forme, mais disposant d'une puissance magique fort restreinte.

Tout à coup, Nitikine prit le docteur par le bras et murmura d'une voix épouvantée :

— Oh ! regardez donc là-bas...

Huxton lui-même ne put se défendre d'un mouvement de surprise angoissée. Le défilé proche, entre les rochers, où ils comptaient s'engager le lendemain, venait d'être éclairé par la tremblante lueur d'une vingtaine de hautes torches descendant lentement vers l'endroit où ils se trouvaient.

— Les Chamanes... le peuple sorcier, balbutia le guide.

À ce moment une voix claire s'éleva dans la nuit, s'exprimant en un anglais très pur :

— Le docteur Huxton est prié de s'avancer.

Après une brève hésitation, le voyageur obéit.

Il vit alors, arrêté à cent pas d'un groupe de porteurs de torches, un homme de haute stature, habillé d'un long caftan blanc et coiffé d'une sorte de capuchon de laine grège.

— Mon maître, le roi Ankiran, m'envoie vers vous, docteur Huxton, dit l'homme. Il vous invite à m'accompagner. Il vous fait savoir que vous pourriez lui être utile.

— Je suis très heureux de l'apprendre, murmura Huxton, Sa Majesté me fait un bien grand honneur.

— Une chaise à porteurs vous attend, vous et votre serviteur, continua le Chamane. J'ai reçu l'ordre de vous conduire dans le plus bref délai auprès du roi, mon maître. Voulez-vous m'accompagner sur-le-champ ? Je vous donnerai à boire le vin du sommeil, pour que le voyage nocturne vous soit moins pénible.

Il fit un geste de la main et quatre Asiatiques arrivèrent au trot, portant une chaise à porteurs d'un modèle chinois, ornée de fines sculptures.

— Versez le vin ! ordonna le chef.

Ils remplirent deux coupes de jade où moussait un liquide agréable, et quand Huxton et le guide prirent place dans la chaise, ils s'endormirent presque immédiatement.

Quand ils s'éveillèrent, il faisait grand jour et la colonne s'enfonçait dans les nuées entourant la haute montagne. Il faisait très froid à l'intérieur du petit édicule que les porteurs transportaient allégrement et, par les stores de soie rouge, une main serviable passa du thé chaud à Huxton et à son guide.

— Sir, murmura ce dernier, ayez-vous vu cette main ?

— Qu'avait-elle de particulier ? demanda le docteur surpris.

— Elle portait la marque du loup !

— Je ne la connais pas, avoua Huxton.

— Trois points disposés en un V majuscule, expliqua sourdement Nitikine.

Huxton haussa les épaules mais, au même moment, Nitikine lui

saisit la main et enleva le gobelet de thé qu'il portait à ses lèvres.

— Il ne faut jamais rien accepter d'un dondo, dit-il anxieusement.

— Dans ce cas, le roi Ankiran nous veut du mal ?

— Ne dites pas cela, s'effara le guide, Sa Majesté est la loyauté en personne et je ne comprends pas comment un dondo a pu se glisser dans l'escorte.

Il se pencha hors de la chaise et vit le chef de l'escorte, chevauchant un singulier petit alezan chinois, passer à proximité.

— Chamane ! demanda-t-il d'un ton respectueux, mon maître, le docteur, voudrait remercier celui qui lui passa du thé par le rideau de soie rouge.

Le chef, un homme au visage sévère, lui lança un regard surpris.

— Nous n'avons pas de thé, dit-il, et personne n'a pu s'approcher de la chaise puisque c'est moi-même qui en ai la garde. Je suppose que quelque mauvais génie de la montagne vous a jeté un mauvais rêve.

Nitikine lui fit signe de s'approcher davantage et lui tendit le gobelet de porcelaine rouge rempli de thé odorant.

À peine le Chamane l'eut-il vu que son regard s'assombrit.

— J'espère que Sa Seigneurie n'en a pas bu ? demanda-t-il soucieux.

— Non, Chamane, car je veillais, et la main qui lui tendit ce vase portait le signe du dondo.

— Vous voyez, c'est bien un mauvais génie qui s'en est mêlé, affirma le chef, cette main n'appartenait à aucun corps... mais vous avez très bien agi.

La conversation avait eu lieu en langage iakoute que le Dr Huxton ne comprenait qu'assez imparfaitement, toutefois il en avait saisi le sens.

Mais l'explication du chef d'escorte ne le satisfaisait pas ; il écarta un pan du rideau rouge et inspecta les alentours.

Ils traversaient un étroit défilé et la chaise côtoyait des bosquets de conifères nains. À l'endroit où était apparue la main, la chaise avait dû frôler les sapins et les mélèzes.

Il regarda les porteurs : quatre gros gaillards à la mine impassible, véritables buffles qui marchaient comme des automates.

Huxton se laissa aller en arrière sur les minces coussins de cuir et se dit que les mystères du royaume interdit commençaient déjà.

On était arrivé à ce moment à haute altitude. Au loin, un épais voile de brume blanche cachait la plaine et la rivière ; des névés entouraient les hommes de leurs larges nappes polaires ; au fond du ciel éperdument bleu, un aigle semblait rester immobile comme pendu à un invisible fil.

Tout à coup un aigre coup de gong éclata, suivi aussitôt par un

sec bruit de crécelle.

— Qu'est-ce ? demanda Huxton à Nitikine, appelle-t-on quelqu'un ?

— Au contraire, murmura le guide avec un frisson, nous allons longer un cimetière chamane, et l'on donne ordre aux girrits de s'écarter de notre passage.

Avec curiosité Huxton se pencha vers le rideau de soie, mais Nitikine prévint son geste.

— Il vaut mieux ne pas les voir, sir, dit-il d'une voix suppliante.

Résigné, le docteur reprit sa place et sa songerie.

Après une brève halte, le convoi s'ébranla de nouveau, poursuivant une marche ascendante qui s'avérait difficile et pénible.

Le bruit du gong et de la crécelle avait cessé, mais un autre s'élevait maintenant, un tintamarre métallique accompagné d'un cliquetis bizarre comme un air lointain de xylophone.

— Nous longeons le cimetière, murmura Nitikine, c'est un endroit absolument interdit aux étrangers et même aux Chamanes qui ne possèdent pas une autorisation spéciale pour ce faire.

Le vent soulevant légèrement un pan du rideau, Huxton put voir, par intervalles, une partie du paysage.

On se serait cru dans un bocage nain planté de tout petits arbres rabougris, aux courtes branches d'où pendillaient des outres de cuir sec.

Nitikine, qui voyait lui aussi, expliqua à mi-voix :

— Ce sont les tombes chamanes... n'oubliez pas, sir, que ces sorciers ne croient pas à la mort, du moins pas de la même façon que nous. Quand bon leur semble, ils tirent de leur repos les ensevelis de moindre mérite, qui doivent encore des services aux vivants.

— Les girrits ?

— Eh oui... mais ne parlez pas si haut, il est dangereux de prononcer leur nom : ils l'entendent de loin et accourent.

Le bruit diminua ; vers l'heure de la méridienne, le convoi fit brusquement halte et le chef vint prier poliment les voyageurs de mettre pied à terre.

Huxton se vit alors sur un plateau oblong adossé à la muraille rocheuse et côtoyant un énorme précipice. Une cinquantaine de tentes en cuir s'y alignaient tandis qu'une autre, celle-là très large, et portant un fanion doré, s'isolait vers l'extrême rebord du plateau.

Le chef s'empressa.

— Sa Majesté le roi Ankiran a voulu venir elle-même au-devant de ses hôtes, dit-il. Voulez-vous me faire l'honneur de me suivre.

Il les conduisit vers la grande tente. Arrivé à quelques pas, il demeura immobile dans une attitude de respect et de crainte.

— Faites entrer le Dr Huxton, dit une voix grave en anglais.

Il faisait assez sombre à l'intérieur de la tente, mal éclairée par les flammes jaunes et courtes d'un brasero en cuivre, mais quand le docteur se fut habitué à la pénombre, il découvrit un intérieur confortable qui rappelait en tout point celui d'un camping de grand style, européen ou américain. Assis sur un pliant de toile bise, un gentleman vêtu d'un caftan très blanc le regardait avec bienveillance.

— Très heureux de vous voir, docteur Huxton, dit-il en lui tendant une belle main soignée, je suis Ankiran.

— Majesté... commença le docteur un peu éberlué.

— J'ai voyagé en Angleterre où l'on m'appelait sir, répliqua le roi en souriant, vous me ferez le plaisir de faire de même.

Huxton vit avec étonnement que son auguste interlocuteur avait bien peu l'apparence d'un Asiatique. La peau du visage était légèrement hâlée comme le serait celle d'un Blanc ayant fait un séjour sous les tropiques. Le nez était légèrement bourbonien et les yeux calmes, larges et rieurs.

Le roi sembla deviner sa pensée et rit doucement.

— Les Chamanes n'appartiennent pas à la race jaune, comme on est enclin à le croire, expliqua-t-il, ce sont de purs Caucasiens ; seules les tribus de la plaine ont parfois fusionné avec d'autres, mandchoues, mais celles de la montagne sont restées complètement pures, à ceci près qu'elles ont les yeux et les cheveux foncés. J'ai lu vos récits de voyage, docteur, et je rends hommage à leur sincérité ; je vous avoue également que votre ouvrage sur les maladies mentales peu étudiées se trouve dans ma bibliothèque et qu'il m'a vivement intéressé.

Huxton ne savait que répondre, il allait de surprise en surprise.

— Je suis venu à votre rencontre, continua le roi Ankiran, et nous ne resterons ici que le temps de luncher, comme vous dites. J'espère que vous excuserez la frugale ordonnance de ce repas de camping.

Pourtant, pour la région, le repas fut vraiment royal.

On servit du caviar rose, des truites bouillies, des grillades de mouton et des volailles au gros poivre, et, comme dessert, présent merveilleux, du champagne de France !

Ankiran, très sobre, mangeait peu, se contentant de quelques galettes de blé noir parfumées au cumin, mais prenait un grand plaisir à voir son hôte se régaler de ce festin inattendu.

Quand la dernière coupe fut vidée, son visage souriant se fit plus grave.

— Docteur Huxton, dit-il, je vous ai réellement appelé à mon secours, ou plutôt à celui de ma tribu. Aidez-moi à combattre le terrible fléau qui la dévaste : la lycanthropie. Oui, mes malheureux sujets, sous l'emprise d'un mal mystérieux, deviennent des loups-

garous !

6. Le manoir des araignées

Le Dr Gabriel Thorne prit quelques minutes de repos qui furent complètement silencieuses. Son regard était devenu fixe et semblait suivre au loin des images redoutables.

Harry Dickson l'observait sans mot dire, fumant sa pipe, à courtes et nerveuses bouffées.

Enfin le docteur reprit son récit :

— Je me suis étendu longuement sur l'arrivée de George Huxton au royaume d'Ankiran, à présent je serai plus bref et je résumerai, car je n'ai nullement l'intention de verser dans le roman d'aventures.

*

Huxton se mit à l'ouvrage, il étudia de nombreux cas de lycanthropie et sans doute parvint-il, sinon à guérir des malades, tout au moins à enrayer le progrès du mal.

Ankiran lui témoigna une gratitude sans bornes ; il lui laissait une grande liberté d'action, en y mettant toutefois une condition : il lui était défendu d'approcher des girrits.

— Moi-même je suis impuissant contre eux, avoua le roi ; ils sont du ressort absolu des sorciers chamanes, n'oubliez pas que j'administre bien plus le pays que je n'y règne !

— Les girrits sont-ils vraiment des morts ? demanda le docteur.

Le visage du roi Ankiran s'assombrit.

— Ainsi le veut la tradition. Ce sont de terribles gardiens, mais ce sont avant tout des gardiens, et, sans eux, la liberté de mon pays serait un vain leurre. Ce pays est très riche, car on y trouve en abondance la racine de la mandragore, qui a une énorme valeur marchande, ainsi que de l'or pur et des pierres précieuses. Sans les girrits, nous serions à la merci des innombrables bandes pillardes venant de Mandchourie. Je vous en supplie, ne tournez vos recherches que vers le terrible mal mental de mes sujets !

— La première chose qui s'impose en cette matière, affirma le docteur, c'est d'exterminer les loups blancs qui sont tous porteurs d'un germe d'hydrophobie bien marqué et source de tous les maux.

Les hommes mordus par eux deviennent tout simplement enragés

et leur morsure devient à son tour dangereuse puisqu'elle communique la maladie.

Ainsi fut-il fait et, pendant des semaines, de véritables battues furent organisées où d'innombrables fauves tombèrent sous les coups des chasseurs.

Tout aurait été pour le mieux si une femme ne s'en était mêlée.

Les femmes chamanes ne sont pas très belles et le docteur les remarqua à peine, mais un jour quelque chose changea.

Il avait observé qu'aux confins de la petite ville chamane, blottie au haut de la montagne, et tenant lieu de résidence royale, se dressait une jolie bâtisse, mi-isba, mi-cottage, dont l'accès était défendu à quiconque.

Un jour il se hasarda de ce côté et il la vit.

Oui, il vit la plus belle princesse chamane, Ilouka.

Ce fut le coup de foudre !

Ils se revirent en cachette, grâce sans doute à des complicités, et bientôt ils s'aperçurent que la vie n'aurait plus de valeur pour eux sans leur amour.

Ilouka n'était pas seulement merveilleusement belle, elle possédait une culture étendue. Elle parlait l'anglais à la perfection, avait de vastes connaissances scientifiques et aurait damé le pion à bien de nos universitaires.

Huxton était un homme droit, sachant difficilement mentir, un jour il parla à Ankiran et lui raconta tout : sa rencontre avec Ilouka, leur mutuel amour. Alors qu'il s'attendait à une terrible colère de la part du roi, auquel il avait si nettement désobéi, il fut surpris de l'immense tristesse avec laquelle Ankiran accueillit son aveu.

— Je vous dirai tout, dit enfin le souverain, et après vous quitterez immédiatement le pays, docteur Huxton. Cela pour votre bien, pour votre salut.

« Ilouka est ma fille, sa mère était espagnole... Elle est née à... Londres !

— Comment ! s'écria Huxton.

— Je suis Anglais, docteur Huxton, continua le roi d'une voix sourde.

« Quand ma femme mourut en donnant le jour à Ilouka, j'acceptai l'offre du gouvernement soviétique de venir à Moscou diriger une usine, car j'ai le grade d'ingénieur. Un an plus tard, entraîné je ne sais comment dans un mouvement politique, je fus envoyé avec ma petite fille en exil en Sibérie.

« Je parvins à m'enfuir du bagne et je fus recueilli par cette tribu chamane.

« Je devins leur conseiller, puis leur roi.

— Ankiran ! s'écria Huxton, rien n'empêche qu'Ilouka devienne ma femme !

— Malheureux, gémit le roi, Ilouka... est lycanthrope !

Le docteur sursauta, mais se reprit.

— Je suis homme à la guérir ! s'écria-t-il avec feu.

— Hélas, si ce n'était que cela ! Oui, je vous dois toute la vérité, aussi terrible et invraisemblable qu'elle puisse vous paraître. Un jour, après une partie de chasse où elle fut mordue par un loup agonisant, elle tomba malade et... Oh ! Huxton, c'est affreux, ELLE MOURUT !

« Oui, j'ai vu Ilouka froide et roide, les yeux vitreux, drapée dans un linceul !

« Alors les mages sont venus. Ils sont restés trois jours à son lit de mort, sans que personne, pas même moi, pût approcher.

« Et la troisième nuit, Ilouka se leva et sortit de la chambre mortuaire : elle était devenue girrit !

« J'aurais dû l'envoyer vers les régions interdites où seuls les hommes morts-vivants ont droit de séjour. Je ne l'ai pu ! Je l'ai gardée prisonnière.

« Parfois elle s'est échappée, se livrant à des actes d'une cruauté terrible sur mes sujets. Huxton, souvenez-vous de la main qui vous tendit un gobelet rouge rempli de thé empoisonné ! C'était la sienne !

« Oui, le Chamane chef de l'escorte a parlé d'un dondo... sans doute, ne pouvait-il prononcer le nom maudit des girrits !

« Maintenant partez, Huxton, sans la revoir, laissez-moi seul avec mon malheur et ma détresse !

Le même jour, le docteur quitta la montagne et gagna Vladivostok par étapes. De là, il retourna en Angleterre.

*

Le Dr Thorne se tut et essuya son front ruisselant de sueur.

— Docteur, lui dit tout à coup Harry Dickson, un homme – c'était un certain Bob Jarvis – se trouva un jour en face d'un girrit, à Londres... Il remarqua une chose curieuse : le girrit refusa du thé, malgré son apparente faiblesse.

— Le seul moyen de les détruire c'est l'eau, répondit le savant, c'est pour cela qu'ils ne peuvent séjourner que dans les endroits très secs de la montagne. Jugez donc de mon étonnement de les voir apparaître à Londres, la ville pluvieuse et humide entre toutes.

— Très bien, dit simplement le détective, à présent voudriez-vous m'accompagner au château des araignées ou m'en montrer le chemin ?

— Dickson ! s'écria le maître d'école, que voulez-vous faire ?

— Mettre fin à un odieux mystère, docteur, et rien de plus !

La nuit était froide et claire, les deux hommes se mirent en route et laissèrent bientôt derrière eux le petit village de Glennock, qui s'endormait. Le chemin qui devait les conduire au manoir abandonné s'encaissait profondément entre les rochers et serpentait en méandres.

Ils n'échangèrent pas un mot ; Thorne avançait d'un large pas de faucheur que le détective avait peine à suivre.

Au bout d'une heure, il gravit une colline escarpée et se campa à son sommet, la main étendue vers l'ouest.

— Le château des araignées ! murmura-t-il.

Harry Dickson réprima un frisson.

Jamais apparition plus fantastique ne se dressa sous la lune.

Au fond d'un vallon, se mirant dans un lac noir comme de la houille, un château médiéval aux tourelles élancées, aux murs massifs, à peine troués de quelques étroites meurtrières, semblait menacer toute la contrée.

— Je suppose, docteur, dit le détective, que les portes de ce manoir ne sont pas un obstacle pour vous.

— Vous avez bien deviné ou conclu, répondit le docteur.

— Et vraiment, y a-t-il des araignées ?

— Vous allez voir !

Ils descendirent un raidillon dangereux qui les mena à un pont en arche, enjambant une rivière qui se déversait dans le lac.

Thorne poussa une énorme grille qui s'ouvrit en grinçant.

— Je me demande, dit tout à coup le détective, si nous trouverons Luciana de Haspa au château.

Son compagnon ne répondit pas, peut-être n'avait-il pas entendu.

— Il y a de la lumière, murmura le détective, en montrant une faible lueur découpant sur l'ombre des murs une vague forme de fenêtre ogivale.

— Huxton... murmura le docteur.

Ils avaient traversé une large cour d'honneur et montèrent un haut perron de granit bleu ; la porte était ouverte et, dans le formidable vestibule, affreusement vide et dénudé, une torche à huile brûlait solitairement dans un support de fer noir.

— Regardez, dit Thorne tout bas.

Devant eux une porte s'entrebâillait et, l'ayant poussée, les deux visiteurs nocturnes virent une grande salle carrée, éclairée par un puissant lustre garni de hauts cierges de cire brune, et complètement agencée en laboratoire.

— Regardez, répéta le docteur.

Harry Dickson réprima une envie de crier.

Le long des murs courait une longue théorie de petites cages vitrées et, dans chacune d'elles, se prélassait une affreuse araignée

velue et griffue.

— Les connaissez-vous, Dickson ?

— Oui... Les Hideuses tarentules sibériennes dont le venin est aussi redoutable que celui des cobras, si ce n'est pas davantage !

Un rugissement effroyable éclata à ce moment, et Dickson porta la main à son revolver.

— Venez, dit sourdement le maître d'école, et domptez vos nerfs.

Il se dirigea directement vers un étroit portillon qui, une fois ouvert, laissa voir une petite pièce ronde fortement éclairée.

De puissants barreaux de fer partageaient la chambre en deux parties inégales et, dans la plus petite, se dressait une apparition de cauchemar.

C'était un immense tigre sibérien aux yeux de flammes, mais ce n'était pas dans son aspect de fauve que résidait l'horreur.

La bête était enchaînée, étroitement ligotée sur une sorte de chevalet de torture, et son poitrail était ouvert par une énorme plaie.

Dickson vit palpiter les organes intérieurs et un sang noir couler lentement de l'atroce plaie.

Dans la profondeur de la blessure, il put voir la vague luisance des pinces hémostatiques et des agrafes chirurgicales.

— Quel monstre se plaît à torturer de la sorte ce redoutable animal ? s'écria Harry Dickson horrifié.

Le Dr Thorne se redressa, un éclair de colère dans ses yeux sombres.

— Huxton a volé le secret des mages chamanes ! s'exclama-t-il.

— Dites plutôt qu'Ilouka le lui a révélé ! riposta le détective.

— Oui, murmura Thorne, le venin des araignées, le giseng, le sang des tigres... je savais que ces horribles choses appartiennent à l'arsenal magique des sorciers de là-bas ! Ah ! si je trouvais Huxton...

— Inutile... il est parti, j'ai relevé la trace de la petite auto dont il se sert pour circuler dans la montagne. Il est parti, et sa femme avec lui !

— Sa femme !

Le détective prit doucement son compagnon par le bras.

— Ilouka a suivi Huxton, dit-il, elle l'a retrouvé à Londres. Ils se sont épousés en cachette.

Un sanglot rauque lui répondit.

— Consolez-vous, roi Ankiran, dit Harry Dickson à haute voix. Luciana de Haspa, votre fille, n'est pas une girrit ! Le seul monstre de cette espèce, je le connais à présent !

Et, tirant son revolver, le détective mit, d'une balle, fin aux souffrances du tigre martyr.

7. Le mort-vivant

Harry Dickson était rentré à Londres, dans son home de Baker Street.

Bien que fort content des services de sa gouvernante, Mrs. Crown, il s'était adjoint les services d'un valet de chambre.

En vérité, le nouveau domestique était bien extraordinaire, puisqu'il n'avait dans ses attributions rien de ce qui est habituellement dans celles des serviteurs.

Au contraire, toute la maisonnée le traitait avec une grande déférence.

Un roi, valet de chambre de Harry Dickson !

Cela aurait pu servir de titre à ce récit, mais l'auteur n'en fera rien par respect pour S. M. Ankiran, souverain chamane.

Ankiran, que le détective appelait désormais, sur les instances du roi même, Dr Gabriel Thorne, ce qui était d'ailleurs son véritable nom de citoyen anglais, passait de longues heures en compagnie de son « maître ».

Et ce dernier passait alternativement par des rôles de professeur et d'élève.

C'est ainsi qu'il apprit que les sorciers chamanes formaient une caste nettement séparée des autres dignitaires, et régnaient bien plus que le roi lui-même.

Sur les girrits, Ankiran continuait à rester muet et cela, selon son propre aveu, par pure ignorance.

— N'oubliez pas que, n'étant pas sorcier, je ne pouvais être initié à leurs pratiques, déclarait-il, et ce que j'en sais, c'est ce que j'ai pu recueillir par la tradition populaire, ce qui n'est pas énorme et souvent erroné, en raison de l'hermétisme de la science magique chamane.

Et, comme cela lui arrivait souvent, Harry Dickson se plongeait dans les livres de voyage et d'érudition orientale.

— Qu'attendez-vous ? demandait souvent le Dr Thorne.

— Les girrits de Londres, répondait invariablement le détective.

Il était retourné à la maison du Dr Huxton, mais y fut reçu par une domesticité parfaitement ignorante du sort de son maître et de celui de Mlle de Haspa.

Le vieux père Cabuy avait laissé la clef sur le laboratoire désert,

et avait quitté son service sur une remarque banale et humaine :

— Quand on ne me paie pas, je ne travaille pas !

Ainsi les journées s'écoulèrent.

Un soir, Harry Dickson après avoir longuement consulté le baromètre, annonça une absence relativement prolongée.

En vain le Dr Thorne insista-t-il pour l'accompagner, pressentant nu danger pour le détective. Celui-ci ne voulut rien entendre.

— Seul mon fidèle Tom Wills sera de l'équipée, déclara-t-il.

Entre chien et loup il se présenta au Zoo, à l'heure où les derniers visiteurs quittaient les larges allées et que les cloches de fermeture retentissaient à toute volée.

Les gardiens de nuit prenaient leur service et, bientôt, Harry Dickson remarqua Bob Jarvis parmi eux.

L'homme parut légèrement interloqué de voir le détective surgir brusquement à ses côtés et une furtive rougeur monta à ses joues.

Dickson vit qu'il portait un complet de bonne coupe et qu'un coûteux bracelet-montre ornait son poignet gauche.

— Les affaires marchent donc, mon vieux Bob ? demanda-t-il d'un air innocent.

— Pas mal, merci monsieur Dickson, fut la réponse évasive.

— On a donc enfin accepté les larges pourboires de l'homme pâle, demanda brusquement le détective en plantant son regard d'acier dans les yeux du gardien.

L'homme se troubla visiblement.

— Je ne sais... ce que vous voulez dire, balbutia-t-il.

— Trêve de réticences, Bob, dit sévèrement Harry Dickson, n'oubliez pas que ce ne sont pas des mois de prison qui sont en jeu pour vous, mais une cellule forte à Newgate, suivie d'une visite matinale de Jack Ketch, le bourreau de Londres !

Jarvis se mit à trembler comme une feuille.

— Je n'ai rien à me reprocher, dit-il avec peine.

— Si fait, une abominable complicité dans l'odieux meurtre de votre camarade Wackens. Que vient faire l'homme pâle, la nuit, dans le Zoo ?

— L'homme pâle ? fit Jarvis avec un étonnement visible, mais ce n'est pas lui... il n'est pas plus pâle que vous et moi !

— Peu importe, riposta le détective, mais apprenez que je suis au courant de tout, et je ne veux qu'éprouver votre sincérité à l'égard de la justice de votre pays. Je sais que vient ici, régulièrement, un étranger, mais uniquement lorsqu'il fait beau et que le temps ne menace pas.

— Tiens, c'est vrai, avoua naïvement le gardien.

— Et que vient-il faire ?

— Oh rien de mal... il me demande l'autorisation de regarder les tigres de nuit et rien d'autre, mais il ne fait rien d'anormal.

— En êtes-vous certain ? Tenez, il n'y a pas si longtemps que le directeur du Zoo m'affirmait que ces fauves semblaient nerveux et déprimés depuis un certain temps.

— C'est assez vrai... consentit Jarvis après une hésitation, mais je ne crois pas que l'homme y soit pour quelque chose.

— Le connaissez-vous ?

— Non !

— Vous mentez... Vous êtes l'homme qui connaît le mieux les bas-fonds de Londres et les gens qui les fréquentent. Où habite-t-il ?

Cette fois Bob était vaincu.

— Il se nomme Weissmuller, c'est un Allemand. Il habite Whitechapel Road, dans une petite boutique vide dont il occupe les chambres du premier étage.

— Merci, répondit Harry Dickson, je n'en demande pas davantage. Il fait très beau ce soir et vous pouvez le laisser entrer comme de coutume.

Vers minuit, le détective et son élève se trouvaient devant la maison du sieur Weissmuller.

C'était une demeure vieillotte, promise au démolisseur, et dont le détective ouvrit la porte d'un simple tour de passe-partout.

À peine entrés, une odeur bizarre les prit à la gorge.

— La botte de paille, maître, dit Tom Wills tout bas, et aussi l'étrange parfum que l'homme très pâle laissa derrière lui après son départ.

— Giseng ! observa brièvement le détective.

À l'étage, ils trouvèrent deux chambres sommairement meublées et dont l'une était agencée en un laboratoire primitif.

Sur la flamme bleue d'un bec Bunsen, mis en veilleuse, une cornue de verre était posée, où bouillait doucement un liquide jaunâtre.

Dickson en recueillit quelques gouttes dans une fiole, la flaira et se déclara satisfait.

— Brr ! fit tout à coup Tom Wills, regardez-moi ces horreurs !

Avec un profond dégoût, il désignait deux vastes bocalx remplis d'un grouillement immonde d'araignées de forte taille.

— Très bien, dit Dickson... À propos, Tom, savez-vous ce que Mr. Weissmuller fait la nuit au Zoo ?

— Mais non, et vous, maître ?

— Certainement : il saigne les tigres à l'aide d'une de ces curieuses lancettes-seringues que voici !

Il s'empara d'un long et fin tube d'acier terminé par une aiguille

creuse et muni d'un piston de pompe.

— Et les tigres se laissent faire bénévolement ? s'écria Tom, incrédule.

— Un peu de giseng, qu'on leur fait flairer à distance, les plonge dans une sorte de stupeur ravie, qui permet les étranges pratiques de saignée dont je viens de vous parler ! Maintenant nous pouvons partir !

— Comment, c'est tout ce que vous devez savoir ?

Harry Dickson venait d'ouvrir et de refermer une étroite armoire à glace et souriait mystérieusement.

— C'est tout, Tom, et c'est assez. Toute cette terrible histoire va finir en une aventure de carnaval !

En quittant la maison, il regarda le ciel.

— Hum, dans quelques jours nous aurons de la pluie... Il faudra que Mr. Weismuller fasse diligence ; d'ailleurs, je crois qu'il est prêt à l'action.

En rentrant, il déclara nettement au Dr Thorne :

— Dans vingt-quatre heures, le mystère n'en sera plus un !

— Pourquoi ?

— J'attends demain la visite du girrit et maintenant, docteur, écoutez bien les instructions que je vous donne, et veuillez les suivre à la lettre.

*

Harry Dickson, en robe de chambre, fumait sa première pipe du matin quand Mrs. Crown annonça :

— Un agent de police de Scotland Yard, maître. Il dit que c'est très urgent.

— Le connaissez-vous ?

— Je ne l'ai jamais vu !

— Faites entrer !

L'homme entra. C'était un solide gaillard, au visage mafflu surmonté par une rude tignasse rousse, et dont la vaste corpulence se tenait à l'étroit dans un uniforme bleu galonné d'argent.

— Bonjour, fit le détective, vous venez de la part de mon ami Goodfield ?

— De Mr. Goodfield, en effet, répondit l'homme avec empressement, il me charge de vous dire...

Harry Dickson le fixait dans les yeux, d'énormes et singuliers yeux verdâtres ; l'homme fit un pas vers lui.

À ce moment se produisit la chose la plus étrange du monde.

La porte fut ouverte brusquement, et un énorme jet d'eau fusa

dans la pièce. Le nouveau valet de chambre du détective venait d'apparaître sur le seuil de la porte, muni d'une lance à incendie dont il dirigea le jet puissant sur le corps de l'agent de police.

Celui-ci poussa un cri épouvantable et roula sur le sol en se tordant dans d'atroces douleurs.

— Halte ! ordonna Harry Dickson.

Le corps du policier frissonna longuement et demeura immobile.

— Il est mort ! cria le Dr Thorne.

— Oui ! dit sombrement le détective.

Mais ils assistaient à présent à quelque chose de fantastique.

Le cadavre de l'agent se recroquevillait visiblement, et les vêtements devinrent flous et lâches autour de ses membres.

Le visage se creusa, se fripa, devint vieillot et fané, et la tignasse rousse se détacha d'un crâne dénudé.

— Le père Cabuy ! s'écria Tom Wills.

Harry Dickson se tourna vers le Dr Thorne.

— Dans toute cette histoire nous avons oublié Nitikine, dit-il, le voici... C'était le girrit de Londres.

*

— Suivez bien mon raisonnement, dit Harry Dickson, il forme en même temps le récit explicatif du drame.

« Nitikine était un homme cultivé, nous le savons. Pendant le séjour de son maître, George Huxton, parmi les Chamanes, il travailla pour son compte et épia les sorciers.

« Il apprit ainsi que ces derniers ne ressuscitaient pas les morts, mais s'emparaient des vivants et les réduisaient en un terrible esclavage.

« Quand ils avaient jeté leur dévolu sur qui pouvait leur servir de gardien futur, ils lui faisaient prendre quelques drogues qui le plongeaient dans un sommeil ayant toutes les apparences de la mort.

« Pendant les jours suivants, ils le soumettaient alors à un traitement qui avait pour effet de changer complètement son état mental. Il devenait malin, cruel, sanguinaire, et ses forces physiques étaient, pour le moins, décuplées.

« C'est ainsi qu'ils procédèrent avec la fille du roi Ankiran, dont ils redoutaient l'intelligence, et aussi dans l'intention de tenir le souverain à leur merci. Mais ils eurent l'excellente idée de ne pas pousser l'expérience trop loin, et ne donnèrent pas à la pseudo-morte l'apparence des horribles girrits, de crainte que le roi ne se détachât de sa fille.

« Nitikine eut tôt fait de découvrir tout ceci, mais, en même

temps, un autre sentiment naquit en lui : il s'était mis à aimer à son tour la belle princesse chamane.

« Force lui fut de suivre son maître dans son exil, mais il pressentait que la belle Ilouka prendrait, elle aussi, ce chemin pour retrouver l'homme qu'elle aimait. Il le suivit à Londres.

« Maintenant, n'oubliez pas qu'Ilouka était gardée à l'écart dans la capitale de son père et qu'elle n'avait que très vaguement aperçu Nitikine. Nous devons donc admettre qu'elle ne le reconnut pas.

« Et George Huxton, sans doute sur les instances de son ancien guide, garda le silence, peut-être également pour ne pas effrayer Ilouka qui aurait été désolée que son secret fût connu par un autre que l'homme aimé.

« Huxton poursuivait avec une âpre volonté les recherches qui devaient amener la guérison radicale d'Ilouka devenue sa femme.

« Il trouva en Nitikine un aide puissant, bien mieux au courant que lui des pratiques chamanes mais qui le laissa naturellement dans l'ignorance de la vérité pure.

« Qu'arriva-t-il alors ?

« Nitikine s'aperçut que son maître était sur le chemin de la découverte, et celle-ci devait mener fatalement à celle de l'imposture : la maladie girrit n'en était pas une.

« Il brusqua les événements.

« Il profita des dernières incertitudes de son maître, et de l'arrivée d'un loup blanc de Sibérie, pour faire planer un affreux soupçon sur Huxton.

« Il l'attira dans le Zoo, dans le but de le faire mordre par le loup blanc.

« Vouer Huxton à la lycanthropie, c'était le plonger en plein dans le crime et lui faire perdre à Jamais Ilouka.

« Mais Huxton avait déjà de vagues soupçons.

« Les travaux auxquels il se livrait à Londres ne servaient plus depuis longtemps qu'à égarer Nitikine ; les véritables expériences se faisaient au manoir de Glennock.

« C'est là qu'il entrevit la vérité.

« Et c'est là qu'il démontra à sa femme qu'elle n'avait jamais été une girrit !

« Mais Nitikine fit en sorte que les événements se précipitent.

« Voyons maintenant la mécanique de la terrible nuit du Zoo.

« Par un trucage habile, il parvint à attirer Huxton hors de chez lui et à le conduire au Zoo devant le loup blanc.

« Nitikine manqua de courage et de force pour ce qu'il se proposait de faire. Il prit l'horrible drogue qui fit de lui passagèrement un girrit, c'est-à-dire une créature téméraire, intelligente, et douée

d'une puissance athlétique surhumaine.

« Une fois dans le Zoo, il tua Wackens à la manière des lycanthropes, pensant bien que Huxton, mordu par le loup blanc, se croirait l'auteur du crime.

« Mais le docteur était moins sous l'influence maléfique de Nitikine que celui-ci le croyait. Et il tua le loup blanc.

« Après quoi, terrifié par la vue du cadavre de Wackens, il s'enfuit à Glennock.

« Luciana de Haspa joua alors la comédie de la femme terrifiée, pour m'attirer à Glennock à mon tour. Cette comédie n'en était pas une complètement, car elle était vraiment horrifiée en apprenant qu'un girrit hantait Londres. Mais si elle tenait à m'avoir à ses côtés, c'est parce qu'elle voulait m'ériger, malgré moi, en protecteur de son époux, George Huxton.

« Nous arrivâmes à Glennock, et là, la princesse chamane reconnut, en la personne du Dr Thorne, son père, le roi Ankiran.

« Elle s'enfuit, épouvantée, rejoindre son époux au manoir des araignées et, ensemble, ils partirent pour une destination inconnue.

« À Londres, Nitikine avait compris.

« Il ne songea plus qu'à se venger, et avant tout de Harry Dickson qui, d'après lui, s'était mis en travers de tous ses plans.

« Il prépara à nouveau le terrible poison chamane qui ferait de lui, pour quelques heures, un être surhumain.

« Mais je découvris son repaire et je vis que la préparation était presque à point ; je découvris également, dans sa garde-robe, l'uniforme d'un agent de police.

« Je sus dès lors sous quelle forme il se présenterait à moi.

« Il vint, masquant sous le fard la terrible pâleur qui résultait de l'absorption de la drogue vénéneuse. Le jet d'eau le tua !

— Mais le jet d'eau tue-t-il réellement ces créatures ? demanda Tom Wills.

— Certes, et notamment par... autosuggestion.

« Il fallait bien que les sorciers chamanes eussent à leur disposition un moyen très simple pour venir à bout des serviteurs qui pouvaient devenir de formidables révoltés.

« Ici nous sommes devant un réel mystère, mais n'oublions pas que les créatures enragées comme les chiens, les loups et même les hommes, manifestent une phobie extrême de l'eau et que, souvent, ils meurent à son contact prolongé.

« Les sorciers ont donc suivi la nature de près.

« Le poison girrit s'apparente à celui de la lycanthropie, mais il ne se produit qu'un accès de rage passagère, que les Chamanes s'entendaient sans doute parfaitement à entretenir chez leurs victimes.

Ainsi, le terrible Nitikine se trouva, lui aussi, sous l'emprise de l'épouvantable autosuggestion ; pendant les heures où il était girrit, il n'osait prendre de boisson et craignait la pluie et l'humidité. Ne cherchons pas à pénétrer plus avant dans les ténébreux arcanes des sciences occultes de l'Orient, nous ne pourrions émettre que des hypothèses plus ou moins fantaisistes.

« À présent il nous reste à découvrir la retraite du Dr Huxton et de sa femme, pour leur dire que le cauchemar de leur vie a pris fin et... que le roi Ankiran leur pardonne !

*

Il n'y a plus d'araignées au château de Glennock.

C'est devenu un beau castel où deux beaux enfants font le ravissement de leurs parents.

Harry Dickson y vient souvent en automne, à la période des grouses.

Le roi Ankiran est et restera désormais le Dr Gabriel Thorne ; il est toujours maître d'école à Glennock et il estime que cette dernière royauté en vaut bien d'autres !

FIN

LE JARDIN DES FURIES

1. Le premier crime de Mr. Peavy

— Ces dames Chickenstalker ! annonça le garçon de bureau.

— Encore ! grogna le surintendant de Scotland Yard Goodfield en déposant le gros cigare qu'il fumait et en faisant un geste d'excuse au visiteur qu'il avait reçu dans son bureau.

— Il ne faut pas que je vous enlève à votre devoir, mon bon Goodfield, dit ce dernier avec un sourire et en faisant mine de se lever.

Le policier protesta vivement.

— Ah, mais non, Dickson, vous n'allez pas me quitter comme cela. Vous vous faites rare comme les beaux jours ces derniers temps, et je vous mettrais poliment à la porte pour ces... ces pécores ? Mille fois non !

— Vous n'êtes guère galant pour les clientes de votre office, se moqua le célèbre détective Harry Dickson.

— Clientes ? Non... Plaignantes oui. J'ai plus de considération pour des voleuses et des pochardes que pour ces parangons de vertu qui ont découvert le moyen de vivre sans cœur !

— Sans cœur ? Quel miracle d'anatomie ! Mais je suppose que vous parlez au figuré, Goodfield ?

— Naturellement. Leur histoire est banale. Trois vieilles filles dirigeant une sombre boutique de mercerie, passementerie et que sais-je moi, agrémenté d'un peu de chocolaterie. Bonne clientèle pourtant, surtout d'antiques servantes de bonne maison et de vieilles douairières. Avides comme des fourmis, dont elles ont un peu le type. Dans le quartier qu'elles habitent, une affreuse petite rue de Covent Garden, elles passent pour très riches, et je crois qu'elles le sont. Or, les voici au comble de la colère vengeresse : Mr. Peavy, le vieux comptable qui, depuis plus de vingt ans tient leurs livres, les a volées !

« Oui, en vingt ans, ce cachottier de Peavy, avec sa tête de rat et sa redingote miteuse, les a dépouillées de plus de... vingt livres !

« Quelle somme formidable, n'est-ce pas, répartie en vingt ans !

« De fait, je crois que le pauvre Peavy est honnête comme l'or, mais qu'il a fait quelques menues erreurs qui se sont accumulées. Il n'y a pas lieu de le poursuivre. Mais les pécores s'entêtent et Peavy, Foreman Peavy, est aux lisières du désespoir.

« Voulez-vous voir ces charmantes dames ? C'est une page vivante de Dickens qui entrera dans votre vie, Dickson : Mrs. Pipchin à la troisième puissance.

Dickens, et tout ce qui se rapportait à son œuvre, était le point faible du grand détective, et le malin Goodfield ne l'ignorait pas. Aussi l'invite fut-elle acceptée d'emblée.

— Faites entrer ces dames Chickenstalker, ordonna Goodfield.

La porte s'ouvrit, et un bruissement d'amples robes de soie emplît le bureau avant même que les visiteuses n'y pénétrassent.

Enfin, elles apparurent, marchant en file à la façon des oies en route vers la mare familière.

Compassées, noiraudes, le buste plat et le dos rond, les mains parcheminées, elles étaient tout autant sœurs par la nature que par la laideur.

— Que venez-vous m'apprendre de nouveau, mesdames ? demanda Goodfield d'un ton sec, tout juste poli.

— Je suis Catharina Chickenstalker, l'aînée, et par conséquent je parlerai au nom de mes sœurs, déclara celle qui s'était avancée en tête de file.

— Comme vous l'avez fait toujours jusqu'ici, riposta Goodfield d'une voix mordante.

— Comme je l'ai toujours fait ! répéta Catharina d'un air supérieur. Tout d'abord, monsieur le surintendant, je désire savoir si la présence de cet individu est nécessaire à notre entretien ?

En ce disant, la noble dame brandit son parapluie dans la direction d'Harry Dickson.

— Cet individu, répondit Goodfield, est un détective. Il s'occupera peut-être de votre affaire, si le cas l'intéresse.

— Comment, si le cas l'intéresse ? s'exclama-t-elle indignée. Un voleur ! Un comptable qui vole depuis plus de vingt ans la firme Chickenstalker sœurs, de Covent Garden, et qui lui a soustrait plus de vingt livres ! Que lui faut-il de plus, à votre seigneur détective ?

Harry Dickson retint à grand-peine son envie de rire, mais il se composa une mine de circonstance et, d'une voix suave, il affirma que le cas était grave et digne de retenir l'attention des plus habiles policiers.

— Êtes-vous au courant, détective ? demanda la dame.

— Je le suis, affirma Dickson.

— Dans ce cas, je vous apprendrai, ainsi qu'à monsieur le

surintendant, des choses nouvelles. Mr. Foreman Peavy n'a plus reparu chez nous depuis que nous avons déposé plainte contre lui, et cela ne nous paraît pas étonnant, car nous l'avons renvoyé le même jour. Mais ce qui est de nature à attirer particulièrement l'attention de la police sur la personne de ce scélérat, c'est que depuis vingt ans qu'il travaille chez nous, Mr. Foreman Peavy nous a donné une fausse adresse !

— Vraiment ? Qu'est-ce à dire ? questionna Goodfield intéressé.

— Depuis vingt ans, Mr. Peavy habitait des chambres dans Hammersmith Road, n° 288a. C'est ce qu'il nous avait déclaré en entrant à notre service, et depuis il n'avait jamais déménagé, toujours selon ses dires. Or, il n'y a pas de n° 288a, dans Hammersmith Road. Et dans tout le voisinage, et l'on est plutôt bavard dans ce quartier, on ne connaît de Mr. Foreman Peavy ni d'Ève ni d'Adam.

— ... Ni d'Ève ni d'Adam ! répétèrent en écho fidèle les deux autres sœurs.

— Que faut-il conclure ? demanda Goodfield, amusé.

Miss Catharina Chickenstalker le considéra d'un air méprisant.

— Ce n'est pas à moi de conclure, ce n'est pas mon métier, et je ne suis pas payée pour le faire, tandis que vous, monsieur le surintendant, vous l'êtes ! riposta-t-elle d'une voix perçante. Mais je veux bien conclure pourtant en vous affirmant que Foreman Peavy est entré, il y a vingt ans, dans la firme Chickenstalker sœurs avec l'intention manifeste de nous voler !

Ayant dit, Catharina croisa les bras et regarda autour d'elle d'un air victorieux.

Harry Dickson toussa discrètement, et les regards des trois dames Chickenstalker se tournèrent attentivement vers lui.

— Je me demande pourquoi, s'il vivait depuis tant d'années avec une telle intention, opina doucement Harry Dickson, ce coquin de Peavy ne vous eût pas enlevé mille livres au lieu de vingt.

Catharina donna un coup sec avec son manche de parapluie sur le rebord de la table, et elle lança au détective un regard foudroyant.

— Mille livres ! Voler mille livres à la firme Chickenstalker ! Entendez-vous, mes sœurs, ce que dit ce monsieur ?

Elle hésita une minute, puis ajouta avec une précipitation sournoise.

— Mille livres ! Nous ne les possédons pas.

Goodfield, qui s'impatientait et que la sécheresse de cœur des trois vieilles révoltait quelque peu, tâcha de couper court à l'entretien.

— Donc, si je comprends bien, Peavy court encore. Eh bien, mesdames, grand bien lui fasse !

— Comment, que voulez-vous dire par là, monsieur le surintendant ? cria Miss Catharina. J'espère bien que vous allez nous

le retrouver !

— Hm, dit Goodfield d'un ton de reproche. Tenez-vous tant à ce que ce pauvre diable aille en prison ?

— En prison, mais nous ne demandons pas cela ! s'écria Margaret, la plus jeune des sœurs.

Son aînée lui lança un regard furibond.

— Margaret, ma chère, dit-elle d'un ton aigre, il me semble avoir spécifié que moi seule prendrai la parole ici.

Goodfield fronça les sourcils et, à son tour, frappa la table du poing.

— Ne prennent la parole ici que les personnes auxquelles j'en donne l'autorisation ! tonna-t-il. Entendez-vous, Miss Chickenstalker ?

Puis se tournant vers Margaret, toute défaite :

— Vous disiez donc, mademoiselle, que vous ne désiriez pas que Mr. Peavy allât en prison. Pourquoi avez-vous donc signé une plainte contre lui, en même temps que votre sœur aînée ?

— J'ai... j'ai... signé... oh ! mon Dieu je ne sais plus ! larmoya la pauvre fille en jetant un regard effrayé sur la terrible Catharina.

— Eh bien ! continua Goodfield triomphant, calmez-vous, Peavy n'ira pas en prison. Les faits que vous lui imputez ne sont pas suffisamment prouvés. De plus, ils sont tous couverts par la prescription légale. Il n'y aura pas de poursuite contre le sieur Peavy.

— Bon, riposta Catharina d'une voix éteinte, il n'ira donc pas en prison, et je crois que j'en suis tout aussi contente que ma chère sœur Margaret, et sans doute comme mon autre sœur Lilian, qui s'est montrée plus réservée et plus convenable. Mais où est Mr. Peavy ?

— Cela ne me regarde plus, dit Goodfield brièvement. Bonsoir !

— Alors... vous n'allez pas le... rechercher ? crièrent les trois en chœur.

— Je n'en ai pas le droit, et surtout pas le désir !... Non !

Les trois vieilles figures grimacèrent, mais chacune d'une façon toute différente. Celle de l'aînée exprimait la colère, celle de Lilian une perplexité confuse, celle de Margaret une profonde détresse.

Harry Dickson se mêla à l'entretien.

— Puisque vous m'autorisez à m'occuper du cas de ces dames, monsieur le surintendant, dit-il d'une voix persuasive, permettez-moi de présenter l'affaire sous un autre jour : ces dames désirent retrouver Mr. Peavy disparu ? Si cela est, nous pourrions nous en occuper. Nous ne rechercherons plus un Peavy voleur ou faussaire, mais un Peavy disparu. C'est bien cela ?

Miss Catharina ferma les yeux pour réfléchir, puis elle acquiesça :

— Si vous voulez, détective ; je tiens à retrouver Mr. Peavy, pour lui faire expier ses fautes par un juste repentir.

— Alors cela ne regarde plus Scotland Yard, grogna Goodfield.

— Si fait, rétorqua Dickson en lançant une œillade à son ami, si fait. Si nous supposons que Mr. Peavy s'est suicidé par désespoir, nous sommes obligés de chercher son cadavre.

— Un cadavre ! Ne dites pas cela, pleura Miss Margaret.

— Pour la seconde fois vous manquez à notre convention, ma chère, répliqua Catharina.

— Miss Catharina Chickenstalker, dit doucement Goodfield, savez-vous que je suis en droit de vous poursuivre pour un délit dûment prévu par la loi ? Notamment celui d'essayer d'exercer une pression sur un témoin ! Car Miss Margaret Chickenstalker est citée comme témoin dans l'affaire Peavy. Vous êtes passible d'un minimum de six mois de prison, ma chère dame.

Catharina devint verte de terreur et de rage.

— Vous me payerez cela, pécore, mugit-elle en menaçant sa sœur.

— Encore un mot, fille Chickenstalker, et je vous mets en état d'arrestation ! cria Goodfield.

— Fille Chickenstalker... et en état d'arrestation ! Oh ! dans quel pays sommes-nous ! se lamenta la chipie. Seigneur, je préfère m'en aller !

— Et vous ferez sagement, dit Goodfield.

Les dames Chickenstalker se levèrent, Margaret comme à regret, mais sur un signe impérieux de l'aînée, elle salua et se retira à la suite de ses sœurs.

— Quelles harpies ! s'exclama Goodfield quand il fut de nouveau seul avec Harry Dickson. Heureusement que vous n'avez pas à vous en occuper ; je vous plaindrais, mon pauvre ami !

— Dans ce cas, plaiguez-moi, répondit le détective en riant.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda Goodfield éberlué. Que vous allez quand même vous mêler de l'affaire de ces fantoches ?

— Peut-être, parce que vous ne lisez que des romans policiers, ne pouvez-vous prendre goût, ne fût-ce que pour une unique fois, à une autre œuvre ? Le cas Chickenstalker-Peavy se présente à mon esprit comme une étude de mœurs à faire, et des plus curieuses. Je l'entreprends non seulement par distraction mais pour enrichir ma connaissance du cœur humain. Je dois tant à la psychologie, Goodfield, que je puis bien y sacrifier un peu de temps.

— Va donc pour une étude de mœurs sur les fossiles, accepta gaiement le brave policier.

— Hélas ! voilà que déjà cette étude se complique de criminalité, se lamenta comiquement le détective, car Peavy est réellement un criminel aux yeux de la loi anglaise, et vous n'hésiteriez pas à délivrer un mandat d'amener en son nom.

— Mais jamais de la vie ! Cet homme n'est pas un voleur !

— Je ne dis pas cela, Goodfield, mais vous auriez à l'inculper...

Harry Dickson taquina son ami en prenant son temps avant de répondre, petit jeu qui avait le don de mettre le surintendant sur des charbons ardents.

— Mais de quoi, cornebleu ?

— De bigamie, Goodfield, de bigamie mon bon !

Le surintendant faillit s'étrangler de rire.

— Peavy, le pauvre vieux Peavy bigame ! Le connaissez-vous ?

— Pas le moins du monde. Je ne l'ai jamais vu. Aussi ce n'était pas nécessaire. Je n'avais jamais entendu parler de lui avant la venue en ce bureau de ces dames.

— Écoutez, mon cher Dickson, Peavy est un célibataire, oui, un vieux garçon, pas même veuf.

— Détrompez-vous ! Il est même deux fois bigame.

Goodfield commençait à comprendre que son ami ne plaisantait pas.

— Oui, continua le détective, ce cachottier de Peavy a été marié trois fois, et *aux trois sœurs Chickenstalker encore !*

*

La foudre tombant aux pieds du brave Goodfield n'aurait pu le faire bondir davantage.

— Ne vous moquez pas de moi, monsieur Dickson ! implora-t-il.

— Pas le moins du monde... Suivez-moi bien, Goodfield...

« Avez-vous regardé avec attention Miss Margaret Chickenstalker ? Si oui, vous aurez pu remarquer que son visage porte encore les vestiges d'une certaine beauté. De plus, son annulaire gauche garde la trace d'une bague : une alliance. Elle doit la mettre en cachette sans doute, le soir, la nuit... les seules heures de solitude absolue qu'elle connaisse.

« Je m'imagine le roman : Peavy qui n'est pas vieux à l'époque de son entrée en service chez les sœurs Chickenstalker, s'amourache d'elle. Margaret, seule et peut-être sentimentale (elle a encore de doux yeux bleus) répond à cet amour. Mais elle est sous la férule de ses sœurs, et surtout de l'aînée : jamais elles ne consentiront au mariage.

« Il a lieu pourtant, mais clandestinement.

« Je continue à écrire mon roman.

« Que voyons-nous au second chapitre ?

« Lilian devient amoureuse à son tour de Peavy ; le seul homme qui l'approche. Elle est plus audacieuse que sa cadette, c'est elle qui propose à Peavy l'union clandestine, que lui, homme faible par

excellence, n'ose refuser... Mais tant va la cruche à l'eau...

« Troisième chapitre : Catharina découvre tout.

« Que faire ? Livrer ses sœurs et le lamentable Peavy à la justice et, en même temps, la firme Chickenstalker à la malignité publique et à la ruine ? Pas si bête ! Catharina est une femme terrible, nous en avons eu la preuve ici même. Elle veut avant tout se venger de ce qu'elle nomme la perfidie de ses sœurs. Elle leur brisera le cœur en... épousant à son tour, morganatiquement, l'amoureux Peavy !

— Mais tout cela c'est du roman, comme vous venez de le dire vous-même ! s'écria Goodfield mal convaincu, mais néanmoins ébranlé.

— Pas si vite ! Lilian et Catharina aussi portent une marque à l'annulaire. Elles aussi mettent dans l'intimité l'anneau de l'hymen !

— Mais pourquoi voulaient-elles mettre Peavy en prison ?

— Ce n'était pas tout à fait leur idée ! Elles voulaient surtout lui faire peur. Je vois très bien deux des épouses, j'excepte la pauvre Margaret, faisant jouer devant lui le fantôme de la justice, les assises, le déshonneur, la paille humide des cachots, le tradmill, et ce à chacune des révoltes de ce pauvre Peavy ! Je vois enfin le bigame se révolter une fois plus nettement que les autres. Je l'entends crier : « Vous n'oserez pas m'accuser ! »

« Si, elles oseront, et surtout Catharina. Pourtant, elles ne l'accusent pas de bigamie, mais de vol ! Je ne sais jusqu'où elles auraient poussé la sinistre comédie. Notez que, vivant d'une vie enclose, elles ne semblent pas se douter de ce que la machine judiciaire a de redoutable. Peut-être s'imaginent-elles que Peavy, frappé d'une légère condamnation, n'en sera que mieux à leur merci. Ici, j'en suis réduit aux conjectures...

« Peut-être se sont-elles dit qu'il leur suffira de retirer leur plainte pour que les poursuites cessent, et pour que Peavy redevienne à jamais leur chose obéissante.

« Mais Peavy disparaît...

« Les cartes sont changées à présent. Ce qu'il faut surtout, c'est retrouver le fuyard. La police le fera bien mieux qu'elles. Mais, en même temps, ne découvrira-t-elle pas le pot aux roses ? C'est peu vraisemblable, mais ces dames ne pensent pas moins que ce serait possible.

« On prendra le taureau par les cornes.

« Peavy, par économie, n'avait pas de domicile en ville. Il vivait dans la maison de ses trois épouses. Sans doute que, pour les voisins, il se livrait à une petite comédie de départs et d'arrivées quotidiennes.

Mais il lui fallait posséder un domicile en ville. Ces dames sont venues nous l'apporter. Mais le mieux est souvent l'ennemi du bien.

Miss Catharina, qui est une femme de tête, je le concède, trouve le truc de la fausse adresse. Elle fait même mieux : elle donne une adresse absolument non existante.

Goodfield secoua doucement la tête.

— Je ne puis vous suivre sur ce terrain, monsieur Dickson. Il me semble plutôt qu'en raisonnant de la sorte, Miss Catharina essaye d'empêcher Peavy de revenir vers elle et ses sœurs !

Harry Dickson considéra longuement son ami.

— À tout Seigneur tout honneur, Goodfield. Vous venez de faire là une remarque de réelle valeur. Quelque chose a dû intervenir qui modifia leurs intentions primitives... Car, en premier lieu, on voulait le retour de Peavy... Tout à coup cela a changé. En montrant Peavy comme un sans domicile, on le mettait dans une situation difficile vis-à-vis de la police. Quelque chose s'est produit... mais quoi ? Cela ne laisse pas d'être prodigieusement passionnant. Ces dames ont joué avec le feu. Elles le regrettent peut-être et veulent changer leur fusil d'épaule.

« Tout à coup, Peavy est devenu un indésirable. Il doit rester disparu, ou bien... là où il est. Où est-il ? Je donnerais bien quelque chose pour le savoir. Goodfield, mon bon, mon petit doigt parle... et c'est une créature de bon conseil ! *Il y a quelque chose...*

« Je m'embarque dans l'affaire Chickenstalker-Peavy !
Comme elle allait devenir étrange !

2. Monsieur Bunkersmith, comptable

Après bien des réflexions, ces dames Chickenstalker avaient décidé de s'adjoindre un nouveau comptable. Non pas que leurs livres fussent compliqués, mais les affaires allaient bien, et un employé masculin faisait bon effet dans le petit bureau en cage de verre, relégué dans le fond du magasin.

Elles ne s'y seraient peut-être jamais décidées, sans les questions aigres-douces de leurs pratiques :

— Ainsi vous allez vous priver désormais des services d'un comptable ? C'est évidemment une économie !

Les dames de céans avaient beau protester et dire qu'elles ne tenaient nullement à réaliser d'aussi minimes économies ; les clientes souriaient d'un air entendu et, une fois le seuil passé, murmuraient que les affaires des trois sœurs étaient certainement en train de périlcliter. Sans doute le comptable infidèle les avait-il frustrées de la plus grande partie de leur fortune... Alors se présenta le sieur Richard Bunkersmith.

C'était un vieil homme voûté, un peu sourd, myope comme une taupe, nanti de références magnifiques et aussi peu exigeant qu'on puisse l'être.

— Je jouis d'une pension modeste, avoua-t-il le jour où il vint se présenter devant le tribunal des trois sœurs, présidé en l'occurrence par l'ineffable Catharina Chickenstalker, et je n'ai nul besoin d'un gros salaire. Je n'aime rien de plus au monde que la comptabilité ! Je vous servirai bien et ne vous coûterai pas cher !

— Je ne l'aime guère, avait déclaré Miss Margaret quand ses sœurs et elle furent à nouveau seules...

Elle pensait à Peavy, et l'idée qu'un autre pût occuper la place du disparu la torturait.

— Vraiment, ma chère, s'écria Catharina, comme je suis au regret de devoir vous contredire. *Moi*, (elle insistait sur le mot) *moi*, je dois vous dire qu'il me plaît énormément.

— Il a l'air idiot ! opina à son tour Lilian.

— Précisément, chère Lilian, vous venez de faire tomber ma dernière hésitation. Il a l'air idiot ! C'est ce qu'il faut à la firme Chickenstalker ; un idiot qui ne demande qu'à être dirigé, un idiot que

nous commanderons comme un soldat à l'exercice ! Mr. Richard Bunkersmith entrera dès demain à notre service !

Et Mr. Bunkersmith succéda à Mr. Peavy dans la cage de verre où n'entraît qu'un jour douteux et où, à la nuit close, on lui accordait la lumière d'une minuscule flamme de gaz.

Il n'y était que depuis trois ou quatre jours qu'il appartenait déjà à la sombre et antique boutique, comme s'il y officiait depuis de longues années, tout comme le volage Peavy.

Vie morose, train-train éternel d'une mercerie bien achalandée au fond, mais qui aurait été autrement à sa place au fond d'une petite ville de province que dans le grand Londres !

Les clientes, en général des servantes et des vieilles filles, entraient, taillaient une ample bavette avec l'une ou l'autre des sœurs, faisaient leurs emplettes, puis partaient et étaient remplacées par d'autres.

Si Mr. Bunkersmith avait eu des yeux pour autre chose que pour ses livres de comptabilité, il n'aurait pu que s'intéresser à un défilé incessant de visages mornes et de silhouettes banales.

Il aurait pu s'étonner, environ le huitième jour de son entrée en service, de l'arrivée d'un homme jeune, habillé avec élégance, venant faire un achat que les gentlemen de son genre font ordinairement faire par la plus humble des souillons d'office.

Mais Bunkersmith tenait le regard fixé sur le grand livre dans lequel il passait un passionnant article à *Marchandises générales*, puis un crédit à *Caisse*. Le client ne s'attarda guère d'ailleurs, car Miss Catharina le servit avec autant d'empressement que de vélocité.

Quand il partit, Mr. Bunkersmith sortit un formidable mouchoir de coton rouge de sa poche et se moucha longuement.

Un jeune camelot, qui musait dans la rue, se mit à suivre nonchalamment le client...

Ainsi une quinzaine se passe.

D'autres clients sont venus.

Parfois Mr. Bunkersmith a tiré son fameux mouchoir ; parfois il a chassé une mouche qui dansait dans l'air devant ses yeux ; parfois il a étiré quelque peu sa silhouette voûtée.

À tout moment, il s'est trouvé qu'un camelot, un agent de voirie, ou un petit porteur de journaux, observait en ces moments l'intérieur de la boutique... Voici donc la seconde huitaine du service de Mr. Bunkersmith révolue. Si les dames Chickenstalker s'étaient donné la peine, ce soir-là, de suivre leur employé, il les aurait promenées par un tas d'infâmes ruelles, et elles l'auraient certainement perdu de vue. Mais si une chance peu ordinaire les avait aidées, elles l'auraient retrouvé fumant une belle pipe de bruyère dans un magnifique

fauteuil club, dans un confortable appartement de Baker Street. Seulement, elles auraient été fort en peine de le reconnaître.

Mais le lecteur aura bien voulu retrouver en lui une vieille connaissance : le célèbre détective Harry Dickson.

En ces moments, Goodfield et Tom Wills lui tiennent compagnie et l'aident à remplir le salon d'une épaisse fumée de tabac.

— Récapitulons, Tom, fait Harry Dickson.

— Toujours la sotte histoire de Peavy et des trois vieilles tourterelles ? demanda moqueusement le surintendant.

— Toujours, mon ami ! répondit le détective avec un sourire affable.

— Eh bien ! fit Tom Wills, je disais donc :

« La première fois que j'ai vu votre signal, j'ai suivi Loggan Castlemain. C'est un gentleman connu dans la gentry de Londres. Je l'ai immédiatement reconnu. Il se rendit à son club, dans le Strand.

« La seconde fois je ne connaissais pas le bonhomme. Il me fallut un peu plus de recherches. C'était un certain Luc Alderan, un garçon très bien, paraît-il. La troisième fois, ce fut le colonel Aldair.

— Ensuite, continua Harry Dickson, ce furent successivement James Thursham, Orland Thornton, Lionel Brayswater, le baron Sinclair Marfield et Cashel Lynmouth. Qu'en dites-vous, Goodfield ?

— Vous voulez dire que ces gentlemen venaient faire des emplettes dans cette vieille boîte à sorcières ? murmura le policier.

— Précisément, mon vieux.

— C'est leur droit, mais c'est plutôt singulier.

— Très singulier... Je vous l'assure d'autant plus, Goodfield, que tous ces gentlemen, comme vous le dites, mènent la vie à large bride, sont membres de clubs coûteux, jouent au poker en ne gagnant pas toujours, ne manquent aucune course de chevaux, ni aucune première, ni aucun bal de la noblesse... et que je serais fort en peine d'indiquer les ressources !

Goodfield prit un air soucieux.

— Voyons, il y a quelque part anguille sous roche...

— Je ne vous l'envoie pas dire, mon bon Goodfield ! ironisa le détective.

— N'avez-vous rien découvert de précis ?...

— Attendez, nous y sommes. Suivez-moi bien : vous êtes spectateurs, vous Goodfield et vous Tom, comme au cinéma. Sur l'écran paraît la boutique des dames Chickenstalker, dans Covent Garden...

« Magasin gris et terne s'il en est, tout en grisaille. Des clientes entrent, bavardent un peu, choisissent leurs marchandises, et s'en vont – ombres parmi les ombres. En général, elles sont servies par

Lilian et Margaret, tandis que Catharina trône dans le fond du magasin, derrière un comptoir un peu moins accessible que les autres, et un peu plus proche de la cage de verre abritant l'ineffable Mr. Bunkersmith, comptable.

« Un client paraît sur le seuil. Ce n'est pas une des ordinaires pratiques, mais un gentleman.

« — Articles pour messieurs, au comptoir du fond, glapit Lilian. »

« D'un bref signe de tête, Miss Catharina salue le client, avec qui elle échange à peine quelques monosyllabes. Puis elle lui tend la boîte des épingles de cravate. *Toujours la boîte des épingles de cravate.*

« L'homme fait son choix, paie et s'en va.

« Ce choix ne dure jamais longtemps, mais pourtant sa durée diffère pour chacun.

« Il est des clients qui musent un peu, et puis s'en vont la figure rayonnante, par contre il en est qui ont trouvé immédiatement la babiole à leur goût et dont le visage se crispe aussitôt.

— Et... cela signifierait quelque chose ? demanda Tom Wills en voyant que son maître faisait une pause.

— Cela signifie, Tom, dit lentement le détective, que lorsqu'une certaine épingle de cravate se trouve dans la boîte de Miss Catharina, l'homme qui la prend, ou plutôt qui doit la prendre, se voit placé devant une éventualité désagréable ou dangereuse.

« Il se fait que Miss Catharina glissa un tel objet dans la boîte au moment où Cashel Lynmouth franchit le seuil de la boutique et, quand il la trouva, son visage devint très pâle.

— Quel est cet objet ? demanda étourdiment Tom Wills.

— Peuh ! une simple barrette en émail blanc et, de par ce fait même, très visible de loin, surtout de la cage du comptable.

— Reste le visiteur de ce matin, dit Tom Wills. Je l'ai suivi très loin, jusqu'à Kingston, et là-bas je l'ai perdu ! Ah ! ce que je m'en veux de cette gaffe !

— Le connaissez-vous ? demanda Goodfield.

— Il se fait que je l'ai reconnu sous un maquillage fort habile. Ne vous effrayez pas Goodfield, ce n'était pas un gentleman, et surtout pas un membre de la gentry de Londres. Il a nom... David Holmer...

Goodfield poussa un tel cri que Mrs. Crown dut l'entendre jusqu'au fond de sa lointaine cuisine.

— Que ne le disiez-vous pas plus tôt, Dickson ! Mais savez-vous bien que vous venez de faire lever une lumière terrible devant mes yeux ? David Holmer... et puis ces gentlemen désœuvrés aux douteuses ressources... Oh ! je n'ose formuler une telle supposition...

— Allez-y toujours, Goodfield, accorda gaiement le détective. Je crois que vous tenez le bon bout...

Mais c'est la bande de la Rose Blanche tout entière que vous venez d'indiquer là ! hurla Goodfield. Celle qui, depuis longtemps, met en coupe réglée les plus riches habitations de Londres ! Ce ne peut être que cela... Nous ne connaissions que le méchant génie qui présidait aux destinées de ces mystérieux forbans : David Holmer...

— Très bien, Goodfield. Je ne doute pas que vous soyez dans le vrai. Depuis un an, on vole et l'on pille impunément dans la haute société de Londres. Malgré toutes les recherches de Scotland Yard, rien n'a percé... si ce n'est qu'on est assuré que les voleurs appartiennent à cette même haute société. On connaît pourtant son chef, David Holmer, et le bougre ne se cache pas de l'être. Mais il ne travaille pas lui-même, il prépare et dirige les coups... ensuite on ne le prend pas...

— Mais vous n'aviez qu'à étendre la main pour le saisir, monsieur Dickson ! s'écria Goodfield avec un accent de reproche.

— On l'aurait relâché une heure plus tard, avec des excuses, mon cher, riposta Harry Dickson, et cela faute de preuves. Ensuite, toutes mes recherches auraient été perdues par ce fait même, et les affaires des dames Chickenstalker m'intéressent trop pour perdre ainsi, à la suite d'une erreur, le fruit d'une quinzaine d'obscur labeur.

Goodfield se leva, fiévreux, pressé tout à coup de s'en aller.

Harry Dickson le rappela.

— Pas de gaffes, Goodfield. Il faut que, dans cette affaire, le temps travaille encore un peu pour nous...

— Soyez tranquille, monsieur Dickson, lança joyeusement le surintendant en sautant au bas des escaliers, comme s'il avait retrouvé ses vingt ans.

Harry Dickson et son élève restèrent encore quelque temps à bavarder, et Tom s'amusa fort aux descriptions que son maître faisait de la boutique de Covent Garden et de la vie enclose qu'y menaient les dames Chickenstalker.

— Ainsi, nous voici de nouveau devant un cas de vie double, maître, déclara Tom. Cela me remet en mémoire la fantastique aventure de la chambre n° 113 qui eut également une vieille rue de Covent Garden pour décor.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, Tom, répondit Harry Dickson. Je ne puis encore croire que ces trois vieilles filles soient des criminelles fieffées. Je crois être plus dans le vrai en disant qu'elles se meuvent dans une atmosphère criminelle, sans toutefois pouvoir fixer leur exacte responsabilité. Quel destin est le leur ? Ici, j'entre de plain-pied dans le domaine de l'étrange. Je les revois dans leur sombre magasin, compassées et muettes, ne s'éveillant que pour servir les clientes et répondre poliment à leurs bavardages ; Margaret est triste, Lilian indifférente ; seule Catharina veille. Jusqu'ici, je ne connais que

leur vie diurne...

— Comptez-vous donc voir ce qu'elles font de leur nuit ? demanda Tom Wills en pouffant.

— Certainement, mon petit, parce que je crois que ces dames ont, comme certaines bêtes de proie, une vie nocturne autrement intéressante que leur léthargie du jour. J'ai cru lire souvent, à l'heure de mon départ, le soir, une certaine impatience dans leurs yeux, une sorte de bonheur... Tenez, chez Margaret cela me faisait l'impression d'un enfant qui allait à quelque belle fête.

— Ce sera pour la seconde quinzaine de Mr. Bunkersmith, déclara Tom Wills.

Sur cette parole, on se souhaita la bonne nuit.

Il ne faisait pas encore tout à fait jour que le téléphone se mit en branle. C'était Goodfield qui appelait Harry Dickson.

— Eh bien, Good ? demanda le détective d'une voix encore endormie.

Ce fut une voix piteuse qui répondit à la sienne.

— Fichue nouvelle, monsieur Dickson. Les huit bonshommes dont nous avons parlé hier...

— Eh bien ! quoi de nouveau à leur sujet ? s'écria Dickson cette fois bien éveillé. Quelle nouvelle gaffe allez-vous m'apprendre ?

— Hélas ! Ne m'accablez pas... les coquins en question ont tous déménagé en bloc !

— C'est-à-dire, déclara froidement le détective, que vous êtes allé chez l'un d'eux, muni d'un mandat d'arrêt bien en règle, que vous ne l'avez pas trouvé et que vous vous êtes livré à une perquisition dans son appartement, opération qui n'a pas eu de résultats. N'est-il pas vrai ?

— Tout ce qu'il y a de vrai, monsieur Dickson... Hélas !

— En effet, hélas et trois fois hélas encore ! ricana le détective. Et cela a suffi pour faire jeter l'alarme dans le camp ennemi, qui s'est vidé sur-le-champ. À propos, qu'avez-vous trouvé chez les dames Chickenstalker ?

— Une maison quittée en toute hâte, murmura Goodfield honteusement.

Harry Dickson soupira.

— Mon vieil ami, cela m'apprendra à vous faire trop confiance. J'accepte cette première défaite, car c'en est une, pour ma plus grande pénitence, ce qui ne m'est jamais encore arrivé dans ma vie. L'heure n'est pas aux reproches. Nous devons envisager l'affaire sous un autre angle.

— Pourtant, répondit Goodfield à l'autre bout du fil, je conserve un peu d'espoir. Huit bandits ne se cachent pas comme un seul !

Fatalement nous arriverons à mettre la main sur l'un d'eux, et cela nous mènera promptement vers les autres.

— Ouais, Good, persifla Harry Dickson. Comme vous connaissez mal Sa Seigneurie David Holmer !

3. La grande tragédie du cirque Harambur

Goodfield a perdu une magnifique partie sur la table verte policière ! Ainsi va la vie...

Sans doute la bande des aristos, celle de la Rose Blanche, ainsi nommée parce que l'imagination populaire se représentait les forbans en habit noir, le loup de soie sur le visage et une rose blanche à la boutonnière, cette bande donc est forcée d'interrompre ses exploits, mais comme il n'y a eu ni capture ni châtement, ce n'est que l'ombre d'une victoire.

Aux yeux de Scotland Yard, c'est bien plutôt une défaite.

Et la vie continue et se tisse d'autres drames.

Comme celui, terrible entre tous, qui n'est pas près de s'éteindre dans la mémoire des Londoniens.

Le cirque Harambur vient d'arriver à Londres ou, plutôt, il y débute.

Il a loué une des plus vastes scènes de Drury Lane, pour y donner ses représentations. Elles sont merveilleuses d'ailleurs et, dès les premiers jours, elles attirent un monde considérable. Parmi les numéros sensationnels, on parle du ballet des sorciers nègres, et du vertigineux travail acrobatique des sœurs Harambur.

Ce dernier numéro est véritablement unique en son genre. Des directeurs de Paris, de Vienne et de Hamburg sont déjà venus sur place, essayant de soutirer un contrat aux prodigieuses artistes.

Ah ! elles le méritent leur nom d'artiste, car ce numéro exceptionnel d'acrobatie se double d'une splendide présentation de chant.

Trois jeunes filles arrivent sur scène. Leur beauté est éblouissante. La plus jeune doit avoir à peine quinze ans, mais c'est la reine du trio.

Lentement, elles s'avancent vers la rampe lumineuse et chantent...

Immédiatement la salle est conquise. Les voix sont pures, d'une tessiture puissante. On dirait trois anges descendus du ciel pour la plus grande joie des gens de Londres.

Comme la chanson s'achève sur une triple note d'argent, les trois chanteuses bondissent sur des escarpolettes nickelées, qui se mettent en mouvement, s'élèvent à une hauteur vertigineuse, près, plus près

encore du cintre, à cent pieds au-dessus de la piste !

Tout à coup, d'un seul bond, toutes les trois ensemble elles s'élançant dans le vide... aucun filet protecteur n'est là pour les recevoir en cas d'accident. Mais cet accident ne se produit pas. Avant que la foule ait pu crier de terreur, elles se trouvent assises toutes trois sur de hauts trapèzes perdus dans l'ombre du cintre, saluent, font des grâces. Le chant s'élève de nouveau ; non, il descend maintenant de ces hauteurs redoutables, vers la foule émerveillée. Il est plus doux, plus charmeur que jamais...

Il ne s'achève pas. Les sœurs Harambur bondissent à présent de corde en corde, de trapèze en trapèze, tout en lançant des trilles qu'en sourdine l'orchestre souligne.

Ce numéro tenait l'affiche depuis une quinzaine et chaque soir on jouait à bureaux fermés, quand le directeur Harambur annonça une représentation de gala au profit des hôpitaux de Londres.

Immédiatement il se trouva des membres de la famille royale pour patronner cette fête. Les places furent vendues aux enchères à des prix exorbitants.

— On verra des baronnets aux galeries ! disait-on dans le public.

Et l'on affirmait que de gros usiniers du district sidérurgique avaient payé jusqu'à cinquante livres pour un infime strapontin.

Deux jours avant la représentation, Harry Dickson fut invité à passer à la direction de Scotland Yard.

Un haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur se trouvait dans le bureau de Goodfield quand le détective s'annonça.

— Sir Lewis Stanford, présenta le surintendant.

— Nous avons besoin de vous, monsieur Dickson, dit lord Stanford. Après-demain, les plus beaux bijoux d'Angleterre seront présents au cirque Harambur, si je puis m'exprimer de la sorte. Nos meilleurs détectives se trouveront dans la salle pour veiller sur eux. Mais nous avons une mission particulière en réserve pour vous, celle de veiller sur les sœurs Harambur en personne.

— Un bon filet ferait mieux l'affaire, répliqua Harry Dickson en riant.

— Il ne s'agit pas de leur vie, monsieur Dickson, répondit gravement Lord Stanford, mais de la fortune qu'elles porteront sur elles.

« Connaissez-vous Lady Mildred Glenmore ?

— Cet écrin vivant, qui ne la connaîtrait ! dit le détective.

— Eh bien, Lady Glenmore, qui est une fiefée originale, s'est terriblement entichée de ces trois petites. Elle n'a manqué jusqu'ici aucune de leurs représentations. Elle est allée jusqu'à leur offrir un de ses châteaux comme lieu de villégiature, offre que les jeunes artistes

ont refusée avec un tact hautement louable.

« Il se fait maintenant que cette toquée s'est mise en tête de les parer de ses propres bijoux pour la fête à venir.

« L'aînée de Harambur portera ce soir le collier de rubis nommé « La Vague de Feu » qui va à son genre de beauté brune, et qui vaut un demi-million de livres ! La seconde aura autour de son cou la rivière d'émeraudes « Les Lunes du Pérou » et la plus jeune, cette magnifique petite blonde, montera vers le cintre avec le plus fameux sautoir de perles qui fut jamais : « La chaîne de Ceylan »...

— Estimé à plus d'un million, si je ne me trompe, acheva Harry Dickson.

— Deux millions de livres passés aux cous de trois jeunes filles, adorables certes, mais terriblement inconnues.

— Vous auriez pu faire jouer le télégraphe à leur sujet, Lord Stanford, opina Harry Dickson.

— Je ne m'en suis pas fait faute, et je dois vous avouer que je ne puis rien retenir de fâcheux contre elles. Les sœurs Harambur ont paru sur quelques scènes américaines, avec un assez joli succès, mais qui ne pouvait faire prévoir celui qu'elles connaissent aujourd'hui chez nous. Ce sont des demoiselles d'origine juive, leur véritable nom étant Wolffsohn. Elles sont honnêtes, disent les renseignements. Mais pensez à la tentation que peuvent présenter deux millions de livres !

« Je suis moi-même apparenté à Lady Mildred Glenmore. C'est une femme têtue et qui n'écoute que sa propre idée, et surtout sa propre fantaisie.

— Lady Mildred n'a d'autres héritiers que deux ou trois neveux, si ma mémoire est bonne, n'est-ce pas ? demanda négligemment le détective.

Lord Stanford rougit.

— C'est exact, monsieur Dickson, et je suis l'un de ces neveux, avoua-t-il.

— Vos précautions partent d'un naturel sans doute intéressé, mais bien humain, sir, répliqua Harry Dickson avec une nuance d'ironie. Je suppose qu'aucune compagnie d'assurances ne veut assumer la responsabilité de cette... fantaisie de votre tante ?

— C'est vrai, monsieur Dickson.

— Entendu, sir, conclut brusquement le détective en se levant, je serai au poste de veille ce soir-là !

— Vous me délivrez d'un grand poids, monsieur Dickson ! s'écria Lord Stanford, rayonnant de joie.

Le détective se hâta de regagner Baker Street.

Pendant plus d'une heure, il occupa le téléphone, puis Tom Wills fut chargé de quelques courses discrètes.

Quand le soir fut venu, Harry Dickson se déclara satisfait et il passa le reste de sa soirée à fourbir et à vérifier... sa trousse de cambrioleur.

*

Deux heures avant la représentation, la circulation est complètement entravée dans Drury Lane.

Aussi est-ce par les ruelles adjacentes que les forces policières de service doivent s'approcher du cirque Harambur.

Celui-ci est complètement plongé dans l'ombre.

— Mr. le directeur Harambur ? demande un brigadier long comme un jour sans pain à un gigantesque valet nègre préposé à la garde des écuries.

— Dilecteu' ? fait le moricaud avec un sourire qui lui fend la face. Li pas visible. Ni jamais là ! Li voyage peut-êt'. Seclétaille Busha ? Voulez-vous, missié police ?

Le jeune brigadier fait signe à un jeune agent qui l'accompagne.

— Amenez-moi le secrétaire Busha.

Le jeune bobby obéit et, précédé par le nègre, s'enfonce dans les profondeurs ombreuses du cirque.

Pendant ce temps, le brigadier déambule par les couloirs déserts et s'arrête devant une porte de loge portant le nom de *Harambur Sisters*.

Bientôt, un bruit de pas s'élève à l'autre bout de la galerie.

Un vieil homme bossu, à la barbiche grise, des lunettes jaunes chevauchant son nez crochu, arrive en claudicant. Deux hommes le suivent, ainsi que le jeune agent.

— Que me voulez-vous, brigadier ? demanda-t-il d'une voix pointue. Je suis Mr. Busha, secrétaire du cirque.

Le policier salue et lui tend un papier couvert d'estampilles et de signatures officielles.

— Brigadier Stockwell, ordre de Scotland Yard. Je suis de planton devant la loge des sœurs Harambur.

— Cela tombe bien, croasse Mr. Busha. Voici justement le secrétaire particulier de Lady Glenmore et un de ses domestiques avec les bijoux que ces dames porteront ce soir. Il y a un coffre-fort dans la loge. Mettez-y les perlouses et faites bonne garde, brigadier.

Encore une fois le policier salue, raide et gourmé. Le coffre-fort est ouvert, les bijoux y sont placés. Mr. Busha ferme la porte à clef et le brigadier Stockwell, ainsi que son jeune aide, commencent à faire les cent pas dans le couloir, sous le regard amusé du grand nègre.

— Encore une heure, marmotte le jeune agent en se parlant à lui-

même.

Le nègre l'entend et s'esclaffe.

— Toi il y a beaucoup ennuyé, bobbie ? demande-t-il.

— Oui et toi, blanc de neige ?

— Moi il y a appelé Buston Mill, moi anglais citoyen ! riposte le nègre outré.

— Et toi il y a whisky ? goguenarda l'agent.

Le nègre se met à rire.

— Moi il y a bon whisky dans l'écurie, oui missié police.

— Hm... je voudrais voir cela, mais tous les nègres mentent.

— Non, pas Buston Mill, missié police veni avec Buston Mill.

— Quand le brigadier ne regardera pas, ce ne sera pas de refus, monsieur Mill.

— Moi, missié Mill, oui... dit le nègre flatté. Venez, missié police, là-bas g'and police pas voi'nous !

Ils s'en vont à pas feutrés boire un verre de whisky d'Irlande à l'écurie ; le brigadier Stockwell ne les voit pas et reste planté devant la porte de la loge, où dort une fortune de deux millions de livres de joyaux.

*

Le ballet nègre a eu un beau succès.

Le double quatuor de griots est rappelé et leurs folles danses sont bissées ; un bruit rageur de tam-tam emplît la vaste arène.

Mais le silence se fait : les sœurs Harambur vont entrer en scène.

Leur succès va se doubler de celui de la curiosité : deux millions de pierreries étincellent sur leurs cous magnifiques.

Une ligne de flammes barre celui de l'aînée ; la seconde semble porter des clartés de lune sur ses épaules ; quant à la plus jeune, on dirait une princesse de conte de fées.

Sur la scène, la première chanson s'est tue dans un tonnerre d'acclamations ; déjà les trois grâces s'élancent. Elles atteignent le cintre.

De nouveau, la chanson reprend, aérienne cette fois.

Elle va s'achever à son tour sur une note merveilleuse...

Mais qu'est cela ?

Un gourd grondement s'est élevé... des formes affolées emplissent les coulisses. Des cris s'élèvent.

Soudain, les lampes passent au rouge sombre ; quelques hersees restent encore lumineuses ; elles s'éteignent à leur tour ; seules les lampes de secours clignent.

Mais une clarté plus terrible inonde soudain la vaste salle emplie

de rumeurs tragiques. Les griots courent de tous côtés. La foule hurle.

— Au feu !

De trois, de quatre côtés à la fois, des flammes fusent, ainsi que des torrents de fumée. Des scènes affreuses se déroulent dans l'ombre ou dans la farouche clarté des décors transformés en torches géantes.

Dans les écuries les bêtes rugissent, piaffent, tentent de se délivrer.

— Au feu !

Les sirènes hurlent sur Londres, mais on dirait que la métropole tout entière crie, rugit et se lamente :

— Au feu !

Le cirque Harambur est en flammes, alors que la fleur de la haute société anglaise est enfermée dans son enceinte brûlante.

Les journaux de l'époque ont donné des descriptions aussi exactes que terribles de ce sinistre inoubliable, ce qui nous permet de passer aux tragiques conclusions :

Plus de deux cents morts.

Un nombre immense de blessés.

Des gens frappés de folie subite.

Des gens disparus, ou dont les cadavres n'ont pu être identifiés.

Une fortune immense de bijoux et de valeurs perdue ou détruite.

La plus grande partie des artistes de la troupe sont parmi les morts et les non-reconnus : les griots danseurs, le directeur lui-même et les sœurs Harambur.

*

— Ah, monsieur Dickson, vous n'aviez pu prévoir ceci... Mais tout est perdu !

C'est Lord Stanford qui se lamente : la plus claire partie de son héritage s'est évanoui avec les trois acrobates.

— Cela non, avoue Harry Dickson, mais autre chose...

Il se trouve avec Tom Wills dans les bureaux de Scotland Yard, quelques heures après le sinistre. Tous deux portent un uniforme d'agent de police en lambeaux. Leurs cheveux sont roussis, leurs mains et leurs joues portent des traces de brûlures. Ils ont sauvé plus de cinquante personnes des flammes.

— Prenez ceci, Lord Stanford, dit-il, et qu'à l'avenir Lady Glenmore soit un peu moins excentrique quand il s'agira de deux millions de joyaux.

— Quoi ? Quoi ? balbutie le lord.

Car il tient dans sa main la « Vague de Feu », « les Lunes du Pérou » et « Les chaînes de Ceylan »... intacts.

— Comment avez-vous tout pu... ? hoquette Lord Stanford.

— C'est très simple, sir, répond le détective. Les sœurs Harambur ont exécuté leur numéro en portant les répliques de ces colliers.

« Je savais que ces imitations existaient chez quelques grands lapidaires de la ville, et je n'ai pas eu trop de peine à me les faire remettre. Il ne vous en coûtera que mille livres pour dédommager les propriétaires des faux bijoux, C'est un peu moins que deux millions.

— Mais c'est prodigieux ! s'écrie le lord.

— Non. J'ai tout simplement, dans la personne du brigadier Stockwell, cambriolé la loge des artistes, et remplacé les vrais bijoux par des faux. Cela diminuait grandement les risques.

Il se tourna vers Goodfield médusé.

— Faites venir le nègre qui se trouve sous bonne garde policière dans mon automobile, ordonna-t-il.

Quelques minutes plus tard, le grand Noir préposé à la garde des écuries faisait son entrée. Il était vilainement blessé, mais ce n'était pas cela qui semblait l'inquiéter beaucoup ; une peur singulière se lisait dans ses yeux.

— Nous allons laver vos blessures, missié Mill, dit Harry Dickson d'un ton enjoué.

— Non, non, laissez-moi retourner chez moi, je me soignerai moi-même, supplia le nègre qui oubliait son parler enfantin.

— Jamais de la vie, mon ami, répliqua Dickson. Nous ne sommes pas des brutes. Tenez, je vous soignerai moi-même !

Il prit un flacon d'eau de Cologne posé sur le bureau, un mouchoir, et il se mit à frotter le front du moricaud.

Une belle couleur sépia s'en alla, découvrant un coin de chair blanche.

— Un faux nègre, s'écria Goodfield.

— Et comment ! concéda le détective. Et vous allez voir qui apparaîtra après que cette vilaine couleur s'en sera allée. Qui pensez-vous, Goodfield ? Si je vous disais que c'est un particulier avec qui vous serez très heureux d'avoir prochainement un entretien ?

La couleur s'enlevait. Le faux Noir, abattu, ne bougeait guère, se contentant de grogner et de se lamenter doucement.

— Cashel Lynmouth ! cria soudain le surintendant.

— Un des huit qui vous ont filé par les doigts, mon ami, dit doucement le détective.

— Mille diables !... Et les autres ?

— Vous les avez applaudis en tant que griots ! Il se peut qu'ils soient réduits en cendres en ce moment. C'est ma foi fort possible.

« Faites donc en sorte que Mr. Lynmouth reçoive une place à l'infirmerie de la prison de Newgate, et qu'on le soigne bien. Il va nous

être très utile dans un proche avenir !

4. L'épingle blanche

Les blessures et brûlures de Cashel Lynmouth s'avérèrent être plus sérieuses qu'on ne l'aurait cru au premier abord.

À peine le prisonnier fut-il admis à l'infirmerie de la prison qu'une forte fièvre le prit, et que les médecins n'osèrent autoriser son interrogatoire par les délégués de la justice.

Force leur fut de remettre cette partie de l'enquête.

Elle se concentra donc complètement sur le cirque de Drury Lane ; mais là elle dérouta tout le monde, y compris Harry Dickson lui-même.

Que l'incendie fût dû à une main criminelle, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, car on découvrit des traces de foyers artificiels à huit endroits. Que durant la panique une bande de hardis bandits ait réussi à dépouiller pas mal de morts et de blessés, ce fut également reconnu.

Mais où sont-ils passés ? Où sont Hambur, ses danseuses et tout son personnel ? On ne les a pas revus. Ne se peut-il pas qu'ils soient parmi les morts, car plus de cent cadavres ne sont pas identifiables ?

Harry Dickson et Tom Wills fouillaient les affreux décombres. Parfois ils se heurtaient encore à de sinistres débris.

Ce fut parmi ces épouvantables restes que le détective fit une trouvaille. Tout à coup, comme il se penchait sur une dépouille mutilée et carbonisée, il vit briller un petit objet entre les cendres grasses.

C'était une épingle-barrette en émail blanc, surmontée d'une petite perle laiteuse de vulgaire verroterie.

Néanmoins le détective tressaillit : il venait de reconnaître une de ces étranges parures que les clients des dames Chickenstalker péchaient hors de la fameuse boîte à épingles.

Il empocha sa trouvaille et continua ses fouilles qui, toutefois, ne lui apprirent plus rien.

Le lendemain, il se rendit à l'infirmerie de la prison de Newgate et se fit introduire auprès de Cashel Lynmouth, connu pour l'heure sous le matricule I-81-C.

Les cellules d'infirmerie ne sont pas des cellules proprement dites, mais des chambres assez spacieuses pourvues d'une large fenêtre,

grillée il est vrai, mais laissant entrer l'air et la lumière.

Le lit ne rappelle en rien l'affreux grabat des autres détenus et, au cours de leur maladie, les prisonniers y jouissent d'un certain confort. Le médecin de service était d'avis que, la fièvre diminuant, le patient pourrait être interrogé dès son réveil.

L'heure était déjà assez avancée, et le détective sollicita de la direction l'autorisation de rester à veiller auprès du n°I-81-C, ce qui lui fut accordé sur-le-champ.

Le soir tomba, une lampe s'alluma au plafond ; dans la sinistre maison, les sonneries du couvre-feu retentissaient, tristes et espacées. L'ombre envahissait cellules et couloirs. Seuls, les malades avaient droit à la lumière pendant la nuit.

Des bruits de verrous glissés et des portes fermées étaient amplifiés par la résonance.

Le pas cadencé et régulier des gardiens de ronde éveillait l'écho des longues galeries ténébreuses.

Malgré lui, Harry Dickson sentit la détresse de l'heure et du lieu.

À ce moment, le blessé gémit et se retourna sur sa couche.

Il avait les yeux grands ouverts et les fixait sur le détective.

— Vous venez me demander quelque chose ? interrogea-t-il d'une voix très faible.

Harry Dickson acquiesça de la tête.

— Inutile de vous dire, Cashel Lynmouth, fit-il, que la justice de votre pays vous tiendra largement compte de vos aveux et de vos révélations, si vous êtes disposé à en faire.

Le détenu sourit tristement.

— Je n'ai guère grand espoir d'en revenir, dit-il.

— C'est ce qui vous trompe, Cashel. Les médecins sont très optimistes. Mais s'il en était ainsi, voudriez-vous paraître devant le Grand Juge avec un poids si cruel sur votre conscience ?

Une lueur de franchise parut dans les yeux du blessé.

— Certes non, monsieur Dickson, murmura-t-il. Mais que tenez-vous là dans votre main ?

Pour toute réponse, le détective lui tendit l'épingle trouvée dans les décombres du cirque Harambur.

Cashel devint livide.

— Ainsi vous avez trouvé cela ? demanda-t-il d'une voix angoissée.

Le loquet de la porte remua et Cashel Lynmouth fit signe à Dickson de se taire.

C'était le gardien infirmier qui apportait un verre de limonade au malade.

— Buvez cela, I-81-C, dit-il, d'une voix engageante, cela vous

rafraîchira.

Cashel sourit et avala goulûment la boisson glacée.

— À tout à l'heure, monsieur Dickson, dit le gardien en se retirant. Voulez-vous avoir l'amabilité de fermer la porte derrière moi ?

Le détective obéit de bonne grâce... De l'autre côté de la porte il y eut un bruit sec de déclic.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? se dit le détective en secouant la porte. Mais elle était fermée à triple tour, et les portes des prisons ne sont guère en bois léger.

Furieux et inquiet, Harry Dickson se retourna. Mais, aussitôt, il vit le changement qui s'était opéré chez le malade.

Une écume rose lui moussait aux lèvres, ses yeux étaient exorbités ; une vilaine teinte bleuâtre s'épandait sur son visage.

— Limonade... empoisonnée... haleta-t-il.

D'un bond Harry Dickson fut sur lui et, lui introduisant les doigts dans la bouche, il tenta de le faire vomir.

Mais Cashel secoua désespérément la tête.

— Trop tard... hoqueta-t-il... gardien... ressemble... Busha du cirque... Ah ! je brûle... Au secours !

— Cashel ! pour l'amour de Dieu dites encore quelque chose, supplia Harry Dickson en lui prenant les mains déjà glacées.

Le blessé fit un effort surhumain.

— Il m'a volé... l'épingle... la perle... retrouvez-la... la perle...

Ce fut tout. Il retomba sur sa couche.

Une odeur d'amandes amères flotta autour de lui.

— De l'acide prussique, gronda Harry Dickson. Je m'étonne que le malheureux ait pu encore en dire autant !

Il regarda le cadavre de Lynmouth d'un air sombre.

« Ils sont décidément très forts. Mais, au fond, qui sont-ils ? La bande de la Rose Blanche ? Soit... Mais quelles forces cache-t-elle ? »

Ses réflexions ne l'amenaient pas plus loin.

— Tâchons de sortir d'ici !

Il y avait un bouton de sonnette électrique au chevet du malade ; Harry Dickson y appuya sans grand espoir.

Aucune réponse ne vint : les fils avaient dû être coupés.

— Me voilà enfermé jusqu'à l'aube, soliloqua-t-il, à perdre un temps précieux. Voyons si les barreaux se montreront aussi impitoyables que les portes.

Comme nous l'avons dit, la fenêtre était haute et large, et les barreaux n'avaient pas un air bien rébarbatif.

— Faut croire qu'on n'enferme que des mourants dans cette chambre, se dit le détective, et que cette grille n'y est que pour la

forme. Bon... voilà déjà qu'elle cède !

En effet, Harry Dickson venait de tordre un barreau dans ses poings musculeux. Un second, puis un troisième subirent le même sort.

Pour un homme mince et souple comme le détective, il y avait moyen de glisser entre les barreaux tordus.

Quelques instants après, il enjambait la fenêtre et retombait pieds joints dans la terre meuble d'un jardinet où se mouraient quelques buis et de pauvres plantes grasses.

— Et d'un, murmura-t-il. Au tour de la muraille de ronde à présent ! Fatalement, elle doit me conduire au poste de garde...

Les murailles de ronde de la geôle de Newgate sont doubles, triples même en certains endroits.

Harry Dickson franchit aisément la première, qui n'était pas très élevée, et il déboucha dans un étroit chemin de ronde herbeux et négligé.

Soudain, il fit halte. Il venait d'entendre remuer au-dessus de lui. Cela venait de la grande muraille circulaire.

Une échauquette qui se profilait sur le ciel lunaire et Harry Dickson remarqua fort bien une forme accroupie.

Doucement, le détective s'approcha : dans la clarté de la lune des galons d'argent scintillaient. C'était un gardien.

— Holà ! fit Harry Dickson.

Le gardien bougea et le canon d'un revolver brilla, pointant son muflé hargneux hors d'une des meurtrières de la tourelle.

— Ne tirez pas, commanda Harry Dickson. Je suis de la police !

La réponse vint, mais ce n'était pas celle qu'attendait le détective.

Une barre de feu raya l'ombre et Harry Dickson sentit une lancinante douleur à la hanche gauche. Avec un cri de douleur, il se laissa tomber sur le sol. Là-haut, la silhouette se découvrit imprudemment...

C'était tout ce que demandait le détective qui, bien que blessé, avait reconnu le gardien empoisonneur et ripostait sans hésiter.

Par deux fois, il fit feu.

L'homme poussa un cri aigu et s'écroula... Un affreux bruit mat suivit aussitôt : il était tombé de la muraille, à quinze pas du détective. Mais, de tous côtés, l'ombre s'étoilait de lanternes. Une sirène d'alarme mugit et les projecteurs électriques se mirent à tourner, balayant l'air brumeux de leurs larges pinceaux blancs.

— Par ici ! cria le détective.

La ronde de nuit accourait.

— Allo ! Qu'est-ce qui arrive ?

C'était le gardien en chef qui arrivait à la tête d'une demi-

douzaine de surveillants brandissant des lanternes et des lampes électriques.

— Monsieur Dickson ! s'écria-t-il en reconnaissant le blessé, vous étiez donc encore là ?

— Je vous expliquerai cela tout à l'heure, répondit le détective avec une grimace de douleur, car sa blessure le faisait cruellement souffrir. Occupez-vous du bandit qui se trouve un peu plus loin.

— Mais c'est un gardien ! s'exclama un des surveillants.

— Du moins, il en porte l'uniforme, dit Harry Dickson. Le reconnaissez-vous ?

— Pas du tout ! Seigneur, qu'est-ce que cela signifie ? Il porte la tenue des gardiens infirmiers, le n° 7... tiens le numéro du garde-malade Stanley.

— Stanley ! s'écria un des autres gardiens. Mais chef, vous ne savez donc pas ce qui lui est arrivé ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Il y a à peine dix minutes que j'ai pris mon service de nuit !

— Il a été écrasé par une auto qui s'est débinée en vitesse. Le pauvre diable est bien mal arrangé.

— Et toute cette affaire me semble très bien arrangée, à moi, déclara Harry Dickson. Ah ! voici le directeur !

On transporta Harry Dickson au bureau directorial où l'on constata que sa blessure, pour être douloureuse, n'était guère grave et ne lui occasionnerait qu'un repos forcé de quelques jours.

Comme ils discutaient encore de la chose, le surveillant en chef accourut, hors d'haleine, donnant les signes de la plus vive émotion.

— C'est insensé ! C'est trop fort ! C'est à devenir fou ! cria-t-il.

— Allons chef, remettez-vous, s'impatienta le directeur. Qu'y a-t-il de si étrange dans tout ceci ?

— Venez vite à l'infirmerie, messieurs. L'homme abattu par Mr. Dickson est mort... Mais je dis un « homme »... C'est faux : c'est une femme !

Aussi vite que leurs jambes le leur permettaient, le directeur et le détective se mirent à suivre le gardien-chef, par les lugubres couloirs.

Réveillés par les coups de feu et les signaux d'alarme, les autres prisonniers manifestaient leur inquiétude par de sinistres clameurs.

— La hurle des détenus, murmura le directeur. Je suis pourtant habitué à de semblables manifestations, et chaque fois j'en suis frappé d'horreur. Qu'en dites-vous, monsieur Dickson ?

— Affreux, murmura Dickson devenu tout pâle. C'est en effet, une des plus abominables choses que j'aie entendues...

Dans une petite pièce nue et triste, le corps du faux gardien était étendu sur les dalles.

— Une femme, murmura le médecin de service qui venait d'arriver sur les lieux, et pas très jeune à ce que je vois. Attendez que je lui enlève ses postiches.

Il arracha d'une main experte une forte moustache noire, une barbiche et une perruque.

— Cela ne m'apprend rien, dit le directeur. Et à monsieur Dickson ?

— Beaucoup, au contraire, répondit Harry Dickson avec émotion.

— Vous connaissez cette femme ?

— Très bien, dit le détective à voix basse. Mais, pour le moment, monsieur le Directeur, je ne vous en dirai pas plus long. Trop de choses dépendent encore de mon silence.

Dans le corps étendu, il venait de reconnaître Miss Lilian Chickenstalker...

*

— L'épingle ! On n'a pas retrouvé l'épingle sur elle...

Telle était la pensée qui assaillait Harry Dickson pendant qu'il se tournait et se retournait dans son lit.

La fièvre s'était emparée de lui lorsque – sans nulle peine, ni complication – la balle avait été retirée de sa hanche meurtrie.

— Ne l'aurait-elle pas jetée au moment où elle se sentit frappée à mort ? opina Tom Wills sans grand espoir de dire quelque chose de raisonnable.

Harry Dickson se souleva sur son coude et ses yeux brillèrent.

— Tom, mon petit, que dites-vous ? Oui... c'est bien cela... Attendez ! Je tire... Elle est touchée, elle chancelle, lève son revolver... Je tire encore une fois. Elle fait un geste de sa main libre. Notez que des blessures que je lui infligeai, aucune n'était mortelle, mais elle s'est brisée la nuque dans sa chute. Donc, je revois son geste... C'était celui de jeter quelque chose... Oh ! oui je le revois !

« Tom, dépêchez-vous ! Elle a été frappée dans l'échauguette nord ! L'épingle a été jetée hors de l'enceinte... Elle est tombée dans la rue. C'est une ruelle peu fréquentée et qui ne porte pas de nom, si je ne me trompe. Allez, courez ! Ne perdez pas de temps !... »

Le jeune homme n'écoutait déjà plus et dévalait les escaliers. Le crépuscule commençait à voiler les choses, quand il atteignit les hauts murs sombres de la prison ; les premières lumières s'allumaient dans Paternoster Row ; il bruina un peu.

Tom Wills retrouva aisément l'échauguette, et il s'apprêtait à darder la lumière de sa lampe de poche sur le sol, quand un bruit de voix le frappa. Vivement, il se réfugia dans une encoignure de la haute

muraille.

— Elle est à moi, suppliait une voix de femme. Je l'ai perdue hier soir et je l'ai cherchée pendant toute la journée. Vous êtes passé et vous l'avez trouvée ; rendez-la-moi ! Je vous paierai bien !

— Nenni, ma toute belle, croassa une voix brutale. Je suis un homme superstitieux moi, et l'on ne peut pas vendre un objet trouvé, sinon cela porte malheur. Mais on peut le donner.

— Oh, oui, donnez-la-moi !

— Ouais, pas si vite ! J'en sais un peu plus long que vous ne voulez me dire, ma belle. Hier soir, je dormais dans cette guérite oubliée, quand j'ai vu l'homme qu'on a zigouillé jeter quelque chose par-dessus le mur. Je n'y ai pas fait grande attention alors. Mais ce matin, en m'éveillant, je vous ai vu chercher. Cela m'a amusé beaucoup, et je suis allé à mes petites affaires sans plus m'en occuper. Mais cet après-midi vous étiez encore là, ma toute belle, et alors cela m'a prodigieusement intéressé ! Tout à coup, de loin, je vis briller quelque chose dans la boue... J'ai ramassé l'objet. Tudieu la belle épingle ! Je n'en ai jamais eue de pareille dans toute ma vie.

— Mais je vous la paierai au triple, au décuple de sa valeur !

— Tut, tut, tut. Je me dis que si je trouve en une seconde une chose que vous avez cherchée tout au long d'une journée, c'est que ma chance le veut ainsi. Sans doute cette babiole sera-t-elle pour moi un fameux talisman...

Tom risqua une tête hors de sa cachette et vit un grand individu hirsute, à la mine sinistre, s'expliquer avec une dame vêtue d'un ample manteau noir.

— La plus jeune des Chickenstalker ! murmura Tom Wills en la reconnaissant. Ne brusquons pas les choses.

Le sinistre individu continuait :

— Vous n'êtes pas jolie, ma lady, mais vous avez l'air distinguée. Je suppose que cette babiole est un souvenir d'un camarade qui s'ennuie derrière ces murs ?

— Précisément, rendez-la-moi ! supplia Margaret.

— Attendez... Je me suis toujours dit que j'aimerais passer quelques heures avec une dame de haute condition, comme vous semblez l'être. Oh ! en tout bien tout honneur, mais si je me montre en compagnie d'une dame aussi distinguée, une grande considération en rejaillira sur moi, Jim Brixton ! Alors on s'en va prendre un verre chez Lew-le-Borgne ?

— Si vous voulez... et s'il n'en peut être autrement, murmura la malheureuse d'une voix déchirée par le chagrin.

Tom Wills connaissait de nom l'affreux bouge de Lew-le-Borgne ; il frémit. Immédiatement, le plan du rôdeur lui fut révélé, il voulait

attirer la pauvre Margaret dans ce repaire de hors-la-loi, pour la dépouiller complètement, peut-être pour l'assassiner, car chez Lew-le-Borgne il se passait d'horribles choses !

Que faire ? Aller chercher du secours ?

Tom hésita... Margaret Chickenstalker elle aussi appartenait à un monde interlope redoutable. Il se pouvait qu'elle fût plus habile que Jim Brixton et qu'elle lui filât entre les doigts, et avec l'épingle...

Le singulier couple marchait à pas pressés vers l'Upper-Thames.

Il y avait là une ruelle louche, mal famée entre toutes... La lanterne rouge du bar de Lew-le-Borgne luisait dans l'ombre comme un œil sanglant.

Après une suprême hésitation, Margaret suivit son vilain compagnon à l'intérieur, laissant Tom Wills bien perplexe et tout aussi irrésolu.

Si encore un agent se présentait... Mais la fatalité voulu qu'aucun casque de bobby ne parût à l'horizon et un temps précieux s'écoula.

À l'unique étage du cabaret, une fenêtre venait de s'allumer en rouge.

Tom Wills inspecta le mur : il y avait là un volet en bois de chêne qui paraissait solide. Avec des mouvements de félin, Tom y grimpa, puis par un habile redressement de poignets, il attrapa le rebord de la fenêtre et se hissa à la hauteur des vitres, au moment où un cri de détresse retentissait à l'intérieur. Sans hésiter le jeune homme fit voler un des carreaux en éclats, tourna l'espagnolette et sauta dans la chambre, le revolver haut.

— Pas un geste, Jim, ordonna-t-il, ou je vous envoie une balle dans le crâne.

Margaret Chickenstalker venait d'être jetée sur un canapé crasseux, les vêtements déchirés, la joue en sang.

Le rôdeur maniait un redoutable casse-tête dont il s'apprêtait à assommer la pauvre femme.

— Eh quoi ! on ne peut plus rigoler à présent, dit-il, d'une voix crapuleuse.

Pour toute réponse, Tom Wills lui lança un coup de pied dans le bas-ventre, qui le jeta sur le carreau, pantelant et demandant grâce.

Une rumeur de pas pressés se fit entendre dans l'escalier.

— À moi... commença Jim.

Mais il n'en dit pas plus long, car le pied de Tom Wills lui écrasait la bouche, au moment où l'on frappait à la porte à coups redoublés.

— Qu'est-ce que vous faites là-dedans ? gronda une voix furieuse. Vous avez cassé quelque chose ?

— On rigole, riposta Tom en contrefaisant la voix de l'apache, et s'il y a de la casse on payera rubis sur l'ongle. Laissez-nous tranquille,

hein ?

— C'est bon, mais ne recommencez plus ! cria la voix, puis les pas se mirent à descendre l'escalier.

Margaret Chickenstalker s'était levée et se hâtait de réparer le désordre de sa toilette. Tom Wills eut peine à reconnaître, en cette femme aux gestes souples et décidés, la plus jeune des mercières de Covent Garden.

— Monsieur, je vous dois mon honneur et peut-être ma vie, dit-elle d'une voix émue en lui tendant la main.

Tom Wills fit semblant de ne pas voir le geste.

— Faisons vite, madame, sinon on pourrait revenir et je ne suis pas de force contre l'engeance qui doit se trouver en bas. Un saut dans la rue vous effraye sans doute ? Mais je vous aiderai...

Margaret sourit et Tom Wills fut déconcerté en la voyant descendre après lui, avec des gestes précis de gymnasiarque.

— Venez, murmura Tom Wills, il y a une station de taxis en bas de la rue.

— Merci, monsieur. J'irai bien toute seule. Permettez-moi seulement...

Tom ne répondit pas, mais il héla une des voitures.

— Baker Street, jeta-t-il au chauffeur.

— Mais je ne vais pas par là ! s'étonna Margaret.

— Mais moi j'y vais, madame, dit doucement Tom Wills, et je regrette de devoir vous dire que, dès ce moment, vous êtes en état d'arrestation.

— Mon Dieu !

Margaret se laissa choir dans les coussins et sortit son mouchoir pour se tamponner les yeux, mais... elle le posa rapidement sur la bouche du jeune homme.

Il eut à peine un geste de révolte ; presque immédiatement ses bras retombèrent et il ne bougea plus.

— Dommage, murmura Margaret, mais il faut ce qu'il faut...

Puis elle lança une autre adresse au chauffeur.

5. L'épingle blanche (suite)

— Il faut retrouver Tom Wills !

Malgré les ordres du médecin, Harry Dickson s'était levé et, au bras de Goodfield, se traînait à travers la chambre.

Hélas, toute la police de Londres avait été mise sur la piste, on avait fouillé les recoins les plus mystérieux de la capitale, sans trouver trace du jeune disparu. On commençait à désespérer de le découvrir encore, sans toutefois oser l'avouer au grand détective.

Celui-ci, pourtant, avait compris.

— Il faut retrouver Tom Wills !

Leitmotiv douloureux et terrible, qui n'était plus qu'une parole de désespoir dans une chambre de malade.

À la fin de la huitième journée, quand Harry Dickson se déclara assez fort pour se remettre en campagne, sa décision s'était modifiée quelque peu, et il disait :

— Il faut trouver l'épingle blanche. Elle peut nous conduire à Tom ! Il me la faut !

Un taxi avait disparu avec son chauffeur, mais il en disparaît deux ou trois par semaine à Londres.

La police avait quelque peu dirigé ses recherches dans ce sens, mais personne n'avait relevé le numéro du véhicule perdu.

Pourtant, Harry Dickson s'obstina à chercher dans cette direction, sentant obscurément que la voiture disparue pouvait avoir joué un rôle dans l'enlèvement de son élève.

À la fin, un commissionnaire, qui avait été absent de la City pendant une huitaine pour affaires de famille, se présenta chez le détective.

Il se souvenait vaguement avoir entrevu le numéro du taxi, pendant qu'il attendait la réponse à un message dans Barbican. Chaque fois qu'il était obligé d'attendre ainsi, il tuait le temps avec un petit jeu d'arithmétique qui consistait à faire le total des chiffres des voitures automobiles arrêtées, et d'après les nombres totalisés il formulait des déductions superstitieuses pour son avenir immédiat.

Le total des chiffres minéralogiques du taxi était « onze », nombre que le brave homme jugeait favorable.

Le taxi stationnait devant un immeuble de Barbican, qu'il

indiqua. Ce fut tout ce qu'il put fournir comme renseignements.

Mais cela permit au détective de faire une découverte.

Dans cet immeuble se trouvait l'appartement, inoccupé depuis tout un temps, du colonel Aldair, un des membres supposés de la Rose Blanche.

Le jour même, un employé du gaz se présenta audit immeuble pour vérifier les compteurs et les conduites.

— Inutile de frapper à la porte de l'appartement trois, dit le concierge. L'occupant est absent depuis tout un temps. Voici le dernier chiffre de sa consommation en gaz.

— Ce n'est pas suffisant, répliqua l'employé. Si, à la suite d'une fuite par exemple, le compteur marque, c'est vous qui paierez, et je n'attendrai pas que votre locataire revienne pour vous présenter la note. J'ai des instructions formelles de la Compagnie. On nous filoute déjà assez...

— Ah non ! dit le concierge, je ne marche pas. Voici les clefs de l'appartement. Tirez votre plan...

Harry Dickson, coiffé d'une belle casquette officielle, ne demandait pas mieux et pénétrait l'instant d'après dans les chambres désertes.

Tout y était parfaitement en ordre, bien qu'un léger relent de papier brûlé y stagnât.

— Hm, se dit-il, voici une odeur qui se dissipe pourtant assez vite, surtout que les prises d'air sont ouvertes.

Son regard tomba sur le compteur : il marquait un chiffre supérieur à celui indiqué par le concierge.

Il n'en fallut pas plus pour qu'il concentrât son attention sur le foyer à gaz.

Des bribes de papier à demi consumées gisaient éparées entre les chenets. C'était un bout de journal, le *Times*, datant de l'avant-veille seulement.

— Pour un appartement inoccupé, on y lit des journaux bien récents, ricana le détective. Voyons si ces fragments ne nous en apprennent pas davantage.

Une petite croix faite au crayon bleu au coin d'un article, dont on ne pouvait plus lire que les mots marginaux, attira immédiatement son attention.

Cirque... safe... fancy... monde... Mildred.

— Aïe ! je crois savoir où le bât blesse ! jubila Harry Dickson en quittant l'appartement pour regagner Baker Street.

Le numéro du *Times* de l'avant-veille révéla vite son secret.

L'article souligné parlait des prodigieux joyaux de Lady Mildred Glenmore. Le drame du cirque Hambur lui servant de leçon, la noble

dame avait décidé d'enfermer les bijoux dans un safe spécial, dans les caves de son hôtel. Elle donnerait prochainement une fancy-fair où il y aurait un monde fou. Mais on doutait que les bijoux seraient alors retirés des coffres-forts pour parer le cou de Lady Glenmore.

Harry Dickson se frotta les mains.

— Voilà une réception que je ne manquerai pour rien au monde, dit-il.

*

— Non, n'insistez pas, Lady Mildred, je ne prendrai pas part à votre fancy-fair, mais je n'en serai pas moins votre hôte. Je désire, j'exige même de veiller personnellement dans les caves auprès de votre safe.

— Mes bijoux seraient-ils de nouveau en danger ? s'alarma la lady.

— Je vous donne ma parole qu'ils le sont, répondit gravement le détective. Silence... Pas un mot à personne. Partez maintenant. Je commence ma garde de nuit !

La cave n'était pas bien grande mais sombre à souhait, seule une petite ampoule éclairait faiblement le robuste coffre-fort.

Harry Dickson s'assit sur une chaise, dans un coin sombre et reculé, son revolver sur les genoux.

Il avait consacré sa première demi-heure de veille à fixer une longue et mince corde à l'unique porte de la cave, puis à la faire passer le long du plafond, invisible à tous les regards : l'autre bout de la corde était à sa portée.

Le temps s'écoula, monotone.

De loin arrivaient au détective des flonflons d'orchestre, de lointains échos de la fête.

Les heures s'enfuyaient ; il devait se faire tard et la réception allait probablement prendre fin bientôt. Le détective aurait-il été mauvais prophète ?

Harry Dickson s'énervait quand, soudain, un léger bruit lui fit dresser l'oreille : quelqu'un descendait l'escalier avec mille précautions.

Une clef grinça dans la serrure, ne fonctionna pas, fut remplacée par une autre, et enfin la porte s'ouvrit lentement.

Une haute et svelte silhouette entra à pas de loup ; sans hésitation, elle se dirigea vers le safe et l'inspecta.

D'un coup sec, Harry Dickson tira sur la corde et la porte se ferma avec un bruit clair.

Le cambrioleur fit un bond en arrière... Trop tard. Harry Dickson

se trouvait devant lui, le revolver braqué.

— Haut les mains, colonel Aldair. Un geste et je tire.

L'homme soupira profondément et leva les mains comme pour obéir, mais dans ce geste il effleura sa bouche.

Harry Dickson comprit et s'élança. L'homme ricana :

— Trop tard, monsieur Dickson. On ne me prend pas vivant...

Et il s'écroula, pendant qu'un violent remue-ménage se produisit dans l'escalier où Lady Glenmore, Lord Stanford et les détectives accouraient.

— Il s'est fait justice, déclara Harry Dickson. Dites donc, Goodfield, aidez-moi à le fouiller. Vous savez ce que nous cherchons...

Mais ce fut en vain : l'épingle blanche demeura introuvable.

Harry Dickson ne put se défendre d'un geste de désolation.

Des domestiques emportaient le cadavre, et une ambulance fut mandée d'urgence.

Le détective remonta lentement vers les salons où des couples tardifs traînaient encore, ignorants du drame rapide qui s'était joué dans la maison en fête. D'une main distraite il prit une coupe de champagne sur le buffet ; il l'éleva vers ses lèvres, quand une sorte de vision le frappa.

C'était le geste de Lilian Chickenstalker frappée à mort et jetant l'épingle blanche au bas de la muraille ronde, c'était l'autre geste final du colonel Aldair avalant une capsule de cyanure.

Et, soudain, les deux gestes se confondirent dans son esprit : il revit très bien le mouvement de déglutition pénible du cambrioleur.

L'épingle... Ces deux derniers gestes avaient trait au même objet, Harry Dickson était désormais certain.

La coupe tomba en miettes et le détective traversa la salle de bal en courant, sautant en bas des marches du perron, juste au moment où l'ambulance allait partir avec son funèbre fardeau. D'un bond, Harry Dickson fut à côté du chauffeur.

— Institut de médecine, ordonna-t-il, et ouvrez les yeux. Il n'est pas impossible qu'on essaye de vous faire des niches en cours de route.

Le conducteur connaissait le détective. Il sourit d'un air entendu.

— On ne me barbotera pas mon macchabée, à moi ! fanfaronna-t-il.

— Espérons-le, répondit Harry Dickson en jetant des regards circonspects autour de lui.

La nuit était sombre et, comme toujours, brumeuse ; à part quelques taxis et des camionnettes à journaux faisant la navette entre Fleet Street et les quartiers lointains, les rues étaient désertes.

À hauteur de Tower-bridge, une automobile lancée à une vitesse folle les dépassa. Harry Dickson vit très bien les silhouettes des

occupants se tourner vers l'ambulance et se faire des signes entre eux.

Il suivit la lumière rouge de la voiture jusqu'à ce qu'elle eut disparu brusquement, ravie par un tournant.

Mais, aussitôt, il se souvint : la route continuait tout droit. La voiture ne pouvait donc avoir disparu dans un virage : elle venait simplement d'éteindre ses feux.

— Nous y sommes, se dit le détective.

Puis il donna des ordres précis au conducteur.

— Nous allons revoir bientôt l'automobile qui nous a dépassés. Elle vient d'éteindre ses feux et nous attend. Les gens qui l'occupent sont décidés à nous régler vivement notre compte. Mais nous n'allons pas leur en donner le loisir. Ralentissez un peu votre allure. Dès que la bagnole sera à bonne portée, je lui enverrai du plomb dans les pneus. Immédiatement après, vous allez faire machine arrière à toute vitesse et repasser ainsi le pont. Nous prendrons un autre chemin pour gagner l'Institut.

— Entendu ! répondit le chauffeur.

Comme le détective l'avait prévu, une forme trapue se précisa bientôt, tous feux éteints. On entendait le moteur tourner au ralenti.

— Attention ! murmura le détective.

Ils s'approchaient, l'ambulance ralentissait son allure. Le conducteur, la main sur le levier de changement de vitesse, était tout à la manœuvre prévue.

— Marche arrière ! commanda Harry Dickson.

En même temps, il visait posément les pneus arrière de l'automobile et tirait. Deux fortes détonations répondirent aux coups de feu, puis des cris de colère, et une grêle de balles de revolver s'abattit autour de l'ambulance. Sans faire grand mal toutefois, car, conduite de main de maître, elle franchissait déjà le pont à reculons, puis s'élançait sur les quais.

— Je ne crois pas qu'ils pourront nous rejoindre, dit Dickson satisfait. Je regrette beaucoup de n'avoir pu me faire suivre par une brigade de police. J'aurais bien aimé voir la tête des gens de l'auto d'un peu plus près.

À l'Institut, deux médecins en service commandé les attendaient déjà. Harry Dickson fit transporter immédiatement le corps du colonel Aldair à la salle de dissection.

Sous les hautes lampes à vapeur de mercure, le corps déjà rigide avait un aspect effrayant. Un rictus déformait le visage qui continuait à grimacer hideusement au-delà de la mort, comme si le défunt voulait narguer ceux qui l'entouraient.

Les scalpels firent vivement leur macabre besogne ; l'estomac fut prélevé.

— Voulez-vous l'examiner immédiatement, demanda le détective aux médecins légistes, non seulement au point de vue toxicologique...

— Oh ! là, là, le gentleman que voici avait des habitudes d'autruche à ce qu'il me semble, dit l'un des hommes de science.

Il tenait entre ses doigts un menu objet qui luisait faiblement dans la clarté des lampes.

— L'épingle blanche, dit doucement Harry Dickson en la prenant des mains qui la tenaient. Je me demande quel peut être son étrange secret.

Au même instant la lumière s'éteignit.

— Attention ! cria Dickson aux médecins. Ne bougez pas !... Votre vie est en danger...

— Non, dit une voix dans l'ombre, elle ne le sera pas monsieur Dickson, si vous faites strictement ce que je vous dis. Sinon...

— J'attends que vous formuliez vos restrictions, dit Harry Dickson à l'invisible interlocuteur.

— J'entends que vous armez votre revolver, sir. Tant pis pour votre élève Tom Wills s'il m'arrive malheur. Par contre, si vous marchez droit devant vous en étendant la main avec l'objet que vous venez de trouver, je vous jure qu'aucun mal ne lui sera fait.

— Qui me garantit cela ? ricana Harry Dickson.

— Il y a parmi nous des gentlemen qui, malgré tout, ont gardé le respect de la parole donnée, et j'en suis...

— Très bien, dit Dickson. J'obéis.

Une main effleura la sienne et l'épingle lui fut doucement retirée.

— Elle n'est pas complète, dit soudain la voix avec appréhension.

— Je voudrais savoir ce qui lui manque, dit innocemment le détective.

— Alors, que l'un des médecins fasse comme vous, monsieur Dickson, et me remette l'estomac qui vient d'être enlevé à ce cadavre.

— Obéissez docteur, ordonna Harry Dickson.

Quelques secondes s'écoulèrent.

— C'est bien, dit la voix. Restez quelques moments immobiles encore. La lumière se rallumera d'elle-même.

C'est ce qui fut. Bientôt, les hautes lampes resplendirent à nouveau et les deux médecins regardèrent Dickson d'un œil perplexe.

— Ne vous en faites pas, messieurs, fit le détective en prenant congé d'eux. Pareille chose arrive parfois dans le métier. Tout n'est pas victoire, à mon actif !

Mais, en lui-même, il disait ;

« La perle ! Je tiens la perle... Or, Cashel Lynmouth ne parlait que d'elle ! »

6. Le jardin secret

Il était déjà arrivé à Tom Wills de tomber dans des mains de forbans et de connaître une captivité cruelle. Telle n'était pas la sienne en ces jours. Sa prison ne ressemblait nullement à une geôle, tant elle était splendide. Il venait de s'éveiller ce jour dans une petite chambre à coucher tout à fait confortable, meublée avec le luxe sobre des grands hôtels et pourvue d'une salle de bains contiguë. Au sortir de cette pièce, qui ne se fermait qu'à la nuit et dont la porte était déverrouillée de grand matin, il débouchait au milieu d'un décor prodigieux, qui semblait copié sur une illustration de vieux conte. C'était un énorme jardin d'hiver qui prenait jour par une haute verrière et dont une profusion de palmiers, de plantes exotiques, de pelouses fleuries, de jets d'eau et de ruisseaux murmurants faisaient un paysage de rêve. Une table était dressée à l'orée d'un petit bosquet d'orangers et le déjeuner le plus exquis l'y attendait : grillades excellentes, confitures choisies, sorbets, miel de l'Hymette, petits pains viennois tout chauds, beurre frais des Flandres, thé, café, chocolat, fruits à profusion.

Une belle jeune fille brune les servait silencieusement.

Elle était vêtue à la façon des bonnes de grande maison et attentive aux moindres désirs de ceux qu'elle servait, mais ne parlait jamais. Tom se demandait en vain où il avait déjà entrevu ce beau et triste visage, mais sa mémoire ne lui était d'aucun secours.

Ceux qu'elle servait, disons-nous...

Tom Wills n'était pas le seul en effet.

Les premiers jours, quatre autres gentlemen avaient partagé ses repas silencieux. Tom les reconnaissait bien : James Thursham, Orland Thornton, Lionel Brayswater, Sinclair Marfield.

Ils le saluaient poliment mais, à chaque tentative de conversation, ils opposaient un silence attristé.

Thursham seul lui avait adressé la parole, mais une seule et unique fois, pour le supplier de ne pas leur parler.

— Nous avons donné notre parole d'honneur de ne pas communiquer avec vous, monsieur Wills. Vous semblez nous connaître. Alors, vous devez savoir qu'aucun de nous ne manquera à cette promesse.

L'avant-veille, Marfield avait fait défaut.

La veille, on n'avait pas revu Thornton.

Ce jour-là, Thursham et Brayswater seuls s'assirent devant la table, mais ils ne touchèrent à aucun mets. Ils étaient pâles et défaits.

À la fin du déjeuner, Tom les vit s'isoler derrière le bosquet d'orangers, et tout à coup un murmure de voix lui parvint.

Par un effet singulier d'acoustique, le son suivait un ruisseau d'eau pure jaillissant au creux du petit bois artificiel.

Tout en faisant semblant de porter son attention à un délicieux sorbet à la rose, le jeune homme était tout ouïe.

— Ariane a déposé l'épingle blanche sur la table, L'avez-vous regardée ?

— C'est celle de ce petit monstre de Lilith... Mais moi aussi j'en ai assez : je ferai comme Marfield et comme Thornton.

C'était Thursham qui venait de parler d'une voix fiévreuse et agitée.

— Et moi je ferai comme toi, James, répondit Brayswater. Ton tour est venu aujourd'hui, tandis que j'ai encore toute une longue journée à souffrir. Ah ! si j'avais un revolver ou une capsule de poison...

— Nous avons donné notre parole de ne pas nous suicider ici, répondit James. Nous leur avons voué notre vie ; qu'elles en disposent.

Tom se laissa aller en arrière dans son rocking-chair et se prit à réfléchir. Il avait vu Thursham s'emparer d'un petit objet posé sous sa soucoupe, l'élever dans la lumière, sourire d'un air de suprême dégoût et replacer l'objet sous la soucoupe.

Négligemment, Tom Wills changea de place et fit glisser la tasse de Thursham... Il faillit crier de surprise.

Une épingle blanche était là... celle, ou une semblable, qu'il avait reçu ordre de retrouver, et qui lui avait coûté la liberté.

Il la prit dans ses mains et, presque instinctivement, répéta le geste de Thursham.

Un rayon de soleil, tombant par la haute verrière, frappa la perle opaline enchâssée dans la barrette.

Et, soudain, le jeune homme vit...

La perle contenait une de ces images comme on en vit jadis enchâssées dans les porte-plumes et qui faisaient la joie des écoliers.

En la rapprochant de son œil, Tom vit un joli paysage : un château moderne blotti dans la verdure, au bord de l'eau.

Mais, dans le ciel du paysage, une autre image s'interposait.

Ce fut pour Tom Wills une véritable révélation.

Il reconnut la jeune fille : c'était la magnifique acrobate du cirque Harambur ! Et en même temps, Tom se souvint des autres artistes.

La jeune fille silencieuse qui les servait n'était autre que l'aînée des prodigieuses chanteuses-acrobates.

Un bruit léger dans son dos fit qu'il reposa vivement l'épingle mystérieuse. Ariane, la jeune fille brune, était derrière lui.

À sa pâleur et à son effroi, il comprit qu'elle avait tout observé.

— Malheureux, murmura-t-elle, si on vous avait vu, votre vie ne vaudrait plus ce que vaut une feuille morte.

Elle prit l'épingle, la glissa dans la poche de son tablier blanc et disparut derrière les arbustes du jardin.

Des journaux et des livres étaient épars sur la table. Le jeune homme s'en empara et, tant bien que mal, se plongea dans la lecture, mais il restait aux écoutes.

Il entendit parfaitement qu'un pas furtif glissait le long du mur derrière une haie de viornes. Mais cette haie possédait une éclaircie.

Tom leva son journal devant ses yeux, mais maladroitement le déchira un peu... Les pas s'approchaient de l'éclaircie et, tout à coup, celui qui marchait dans l'ombre devint visible.

C'était un homme de mine triste, portant de lourdes moustaches tombantes ; Tom le reconnut pour l'avoir suivi un soir, au sortir du magasin des Chickenstalker : c'était David Holmer, maître escroc, voleur international recherché par toutes les polices, mais leur échappant toujours.

Il marchait d'un pas lourd, les bras ballants, puis les viornes le ravirent aux regards.

Mais, quelques minutes plus tard, les pas retentirent de nouveau, plus multiples. Holmer revenait, mais à présent James Thursham l'accompagnait : comme le jeune homme était pâle, et comme son pas était incertain !

Instinctivement, Tom le compara à un malheureux marchant au dernier supplice.

Une idée subite frappa Tom. Le bruit d'une porte claquée éteignit celui des pas mais, derrière le bosquet d'orangers, un autre bruit s'éleva, plus tragique : celui de sanglots désespérés.

Le jeune détective n'y tint plus. Hâtivement, il traversa le bois et, sur un banc rustique, il trouva Brayswater affalé, tout en larmes.

— Pourquoi restez-vous ainsi à pleurer comme un gosse ? lui dit Tom avec reproche. N'êtes-vous pas un homme ?

Brayswater leva vers lui des yeux hagards.

— Allez-vous-en, murmura-t-il, C'est trop horrible.

Il laissa retomber sa tête dans ses mains. Une odeur forte d'alcool flottait : Brayswater était ivre.

— Maintenant ou jamais ! se dit Tom.

Bravement, il se mit à longer la muraille intérieure, derrière les

viornes, chose qu'il n'avait jamais faite jusqu'à ce jour, parce qu'il savait que les autres surveillaient ses moindres mouvements.

— Il doit y avoir une porte par ici, se dit-il.

Elle y était, bien que dissimulée avec art sous un rideau de lierre.

Elle était fermée, mais Tom ne s'en affecta pas.

Il tordit un fil de fer qui encerclait le tuteur d'un jeune arbuste, le plia en crochet et le glissa dans la serrure.

Elle n'était guère compliquée et céda rapidement sous ses efforts.

Un long corridor, tout en céramiques blanches, s'ouvrait devant lui. Au loin, une large porte-fenêtre donnait sur une échappée verte.

Tom Wills s'aventura jusque-là. La porte était entrouverte ; il la poussa, il était en plein air, dans une sorte de jardin hollandais, très plat et sans mystère ; mais un immense treillis en fil de fer chromé, plus solide qu'une grille de ménagerie, le transformait en une immense volière.

Au bout du jardin, un pavillon aux vitres dépolies parut, au milieu de tant de splendeurs agrestes, sinistre et menaçant.

Tom hésita, mais le détective s'était réveillé en lui : il fallait aller jusqu'au bout, coûte que coûte.

Vingt pas le séparaient à peine de la porte ouverte du pavillon ; Tom les parcourut.

Comme il atteignait le seuil, il fit une découverte qui le remplit d'aise. Il se retourna et cela lui permit de jeter un coup d'œil sur la demeure qu'il venait de quitter. Il n'en voyait qu'une partie, mais cela lui suffit : c'était le château entrevu dans le paysage de la perle.

Il réfléchissait à l'usage qu'il pourrait faire de cette découverte, quand un bruit de voix lui parvint de l'intérieur du pavillon.

Il ne s'agissait plus de tergiverser ; Tom franchit le seuil et s'avança vers l'endroit d'où montaient les voix.

Un petit hall sombre et nu fut vivement traversé ; un couloir s'ouvrait à sa gauche ; les voix se précisaient : celle de Thursham, fiévreuse et triste, et une douce et délicieuse voix de femme.

— Vous ne m'aimez donc plus, James ?

— Est-ce la question que vous posez aux autres également, quand ils sont ici ? répliqua Thursham amèrement.

— C'est en effet ma dernière question, mon ami.

— Il y a des fous qui vouent leur âme au démon, et les fous dans mon genre ont voué leur vie à des monstres de votre espèce, Lilith.

— C'est vrai. Votre vie m'appartient. C'est bien là une de nos conditions essentielles. Alors vous ne m'aimez plus, James, puisque vous avez refusé mon épingle et les missions qu'elle entraîne.

— Aussi longtemps qu'il s'est agi de voler, j'ai obéi, mais je ne deviendrai jamais un assassin.

— Il s'agit pourtant de notre plus grand ennemi à tous : Harry Dickson. Vous avez commis une faute grave l'autre jour en lui laissant la perle de l'épingle. Vous savez que cela peut nous être néfaste...

— Qui vous dit qu'il possède cette perle ? L'épingle venait d'être retirée du cadavre du malheureux Aldair.

« Vous lui avez demandé aussi s'il vous aimait sans doute, démon ?

— Celui-là m'aimait vraiment ! Mais vous savez ce que peut signifier cette perle aux mains de Dickson !

— En découvrira-t-il le secret, même s'il la détient ?

— Vous connaissez mal Harry Dickson, niais que vous êtes ! Une dernière fois, James, acceptez-vous mon épingle et sa mission ?

— Marfield et Thornton l'ont-ils acceptée ? Ont-ils voulu devenir des assassins ? Vous ferez avec moi comme avec eux, et demain avec Brayswater.

— Brayswater ? Imbécile ! Il marchera !

— Non !

— Alors on conspire ! Voilà ce que je ne puis admettre...

La voix était devenue tout à coup rude et terrible.

— Écoutez, Thursham, écoutez... Celui qui arrive à la fin de toutes choses est en marche !... Votre dernier mot ?...

— Vous le connaissez, Lilith. Je vais mourir, mais je ne vous maudis pas ! Que Dieu ait pitié de vous !

— Voici le diable qui n'aura pas pitié de vous, imbécile ! hurla la voix.

Un pas lourd retentissait dans le corridor. Tom Wills n'eut que le temps de se blottir dans une encoignure proche. Mais, de là, il pouvait voir ce qui se passait dans la salle où venait d'avoir lieu l'entretien qu'il avait intercepté. Une salle toute en marbre blanc, vide et nue... tragique.

Dans un fauteuil aux bras nickelés Thursham était assis, les poignets et les chevilles pris dans des bracelets d'acier.

La jeune fille blonde se tenait devant lui, mais comme son visage avait changé ! Ses yeux luisaient d'un feu cruel, ses cheveux blonds s'agitaient comme les serpents sur les têtes des Gorgones ; un effroyable rictus déformait sa bouche rouge comme un fer ardent. Elle tendait des mains griffues vers le visage du captif, et Tom vit que les joues de Thursham venaient d'être lacérées comme par les griffes d'une tigresse.

Le pas lourd s'approchait.

Tout à coup, Tom vit une haute forme sombre, tout à fait voilée de noir, s'avancer vers Thursham immobile.

— Donnez-moi le sang de ce crétin ! hurla Lilith.

La monstrueuse forme noire s'avança et, tout à coup, un éclair jaillit hors de son manteau.

Tom vit briller une sorte de mince faucille.

Un cri sourd, un gargouillement atroce et la tête de Thursham s'inclina sur son épaule, laissant échapper un flot de sang.

La blonde furie se jeta sur le corps pantelant et se mit à fouiller l'atroce blessure.

— Du sang ! Du sang, l'imbécile ! Toute l'humanité ne contient que des imbéciles ! Il me faut le sang de tous ! hurlait-elle.

Tom Wills, horrifié, s'enfuit.

Quand il eut regagné le jardin d'hiver, il retrouva un peu de son calme. Il déchira la page de garde d'un livre et y inscrivit quelques mots à la hâte, puis il réfléchit.

— Un message pour le maître ! Mais comment le lui faire parvenir ?

Le ruisseau murmurait à ses pieds.

— Pourquoi pas ? murmura Tom. Il doit bien conduire quelque part.

Il jeta le papier soigneusement plié dans l'eau... Le flot l'emporta...

7. L'heure de Harry Dickson

Mrs. Crown venait d'introduire un visiteur. C'était un homme simplement vêtu, qui apportait avec lui une odeur de coaltar et de résine.

— Alors, comme ça, vous êtes Harry Dickson ? dit-il en tendant au détective une main tannée et crevassée. Je suis bien content d'avoir l'occasion de voir un homme célèbre comme vous, surtout que j'ai une commission importante pour lui.

Il brandissait une feuille de papier fortement détrempée.

— Je m'appelle Bill Bunsby et je suis marinier sur la River. Avec ma péniche je descends le fleuve jusqu'à Hampton. V'la que ce midi, comme je prenais de l'eau pour laver le pont, que je pêche une lettre dans mon seau. Je regarde et j'y lis :

Dix livres à celui qui porte immédiatement ce mot à Harry Dickson, Baker Street.

— Bon, dis-je c'est peut-être des trucs à la manque tout cela. Mais si je suis refile de mes dix livres, j'aurai tout au moins vu le grand détective.

« Voulez-vous voir si le papelard vaut autant d'argent ?

Harry Dickson le parcourait déjà...

C'était l'écriture de Tom Wills : son séjour dans l'eau n'avait pas dû être de bien longue durée, car l'encre en était à peine délayée.

Regardez dans la perle. Vous y verrez le château où je me trouve. Venez vite, on tue ici ! – Tom.

Harry Dickson poussa une sourde exclamation et fouilla dans son tiroir.

— Diable ! Moi-même je passerais à côté de la vérité sans la voir, aussi lumineuse qu'elle puisse être !

Il éleva la perle dans la lumière et vit le menu paysage enclos au sein du verre.

Une petite plage, une eau miroitante, une façade de château à moitié couverte de lierre.

Cela ne lui apprenait rien.

Tout à coup il se tourna vers le marinier.

— Où étiez-vous quand vous avez trouvé cette lettre ?

— Pas bien loin de Hampton Court, à peu près à la hauteur du

Ditton...

— Le papier a donc été jeté quelque part en amont, à peu de distance de là...

« À propos, Bunsby, connaissez-vous ce château ?

Il présenta la perle devant l'œil du marinier.

— Je le connais, et bien encore, s'écria le brave homme. C'est Gold-Roof. C'est un château très rupin, situé dans une des îles par là, où il est expressément défendu d'aborder ou d'amarrer. On dit qu'il y a une clinique pour fous dans cette boîte, mais je n'en sais rien. Si l'on dénomme cette bicoque « Gold-Roof », c'est que, de loin, ses tuiles brillent comme de l'or...

— Au lieu de dix livres, vous en aurez vingt, Bunsby, si vous voulez m'y conduire, et m'aider à y aborder...

— Je le ferai pour rien, s'écria le brave marinier. Si je puis travailler avec vous, monsieur Dickson, j'en aurai pour toute ma vie de quoi me vanter !

Harry Dickson réfléchit encore.

— Je pourrais faire cerner la boîte à secrets, mais cela pourrait coûter cher à Tom Wills... Je préfère travailler seul, conclut-il.

Le soir tombait : une automobile rapide, remontant le cours de la River vers le West End, conduisit Harry Dickson et son humble compagnon vers la grande aventure nocturne.

*

Malgré les émotions de la journée, Tom Wills s'était endormi. Il avait l'excuse de ses vingt ans.

Pourtant son sommeil était léger, aussi perçut-il confusément un frôlement très proche. D'un bond, il fut debout et actionna le commutateur électrique. Ariane se tenait debout au pied de son lit, un doigt sur les lèvres.

— Je vais vous faire sortir d'ici, fit-elle.

— Vous vous y prenez un peu tard, répliqua le jeune homme avec méfiance.

Elle secoua sa belle tête brune.

— Vous avez sauvé maman, je ne l'oublie pas...

— Comment, moi, j'ai sauvé madame votre mère ? s'écria Tom éberlué.

— Dans la maison de Lew-le-Borgne, fut la réponse.

— Margaret... Chickenstalker... balbutia le jeune homme.

— C'est maman, répondit la jeune fille avec un accent de tendresse désespérée. Elle n'est pas mauvaise, loin de là. Mais elle fut toujours un jouet entre les mains de créatures détestables.

Elle tordit ses belles mains blanches.

— Pourriez-vous obtenir de votre maître, Mr. Harry Dickson, de ne pas être sévère pour maman, si je parviens à vous faire sortir d'ici, supplia-t-elle, et même pour papa qui n'est pas si coupable qu'on ne le croit.

Tom Wills se prit la tête entre les mains.

— Je n'en sors plus. Il me semble errer dans un dédale hanté de folie. Mais une chose est vraie, et je vous l'affirme : Harry Dickson ne s'est jamais montré sévère. Son esprit de tolérance est immense. Seul le véritable mal est puni par lui.

— Je ne puis perdre de temps à vous expliquer davantage les choses, mais cela viendra. Je crains pour votre vie. Des événements déconcertants se sont produits dans la soirée. Brayswater a enlevé Lilith, je crois qu'il l'a tuée. S'il en est ainsi, je ne la plains pas, car ce sort serait juste. Bien que ce soit ma sœur...

— Votre sœur ? Mon Dieu ma raison s'égare !

Ariane tressaillit soudain.

Un pas lourd résonnait au loin, dans les profondeurs du jardin d'hiver. Tom le reconnut. Il appartenait à l'horrible créature noire qui avait assassiné Thursham dans le pavillon au fond du jardin.

— Venez vite, souffla Ariane. J'ai pu ouvrir la chambre de maman ; elle nous attend. Ah ! si nous savions où se trouve papa ! Mais, la nuit venue, il est de garde au-dehors. Si nous le rencontrons, nous serons sauvés tous... Vite !...

Tom Wills s'était habillé sommairement.

— Éteignez la lumière.

Quelqu'un gratta doucement à la porte.

— C'est toi, maman ? demanda Ariane à voix basse.

— Oui, mon enfant. Venez... La Bête Noire s'est éloignée.

Un peu de clair de lune tombait, du haut de la verrière, dans le jardin d'hiver en proie aux ténèbres de minuit.

Tom Wills reconnut vaguement la silhouette de Margaret Chickenstalker.

— Prenez la main de Mr. Wills, Ariane mon enfant, murmura-t-elle, et passons derrière la haie des viornes. J'ai la clef de la porte des serres.

Ils marchèrent en silence dans l'ombre de la haie.

Comme les palmiers, les cactées et les viornes avaient un air menaçant.

Des ombres biscornues se jouaient lentement dans les rares flaques de clair de lune. Les jets d'eau lançaient leur note monotone et pleurarde dans la nuit alourdie de senteurs de fleurs moribondes.

— Voici la porte, dit Margaret.

Elle étendit la main et la clef grinça doucement.

Un choc violent les jeta tout à coup tous trois l'un contre l'autre. Tom s'abattit sur les genoux. Un lasso, jailli hors de la nuit, venait de les prendre dans un même nœud coulant ; en même temps un filet de chanvre tomba des hauteurs, les emprisonnant comme l'épervier capture les poissons dans la rivière.

Tout à coup, le jardin s'éclaira de toutes ses lampes.

Une haute forme noire et voilée se dressait à quelques pas des captifs, et Tom Wills ne la reconnut que trop bien.

— Ah ! dit une voix horrible qui sortait des profondeurs des voiles sombres, vous voilà tous les trois. Je vous attendais pour vous tuer...

Le voile se souleva quelque peu, une longue main décharnée parut : elle tenait une énorme faux qui jetait comme une flamme bleue sous les lampes.

*

La péniche s'approchait lentement de l'îlot.

Dans l'ombre, Harry Dickson vit que des treuils, des palans, et tout ce qu'il fallait pour des travaux de terrassement, étaient entassés sur le sable d'une petite plage.

— On s'apprêtait à consolider les retranchements sans doute, se dit-il. Mais on s'y prend un peu tard.

Il aborda par le nord et donna l'ordre au marinier Bunsby de l'y attendre.

Résolument, il marcha vers la première porte venue.

Elle était blindée comme celle d'un coffre-fort de banque...

— Cela me demanderait des heures pour en venir à bout, se dit-il. Prenons de la hauteur...

Il avisa la plate-forme d'une annexe basse et s'y hissa rapidement. Deux portes-fenêtres se présentaient devant lui.

— Même jeu, maugréa-t-il. À l'aube, je les aurais peut-être ouvertes. Mille tonnerres, on entrerait plus facilement dans la Tower !

Il longea la haute terrasse, mais soudain il tomba en arrêt.

Un sourd ronflement lui parvenait : quelqu'un dormait là, tout près, du sommeil du juste. En se penchant un peu il vit, à quelques pieds sous lui, un banc rustique sur lequel sommeillait un gardien. L'homme ne semblait pas bien dangereux, mais un énorme molosse était couché à ses pieds et commençait à se montrer inquiet.

— Plop !

Un coup sec comme une branche d'arbre qui se casse dans le vent : le revolver du détective, muni d'un silencieux, venait de mettre

fin à la carrière de la redoutable bête.

Le gardien grogna dans son sommeil.

Harry Dickson empoigna les solides lianes du lierre et commença une rapide descente au-dessus de l'homme endormi.

L'instant d'après il tombait tout de son poids sur le dormeur.

— Un geste et ce serait votre dernier ! gronda le détective en lui mettant son revolver sur la tempe. Holà ! comme on se rencontre. Bonne nuit mon vieux David Holmer !

— Harry Dickson ! gémit l'homme.

— Le jeu est fini et vous avez perdu, dit Harry Dickson. Si vous voulez vous attirer un peu de clémence de la part des juges de l'Old Bailey, conduisez-moi à l'intérieur de cette vilaine cambuse.

Le gardien leva sur lui des yeux tristes.

— S'il y a un homme que j'ai désiré rencontrer cette nuit, c'est bien vous, Harry Dickson, dit-il gravement.

*

Dégageant autant qu'elle pouvait une de ses mains, Ariane entourait tendrement de son bras la taille de sa mère sanglotante.

— Mieux vaut finir ainsi, maman, dit-elle, que de continuer à vivre cette vie maudite. Dieu, qui nous voit, saura nous pardonner !

— C'est bien, ricana la mystérieuse créature noire, d'une voix de plus en plus hideuse. Vous vous retrouverez demain chez Dieu, à moins que ce ne soit chez le diable. Et cet imbécile de Peavy vous y rejoindra bientôt, ainsi que ce grand crétin qui a nom Harry Dickson.

— Vous ne le tenez pas encore, démon, cria Tom Wills, et ce sera lui qui vous expédiera en enfer, par l'entremise du bourreau de Londres !

Le monstre noir fit entendre un affreux ricanement.

— Comme vos têtes sont l'une près de l'autre, mes agneaux, je les aurai d'un seul coup. Aha !... Aha !...

La faux s'éleva, tournoya, fondit comme un oiseau de fer vers les captifs... et... elle tomba à terre avec un clair bruit de ferraille.

Le monstre sanguinaire venait d'élever les deux bras en l'air, comme deux griffes monstrueuses. On aurait dit une étrange chauve-souris, prête à prendre son vol dans la nuit.

Il hurlait. Un atroce rugissement de souffrance et de mort.

Une rafale de coups de feu venait de claquer derrière la haie des fusains.

Un dernier coup éclata et la bête meurtrière roula sur le sol qui se teignit de sang.

— Finie la comédie, dit une voix claire.

Harry Dickson, son revolver encore fumant au poing, fit son entrée dans le jardin des supplices...

— Maître ! sanglota Tom Wills en défaillant.

— Peavy, dit Harry Dickson en se tournant vers le gardien qui l'accompagnait, emmenez votre femme et votre fille. Il vaut mieux qu'elles n'en voient pas davantage.

L'homme obéit sans dire un seul mot.

Harry Dickson s'approcha du cadavre et, avec dégoût, en rejeta les voiles.

— Catharina Chickenstalker ! s'écria Tom Wills.

— Un fameux démon allez, répliqua Dickson en repoussant du pied le corps ensanglanté.

— Savez-vous que vous venez de laisser partir David Holmer, s'écria Tom Wills.

— Pensez-vous, répondit Harry Dickson. Ce n'est que ce pauvre diable de Peavy. Le véritable David Holmer, le voici, ou *la* voici, trépassée à vos pieds !

Épilogue

En quelques notes brèves, Harry Dickson a consigné les ultimes explications de ce drame, sombre entre tous, dans ses mémoires.

Nous les reproduisons telles quelles, en nous excusant auprès du lecteur de leur apparente sécheresse.

— Peavy – un petit filou de bien mièvre envergure – entre, il y a vingt ans, chez les dames Chickenstalker pour les voler. Mais l’amour a raison de ses vilains penchants. Il devient amoureux de la plus jeune, Miss Margaret, et l’épouse.

Ariane naît... Lilian est mise dans la confidence. C’est une femme amorphe. Elle oblige Peavy à l’épouser à son tour. Naissance de Lola.

Finale : tout se découvre. Troisième mariage, par vengeance cette fois, avec Catharina. Elle donne un an plus tard le jour à Lilith.

Les enfants sont élevées à la campagne, à Golden-Roof, une propriété que les sœurs Chickenstalker ont acquise dans la banlieue de Londres.

Catharina a découvert le passé de son bigame de mari.

C’est un voleur... Il continuera à voler. Il le fait avec un réel succès, parce qu’il devient David Holmer, le bandit qu’on ne prend jamais. Cela parce qu’il ne travaille que sur les indications de Catharina, qui s’est révélée un véritable génie du crime.

Les années passent, les filles grandissent ; ce sont de véritables beautés. Mais l’esprit du mal les possède. Ariane très peu, Lola davantage, Lilith la plus belle, qui n’a pas seize ans, est un véritable monstre. C’est la digne fille de sa mère.

Catharina se fait une arme de cette triple beauté pour attirer huit gentlemen de la haute noblesse dans ses filets.

La bande des Huit ou de la Rose Blanche est née...

À des époques déterminées, ils viennent en clients dans le magasin de Covent Garden. S’ils y trouvent la fameuse épingle blanche, c’est qu’ils sont chargés de mission. Ce qui signifie un vol ou un cambriolage dans la société qu’ils fréquentent. Chaque perle de ce modeste bijou enclôt deux images. Celui du paradis où le voleur, une fois sa mission terminée, reçoit sa récompense, et l’image de la jeune femme qui le récompensera elle-même. Ariane se refuse souvent à cette hideuse manœuvre ; aussi est-elle bientôt descendue au rang de

servante.

Mais la révolte a lieu parmi les Huit. Deux d'entre eux, ceux dont on n'entend pas parler dans ce récit, la paient de leur vie, nous verrons plus loin comment. Les autres se soumettent.

Mais Peavy également se joint aux révoltés. Il disparaît.

Nous savons que Catharina pousse l'insolence et l'audace jusqu'à envoyer la police à ses troussees.

Il revient faire sa soumission, et c'est ainsi que la figure de David Holmer, sous laquelle il manœuvre, fait une rapide apparition dans le magasin de Covent Garden, où il est remarqué par Bunkersmith-Dickson.

Vient l'effroyable affaire du cirque Harambur.

Deux des gentlemen-cambrioleurs y trouvent la mort, parce qu'ainsi l'a voulu le directeur Harambur, en l'occurrence Miss Catharina Chickenstalker.

Harry Dickson est à leurs troussees et, malgré son audace, Catharina a peur. Les autres complices sont enfermés dans l'île.

À part Aldair, qui accepte une nouvelle mission et y succombe, tous refusent encore de tremper dans de nouveaux crimes. Ils signent leur arrêt de mort.

Lilian a été tuée à Newgate. Lorsque sa fille Lola apprend cette fin, elle se suicide.

Reste Lilith. Le dernier soir, Brayswater parvint jusqu'à elle. Il l'entraîne vers le fleuve et s'y précipite avec elle. Leurs cadavres ont été retrouvés depuis, enlacés dans la mort.

*

Et Peavy, Margaret et leur fille Ariane ?

Les notes de Dickson sont muettes à leur sujet.

Mais nous croyons savoir que le grand détective, dont le cœur savait mieux juger que celui des juges d'Angleterre de la vraie culpabilité des hommes, n'a rien fait pour les faire arrêter, le jour où un paquebot les emmena pour toujours vers de lointaines contrées où, peut-être, ils ont trouvé la tranquillité et le bonheur.

FIN

USINES DE MORT

1. L'imperméable aégryin

Si l'on avait dit, en cette douce journée de vacances, à Freddy Mallems qu'il allait jouer un rôle dans l'histoire de son pays, il aurait bien ri. Freddy Mallems était ce qu'on appelle vulgairement un calicot, c'est-à-dire un vendeur aux Grands Magasins Coney et Buchanan dans Great Eastern Street.

Il était préposé aux rayons des nouveautés. Comme il était d'agréable présentation, qu'il causait gentiment et savait même tourner un compliment à la plus revêche de ses clientes, Coney et Buchanan l'estimaient à sa juste valeur en lui payant un salaire de trente-six shillings par semaine.

Aux termes de la loi, les Grands Magasins devaient un congé de huit jours avec solde à leurs employés et Freddy avait décidé de se l'octroyer pendant la seconde quinzaine d'août, alors que la clientèle se fait rare dans Great Eastern Street.

Férocement, il avait économisé une bonne part de ses appointements. En outre, il avait mis de côté, pour ces beaux jours à venir, les quelques livres sterling que sa bonne tante Millycent de Suttonhill lui envoyait à l'occasion des étrennes, de son anniversaire et de la Saint-Héribert, fête patronymique de feu l'oncle Heribert Mallems.

Les autres années, Freddy Mallems s'empressait de gagner un village proche de la frontière écossaise où il canotait et pêchait à la ligne, mais, cette année-là, il avait décidé de passer son congé à Suttonhill même, chez la bonne tante Milly, parce qu'il ne partait pas seul en vacances.

Miss Eva Gabrow, une des dactylo-secrétaires de Coney et Buchanan l'accompagnait. Oh, en tout bien tout honneur, cela s'entend, puisque Freddy allait la présenter à tante Milly comme sa fiancée.

Si le jeune Mallems était gentil et plutôt beau garçon, Miss Eva Gabrow était bien digne de lui : c'était une jeune fille élancée, aux

cheveux blonds naturellement platinés, ce qui est bien rare, aux yeux un peu pâles, mais néanmoins d'un bleu très doux, et très bonne employée gagnant presque autant que Freddy lui-même : trente-cinq shillings par semaine.

Le jeune homme rêvait à tout cela le samedi matin et le coup de midi signifierait pour lui une longue délivrance de huit journées entières.

Il se tenait accoudé à son comptoir, abandonné par les clients et laissait vagabonder ses regards sur ce décor qu'il quitterait bientôt sans regrets.

Août jetait d'ailleurs le vide un peu partout dans les Grands Magasins Coney et Buchanan.

La préposée aux parfumeries se faisait les ongles, sa collègue des maroquineries lisait un livre de Wallace et l'employé au rayon des accessoires et articles de voyage confectionnait allègrement une vaste provision de cigarettes roulées à la main.

Un couple errait, sans grande envie apparente d'acheter, dans les passages à peu près déserts. C'était un grand homme roux, au crâne tondu, vêtu d'un épais costume en tweed ocre brûlé, accompagné d'une petite femme au visage neutre et désabusé.

Après avoir jeté un regard dédaigneux sur les parfums et méprisé les valises, après être passés avec indifférence devant la dévoreuse de romans policiers, ils se plantèrent devant le rayon de Freddy.

La femme désigna un imperméable aégyrin en soie verte transparente :

— C'est à peu près cela, Zach...

Elle avait parlé en allemand et Fred, qui était un peu polyglotte, s'empressa aussitôt d'ajouter en cette langue :

— Excellente qualité, madame, et au surplus, nous soldons l'article, ce qui vous fait une jolie économie... Jawohl !

— Nous comprenons très bien l'anglais, répondit l'homme roux d'un ton acerbe et dans un anglais impeccable. Que madame essaye ce vêtement.

L'imperméable allant comme un gant à la dame au visage neutre, l'acquisition en fut décidée sur l'heure.

Freddy leur passa le bon de vente et remit l'objet choisi à l'emballeur.

Le grand cartel de l'entrée sonna dix heures.

— Encore deux heures avant de passer à la caisse, pensa le jeune homme, et puis la liberté !

Le couple repassait, l'aégyrin roulé en un petit paquet ; l'homme jeta un regard dur et froid à Freddy et ne répondit pas à son salut.

— Quelle sale tête, se dit le vendeur, et quels vilains yeux de

serpent !

Pour se consoler, il pensa aux yeux d'Eva Gabrow et se dit qu'ils étaient eux aussi d'un bleu pâle d'acier, mais néanmoins tellement jolis. De là, à ne plus penser qu'à ses amours, il n'y avait qu'un pas.

Il y avait six mois que la jeune fille était entrée au service de Coney et Buchanan. Elle était préposée à la correspondance générale et Freddy ne pouvait l'approcher que le samedi lorsqu'il lui remettait le bref inventaire des rayons placés sous sa surveillance.

Ils n'avaient échangé que peu de mots jusqu'au jour où brusquement, la jeune secrétaire lui avait dit :

— Je vois, monsieur Mallems, que vous faites moins de fautes d'orthographe que les autres.

Piqué, mais poli tout de même, Freddy avait répondu :

— Pardon, mademoiselle, je n'en fais pas du tout !

Elle lui avait jeté un regard hautain.

— Quelle prétention, jeune homme !

Freddy avait rougi.

— Je sors de Cambridge, mademoiselle et j'ai le grade de docteur en philosophie et sciences naturelles ; mais comme l'enseignement est encombré et que je ne dois pas espérer accéder à une place intéressante avant quatre ou cinq ans, je gagne ma vie comme je le puis.

— Ah ! fit-elle en lui remettant le récépissé de sa liste d'inventaire.

Plusieurs samedis se passèrent sans que d'autres paroles étrangères à leur travail fussent échangées entre eux.

Un jour, Freddy la trouva plongée dans la lecture d'un magazine et d'humeur maussade.

— Il est midi passé, monsieur Mallems, dit-elle, et les inventaires doivent tous être rentrés à cette heure.

— Ma dernière cliente m'a quitté à midi sonnant, répondit Freddy. Coney et Buchanan ne me payent pas pour mettre les clients à la porte.

— Sans doute, fit-elle... à propos, vous qui êtes un homme savant, qu'est-ce donc qu'un « chlorbot » ?

Le jeune homme se mit à rire.

— Si je n'étais qu'un homme savant, comme vous le prétendez, répondit-il, il est très probable que je laisserais votre question sans réponse ! L'expression n'a aucune consécration scientifique, mais mon pauvre et cher oncle Heribert en avait la bouche pleine... non de chlorbot, qui est une matière fort dangereuse, mais du mot lui-même. En terme de laboratoire spécial, on désigne par ce nom une substance qui décolore le sang.

— Bien, je vois que vous appartenez à une famille de savants !

— Heu... c'est beaucoup dire ! L'oncle Heribert, frère de feu mon père, était un médecin militaire, un bon vieux toubib qui, à ses moments perdus, et il en avait beaucoup, s'occupait de chimie organique. Ah, c'est une histoire amusante, mais trop longue à vous raconter. D'ailleurs, elle ne vous intéresserait pas.

— Qu'en savez-vous ? Vous pensez donc que je n'ai d'intérêt que pour les bons de commande, les inventaires de fin de semaine et la correspondance commerciale de Coney et Buchanan ?

— Je suis heureux d'apprendre qu'il n'en est rien, mademoiselle, mais l'heure de la fermeture est largement dépassée et je passe le week-end à la campagne. Adieu !

Ainsi, le jeune homme s'était-il vengé du léger affront subi lors de leur première rencontre.

Mais il était écrit que leur entretien aigre-doux ne s'arrêterait pas à ces rapides propos.

Devant la porte de sortie des employés, Freddy s'arrêta pour fumer la première cigarette de la liberté reconquise quand Jenny Leyroyd, la jolie vendeuse de la parfumerie, se planta devant lui.

— Mon petit Fred, quand m'inviteras-tu à faire une promenade aux sources de la Tamise ?

— Quand j'aurai une automobile deux fois plus belle que celle du vieux Mr. Binkslop dans laquelle tu fais tes sorties du samedi et du dimanche, mon petit, riposta joyeusement Freddy Mallems.

— Vous êtes un inconvenant, monsieur, dit Jenny en faisant la grosse voix, puis redevenant aimable :

— Avec toi, je me passerais d'auto... souviens-t-en le jour où cela te dira quelque chose. Good bye, jeune imbécile !

Freddy remonta vers Old Street où il lunchait dans un restaurant à prix fixe.

Il fut assez étonné d'y voir entrer, presque en même temps que lui, Miss Eva Gabrow qu'il n'y avait jamais rencontrée.

Toutes les tables étaient occupées, à l'exception de celle que l'on gardait pour Freddy Mallems.

Le jeune homme vit l'embarras de la secrétaire et s'approcha d'elle :

— Veuillez prendre ma place, mademoiselle, j'attendrai que vous ayez terminé votre lunch, à moins qu'une autre table ne devienne libre.

— Il y a deux places à cette table que vous dites vôtre, répondit-elle, si vous n'y voyez aucun inconvénient, je déjeunerai en face de vous.

— Trop flatté, murmura Mallems.

— Je n'en crois rien, monsieur, et, surtout, je ne voudrais pas que cela fit de la peine à mademoiselle Leyroyd.

— Cette jeune dame ne m'est rien, je ne lui dois rien, ni elle à moi, répondit-il presque avec colère.

Ils s'assirent et le waiters les servit aussitôt.

— Miss Jenny Leyroyd est jolie, dit-elle.

— Très, répondit gravement Freddy.

— Je vous croyais « in love » avec elle.

— Et si cela était ? riposta le vendeur qui s'énervait.

— Ne vous fâchez pas... Dieu, vous voilà rouge comme un coq ! Quel garçon chatouilleux vous êtes. Écoutez... je n'ai pas l'habitude d'écouter aux portes, mais Miss Leyroyd parle sur un ton si élevé qu'il m'a été impossible de ne pas entendre ce qu'elle vous a demandé tout à l'heure.

— Très bien ! Mademoiselle, vous savez maintenant que je regrette fort de ne pas être l'heureux propriétaire d'une auto de maître pour conduire Miss Jenny Leyroyd à la campagne.

Les yeux bleus eurent un éclair de colère.

— M'y conduiriez-vous, à la campagne, même sans automobile ?

— Non, dit Freddy, je ne le ferais pas.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que je ne vous aime pas... oh ! pas du tout !

Elle piqua lentement une olive verte sur le bout de sa fourchette.

— C'est bien... mais faites-le tout de même.

Ils longèrent la rive à bord d'un petit vapeur de plaisance, bondé d'une foule libérée par le week-end, et descendirent jusqu'à Kingston avant de s'enfoncer à travers bois.

Un orage violent les obligea à chercher refuge dans une petite auberge forestière où ils étaient les seuls clients.

Ils y passèrent la journée du dimanche et, le soir, revinrent à Londres, après avoir fait une grande partie du trajet à pied.

Comme les lumières de la métropole resplendissaient au loin, Miss Gabrow réclama l'histoire de l'oncle Heribert.

— Elle est plaisante, répondit Fred Mallems. Mon cher oncle ne possédait pour toute bibliothèque qu'un seul livre, et c'était *L'Homme Invisible* de H. G. Wells.

« Vous savez qu'il y est question d'un savant, un certain Griffin, qui parvient à se rendre aussi transparent que l'air lui-même. À cet effet, il commence par user de drogues décolorant le sang.

« C'est ce fait qui frappa mon oncle. Il n'attachait aucune croyance à la possibilité de cette prodigieuse invisibilité, mais bien au procédé.

« Il consacra bien dix années à la recherche des substances qui

jusque-là n'existaient que dans la facon de notre grand romancier.

« Il en découvrit, je crois, et, surtout, il en fit parler dans les milieux scientifiques. L'étymologie du nom de « Chlorbot » montre combien mon cher oncle était peu familiarisé avec la terminologie ainsi que l'entend la science ; le chlore étant un décolorant par excellence, il donna à sa trouvaille le nom de « lampée de chlore ». Chose curieuse, le nom, grâce à sa consonance, trouva crédit et passa dans le langage usuel du monde savant.

— Votre diplôme universitaire aurait dû faire de vous le collaborateur du Dr Héribert, opina Miss Gabrow.

— Pensez-vous ! Il était trop jaloux de ce qu'il appelait ses travaux ; de plus le cher homme voyait des espions partout, même en la personne de ma bonne tante Millycent qui, la pauvre, aurait eu bien de la peine à distinguer un acide d'une base. Pour elle, les sels les plus compliqués étaient simplement de la poudre ou de la mort aux rats, s'ils étaient nocifs.

Ils parlèrent alors d'autre chose ; le soleil couchant allongeait leurs ombres devant eux sur la route solitaire. Peu à peu ces ombres se rapprochèrent.

Ils étaient fiancés.

*

Midi !

Une puissante sonnerie se déclencha et retentit dans les magasins. Elle annonçait le week-end, la belle détente hebdomadaire, et partout une fiévreuse hâte de départ se manifestait.

Un mégaphone installé à la caisse centrale faisait l'appel des noms des heureux qui prenaient leurs vacances annuelles. Fred Mallems était du nombre.

— Ceux qui partent en congé annuel passent au bureau de Mr. Becks, clama le haut-parleur.

Mr. Becks était le secrétaire général de Coney et Buchanan et avait le personnel sous ses ordres immédiats.

— Il essaiera bien de rogner sur nos journées, grommelèrent les élus, mais nous avons la loi pour nous.

Becks était un gros homme à mine de buffle, toujours prêt à rabrouer, à réprimander et à punir, mais cette fois-ci, contre toute attente, il fut tout sucre tout miel pour Freddy Mallems.

— On dirait que nos meilleurs éléments se sont entendus pour partir en congé, déclara-t-il, vous, monsieur Mallems, et vous, Miss Gabrow.

Eva s'inclina devant le compliment et sourit à son fiancé.

— Il paraît, continua Mr. Becks, que vous allez passer vos vacances à Suttonhill, monsieur Mallem's ? Savez-vous que nous sommes presque voisins ? Je passe mes week-ends de vieux célibataire dans un petit cottage que j'ai loué à Sloodersham.

— C'est, en effet, tout proche, reconnut le jeune homme.

— Eh bien ! vous me ferez le plaisir de venir prendre le thé, demain, avec Miss Gabrow. J'ai quelques belles collections de papillons et de coléoptères à vous montrer.

— Vraiment ? demanda Freddy sans enthousiasme.

Mr. Becks signa sa feuille de congé et la fiche de caisse réglant deux semaines de salaire.

Pour apposer sa signature au bas de ces papiers, Freddy dut s'incliner sur le bureau, et son regard glissa derrière le meuble.

Sur un tabouret bas, masqué par le plan vertical de la table, il vit, posé, un imperméable aégryin.

Ceci n'était pas de bien grande importance, ce genre de vêtement se portait beaucoup cette année, mais celui-ci avait quelque chose de particulier : le long de la couture de l'aisselle droite, une fine bande de soie gommée, dite « invisible », avait été apportée et Freddy reconnut l'imperméable qu'il venait de vendre dans la matinée au couple allemand.

Il quitta Mr. Becks sur une poignée de main, la première qu'il eût jamais échangée avec le chef du personnel.

Eva lui fit signe de l'attendre : sa présence aux côtés de Mr. Becks étant encore nécessaire pour le service.

— Je suppose, pensa-t-il en se retirant, que la cliente s'est aperçue de la déchirure maquillée et qu'elle est allée se plaindre immédiatement à la direction, mais pourquoi ne m'en fait-on pas la remarque ?

Il haussa les épaules. Sentant sa responsabilité sauve, il quitta les magasins.

À quelques pas plus loin, sur le trottoir, Jenny Leyroyd l'attendait.

— Mon petit Fred, dit-elle, saviez-vous que je quitte Coney et Buchanan ?

— Pas possible ? Quelle lubie vous a prise, petite sotte ?

— Il n'y a pas de lubie qui tienne, c'est ce gros mufle de Becks qui me congédie. Au fond, cela m'est égal... pour ce que je gagne, et mon ami Binkslop sera très content.

— Pour quelle raison Becks vous a-t-il renvoyée ?

— C'est à cause d'une sorte de singesse blanche accompagnée d'un singe roux, qui parlaient allemand tous les deux. Il paraît que je serais restée à les écouter... pensez-vous ! Moi qui comprends leur sale

langue aussi bien que le hottentot ou l'esquimau !

— Comment cela s'est-il passé ? demanda Freddy qui sentit une vague curiosité s'allumer dans son esprit.

— Bien... voilà, cela vous regarde un peu. Si je n'ai pas précisément écouté ce qu'ils baragouinaient, j'ai tout de même tenté de le faire. Ils se trouvaient à bavarder dans le petit hall derrière le bureau de Becks, par où nous devons passer pour nous rendre au vestiaire. Alors j'ai entendu qu'ils prononçaient votre nom à deux reprises : Frédéric Mallems.

— Eh ! sans doute, c'est bien le mien ! Mais comment ces étrangers le connaissent-ils et en quoi cela les intéresse-t-il ?

— Vous m'en demandez trop, mon petit. Mais voilà qu'en revenant du vestiaire, je vois le couple en conversation avec le gros Becks. Celui-ci me jette un regard comme s'il voulait me dévorer et se met à beugler.

— Miss Leyroyd, vous êtes d'une inconvenance sans bornes... vous êtes une indiscreète. Vous essayez de surprendre les conversations particulières de vos chefs et des clients.

Alors, j'ai pris la mouche à mon tour et je lui ai dit des choses pas agréables à entendre pour un lascar de sa trempe.

— Vos clients, ai-je répondu, je m'en bats l'œil de ce qu'ils disent ! Ils sont d'ailleurs aussi boches que vous-même !

— Alors, c'était le renvoi !

— Je ne vous le fais pas dire, mon garçon ! À propos, si vous m'offriez un verre ?

Fred Mallems hésita : Eva pouvait venir d'un instant à l'autre, mais Jenny le rassura à ce sujet.

— Miss Gabrow en a encore pour près d'une demi-heure, affirmait-elle.

Ils s'attablèrent à une petite terrasse du voisinage.

— Mon petit, dit Miss Leyroyd en sirotant son orangeade, il se peut que je n'aie plus l'occasion de vous féliciter avant votre mariage avec Miss Eva. J'espère que vous serez heureux et vraiment je voudrais être à sa place. N'est-elle pas Allemande, elle aussi ?

— Non, Polonaise.

— C'est tout comme. Ainsi, il n'y a plus de jolies Anglaises dans toute l'île ?

Freddy se mit à rire.

— Il y en a beaucoup, à commencer par Miss Jenny Leyroyd, et je suis certain également qu'il n'y a pas mal de beaux garçons anglais à vouloir lui faire les yeux doux.

— Flatteur ! Je me sauve, la Pologne pourrait m'envoyer une déclaration de guerre si je m'attardais ici. Écoutez, si jamais, comme

dans la fable, vous avez besoin d'un plus petit ou d'une plus petite que vous, pensez à Jenny Leyroyd !

Elle se sauva eu lui lançant un baiser du bout des doigts et laissa Fred légèrement rêveur.

« Qu'est-ce que ces deux Allemands pouvaient me vouloir ? » pensa-t-il.

Bientôt il n'y pensa plus : Miss Eva Gabrow quittait les magasins de Coney et Buchanan et le cherchait des yeux.

2. Une rencontre

Contre toute attente, la bonne tante Milly reçut Eva Gabrow fort civilement, mais sans effusion.

La veuve d'Héribert Mallems était une petite bonne femme toute rose, aux beaux cheveux de neige, gaie comme un pinson de France.

Elle avait pourtant bien fait les choses pour faire honneur aux fiancés. La table était dressée dans le salon jaune, avec une profusion de porcelaines et d'argenterie. Quelques honorables bouteilles de vin du Rhin, unique luxe de feu l'oncle, flanquaient un pudding aux fruits, orgueil traditionnel de la maison.

On mangea le rôti de veau cuit à point et le poulet doré, presque en silence. Quand d'aventure Freddy levait les yeux vers sa tante, il voyait les siens se dérober.

— Et pourtant, songeait-il, tante Milly n'a jamais cessé de me conseiller le mariage. Ma fiancée lui aurait-elle déplu ?

Eva Gabrow se montrait affable et respectueuse, n'ayant pas l'air de s'apercevoir du froid qui s'était glissé dans l'atmosphère.

Elle conquit un peu la tante Milly en s'installant au piano et en jouant une valse dont la bonne vieille marquait le rythme du pied et d'un léger balancement de la tête.

— C'est très joli, dit-elle quand la musicienne eut plaqué un dernier accord sur les touches jaunies, comment appelez-vous cette valse, chère amie ?

— C'est une vieille valse allemande, qui s'appelle *Sehnsucht*, si je ne me trompe.

— Il me semble l'avoir déjà entendue, murmura la vieille dame en essayant de rassembler ses souvenirs.

Eva Gabrow se mit à rire.

— Oh ! j'en doute un peu, chère dame, car c'est un péché de jeunesse de mon père qui la lui fit composer pendant son séjour à Heidelberg où il étudia quelque temps.

— C'est possible, répondit tante Milly mal convaincue, et pourtant... pourtant... mais il faut pardonner à une vieille radoteuse dont la tête bat parfois un peu la breloque, n'est-ce pas ?

La servante emporta les reliefs du dessert.

— N'oubliez pas, Freddy, que Mr. Becks nous a priés de venir

prendre le thé chez lui.

— Euh ! grommela le jeune homme, voilà une invitation dont je me passerais. Autant j'aime voir folâtrer les papillons autour des fleurs, autant j'ai horreur de voir les pauvres bestioles piquées sur un bouchon.

— Il faut pourtant y aller, répliqua Eva avec décision, Mr. Becks est un bon chef et il ne sert à rien de lui déplaire. D'ailleurs, nous l'avons promis.

— Ce qui est promis est dû, déclara à son tour la tante Milly. Allez mes enfants ! J'espère que vous passerez un bon après-midi. Mais n'oubliez pas d'être rentrés avant l'obscurité.

Elle se tourna vers Eva Gabrow et expliqua :

— Freddy vous dira que j'ai l'habitude de m'enfermer à triple tour dans ma maison, une fois la nuit tombée.

Freddy s'esclaffa.

— C'est vrai ! Il faut savoir, Eva, ma chérie, que la maison de tante se transforme, une fois la nuit close, en une véritable forteresse !

Miss Gabrow ouvrit des yeux étonnés.

— Pourtant la région est très sûre, dit-elle, et je n'ai jamais entendu parler d'un événement fâcheux, survenu à Suttonhill ou dans les environs.

— En effet, pas même un vol de poule, s'écria Freddy, mais en ce faisant, tante Milly obéit à une des dernières volontés de l'oncle Mallems.

— Le pauvre cher homme croyait détenir des secrets, dit la vieille dame en souriant tristement. Je suis certaine du contraire, mais à son lit de mort, il m'a donné l'ordre de veiller sévèrement à ce qu'il appelait son laboratoire. J'obéis tout comme si cette pauvre chambre était remplie de trésors et non de poussière et de vieilles bouteilles.

— Nous serons présents à l'appel, promit Freddy en embrassant tendrement la chère dame.

Comme il essayait sa casquette neuve devant la glace du hall, tante Milly le prit à l'écart.

— Vous savez, Fred, je ne veux pas contredire votre fiancée, mais écoutez ; je vais vous fredonner quelque chose à l'oreille.

Le jeune homme fit un geste de surprise.

— Mais c'est la valse qu'Eva a jouée tout à l'heure et qui aurait été composée par son père au temps de sa jeunesse estudiantine !

— Et je me souviens maintenant de l'endroit où je l'ai entendue. C'était au Rainbow-Cottage, l'année où votre oncle est mort. Je ne sais plus à qui était louée cette villa à cette époque, mais je me rappelle très bien qu'on y jouait cette valse, j'ai même retenu des fragments, comme vous avez pu l'entendre.

— Rainbow-Cottage... tenez, c'est là que nous nous rendons. Mr. Becks est son locataire actuel. Mais ce ne peut être lui, car je ne crois pas qu'il soit musicien pour un sou.

— Oh, non ce n'est pas lui, cela je le sais très bien. Votre Mr. Becks est un gros vilain homme et l'autre, qui jouait la valse mais dont je n'ai jamais connu le nom, était un fort beau garçon, bien plus attachant de nature.

— Eh bien, Freddy, venez-vous ? cria Eva du fond du jardin.

L'après-midi était radieuse. Un soleil pas trop chaud dorait les lointaines collines des bords de la Tamise, la lande était pourpre de bruyères et jaune de genêts, des alouettes lançaient des trilles éperdues dans l'azur sans fond.

Tout à l'enchantement du paysage et de son amour, Freddy Mallems oublia la valse *Sehnsucht*.

La réception de Mr. Becks fut cordiale, mais Freddy dut faire un effort pour s'intéresser à des collections très quelconques d'insectes et à de vagues herbiers d'écolier.

Seule Miss Gabrow, par politesse sans doute, demanda des explications, exigea des détails et laissa même son fiancé s'amuser à taquiner les cyprins de la minuscule pièce d'eau du jardin tandis qu'elle suivait attentivement le cours d'entomologie que lui faisait Mr. Becks.

Mais le chef du personnel de Coney et Buchanan eut la délicatesse de ne pas trop retenir deux jeunes fiancés devant des plantes desséchées et des insectes morts. Après une tasse de thé excellent et une tranche de gâteau non moins bon, il congédia ses hôtes avec une franche cordialité :

— Ce n'est pas moi qui volerai le temps que vous devez à vos projets d'avenir, dit-il. Allez maintenant, je suis content d'avoir pris contact avec votre jeunesse ; à cela se bornera mon égoïsme. Bonnes vacances !

— C'est un meilleur type que je ne croyais, dit Freddy comme ils retournaient à travers champs.

— Les gens au travail et au repos diffèrent essentiellement, répondit Eva. Mr. Becks est un homme charmant et de remarquable culture ; pourtant, au bureau, il est rogne et d'esprit tatillon.

Bien que l'après-midi fût relativement avancé, le soleil dardait la lande de feu et les jeunes gens firent diligence pour gagner le couvert. À deux milles de Suttonhill coule la Greeny, un petit affluent de la Tamise qui serpente à travers un paysage adorable et très boisé.

— Nous irons à la caverne de Prométhée, dit Freddy.

— Quel est ce site mythologique ?

— C'est une belle grotte dans un lieu fort sauvage ; les rochers y

ont des formes curieuses. Dans l'une d'elles, un gentleman a essayé de reconnaître une figure de Prométhée enchaîné à son roc et attendant le supplice de l'aigle.

Comme ils débouchaient dans la clairière où s'ouvrait la grotte, Freddy poussa un cri de déception.

— Il y a déjà du monde... ah ! ces automobilistes sont vraiment les punaises du paysage !

— Oh, ajouta-t-il, je crois reconnaître cette magnifique Pontiac.

Il montra du doigt une longue et élégante voiture, abandonnée par ses occupants et dissimulée sous la verdure frissonnante d'un saule pleureur.

— Mais c'est la machine de Mr. Binkslop !

Les lèvres d'Eva Gabrow se pincèrent.

— Dans ce cas, Miss Leyroyd n'est pas loin, dit-elle.

Comme pour lui donner raison, une voix joyeuse éclata dans les hauteurs :

— Ohé ! les amoureux, venez donc nous rejoindre près de l'auto, nous avons du champagne dans la malle !

Freddy leva les yeux et vit la pétillante Jenny Leyroyd descendre quatre à quatre la pente d'une verdoyante colline, suivie à une allure plus prudente par un gros gentleman à la mine imposante.

— Je vous présente Mr. Jedodah Binkslop, dit-elle quand elle eut rejoint les fiancés. Savez-vous que nous sommes, lui et moi, logés à votre enseigne, mes petits agneaux ?

— Qu'est-ce à dire ? demanda Freddy.

— C'est bien simple : hier soir, j'ai dit à Jedodah : « Mon ami, on m'a donné mes huit jours comme à une servante qui a laissé brûler son rôti. Je suis donc sur le pavé de Londres, le plus sale et le plus vilain pavé du monde, n'est-ce pas vrai ? Alors, je me demande ce qu'il me restera à faire quand j'aurai dépensé mon dernier salaire à m'acheter un petit chapeau vert d'eau. »

« Devenir chorus-girl dans un beuglant de Drury Lane, cela m'irait comme un gant, si je savais chanter, mais je n'ai aucun talent, si ce n'est que je sais imiter le chant de la grenouille et le cri de l'alouette.

— Pardon, c'est le contraire, chère amie, intervint gravement le gros Mr. Binkslop.

— Vous voyez, j'ai encore moins de qualités que je ne croyais... il ne me reste qu'à me jeter dans la Tamise du haut de Tower-Bridge.

— Vous plongez très bien et vous nagez également très bien, Jenny, déclara son adorateur.

— C'est bien ma chance, allez ! Alors je répétais tout le temps : Que faire ! Que faire ! À la fin, Jedodah a eu une idée, ce qui ne lui arrive pas tous les jours, mais quand il en a une...

— Elle est très bonne ! décida Mr. Binkslop.

— Il a dit : « Il faut m'épouser, Miss Jenny Leyroyd. »

« À quoi j'ai répondu : « Vraiment ? Je n'avais jamais songé à cela, mais cela peut se faire puisque je suis veuve et lui célibataire. »

— Pardon, c'est le contraire, Jenny !

— Sans doute, sans doute, mais cela revient au même. Ainsi nous sommes fiancés et, demain, nous demanderons notre licence de mariage.

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur ! dit chaleureusement Freddy Mallems.

— Nous en aurons beaucoup ! opina Mr. Binkslop.

— Sûr et certain, renchérit Miss Leyroyd, car Jedodah possède une auto, un yacht, une maison de campagne, un Brougham avec poneys et trois chiens de chasse, sans oublier son compte en banque.

— Oh oui, approuva le gros gentleman, il ne faut pas oublier le compte en banque, Jenny, ni l'usine.

— C'est encore vrai, s'exclama la blonde enfant, il a une usine, mon Jedodah, mais elle sent si franchement mauvais que je m'en passerais volontiers.

— Non ! fit Mr. Binkslop avec énergie, c'est une bonne usine, elle rapporte beaucoup d'argent.

Il indiqua du doigt une direction sud-ouest.

— Si vous sortez de la forêt par là, vous pouvez voir ses cheminées.

— Diable ! s'écria Freddy, dans ce cas, ce sont les fabriques de la mort subite comme on les appelle dans la contrée.

— Oui, approuva vivement Mr. Binkslop, elles travaillent pour le compte de l'État, pour le Département de la Guerre. C'est ce qui fait que vous vous trouvez ici dans une zone interdite.

— Seigneur, vous allez nous en expulser ! gémit comiquement Freddy Mallems.

— Non... je vous donne l'autorisation de circuler.

— Pourquoi les promeneurs ne peuvent-ils pas courir librement dans ces bois ? demanda Jenny devenue agressive.

— C'est défendu à cause des espions, ma chère amie. Mon usine fabrique pour l'armée anglaise, des gaz et des matières dangereuses.

— Finissez de parler de ces horreurs, Jedodah, s'écria Jenny Leyroyd, alors que nous avons du champagne qui n'est ni asphyxiant ni dangereux !

Eva Gabrow n'avait pas desserré les dents et semblait s'intéresser davantage aux évolutions d'un couple de pies grièches qu'à la conversation. Jenny fouilla dans la malle de l'auto, en tira une nappe, un seau à glace, des coupes et des bouteilles de champagne et invita

ses invités à s'asseoir sur l'herbe.

— À notre bonheur ! Au bel avenir !

Les bouchons s'envolèrent et la généreuse boisson pétilla dans les verres. Mr. Binkslop semblait préoccupé. Sans doute, une nouvelle et excellente idée essayait-elle de se faire jour dans son esprit.

Jenny le regardait de côté et retenait difficilement une envie de rire.

Tout à coup, le gros homme lui jeta un regard de reproche.

— Allons, Jenny... commencez donc !

Miss Leyroyd laissa fuser un joli rire clair et consentit enfin à redevenir sérieuse.

— Monsieur Mallems, dit-elle, savez-vous que nous vous cherchions, Jedodah et moi ?

— Oui, approuva vivement Mr. Binkslop, on vous cherchait, monsieur Mallems.

— Nous savions que vous passiez vos vacances chez votre tante Millycent, qui est donc en quelque sorte notre voisine ou plutôt celle de mon fiancé.

Satisfait de cette entrée en matière, le gros usinier fit signe qu'il voulait parler à son tour.

— Miss Leyroyd, qui sera demain Mrs. Binkslop s'il plaît à Dieu, dit-il, m'a parlé de vous et quand j'ai entendu votre nom je me suis dit : Je connais ce nom... je le connais très bien.

Il fit une pause et regarda le jeune homme avec intérêt.

— Votre oncle, le major Heribert Mallems, était une personnalité remarquable, jeune homme !

— Oh ! vous avez connu ce cher oncle ? s'exclama Freddy.

— Oui, et j'avais beaucoup d'estime pour lui. Je lui ai fait des offres avantageuses pour le faire entrer dans mon usine. Il a refusé, disant que ses expériences n'étaient pas achevées, mais qu'à leur aboutissement, il examinerait ma proposition.

« Hélas... il est mort avant, acheva tristement Mr. Binkslop.

— Eh bien ! c'est tout ce que vous avez à dire à Mr. Mallems ? s'écria Miss Leyroyd.

De nouveau, le visage du gros homme exprima l'embarras.

— Je parlerai à sa place, dit Jenny, car ce matin nous avons pris une décision, tous les deux. Jedodah estime qu'il est idiot de voir le neveu du major Mallems, qui a des grades et des diplômes, passer son temps chez Coney et Buchanan pour trente-six shillings par semaine.

— Justes dieux, trente-six shillings ! s'écria Mr. Binkslop, c'est à peine le prix d'une de ces bouteilles de champagne.

— Aussi ne puis-je en boire tous les samedis, déclara joyeusement Freddy.

— Et, continua la jeune fille, il vous fait la même proposition qu'il fit un jour à votre oncle : voulez-vous entrer à son service dans ses usines ?

Freddy jeta un regard éberlué autour de lui, tant la proposition était inattendue ; il chercha les yeux de sa fiancée pour y lire son avis, mais Miss Gabrow les tenait fixés sur le sol.

— Nous en reparlerons, dit-il, j'ai huit jours de congé devant moi et je compte les vivre sans autre pensée que celle d'un délassement complet.

— Bien, bien, approuva Mr. Binkslop, mais j'espère que vous ne retournerez pas chez Coney Buchanan.

Avec une délicatesse que l'on aurait pas attendu de cet homme épais, l'usinier détourna la conversation et attira l'attention sur le paysage.

— Depuis des années je lutte pour maintenir ce site, dit-il. Jusqu'ici j'y suis parvenu, mais je ne sais si je pourrai continuer à le faire.

Mr. Binkslop sourit et mit son doigt sur ses lèvres.

— Chut... secret d'État, mais je crois qu'en votre faveur je puis commettre une indiscretion. Mes usines sont bâties expressément dans un endroit proche de terrains d'où l'on extrait les matières nécessaires à leur fonctionnement.

Il indiqua la grotte qui bâillait dans l'ombre verte :

— Ici, il y a des gisements exceptionnels qu'il nous faudra exploiter un jour ou l'autre.

— Ah ! murmura Freddy, l'image de Prométhée tient du présage : le pauvre dieu enchaîné, c'est la terre, et l'aigle qui va lui fouiller les entrailles, c'est l'homme !

— Eh ! eh ! fit Mr. Binkslop en riant, voilà qui n'est pas si mal trouvé. Mais je ne sais si c'était là l'idée du bonhomme qui voulait absolument voir cette figure dans le haut de la roche, alors que d'autres et moi-même n'y voyons tout juste que des pierres. D'ailleurs, c'était une sorte de maniaque qui habitait, il y a des années, le petit Rainbow-Cottage et y passait son temps à jouer du piano. Il faisait de cet endroit son lieu préféré de pèlerinage jusqu'au jour où il devint zone interdite.

— À l'avenir !

Le crépuscule tournait déjà à la nuit quand Freddy, se souvenant de la promesse faite à la tante Milly, se leva et prit congé de ses nouveaux amis.

Mr. Binkslop tint à reconduire les fiancés jusqu'à leur porte et l'on se sépara en se souhaitant un prompt au revoir.

Comme Freddy voulait entrer, Eva le retint.

— Vous avez raison, Fred, dit-elle, de ne vouloir penser à autre chose qu'à nos vacances pendant la huitaine à venir, aussi me garderai-je bien d'influencer, en quelque manière que ce soit, votre future décision.

— Ma chère Eva ! s'écria le jeune homme, vous ne semblez pas du tout contente de l'heureux changement que la proposition de l'honnête Mr. Binkslop peut apporter à notre existence.

— Il ne s'agit pas de cela, riposta Eva dont les joues se couvrirent d'un sombre incarnat, il s'agit de Miss Leyroyd.

Elle respira longuement :

— Je suis jalouse, murmura-t-elle.

— Jalouse... du magnifique avenir que lui fera son mari ?

— Peuh... pour ma part, elle peut épouser un maharadjah et tous ses trésors avec lui... je suis jalouse d'elle, parce qu'elle est jolie et... et... sa voix s'étrangla...

— Et qu'elle vous aime, Freddy Mallems !

3. Le terrible réveil

La semaine se passa sans autre anicroche.

Le mardi, Mrs. Mallems, Freddy et Eva Gabrow reçurent une lettre de faire-part du mariage de Mr. Jedodah Binkslop et de Miss Jenny Leyroyd.

— Ils n'ont pas perdu de temps, eux, murmura Freddy avec regret, mais Eva ne lui répondit pas.

Le samedi soir, ils prirent le thé dans le jardin, malgré les protestations de tante Milly qui n'aimait pas l'obscurité.

Pour la première fois, Eva insista pour faire à sa mode : au contraire de tante Milly, elle adorait l'heure incertaine où le jour s'achève et la nuit commence.

Ils restèrent assis près de la table, dans leurs fauteuils de rotin, jusqu'au moment où leurs visages ne furent plus que de vagues taches pâles dans les ténèbres.

— Encore une tasse de thé ! proposa joyeusement Eva et je vous rends à la clarté crue de vos lampes de 120 watts.

Ils se séparèrent bientôt pour se mettre au lit, tante Millycent se déclarant très lasse.

— Embrasse-moi, Freddy... embrasse-moi très fort, demanda Eva au moment où son fiancé la quittait sur le seuil de sa chambre.

— Tu n'es pas malade au moins ? questionna-t-il inquiet.

— Non, pas le moins du monde. Bonne nuit, mon Fred... tu sais, je t'aime bien.

— Elle est un peu nerveuse, se dit le jeune homme, c'est sans doute la fin des vacances qui la rend comme cela. Mon Dieu, qu'ai-je à bâiller ainsi ?

*

— Il revient de loin, celui-là !

Freddy Mallems se demanda qui pouvait parler de la sorte dans sa chambre et il ouvrit les yeux.

Il les referma aussitôt, pris de vertige : des formes rapides et saugrenues voltigeaient autour de lui.

— J'ai dû mal dormir, se dit-il, je ne me suis jamais senti aussi

las !

La voix répéta :

— Il ne sera pas nécessaire de lui faire encore des piqûres.

Pour le coup, Freddy ouvrit les yeux tout grands, avec la ferme volonté de les garder ainsi.

Il vit une grande clarté blanche et, comme à travers un brouillard, des visages inconnus.

La lumière blessa ses yeux et il dut les refermer ; une autre voix demanda :

— Croyez-vous que je pourrai l'interroger aujourd'hui ?

— Sans doute, monsieur Dickson, fut la réponse, en de pareils cas, une fois le danger écarté, la guérison est prompte et les facultés se remettent à fonctionner normalement.

Monsieur Dickson !

Ce nom frappa Freddy Mallems et il refit un effort.

Cette fois-ci, il réussit à garder les yeux ouverts et il vit son entourage.

Il était couché dans un lit qui n'était pas le sien, très blanc, très propre, et très net. La chambre non plus n'était pas la sienne, mais celle d'une clinique très bien tenue.

Deux infirmières marchaient d'un pas feutré, tandis qu'à son chevet, assis sur des chaises basses, deux gentlemen conversaient.

Freddy avait bien entendu le nom, car il reconnut immédiatement le visage maigre et dur où brillait le regard clair des yeux gris.

C'était Harry Dickson, le détective.

— Bonjour, monsieur Mallems, comment vous sentez-vous ?

— Bien, merci, murmura le jeune homme, pourrais-je savoir ce qui m'est arrivé... où sont tante Milly et Eva ?

Harry Dickson fit un geste discret de la tête.

— Estimez-vous, docteur, que je puisse mettre Mr. Mallems au courant des événements passés ?

— Oui, monsieur Dickson ; si toutefois vous remarquez que l'émotion est trop considérable...

Bien que le médecin eût parlé très doucement, Freddy Mallems avait entendu.

— Je crains que vous n'ayez des choses fâcheuses à m'apprendre, dit-il. Voyons... j'ai souhaité le bonsoir à tante Milly, puis à ma fiancée, Miss Gabrow, ensuite j'ai ressenti un violent besoin de dormir...

— Ensuite ? demanda le docteur.

Le jeune homme secoua lentement la tête.

— Rien... j'ai dormi... je n'ai même pas rêvé.

— Combien de temps pensez-vous avoir dormi, monsieur

Mallems ?

Les regards de Freddy tombèrent sur une main blanche et maigre, presque squelettique, posée sur la couverture et il découvrit avec stupeur qu'il voyait sa propre main.

— Ce n'est pas possible ! s'écria-t-il.

— Il y a six semaines, monsieur Mallems !

Fred gémit et ferma les yeux, puis il fit un nouvel effort pour se souvenir, mais tout était ombre et silence dans sa mémoire.

— Rien, je ne sais rien, se lamenta-t-il, où est Eva ?

Une des infirmières lui tendit un grand verre de cordial qu'il but d'un trait.

Une bonne chaleur coula dans ses veines et il retrouva sur l'heure un peu de forces.

— Pourquoi Harry Dickson est-il ici ? demanda-t-il faiblement.

Le détective le regarda avec bonté et prit sa main dans les siennes.

— Il faudra faire appel à toute votre énergie, monsieur Mallems, vous sentir homme devant les adversités qui vous ont accablé et dont je me fais le triste rapporteur auprès de vous, dit-il doucement.

— Tante Millycent ?

Harry Dickson approuva d'un geste lent de la tête.

— C'est très grave, mon jeune ami, si elle avait eu votre âge et votre vigueur, elle serait en ce moment, comme vous, en bonne voie de guérison.

— Morte ? gémit Freddy.

Pour toute réponse, le détective lui serra la main.

— Soyez courageux, ingénieur Mallems... Freddy n'était pas habitué à s'entendre appeler par son titre et il en ressentit un vague orgueil.

— Je fais appel à votre courage, continua le détective, car il vous le faudra pour venger la pauvre chère dame.

— Venger ? s'écria Freddy alors...

Il jeta un regard perdu sur ceux qui l'entouraient.

— Alors, qu'est-il arrivé à ma pauvre tante ?

Il lui sembla que Harry Dickson lui-même hésitait.

— Je vous en supplie, monsieur Dickson, je puis tout entendre, mais ne me laissez pas dans cette atroce incertitude.

— Soit, répondit le détective, j'aime mieux cela, monsieur Mallems. Je vous ai dit tout à l'heure que si votre tante avait eu votre âge et votre vigueur...

— Elle serait en bonne voie de guérison ?

— Oui, j'ai dit cela... mais il n'en est pas ainsi. J'ai voulu arriver en pente douce, comprenez-vous ? Mrs. Heribert Mallems est morte...

assassinée.

Freddy gémit et sa tête retomba sur l'oreiller. Déjà le médecin s'approchait, mais le jeune homme, reprenant ses esprits, fit comprendre par un signe qu'il se sentait assez solide pour continuer à écouter le récit du détective.

— Comment ? demanda-t-il d'une voix plus ferme.

Harry Dickson ne répondit pas tout de suite à cette question, mais en posa une lui-même :

— Quels sont vos derniers souvenirs ?

Freddy se recueillit, puis se mit à parler lentement au fil des images qu'il évoquait :

— Eva m'a dit : « Encore une tasse de thé et je vous rends à la clarté de vos 120 watts ! »

« Il faisait sombre... tante Milly était fatiguée et elle avait surtout hâte de barricader la maison comme elle le faisait toujours.

« Elle nous a souhaité le bonsoir dans le hall et elle est montée dans sa chambre en brandissant l'énorme trousseau de clefs comme elle le faisait toujours.

« Eva m'a accompagné jusqu'à la porte de ma chambre.

« J'étais très fatigué, j'avais beaucoup de peine à réprimer mes bâillements.

« Eva a dit : « Embrasse-moi très fort. »

« Elle tremblait et je lui ai demandé si elle ne se sentait pas bien.

« Non, a-t-elle dit, je t'aime bien. »

« J'ai fermé ma porte et je me suis dévêtu à la hâte, je tombais littéralement de sommeil...

« Et puis... je me suis réveillé ici... près de vous.

— Bon, dit le détective en se tournant vers le médecin, votre confrère Miller n'est pas encore là ?

— Il vient d'arriver et le voici qui monte quatre à quatre les escaliers.

La porte s'ouvrit et une petite trombe humaine roula dans la chambre : c'était le petit et trépidant médecin légiste Miller, le collaborateur fort estimé, mais très original, du détective.

— Réveillé ! jubila le Dr Miller, enfin nous allons savoir... savez-vous qu'il a réellement bonne mine, votre mort-vivant ?

— Mort-vivant ? demanda Freddy.

C'est à peine si Miller ne battait pas des mains.

— Les symptômes... les véritables ! By Jove, c'est d'un pur classique : quarante-huit heures d'état quasi cadavérique, puis reprise normale de toutes les fonctions, celles du cerveau excepté, c'est-à-dire léthargie complète et par conséquent affaiblissement général mais non mortel.

« Réveil au bout de cinq à six semaines avec lucidité complète de l'esprit.

« Ce jeune homme ira se promener dans la rue et boira son cocktail d'ici huit jours, voilà ce que je dis.

Harry Dickson approuva du lent signe de tête qui lui était familier.

— On s'est donc bien servi, pour droguer Mr. Mallems, de la mystérieuse substance dont vous avez parlé dès les premiers jours, docteur Miller ?

— Je donnerais six mois de mes honoraires pour en posséder un quart de gramme, affirma le petit médecin, et même alors, ce ne serait qu'un prix ridiculement bas. Je pense en effet qu'il n'en existe pas dix grammes dans le monde entier.

— Et où donc dans le monde ?

Miller plissa malicieusement les yeux.

— Je pense bien que je pourrais vous donner l'adresse sans me tromper de beaucoup. Il se trouve, en effet, quelque part sur la vaste terre, une sorte d'enfer où des créatures exécrables, valant moins que les démons, si c'est possible, fabriquent tout ce qui hâte la fin des hommes, c'est-à-dire le poison sous toutes ses formes.

Freddy Mallems vit le détective faire un signe imperceptible qui mit fin tout à coup, à la loquacité du médecin légiste.

— Donc, ingénieur Mallems, vous voilà endormi, continua brusquement Dickson.

« Vous avez été drogué et d'une manière peu ordinaire. Vous l'apprendrez bientôt. Vous avez bu du thé que vous a servi Miss Gabrow...

— Oui, murmura faiblement le jeune homme.

— En a-t-elle servi également à votre tante ?

— Non, je ne le crois pas.

— Soyez-en certain. Pendant la nuit, quelqu'un a débarricadé une des portes et un homme est entré.

« Cet homme avait l'intention de vous supprimer, mais quand il vous a vu étendu sans mouvement, le corps se refroidissant déjà et présentant toutes les apparences d'une mort récente due à un empoisonnement, il ne s'est pas servi de son poignard.

— Hein, si je comprends bien... cria Freddy.

— Ne vous hâtez pas de comprendre, je reprends mon récit : alors, cet homme se dirigea vers la chambre de Mrs. Millycent Mallems, il la réveilla... il l'obligea à l'accompagner dans le laboratoire de feu son mari et à lui montrer une certaine cachette dont elle était seule à connaître le secret. La pauvre femme obéit et le bandit emporta ce qui l'intéressait. Cela fait, il poignarda votre tante

qui tomba foudroyée...

— Grands dieux ! hurla Freddy en se voilant la face, mais pourquoi ne m'a-t-on pas tué moi aussi ?

— Quelqu'un a voulu, malgré tout, vous sauver la vie.

Un silence tomba. Freddy Mallems hésitait encore avant de prononcer un nom.

Harry Dickson reprit, le front sombre, les lèvres pincées :

— Hélas, l'Angleterre est souvent injuste pour ses enfants les plus méritants et le major Héribert Mallems était de ceux-là. Il n'y avait qu'un homme en Grande-Bretagne à savoir que la découverte de l'ancien médecin militaire était d'une réelle, disons surtout d'une terrible valeur. Cet homme avait insisté, depuis des années, auprès de votre tante pour qu'elle lui vende le secret qu'il la savait détenir.

« Et la pauvre femme allait s'y résoudre, malgré la promesse solennelle faite à son mari mourant, pour...

La voix du détective s'étrangla quelque peu.

— Pour doter son neveu Freddy qui allait se marier !

— Tante ! Pauvre chère tante Milly ! sanglota Freddy.

— Cet homme, continua Harry Dickson, c'était Jedodah Binkslop...

— Binkslop... le fiancé de Jenny Leyroyd ! s'écria Freddy, alors, il serait... mais non, ce n'est pas possible.

— Ne vous hâtez pas de juger, dit doucement le détective, voici quelqu'un qui désire vous parler.

Une infirmière ouvrait la porte pour livrer passage à une jeune femme, vêtue de noir, qui s'élança vers le lit du malade et s'effondra toute en larmes.

— Jenny ! s'écria Freddy.

— Mrs. veuve Binkslop, rectifia Harry Dickson.

— Veuve ! gémit la jeune femme, oh, Freddy... dire que j'ai été mariée exactement douze heures !

— Comment ! Binkslop est mort ?

— Il est mort, monsieur Mallems, continua le détective, de la même main criminelle qui tua votre tante.

— Oh, ma raison s'égare, se lamenta le malade.

— Pourtant, il faudra continuer à surmonter votre juste émotion, monsieur Mallems. Il nous faudra bientôt agir et nous aurons besoin de vous.

« Les assassins ont dû craindre que Mr. Binkslop puisse fournir des données assez précises, non seulement sur eux-mêmes mais sur le secret de feu Heribert Mallems. Ils ont abattu le pauvre usinier au moment où il ouvrait son coffre-fort, sans toutefois y trouver ce qu'ils cherchaient.

« Mais, grâce à ce qui reste des notes de feu votre oncle ainsi qu'à un petit carnet personnel de Mr. Binkslop, nous avons pu connaître à peu près l'exacte nature de ce secret.

Harry Dickson se redressa, ses yeux lancèrent des éclairs.

— Il ne faut pas que les criminels puissent tirer le moindre bénéfice de leurs forfaits !

Jenny Binkslop essuya ses yeux gonflés de pleurs.

— Oui, mon cher Freddy, vous m'avez quittée pauvre, heureuse et fiancée ; vous me retrouvez riche, veuve et malheureuse comme les pierres.

« Ce pauvre Jedodah ! C'est comme s'il avait eu le pressentiment de sa fin prochaine. Nous nous sommes mariés simplement, comme de tout petits bourgeois, et, à peine sortis de l'église, Jedodah m'a conduite chez son notaire pour m'instituer sa légataire universelle.

« Nous devons partir le soir pour la Suisse, mais il s'est souvenu d'une recommandation importante à faire au chef de son personnel.

« Notre voyage fut retardé de vingt-quatre heures. Nous retournâmes à Suttonhill...

— À ce moment, l'assassinat de votre tante n'était pas découvert, dit Harry Dickson.

— Mon mari consulta sa montre et dit : il est possible que nous puissions encore prendre le train de nuit pour Douvres. Je me dépêche, ma chérie.

Il tarda un peu... et puis, j'ai entendu crier des hommes : on avait découvert son cadavre !

Elle mit la main sur l'épaule de son ami :

— C'est moi qui ai chargé Mr. Dickson de s'occuper de cette affaire. Je veux que Jedodah soit vengé !

— Depuis, le Département de la Guerre a fait comme Mrs. Binkslop, dit le détective en souriant, et je n'attendais que votre réveil pour vous demander de m'aider, monsieur Mallems.

Freddy lui tendit les deux mains.

— Vous avez dit tout à l'heure, monsieur Dickson, que quelqu'un a voulu, malgré tout, me sauver la vie.

— Eva Gabrow, répondit le détective.

Freddy ferma les yeux.

— Il y a longtemps que j'ai compris, murmura-t-il.

— Elle ne figurait pas sur la liste des espionnes qui infestent notre trop hospitalier pays, dit durement Harry Dickson. Ce que j'ai pu rugir contre les préposés de la brigade spéciale de Downing Street, pour n'avoir pas mieux tenu à l'œil le sieur Becks de chez Coney et Buchanan !

— Comment Becks lui aussi ?

— De son vrai nom, Freiherr Bartek von Guggenheim, espion redoutable et madré, doublé d'un impitoyable assassin, condamné deux fois à mort par contumace en Angleterre.

Harry Dickson serra les poings.

— Vous entendez ? Il me faut le Freiherr Bartek von Guggenheim afin de le faire accrocher à la potence de Newgate, même si je dois aller le chercher à Berlin même ! ! Cela et autre chose encore !

— Je pense, dit rêveusement le Dr. Miller, que je connais son adresse.

Et pour la deuxième fois, Freddy Mallems vit Harry Dickson faire au petit docteur le signe de tenir sa langue.

— Quand Monsieur Mallems sera-t-il complètement rétabli ? demanda le détective.

— Dans huit jours, il sera frais et dispos comme vous et moi, affirma le médecin légiste.

— Dans huit jours, rendez-vous chez moi, dans Baker Street, conclut Dickson.

— Et pendant ces huit jours, c'est moi qui le soignerai, décida Jenny Binkslop.

4. Son Excellence

— Schwertfeger ?

— Présent !

— Storch ?

— Présent !

— Fleischeter ?

— Présent !

La voix de l'appelant était dure et hargneuse, celles des répondants à l'appel monocordes et infiniment lasses.

Entre deux hautes murailles de ciment gris, une horde, dont la couleur se confondait presque avec celle de ces murs, s'avancait à la file indienne sous le regard sévère des surveillants en uniforme.

— Salle A, par file à gauche... Salle B, par file à droite... Salle C, par file à gauche !

Et ainsi retentirent les commandements jusqu'au moment où le couloir, entre les interminables parois de pierre unie, fût entièrement vide.

Un mégaphone invisible lança :

— Deux entrants pour les cubes !

Le surveillant, appeleur de noms, salua une présence invisible et tourna ses regards vers le fond de la cour où le couloir faisait un angle droit entre diverses bâtisses cubiques.

Deux hommes tournèrent bientôt le coin et s'avancèrent vers lui.

Ils portaient des vêtements de cuir bouilli et leur tête était serrée dans de petites calottes noires.

— Vos cartes horaires ?

Sans dire un mot, les arrivants tendirent deux carrés de carton que le surveillant examina attentivement.

— Strelinski ?

— C'est moi, dit le plus jeune.

— Et Dallmeyer... c'est bien. Vous connaissez votre ouvrage. Il est neuf heures. Il vous est interdit de quitter la cour des cubes avant onze heures. Pendant ce temps, vous en êtes les maîtres. Nul n'a le droit d'y circuler sans s'être fait annoncer par la sonnerie. Vous avez, dans le cas contraire, le droit de vous servir de vos armes contre lui.

Un signal retentit.

— Voici l'ordre qui me commande de quitter la cour. Moi-même, je n'ai pas le droit d'y venir entre les heures indiquées.

Alors qu'il avait regardé, avec mépris et hauteur, les ouvriers qui s'étaient égaillés dans les ateliers du fond de l'allée, le gardien-surveillant salua les deux nouveaux venus, qui répondirent brièvement à son salut.

Des portes de tôle grincèrent et modifièrent l'aspect initial de l'endroit : la cour s'était rapetissée, et s'enfermait entre des murs sans fenêtres sur lesquels couraient les signes traditionnels du danger de mort : le crâne et les tibias croisés.

— Venez, dit le plus âgé, en faisant signe à son compagnon de le suivre. À leur droite, dans les murs de ciment épais de plus d'un mètre, bâillait une mince ouverture. Une salle basse et nue, éclairée par des lampes à mercure imitant la clarté du jour, s'ouvrait au fond d'un boyau.

Sur un tableau de marbre noir, entre deux séries d'appareils enregistreurs, frissonnaient des lampes-témoins aux filaments à peine rouges.

Devant l'une des parois courait une table de marbre, allongée mais étroite, et, traversée dans toute sa longueur par une fine rigole d'eau courante.

Deux escabeaux d'acier lui faisaient face et formaient l'unique ameublement.

— Il nous est permis de fumer dans les cubes, dit celui qui avait répondu au nom de Dallmeyer en allumant une petite pipe de terre noire, et je vous conseille d'en faire autant.

La fumée monta au plafond et y fut avalée par un aspirateur.

Dallmeyer ne s'occupa plus de son compagnon, mais, s'installant devant la table de marbre, préleva quelques éprouvettes d'eau de la rigole.

Pendant quelques minutes il fit usage de certains réactifs et enfin d'un appareil ressemblant à un électrophone ; des étincelles mauves crépitèrent. Une petite lampe ronde s'alluma au milieu d'un disque d'ébonite et Dallmeyer décrocha un cornet acoustique.

— L'eau est pure... attendez dix minutes avant d'envoyer le premier résultat.

Presque aussitôt, l'eau cessa de couler dans la rigole.

L'homme disposa quelques appareils et consulta sa montre : l'eau se remit à couler, puis l'œil électrique s'alluma de nouveau.

— La composition de l'eau est altérée, dit brièvement Dallmeyer.

À l'autre bout du fil, une parole d'approbation dut être prononcée car il répondit de la même voix maussade et lasse :

— Je vous remercie... envoyez le deuxième résultat.

Peu après il signala :

— Altération plus profonde. Continuez à envoyer...

— ...

— Il n'y a pas de troisième résultat. C'est peu. Reprenez le premier.

Il en fut ainsi pendant les deux heures. Seul Dallmeyer travaillait, tandis que son compagnon suivait attentivement ses travaux du regard.

Enfin, une sonnerie se fit entendre dans la cour.

— Quelqu'un s'annonce !

Des pas rapides retentirent sur le dallage sonore de l'extérieur et un homme très gros, au crâne rose et chauve, entra en se frottant les mains.

— Herr Direktor ! fit Dallmeyer en faisant un imperceptible salut.

L'autre s'inclina à son tour.

— J'apprends que vous connaissez votre affaire, dit le directeur ; je ferai, aujourd'hui encore, mon rapport dans ce sens. Dans quelques minutes vous serez libres et vous pourrez vous retirer dans vos appartements qui sont prêts. L'Oberst vous recevra à trois heures. Je vous salue.

Dans la cour, Dallmeyer et Strelinski retrouvèrent le surveillant qui les salua et leur indiqua le chemin.

Ce chemin s'étirait par de longues rues étroites et s'engageait entre d'interminables murailles sans portes ni fenêtres, si ce n'est, de distance en distance, quelques minces fentes pratiquées dans l'épaisseur du ciment.

À la fin, deux soldats en feldgrau croisèrent l'arme en les voyant s'approcher d'une large porte de tôle rouge.

— Vos cartes horaires ?

— Les voici !

— Stimmt !

Les militaires rendirent les cartes et l'un d'eux lança un mot dans un porte-voix, qui clama presque aussitôt :

— Dallmeyer et Strelinski... laissez passer !

De l'autre côté de la porte de tôle, on entendit glisser des verrous et soudain le décor changea.

Un jardin à larges bougainvillées s'étendait, dans un spacieux enclos ceinturé de briques rouges. Dans des parterres carrés pointaient des œillets, tandis qu'ailleurs une pergola de bois vert se tapissait de roses du Bengale. Avec un mauvais goût manifeste, l'allée que suivaient les deux hommes était bordée d'asphodèles crissantes. Deux merles sautillaient dans l'herbe et c'était là l'unique manifestation de vie dans ce jardin sans grâce ni beauté.

Du fond de cette vallée, un domestique en sobre livrée venait au-devant des nouveaux venus.

— Je vous conduis à vos appartements, messieurs.

Il les précéda jusqu'à un perron de granit bleu, poussa une porte-tambour, les introduisit dans un hall blanc et nu comme un vestibule de clinique, et annonça à la cantonade :

— Chambres 18 et 20... Lift !

Lesdites chambres se trouvaient à l'étage.

Elles présentaient un certain confort, tout en n'offrant aucun superflu à leurs occupants. Une pièce, servant de salle à manger particulière, de salon et de fumoir, les joignait en trait d'union.

La table y était servie.

À peine Dallmeyer et Strelinski s'étaient-ils installés qu'un domestique apporta les plats.

Les mets étaient fort simples mais bons ; des carafes offraient de l'eau et un petit vin blanc.

Alors qu'il apportait le dessert, en l'occurrence une crème bavaroise d'aspect agréable mais particulièrement fade, le serveur déposa une carte sur la table.

Elle portait ces mots : Son Excellence vous recevra à trois heures.

Dallmeyer la glissa dans sa poche.

— On tient à nous le rappeler, dit-il.

Strelinski ouvrit la bouche pour répondre, mais son compagnon le fit taire d'un geste brusque ; en même temps il crayonna sur un bout de papier qu'il lui fourra sous le nez :

Il y a des microphones dans la chambre !

Le jeune homme approuva de la tête.

— J'ai la digestion difficile, dit-il à haute voix, et je ne suis pas encore habitué à ce régime, bien qu'il me rappelle en partie celui que nous avons adopté en Amérique.

— Ma mère patrie nous suit partout, même dans notre gourmandise ! dit l'autre en riant, allons donc faire un tour au jardin.

Ils suivirent pendant quelques minutes un triste boulingrin et s'arrêtèrent devant un petit parc de roses que Dallmeyer parut examiner en connaisseur.

— Ici, nous n'avons pas à craindre l'indiscrétion des appareils écouteurs, dit-il. Il faudra nous habituer à n'échanger chez nous que des banalités ou des paroles peu compromettantes. Ici, nous pouvons parler. Demain, nous pourrons le faire aux cubes si nous y retournons. J'ai avisé deux moteurs particulièrement bruyants qui brasseront nos mots avec l'air qu'ils remuent.

— Je trouve que cela a bien marché, monsieur Dickson, dit le jeune homme.

Son compagnon fronça les sourcils.

— Pas de noms, mon petit. Oubliez pour l'heure que je suis Dickson et vous Fred Mallems. Oui, cela a bien marché et trop bien à mon avis !

Dans une de ces îles farouches de la Baltique, dominées par la grande Rügen, se trouvait l'usine B.

Que de légendes avaient circulé sur ce triste îlot, mi-rocheux mi-marécageux, que l'Allemagne transforma, en quelques années, en une immense usine-forteresse. Berlin ne cachait à personne que l'on y fabriquait les gaz de guerre Blau et Gelb Kreuz, de tragique mémoire ; mais d'autres secrets devaient se cacher derrière les formidables murailles de ciment.

On savait que le personnel était uniquement volontaire et se recrutait le plus souvent dans les geôles d'Allemagne et parfois même d'ailleurs.

Un détenu à une longue peine, jouissant d'une bonne santé et surtout d'une solide intelligence ou ayant des connaissances scientifiques, voulait-il changer d'air et surtout jouir d'un certain confort ? Il faisait sa demande pour l'Usine B et il était rare qu'elle fût repoussée. Bien des jeunes ratés, à l'orée du désespoir et du suicide, vont enterrer leur peine dans les légions étrangères de France ou de Hollande ; mais s'ils ont un bon passé universitaire derrière le dos, quels que soient leurs péchés, ils peuvent continuer leur vie aux Usines B... qui sont la légion étrangère d'Allemagne.

Un matin, deux stowaway avaient débarqué à Hambourg d'un cargo américain ; la police du port les appréhenda aussitôt.

Ils exhibèrent des papiers en règle au nom de Hans Heinz Dallmeyer et de Paul Strelinski, germano-américains, citoyens de l'Union.

Quand le commissaire vit leurs grades et qualités il tiqua légèrement.

— Docteurs en sciences naturelles de l'Université d'Harvard, ingénieurs chimistes. Et vous, Dallmeyer vous avez travaillé aux usines de guerre de Pittsburg ! Que venez-vous faire en Europe ?

— On a eu des petites difficultés tous les deux, affirma Dallmeyer.

— Vous n'avez pas de moyens d'existence ?

— À vrai dire non, monsieur le commissaire.

— Je vous garde ! Mais comme vous êtes Allemands, vous serez bien traités en attendant que nous ayons d'autres nouvelles sur votre compte.

Ces nouvelles tardèrent un peu, puis arrivèrent, sans doute fort bonnes, car le commissaire se montra aimable et offrit de la bière à ses prisonniers.

— Vous êtes Dallmeyer de la section des gaz rouges à Pittsburg ? demanda-t-il.

— Comment savez-vous cela ? s'écria celui-ci vivement surpris.

— Nous savons tout. Qu'avez-vous sur la conscience... attention, ne mentez pas !

— Quelques faux dollars, très mal fabriqués pour commencer, avoua piteusement le prisonnier.

Le commissaire se mit à rire.

— À la bonne heure, vous êtes sincère au moins et je suppose que vous répondez pour votre compagnon.

— Nous sommes vaguement cousins et il m'a aidé quelque peu. Il est d'ailleurs bon chimiste, mais la chance et lui ne sont pas passés par la même porte.

— Nous vous en ouvrirons une autre.

Trois jours plus tard, les deux réprouvés passèrent un véritable examen devant quelques doktoren chauves et gras, puis, après un accord simple et bref, prirent la route de la Baltique...

— Je me demande, dit le jeune homme, ce que Son Excellence nous dira.

— Nous le saurons bientôt, car il n'est pas loin de trois heures...

Dallmeyer se pencha sur une vasque en ciment où luisait une eau tranquille qui refléta son visage comme un miroir.

Qui, dans cette figure ravagée, aurait reconnu celle du prestigieux détective ?

Car le masque de Dallmeyer était celui d'un homme meurtri par le vice et la misère, tandis que le visage de son jeune compagnon avait été rendu méconnaissable par une hideuse brûlure d'acide.

Il s'adressa un muet sourire en guise de compliment pour ce chef-d'œuvre de maquillage et entraîna son compagnon.

— Vous connaissez votre rôle, Freddy, celui d'un homme qui parle peu et difficilement, quant à moi, je prendrai la parole pour deux s'il le faut.

Un coup de gong retentit au loin et presque aussitôt un domestique en uniforme sombre tourna le coin de l'allée et leur fit signe.

— Je vous conduis auprès de Son Excellence !

Ils traversèrent le jardin presque au pas de gymnastique pour arriver bientôt auprès d'un large perron bas où veillait une sentinelle.

— Oberst ! jeta le domestique.

Il les précéda dans un hall, où toutes les lampes étaient allumées, et les confia à un autre valet qui semblait les attendre.

Un cartel piqua trois heures, comme ils se trouvaient devant une haute porte matelassée de vert, qui s'ouvrit sans bruit.

Au milieu d'un bureau, grand comme une salle de bal et nu comme une chambre d'hôpital, à l'exception de l'énorme table de travail, un homme les regardait venir.

Il portait un uniforme militaire sans éclat et fumait à petits coups un mince et long cigare blond ; ses yeux étonnamment pâles les observaient. Sans savoir pourquoi, ce regard remua profondément Freddy Mallems.

— Docteur Dallmeyer et docteur Strelinski, approchez.

Il n'y avait d'autre siège dans la pièce que celui occupé par l'Oberst, les visiteurs restèrent donc debout devant lui.

— Savez-vous que vous êtes condamnés par contumace aux États-Unis ? demanda l'officier.

— Non... nous avons fui et nous nous sommes sentis traqués comme des bêtes ; nous n'avons pas eu de journal en main depuis notre... départ de Pittsburg.

— Bien, cela concorde avec les renseignements que nous venons de recevoir par câble spécial.

Il souffla un jet de fumée odorante et fit une joyeuse grimace.

— Dallmeyer à perpétuité et Strelinski à vingt-cinq ans de travaux forcés.

— On m'a comblé, dit Dallmeyer. Il est vrai que j'ai un tout petit peu tiré sur un G-Man qui ne me voulait pas de bien.

— Ce n'est pas tout, continua triomphalement Son Excellence, savez-vous que nos amis les Anglais donneraient cher pour vous avoir en leur puissance ?

— Je ne me soucie pas de John Bull, grommela Dallmeyer.

— Par contre, il s'intéresse beaucoup à vous, mon ami, et cela pour faire de vous un champion de tred-mill. On est donc passé par l'Angleterre, monsieur Dallmeyer ?

— Euh... oui, il y a longtemps.

— Ne mentez pas, nous savons tout ! Il y a à peine quelques années que votre gouvernement vous a envoyé en mission aux usines Binkslop, où l'on paraît vous avoir gardé rancune...

— Hélas, Excellence, ce fut une stupide histoire. J'avais contracté de petites dettes au poker et j'avais emprunté un peu d'argent à un coffre-fort, qui avait été laissé ouvert par négligence. J'avais la ferme intention de remettre la petite somme, mais on ne m'en a pas laissé le temps, vrai de vrai.

L'Oberst tendit vers lui un doigt maigre et sec.

— Que faisiez-vous chez Binkslop ?

— Euh... euh... j'étais en mission.

— Mais encore ?

— Euh... comment dirai-je ? Il s'agissait de la mise au point d'une

formule sur laquelle l'Angleterre et les États-Unis voulaient s'entendre à cette époque. Cela portait un nom ridicule, dont je ne me souviens plus.

— Je veux aider votre mémoire... le Chlor ?

— Chlor ? Attendez... En effet, Excellence, c'est quelque chose de ce genre. Mais la formule était incomplète, cela je le sais très bien.

« Ah j'y suis : Chlorbot ! Mais le nom ne me dit rien.

— Bon, bon, vous êtes sincère, monsieur Dallmeyer et j'apprécie cette qualité. Et d'autres autant que moi. Vous avez travaillé ce matin aux cubes avec votre compagnon Strelinski et, à ce que disent les rapports, de manière à nous satisfaire. Continuez. Si vous vous montrez bons serviteurs, nous serons bons maîtres, sinon... vous me comprenez ?

Dallmeyer s'inclina.

— Avez-vous quelque chose à me demander ?

— Non, Excellence, c'est-à-dire si... Aux repas, le dessert ne s'accompagne-t-il jamais d'un peu de... brandy ou de cognac ?

L'Oberst partit d'un éclat de rire bruyant.

— Bien, Dallmeyer, maintenant je ne doute plus de vous, mon garçon ! Aha ! vous voulez du cognac ? Mais vous en aurez, mon ami, et du meilleur, à condition que cela ne nuise pas à votre travail !

Dallmeyer poussa un gloussement de plaisir.

— Nous sommes ici au paradis, s'exclama-t-il, et puis, je vais enfin pouvoir être désagréable aux English.

— Mais comment donc ! Ne vous gênez pas à cet égard ! s'écria Son Excellence. Allons, mes garçons, assez bavardé. Au travail. Si je suis content de vous, et je suis certain que je le serai, je vous traiterai en amis et, dès dimanche, je vous inviterai à ma table. Il y aura du cognac, Dallmeyer, de la fine Napoléon encore !

— La présidence des États-Unis ne me dit plus rien, affirma le scélérat.

Sur un geste de bonne humeur, l'Oberst les congédia.

Ils retournèrent aux cubes.

Dans le triste après-midi brumeux, l'Usine B grondait, soupirait, trépидait de ses milliers d'organes invisibles. De dix en dix minutes, on entendait derrière les murailles les appels des sentinelles se relayant.

— Monsieur Dickson, dit Freddy Mallems en déposant une éprouvette remplie d'un liquide visqueux, les yeux de l'Oberst ne vous rappellent-ils rien ?

— Non, peut-être ceux d'un poulpe.

Freddy secoua la tête.

— Ce n'est pas cela, soupira-t-il.

Harry Dickson bourra sa pipe d'un rude tabac américain.

— Je rends hommage aux services des renseignements truqués de l'Intelligence Service, dit-il, nous jouons sur du velours pour le moment.

Sur le coup de six heures, on les délivra et ils retrouvèrent leur chambre et la table servie.

Un carafon de fine champagne flanquait le couvert de Dallmeyer.

5. La valse mystérieuse

Le troisième soir, comme Dallmeyer-Dickson savourait un excellent cocktail et un non moins bon cigare qui se trouvait mystérieusement placé sous sa serviette, Freddy déposa soudain la fourchette qu'il portait à sa bouche et lui fit signe d'écouter.

La nuit était douce et, par la fenêtre ouverte, montait l'odeur des chèvrefeuilles humides de rosée vespérale.

Le détective se tourna vers la croisée, guettant les bruits de l'ombre. Des noctules chuintaient, avides de moustiques et de phalènes, les feuillages murmuraient dans le vent atténué de la Baltique et tout au fond de ces rumeurs, comme un décor de mélodie, un piano jouait.

— C'est un fameux artiste, approuva-t-il.

En même temps, il vit que son compagnon venait de griffonner quelque chose sur la carte.

— La valse d'Eva Gabrow !

— Ah ! fit simplement le détective.

Il décapita son cigare d'un coup de dent, puis il écrivit à son tour :

— Tenez-vous tranquille !

Contre l'attente du jeune homme, le détective ne le convia pas à une promenade au jardin après le repas, au contraire.

— Nous avons une journée fatigante derrière le dos, dit-il, et il faut bien nous reposer pour être frais et dispos demain. Les réactions deviennent de plus en plus difficiles, nous serons bientôt en face d'expériences ardues. Allez vous coucher, petit, moi je veille. C'est bien dommage que je n'aie pas l'autorisation de continuer de travailler nuitamment aux cubes, comme on les appelle, car la nuit m'inspire. Bonne nuit... passez-moi mon carnet de notes.

Freddy se retira dans sa chambre et Dickson se mit à couvrir les feuillets de son cahier de chiffres et d'équations.

Un doigt discret frappa à sa porte et il sourit faiblement : il avait parlé intentionnellement à voix très haute et il était convaincu que les microphones espions, dissimulés dans la pièce, avaient fait leur service. Un domestique entra.

— Le directeur de service s'excuse de vous déranger à une heure

aussi tardive, dit-il poliment, mais il supposait que vous travailliez encore. Voudriez-vous m'accompagner auprès de lui ?

— Certainement !

Dans une pièce du rez-de-chaussée, qui n'avait rien d'un bureau directorial, il se trouva en présence du Herr Direktor, gras et rose, qui lui fit très bon accueil.

— J'ai appris que vous aimiez un bon doigt de fine, monsieur Dallmeyer, dit-il, et j'en ai une très honorable à vous offrir.

Sans avoir reçu d'ordre, le domestique apporta deux verres sur un plateau et l'on trinqua.

— Les expériences deviennent intéressantes, à ce que je crois ? demanda le directeur.

— Oui, monsieur le directeur, il me faudra des cobayes demain.

Le directeur fit la moue.

— Des cobayes, vraiment ? Enfin, nous verrons si nous n'avons pas mieux à mettre à votre disposition.

Il vida son verre et frappa un coup sec sur le sol : aussitôt, le domestique réapparut avec d'autres verres remplis.

— Hm, continua le directeur, vous progressez rapidement, monsieur Dallmeyer, on dirait que ces expériences ne vous sont pas étrangères.

— C'est la vérité, il y a des années, je les fis à Pittsburg et ce n'est qu'une répétition...

Il vida son verre d'une lampée et prit des airs de confident.

— Votre fine est meilleure que celle qu'on me verse au dessert, avoua-t-il.

Le directeur devint plus rose encore, de plaisir, sans doute.

— J'en tiens à votre disposition autant que vous en désirez, ami.

— Ami... oui, j'aime vous l'entendre dire, je me sens très bien ici et l'on a pour moi les égards que je mérite.

Son air devint mystérieux et le directeur le remarqua.

Sur un nouveau signe, le domestique revint et les verres avec lui.

— Je suis l'homme qu'il vous faut, affirma orgueilleusement Dallmeyer-Dickson.

— Sans doute... sans doute...

— Ah ! continua Dickson avec une emphase d'ivrogne, comme il est bon de n'être plus un savant méconnu. Et dire que ce bandit de Binkslop m'a menacé de prison pour une bagatelle de cinquante livres ! Quel idiot... il n'était pas même capable de compléter sa formule.

— Le pourriez-vous ? demanda un peu trop âprement le directeur.

Dickson prit un air sournois.

— L'ai-je dit ? Je ne le crois pas... pourtant, je sais certaines choses.

— Parlez donc, puisque nous sommes entre amis.

Le détective fit celui qui hésitait.

— C'est que... j'aurais voulu en parler à Son Excellence, histoire de... vous me comprenez ?

— D'obtenir quelques faveurs supplémentaires, n'est-ce pas ? s'écria le directeur en riant à gorge déployée.

— On ne pourrait mieux le dire. Mais le véritable champagne français est tellement cher, acheva-t-il piteusement.

Cette fois-ci, le directeur ne put retenir les éclats de sa lourde joie, il en pleurait littéralement.

— Votre marque préférée, cher ami... voyons, on ne refuse pas cela !

— Une bouteille de Pommery et Greno, extra-dry, et je vous raconte une histoire réellement amusante.

— C'est bien trop peu payé ! affirma le gros homme en appelant le valet.

Cinq minutes plus tard, on déboucha un jéroboam dont Dickson prit une large part.

— À la santé de Binkslop, dit-il en levant sa coupe, et qu'il crève, le ladre. Je sais ce qu'il cherchait pour le compte de ses patrons de Londres : le chlorbot... Aha, je le retiendrai à présent, ce nom-là ! Gaz inodore, incolore et insipide, pour parler comme les manuels d'école ; action immédiate sur la masse du sang qu'il transforme...

Il prit son temps et ricana :

— Pas en champagne, par exemple, mais en véritable eau de citerne ! Aha, voyez-vous une armée dont les soldats ont de l'eau de pompe dans les veines ! Allez me gagner une guerre avec ça !

Le directeur était devenu grave et observait l'ivrogne avec un intérêt passionné.

— Parlez, dit-il.

— Je ne fais que cela, mon vieil ami, et j'en ai la gorge sèche.

Immédiatement la coupe se trouva remplie.

— Mais il manquait un bout de formule que cet imbécile de Binkslop ne possédait pas !

— Et vous ?

— Moi non plus, naturellement, sinon je l'aurais bien emportée de Pittsburg.

— Et si nous l'avions ?

— Vous ?

L'ivrogne parut réfléchir profondément.

— Vous ne pourriez rien en faire !

— Pourquoi ? cria le directeur.

L'autre semblait complètement ivre.

— Parce que vous êtes bêtes, ricana grossièrement Dallmeyer, bêtes tout comme Binkslop et que vous ne connaissez pas l'élément catalyseur !

— Juste Ciel ! s'écria imprudemment le directeur, c'est la vérité.

Mais Dickson ne semblait pas l'avoir entendu.

— Le catalyseur, c'est l'essentiel ! Sans lui, vous n'avez qu'une cartouche de fusil sans amorce, un obus sans canon pour le lancer ! Mais, à Pittsburg, on le connaissait et on ne connaissait pas la formule. Comprenez-vous pourquoi je fus envoyé en mission aux usines de Binkslop... et voilà que pour cinquante livres, oui, cinquante malheureux quids, on m'a laissé tomber !

La tête de l'ivrogne heurta la bouteille qui tomba sur le sol.

— Cinquante livres, hoqueta-t-il... un homme comme moi. Non, je ne suis pas soûl ! Qui ose le dire ? Qu'il vienne et je lui ouvrirai le ventre... mon nom est Dallmeyer... Hans Heinz Dallmeyer... docteur et ingénieur chimiste... un très grand savant... le catalyseur... tout est là !

Il ronflait.

— Portez ce porc dans son lit ! ordonna le directeur au domestique.

Quand cela fut fait, le gros homme se frotta les mains.

— C'est un méprisable ivrogne et un scélérat, murmura-t-il, mais il n'y a pas à dire, c'est un savant. Notre bonne étoile l'a conduit aux usines B. Quand il aura donné ce que nous attendons de lui, on lui fera boire autre chose que du champagne à cent marks la bouteille. Ach ! *der Schweinhund* !

*

Harry Dickson et Freddy Mallems travaillaient aux cubes.

L'eau, qui fuyait dans la rigole, était d'un beau bleu indigo et des électrophores crépitaient à grand renfort d'étincelles mauves.

Soudain, le mégaphone annonça une visite.

Des pas résonnèrent dans le couloir.

Freddy réprima difficilement un frisson : dans la pénombre palpitait la soie verte d'un imperméable aégyrin.

Le cube s'était soudain rempli de visiteurs silencieux.

Le directeur rose et gras ouvrait la marche, un homme et une femme le suivaient, cette dernière portait l'imperméable.

Freddy reconnut les deux clients de Coney et Buchanan.

La femme s'approcha de Dickson et sans dire un mot lui remit un

mince rouleau de feuilles.

Le détective les déplia, les parcourut et fit la moue.

— Incomplet ! laissa-t-il tomber d'un ton méprisant.

— Non ! s'écria la femme !

Dickson lui jeta les papiers comme un rebut.

— Je dis ce que je dis.

Le directeur voulut s'emparer du rouleau mais la femme s'y opposa.

— J'en suis seule responsable, fit-elle d'une voix furieuse.

— C'est juste, mais je suis responsable de vos personnes.

Il sortit un sifflet de sa poche et en tira trois sons différents.

Presque aussitôt, trois soldats en armes accoururent.

Le directeur leur indiqua les deux visiteurs.

— Au secret ! ordonna-t-il.

Tout cela s'était passé en quelques instants et, quand le directeur fut seul avec les deux chimistes, il cacha mal sa mauvaise humeur.

— Si vous avez menti, vous vous êtes mis dans de sales draps, Dallmeyer !

Celui-ci haussa les épaules.

— Pourquoi le ferais-je ? Je m'y connais comme pas un en formules chimiques mais je n'entends rien à ces diableries.

Le directeur, le front soucieux, réfléchissait.

— Ce sont nos deux meilleurs agents voyageurs. Ils ont apporté la formule d'Angleterre, alors que tous les ports, aériens et autres, étaient fermés. Ils sont habiles, ils n'auraient pas amené une chose incomplète.

Pour la deuxième fois, Dallmeyer-Dickson manifesta son indifférence.

— Vous avez peut-être raison, directeur. Ce que je viens de voir est un élément de la formule du chlorbot, élément que Binkslop ne possédait pas, à mon avis. Mais cette partie n'est pas la plus importante, or c'est celle-là que Binkslop détenait.

« Ah ! s'il avait eu le rouleau que la bonne femme cachait si bien sous son imperméable, le vieux Bink aurait été content ! Mais enfin... il ne l'avait pas et, au fond, ce n'est pas mon affaire.

« Où sont mes cobayes ?

— Vous aurez mieux que cela ! ricana le directeur.

Quand il fut parti, Freddy tourna vers le détective un visage effrayé :

— Ne craignez-vous pas d'en avoir trop dit ?

Harry Dickson actionna le moteur dont le grondement devait les préserver de l'indiscrétion des microphones éventuels.

— Non, mon jeune ami, je ne le crains pas. Ou plutôt, je ne le

crains plus.

« La discorde est entrée chez le voisin et ils auront assez à faire pour débrouiller leurs histoires personnelles. Les espions voyageurs à l'imperméable aégyrin vont se plaindre de ce pas chez Bartek von Guggenheim, alias Becks.

— Tiens, fit naïvement Freddy, nous n'avons pas encore eu signe de vie de cette sinistre canaille.

— Plaise à Dieu que ce soit aussi tard que possible, déclara gravement le détective, car Bartek est une créature autrement fine et redoutable que celles qui ont croisé notre chemin jusqu'à ce jour.

Ils n'eurent de nouvelles de personne avant le dimanche suivant et c'est à peine si le gros joufflu de directeur vint s'enquérir d'un air maussade de la marche des travaux.

Le repos dominical fut strictement observé. Les deux chimistes ne durent pas se rendre aux cubes et passèrent des heures assez moroses à se promener dans les jardins déserts.

Au-delà des hautes murailles, ils entendaient le bruit confus d'une cour de récréation : sans doute les bagnards-ouvriers s'y livraient-ils à des parties de balle ou de tennis.

Les menus furent plus soignés qu'à l'ordinaire mais l'invitation de Son Excellence semblait avoir été oubliée.

Même du côté de l'aile occupée par l'Oberst, on n'entendit ni bruit de pas ni piano : la valse *Sehnsucht* ne fut pas jouée.

Le soir, alors que Dickson s'était retiré dans sa chambre, le directeur le fit appeler au salon du rez-de-chaussée.

Le gros homme semblait fiévreux et fort préoccupé.

— Dallmeyer, dit-il en remplissant deux énormes verres de cognac, il y a du changement. Je crains que vous n'ayez eu raison en disant que la fameuse formule des chlorbots était incomplète.

« Je vous conseille, néanmoins, de faire tout ce que vous pourrez pour arriver à un résultat appréciable, car il y va de votre intérêt et de celui de votre collaborateur.

Harry Dickson fit un geste d'indifférence et vida son verre d'un trait.

— Je suis mécontent, dit-il. Figurez-vous, directeur, que Son Excellence m'avait promis de m'inviter à sa table et de me faire boire...

— Chut ! fit le directeur en épongeant son front luisant de sueur, il ne faut pas parler de cela.

— Comment ? demanda Dickson surpris, et pourquoi ne le ferais-je pas ?

— Son Excellence vient d'être remplacée par... euh, par un chef qui n'est pas très facile. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir et vous

parler. Vous me plaisez beaucoup et je serais peiné s'il vous arrivait quelque chose de fâcheux. Il faut que vous arriviez à un bon résultat, m'entendez-vous ?

— Malgré la carence de la formule ?

— Certainement ! Nous avons des ordres formels. De plus, l'arrivée de l'autre chef laisse prévoir des sanctions sérieuses si on n'est pas content en haut lieu. Comprenez-vous ?

— Euh... oui et non. Pour moi, le plus clair de l'histoire est qu'il me faut réaliser un chlorbot potable, qui vous vide les veines d'un homme en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vider ce verre.

— Ne parlez donc pas si légèrement de ces choses, Dallmeyer, gronda le directeur en lui jetant un regard mauvais.

— Et mes cobayes d'expérience ?

— On vous les soignera, vos bestioles, mais attendez encore un peu.

Après quelques libations, ils se séparèrent, à nouveau excellents amis, et le détective regagna sa chambre.

À peine y était-il que Freddy Mallems entra à son tour.

— J'ai une poussière dans l'œil, gémit-il, et cela m'empêche de dormir, ne pourriez-vous me l'ôter ?

Et en même temps, il lui glissa un bout de papier couvert d'une écriture heurtée.

— Là, dit Dickson, ce n'est pas plus malin que cela. Allez dormir maintenant, jeune homme !

Le billet disait :

Je réfléchissais et, tout à coup, ce fut la lumière : les yeux de l'Oberst sont les yeux d'Eva Gabrow... Vous rappelez-vous qu'elle m'a dit que c'était son père qui composa jadis la valse Sehnsucht ? Son Excellence, c'est le père d'Eva !

Harry Dickson bourra sa pipe et l'alluma avec le billet de Freddy.

— Son Excellence est remplacée, murmura-t-il, cela ressemble étrangement à une disgrâce. Il faut que j'en sache davantage.

Il éteignit la lumière et se coucha. Une demi-heure plus tard, un homme en maillot noir de rat d'hôtel se glissa, invisible, dans les ténèbres des jardins.

6. Le jugement de minuit

L'attention du détective avait été attirée par un long et mince couloir, partant des cubes et longeant une partie des usines.

Pendant la journée, une double sentinelle y veillait et toute approche en était défendue. Seul, le directeur gras et rose semblait jouir du droit de passage.

Vers quelle zone interdite cette rue sans portes ni fenêtres conduisait-elle ? C'est ce que Harry Dickson voulait savoir ce soir.

Une seule sentinelle faisait les cent pas le long de la haute clôture de tôle défendant l'entrée des cubes.

Certes, le détective aurait pu faire état de l'autorisation lui permettant de travailler de nuit dans ces laboratoires, mais il s'était promis de tenter la complète aventure.

Le mur de fer n'était rébarbatif qu'au premier aspect, il le savait bien. À sa jonction avec le mur des usines, il présentait des saillies et des appuis suffisants pour permettre l'escalade.

Dickson calcula ses chances : la sentinelle faisait cent pas en tout : cinquante à droite de sa guérite et autant à sa gauche.

Au moment où elle lui tourna le dos, le détective s'élança : il enjamba l'enceinte tandis que le soldat faisait demi-tour.

Les cubes étaient plongés dans l'ombre, mais la lumière qui tombait de la haute rangée de fenêtres d'une des usines à travail nocturne était suffisante pour éclairer sa route hasardeuse.

Il prenait pied à terre quand, soudain, il entendit un bruit de pas et de voix étouffées. L'une d'elles, celle du directeur, disait :

— Entendu, Excellence. La séance aura lieu cette nuit même dans la coupole. Nous vous attendrons et tout marchera très rapidement. Le mot d'ordre...

— Non, je le donnerai moi-même, ce sera « Suttonhill ».

Harry Dickson entendit ricaner le directeur.

— Fort bien, Excellence... et demain à l'aube, Dallmeyer aura le cobaye qu'il réclame à corps et à cris.

— C'est en ordre. Donc, à minuit sonnant ! dit Son Excellence en prenant congé de son sous-ordre.

Harry Dickson se rejeta dans l'ombre d'un des cubes ; il n'avait pas reconnu la voix de Son Excellence et ne s'en étonna pas outre

mesure puisqu'il savait que l'Oberst avait été remplacé par un autre chef.

Mais la voix ne lui semblait pas tout à fait inconnue et, au mépris du danger, il resta à son poste de guet jusqu'au moment où « Son Excellence » parut. Non... ce n'était pas l'Oberst. Mais cette taille, cette démarche... elles non plus n'étaient pas étrangères au détective.

Le nouveau chef marchait lentement, la tête penchée pensivement vers le sol. Il tourna le cube où Harry Dickson se tenait blotti, et entra dans le couloir interdit.

Sans hésiter, la main sur le revolver qu'il avait pu dérober à la fouille, Harry Dickson le suivait, glissant dans l'ombre.

Le couloir s'allongeait, devenait sinueux, débouchant sur une petite esplanade dont le fond était occupé par un bâtiment d'un aspect inattendu : c'était une sorte de grand dôme bâti à même le sol.

— La coupole ! murmura Harry Dickson et il grava la topographie des lieux dans sa mémoire.

Son Excellence contourna le vaste hémisphère et entra par un portillon béant à ras de terre ; Dickson l'entendit descendre des marches, puis ouvrir une porte.

Un rai de lumière filtra au-dehors.

La minute d'après, l'œil du détective se glissait derrière la fente.

Le chef avait pénétré dans une des pièces nues coutumières aux usines ; il tournait le dos à l'espion et semblait réfléchir profondément.

Une lampe de bureau à gros abat-jour vert laissait la pièce dans la pénombre.

Tout à coup, Son Excellence se retourna et la lumière de la lampe tomba sur son visage. Il sembla à Dickson qu'il venait de recevoir une décharge électrique en plein corps.

Cette taille courbée qui se redressait, ce masque dur et intelligent !

C'était l'homme que l'Angleterre cherchait depuis des années pour le faire pendre, c'était l'assassin de Suttonhill, Bartek von Guggenheim, alias Mr. Becks de chez Coney et Buchanan. Il resta longtemps immobile, puis, lentement, il entrouvrit la porte.

*

Freddy Mallems fut tiré un peu rudement de son sommeil.

Le rayon d'une lampe électrique le frappait dans les yeux ; il vit une forme noire et imprécise se pencher sur lui.

Heureusement la voix de Dickson vint calmer son inquiétude.

— Venez, mettez l'uniforme noir, voici mes instructions...

— Comment, vous osez parler ? chuchota le jeune homme.

Le rayon de lumière fit un quart de tour et Freddy vit des fils électriques coupés pendiller le long des murailles.

— Les micros seront muets cette nuit. Écoutez... le temps presse, voici mes instructions.

Harry Dickson eut peine à étouffer des exclamations de surprise chez son jeune ami.

— L'avion particulier de Son Excellence se trouve dans la cour C, devant un plan incliné permettant son départ immédiat.

« Le pilote, qui est en même temps le gardien, dort dans le petit corps de garde, sous le plan incliné. Mettez ses vêtements.

— Mais lui ?

— Il ne bougera pas, je m'en porte garant, ricana doucement Harry Dickson.

Nerveusement, le détective consulta son chronomètre.

— Nous devons compter par secondes, murmura-t-il, pour l'amour du ciel, n'en perdez aucune.

Tandis qu'il parlait, la lumière de la lampe de poche avait dévié quelque peu et éclairait en partie le visage de Dickson.

Freddy Mallems se jeta en arrière, les yeux agrandis d'horreur, mais Harry Dickson s'élança vers lui et lui mit la main sur la bouche.

— Que diable, ce n'est pas l'heure de manifester autre chose que le désir de gagner la partie, grommela-t-il. Pensez que vous avez vu le diable en personne, mais faites ce que je vous dis, sinon tout va rater et l'aube équivaudra pour nous au peloton d'exécution.

— Mais vous... où allez-vous tout seul ? hésita le jeune homme.

— Ne vous en préoccupez pas ; là où je vais, je ne puis travailler que seul !

— Mais je risque d'être vu ! Je connais à peine le chemin, se lamenta tout à coup Freddy.

Harry Dickson le secoua comme un gamin.

— Allons, je connais ce genre de défaillance, mais ce n'est pas une raison pour qu'elle persiste trop longtemps. Personne ne voit ni entend, cette nuit, sur les routes que nous aurons à suivre. J'en ai pris soin, moi, Harry Dickson.

Et Freddy Mallems put s'en rendre compte quelques instants plus tard, lorsqu'il marcha le long des sinistres ruelles, entre les hauts murs de ciment, qu'il vit les silhouettes des sentinelles étrangement immobiles et statuesques et qu'il sentit une odeur bizarre qui le fit frémir.

*

Dans les usines B, aucune heure ne sonne, si ce n'est dans les

bâtiments où sont installés les services privés ; mais dans les vastes salles au personnel anonyme et muet, dans la pénombre des cours hideuses, rien ne rappelle ce qui peut faire penser à la détente et au repos.

Pourtant, dans la coupole, douze coups mats et secs frémirent.

Une lumière s'alluma, puis une autre, et du fond de ces atroces rues sans yeux, un groupe d'hommes silencieux s'avança.

Aucun mot ne fut prononcé entre eux jusqu'au moment où ils eurent descendu les marches qui conduisaient à une vaste salle circulaire, autour de laquelle courait un amphithéâtre aux bancs métalliques.

Alors, le directeur prit la parole.

— Meine Herrschaften, prenez place selon votre rang hiérarchique.

Douze hommes aux visages lourds et impassibles s'assirent et fixèrent sans mot dire une haute cathèdre placée au centre de la salle et devant laquelle une sorte de box avait été établi.

— Debout ! cria soudain le directeur, Son Excellence Bartek von Guggenheim !

Bartek entra, les épaules voûtées comme de coutume, et ne daigna même pas jeter un regard sur les douze nuques baissées, mais il fit signe au directeur d'approcher.

— Pourquoi ne signez-vous pas vos rapports ? dit-il d'une voix rauque.

Le directeur lui jeta un regard effaré.

— Votre Excellence... Oberst von Gradwitz ne voulait pas que les rapports fussent signés.

— Monsieur, je compte faire exactement le contraire d'Oberst von Gradwitz. Exactement, entendez-vous ! Ainsi, signez votre rapport et lisiblement, je vous prie. Je compte fixer les responsabilités pleines et entières. Je suppose que vous me comprenez.

Le pauvre directeur, suant comme un portefaix, s'exécuta.

— Bien, Herr Brill, j'espère qu'à l'avenir vous voudrez bien me fournir autre chose que des rapports anonymes, si toutefois vous tenez à nos bonnes relations.

— Oh ! Excellence, murmura le malheureux directeur en faisant force courbettes.

— Tous ceux qui sont présents ont-ils une copie de ce rapport ?

— Oui, Excellence !

— Bon, j'entends que cette affaire soit promptement expédiée. Faites avancer l'accusée, docteur Brill !

Le directeur s'élança vers un des couloirs latéraux et hurla un ordre. Presque aussitôt, deux énormes soldats en uniforme gris sombre

avancèrent, encadrant une jeune fille vêtue d'un simple tailleur sombre.

Du geste, le Dr Brill la fit asseoir dans le box devant la haute cathèdre, sous les regards durs de Son Excellence.

— Les deux témoins, les agents voyageurs 31 et 32.

L'homme roux et la femme à l'imperméable aégryn entrèrent.

— Messieurs, dit von Guggenheim en s'adressant à l'auditoire qui semblait faire office de jury, consultez le rapport déposé devant vous, car nous n'avons pas une minute à perdre.

On entendit le froissement des feuilles retournées, puis le président donna un coup sec sur la table pour attirer l'attention.

— Eva von Gradwitz, savez-vous que votre père, Oberst Christian von Gradwitz, directeur militaire de ces usines, a pris la fuite à l'étranger ?

— Je l'ignore, dit-elle froidement.

— Soit, mais ceci vous fera comprendre que vous n'avez aucun secours à attendre de ce côté.

— Je n'ai besoin de l'aide de personne.

— Savez-vous de quoi vous êtes accusée ?

— Oui !

— Tant mieux, mais il faut pourtant que je le répète. Vous aviez reçu mission d'aider votre chef direct, Freiherr Bartek von Guggenheim, donc moi-même, à se procurer, par tous les moyens possibles, les documents relatifs à la fabrication de certains gaz appelés « chlorbots » et détenus par une certaine veuve Heribert Mallems, à Suttonhill en Angleterre.

— Oui, acquiesça l'accusée.

— Ces documents, vous les avez eus !

— Oui, puisque c'est vous-même qui me les avez passés après le meurtre de Mrs. Mallems.

— Très juste. Il vous fallait les remettre aux agents 31 et 32, qui avaient ordre de les faire sortir d'Angleterre et de les apporter ici, ce qu'ils ont fait. Mais ces documents étaient incomplets. Reconnaissez-vous en avoir détourné une partie.

— Oui, dit tranquillement Eva von Gradwitz.

Un murmure de colère s'éleva dans la salle, mais, d'un geste impérieux, Son Excellence le fit taire.

— Voulez-vous en donner la raison ?

La jeune femme pinça les lèvres et fit un geste énergique de refus.

— Très bien encore, continua le président. Sans doute cette raison et celle qui vous fit épargner la vie du jeune Mallems ne font-elles qu'un ?

L'accusée rougit violemment, mais garda le silence.

— Vous aviez reçu l'ordre de tuer Frédéric Mallems et vous vous êtes contentée de l'anesthésier avec une des drogues que vous avez indûment subtilisée dans notre officine secrète.

— J'ai fait cela, répondit Eva.

— La raison, je vous la demande encore une fois !

— Je l'aimais.

De nouveau, on ricana dans la salle, mais le regard sévère de von Guggenheim réprima cet écart.

— Fraülein Eva von Gradwitz, ce n'est pas mon rôle de vous faire des reproches, mais seulement de prononcer la sentence qui décidera de votre sort. Les reproches, je me les adresse à moi-même, puisque je n'ai pu deviner votre faiblesse pendant tout le temps que vous avez travaillé à mes côtés. J'ai dit. Veuillez vous asseoir.

Il s'adressa aux jurés.

— Que ceux qui jugent Fraülein Eva von Gradwitz coupable du crime de haute trahison lèvent la main !

Douze mains se dressèrent.

Le président se leva, son visage était impassible.

— L'accusée est condamnée à mort, dit-il.

Un terrible silence tomba. Eva von Gradwitz, très pâle mais calme, regardait fixement le plafond.

— Fraülein von Gradwitz, dit Bartek von Guggenheim, ce que j'ai encore à vous dire sera peut-être une consolation pour vous, à condition qu'un peu de patriotisme soit resté vivace en vous.

« Vous mourrez d'une mort rapide et, je crois, indolore. Malgré votre trahison, les chlorbots ont été réalisés par nos services en un temps prodigieusement court.

« Vous en serez le premier sujet d'expérience.

La jeune fille blêmit affreusement.

— Un cobaye de laboratoire, vraiment ! s'écria-t-elle avec horreur.

— Un cobaye, voilà le mot ! s'écria le Dr Brill.

— Docteur Brill, vous serez puni ! dit froidement Son Excellence, et le directeur gras et rose devint livide comme un chiffon et se remit à suer par tous les pores.

— Vous pouvez disposer, messieurs, dit le président, puis se tournant vers le pauvre directeur :

— Conduisez Fraülein sous escorte au cube du Dr Dallmeyer.

— Mais, ce n'est qu'à l'aube... commença le Dr Brill.

— Je vous inflige dix jours d'arrêts supplémentaires, docteur Brill, coupa von Guggenheim, et sachez que je n'aime pas les bavards.

Les deux soldats se postèrent aux côtés de la condamnée et la troupe se mit en marche.

Brill les introduisit dans la salle cubique qui servait de laboratoire à Dallmeyer-Dickson.

— Il ne faut pas que l'affaire s'ébruite, murmura Son Excellence à l'oreille du directeur. Quand... tout sera fini, pourrons-nous nous passer de ce Dallmeyer et de son confrère ?

— Aisément, Excellence ! ricana joyeusement le Dr Brill, nous en terminerons avec eux le même jour.

— Euh, fit pensivement le chef, je crois que ce serait un peu tôt.

Tout en parlant, il maniait distraitemment les manettes d'un gros ballon d'acier.

Soudain, une lueur mauve en jaillit, accompagnée d'un violent jet de vapeur. Brill, Eva von Gradwitz et les deux gardiens roulèrent comme foudroyés sur le sol.

Bartek von Guggenheim se retourna : un épais masque à gaz lui recouvrait le visage. Il écarta le corps du gros directeur d'un puissant coup de pied et, soulevant Eva dans ses bras robustes, il sortit du cube de la mort.

Épilogue

Une clarté citrine glissa sur la mer et le pilote de l'avion, qui volait vers l'ouest, grogna de plaisir en consultant le chronomètre encastré dans le tablier des appareils-témoins.

— Quelle épatante machine, jubila-t-il. Dire qu'on a fait le trajet en trois heures ! Il tourna légèrement la tête et héla quelqu'un au fond de la carlingue.

— Allo, Freddy, le mal de l'air va-t-il mieux ?

— Hum, gémit une voix plaintive, où suis-je ? Les cubes ont-ils sauté et sommes-nous sous les décombres ?

— Tous les grands hommes ont leurs petits côtés, railla le détective, on affirme que Nelson avait le mal de mer par gros temps ; alors, mon cher héros, le Dr Freddy Mallems, dit Strelinski, peut bien avoir le mal d'avion. Mais il lui faudra pourtant le surmonter pendant quelques minutes, le temps de tenir les commandes car si je descends sur la terre anglaise avec le visage que j'ai, on sera en droit de me fusiller sur-le-champ.

— Oui, murmura Freddy avec un frisson, mon Dieu, monsieur Dickson, si je n'entendais pas votre voix, je croirais que c'est lui qui pilote... lui, l'assassin de ma pauvre tante Milly !

La lumière grandissait et un halo de feu jaune semblait suivre le grand oiseau mécanique.

En effet, c'était bien le visage dur et cynique de Bartek von Guggenheim qui se tournait vers le jeune homme, le visage aussi de Mr. Becks de chez Coney et Buchanan... mais lentement, il se transformait : le maquillage s'effaçait et les traits sévères et nobles du célèbre détective réapparurent enfin.

— Hourrah ! voici Harry Dickson revenu ! s'écria Freddy, qui du coup en oublia le mal de l'air ; ah ! ce qu'il est bon de voir votre vrai visage.

Harry Dickson fixait l'horizon où une ligne argentée se dessinait.

— La côte anglaise, murmura-t-il avec émotion... Après les journées aux usines B, voilà ce qu'on revoit avec plaisir.

Il actionna les manettes de l'appareil Morse et les longues et brèves crépitèrent : le détective alertait le champ d'aviation de Yarmouth.

— Monsieur Dickson, dit Freddy comme l'appareil commençait à descendre en vol plané vers la terre, il y a deux colis bizarres dans la carlingue, je dois vous avouer que j'ai été trop malade pour être curieux... qu'est-ce donc ? cela me semble suspect.

— L'un est pour vous, Freddy, et l'autre...

L'appareil toucha terre, fit quelques bonds encore et stoppa devant un des hangars aéronautiques.

Un officier s'élança au-devant du détective.

— Monsieur Dickson ! On sera content à Londres... nuit et jour, nous avons surveillé anxieusement le ciel.

— Y a-t-il quelqu'un de Scotland Yard chez vous ? demanda le détective.

— Mr. Goodfield, le superintendant, n'a pas quitté l'aérodrome depuis trois jours, il était fou d'inquiétude... mais le voilà.

De toute la force de ses grosses jambes, le vieux policier accourait.

— Dickson... mon vieux Dickson, vous voilà et c'est le principal.

— Non, répondit le détective en riant, le principal c'est que l'Allemagne ne puisse jamais fabriquer les chlorbots du major Héribert Mallems, grâce à quelqu'un que je désire faire réhabiliter et recouvrer son droit au bonheur.

En parlant, il avait tiré de la carlingue une forme humaine drapée dans une couverture de cuir fauve.

— Elle en a encore pour une bonne heure au moins à dormir, dit-il, en se tournant vers Freddy, car le gaz soporifique que j'ai fabriqué aux cubes, au lieu de faire un chlorbot mortel, est de première valeur.

Il retira la couverture :

— Eva ! s'écria Freddy.

— Freddy, dit gravement le détective, pour vous, en ce moment, et en pensant à cette jeune fille endormie, je répéterai les paroles du Seigneur : Beaucoup lui sera pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.

Pendant ce temps, les soldats tiraient l'autre corps de la carlingue.

— Goodfield, dit Harry Dickson, celui-là, je vous le donne en dépôt, car il appartient en fait au bourreau de Londres.

Freddy Mallems vit soulever une seconde couverture et apparaître le visage endormi de Freiherr Bartek von Guggenheim, alias Mr. Becks de chez Coney et Buchanan.

— Freddy, dit Jenny Binkslop lorsque, un peu triste mais souriante tout de même, elle eut assisté à la simple bénédiction nuptiale qui venait d'unir à jamais Frédéric Mallems à Eva von Gradwitz, Freddy, et vous aussi Eva, il y a une chose que j'exige de vous deux... c'est d'être la marraine de votre premier fils.

Eva se jeta en pleurant à son cou.

— Il s'appellera Jedodah, murmura Jenny... ce n'est pas un beau nom, mais c'est celui d'un brave homme.

Elle leur fit un joli geste d'adieu et monta dans son automobile, où Harry Dickson avait pris place avant elle.

— Monsieur Dickson, murmura-t-elle, je me suis bien tenue, n'est-il pas vrai ?

Pour toute réponse, le détective lui serra les deux mains.

— Et maintenant, je puis pleurer, n'est-ce pas ?

— Oui, dit doucement Harry Dickson, vous le pouvez.

Et le formidable vengeur qui, une fois de plus, avait fait triompher la cause de la justice en face d'une cohorte de géants criminels, berça comme un père la peine d'un pauvre petit cœur brisé.

FIN

LA PIERRE DE LUNE

1. Un crime sur la route

— Trouver à qui le crime profite : c'est à cela que se résume la recherche des criminels de toute espèce !

Mr. Rocksniff, chef constable de Kingston, regarda autour de lui d'un air satisfait, car il voyait toutes les têtes s'incliner en signe d'assentiment. C'était un homme de forte corpulence, haut en couleurs, très content de sa personne, se piquant de psychologie et de belle compétence en matière de criminalité.

Mrs. Bolland, l'hôtesse qui recevait ce soir quelques notables de Kingston, lui fit un signe aimable et le pria de conter quelques-uns de ses exploits policiers. Certainement, Mr. Rocksniff avait dû peupler les prisons de fieffés gredins ! Sans doute en avait-il envoyé à la potence ?

Le chef constable se fit quelque peu prier, mais seulement pour la forme, et il est indiscutable qu'il se serait bientôt lancé dans le récit de quelque aventure ténébreuse où lui, Rocksniff, aurait joué le beau rôle, si le maître d'hôtel, engagé pour la circonstance, n'avait annoncé à ce moment que « Madame était servie ».

Mrs. Bolland laissa errer ses regards sur le groupe de ses invités, attentif aux rodomontades du chef constable.

Il y avait là Mr. et Mrs. Fleetwinch, épiciers enrichis. Retirés des affaires, ils habitaient à un mille de là, vers Combe Wood, une ridicule villa de style baroque, appelée pompeusement « Les Tritons », alors qu'il n'y avait pas une flaque d'eau de deux pieds de profondeur à quatre milles à la ronde.

Les demoiselles Evelyn et Alice Jacobs, deux moroses vieilles filles confites dans la dévotion, toutes proches voisines de Mrs. Veuve Bolland ; Mr. Spurdle, l'horloger – une célébrité locale – car c'était un artiste consommé es-mécaniques ; Mr. Stanley Banks, un avocat sans grandes causes, mais conseiller de la dame de céans et, disait-on, candidat probable à sa main, en cas d'un second mariage de la dame Bolland.

Dans un coin, blotti au creux d'un fauteuil en velours d'Utrecht,

un jeune homme élégant s'ennuyait visiblement : c'était Ted Selby, jeune célibataire d'excellente famille et de fortune honorable.

Non loin du séillant Teddy, se tenait une jeune fille pas très jolie, mais dont la figure respirait une réelle intelligence : Dora Marholm, assistante à l'hôpital de Kingston. On racontait qu'elle pouvait difficilement cacher son penchant pour Ted Selby.

Pourtant Dora Marholm n'avait que très peu d'espoir de s'attacher le jeune homme dont le cœur allait vers la meilleure amie de Dora, la jeune artiste-peintre Flora Carter.

Bien qu'elle souffrît de cette préférence, Dora n'en continuait pas moins à chérir comme une sœur la magnifique Flora Carter, à admirer son réel talent, et à souhaiter que son union avec Ted soit heureuse.

Teddy avait entendu l'annonce du maître d'hôtel et il se tourna avec quelque inquiétude vers Dora Marholm.

— Et Flora qui ne vient pas !

Car Ted avait peine à cacher qu'il ne venait aux maussades soirées de Mrs. Bolland que parce que l'artiste-peintre y assistait régulièrement. Miss Marholm secoua doucement la tête et son regard refléta le même malaise que son compagnon.

— Pourtant, Flora est l'exactitude personnifiée.

— Et sa correction donc ! Elle qui estime qu'un retard vaut une impolitesse, renchérit Selby en s'agitant sur son siège.

Mrs. Bolland sembla deviner la pensée des deux jeunes gens, dont elle ne pouvait entendre les propos échangés à voix basse.

— Miss Carter est en retard, dit-elle. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous lui octroierons un quart d'heure de grâce.

Le quart d'heure fut accordé, même par les dames Jacobs, bien que, gourmandes comme des chattes, l'odeur appétissante qui venait de la cuisine les mit littéralement à la torture.

On allait mettre Mr. Rocksniff à contribution quand Stanley Banks, qui ne pouvait le souffrir, se mit à louer à haute voix Mr. Spurdle.

— Le *Kingston Dispatch* vient de vous tresser des lauriers, Mr. Spurdle, dit-il. Il paraît que les nouveaux jaquemarts dont vous avez doté le clocher de l'ancien collège sont des merveilles de mécanique. On dirait des hommes vivants !

Mr. Spurdle leva un visage inexpressif vers son thuriféraire, sourit, remercia gauchement et retomba dans sa rêverie.

Mrs. Bolland n'invitait ce doux maniaque que pour sa célébrité. Et le pauvre Spurdle n'osait décliner ses offres à souper, car elle était propriétaire de la petite maison dont il payait le loyer avec une exactitude douteuse.

Mais Stanley Banks, qui ne voulait pas que le chef constable eut le

plaisir de conter ses prouesses, plus ou moins imaginaires, continuait féroce ment :

— Vous donnez la vie à des poupées de fer et de bois, monsieur Spurdle. Vous êtes le Vaucanson des temps modernes !

Le pauvre Mr. Spurdle, rougissant comme une petite fille, aurait bien voulu se blottir dans un coin sombre pour ne pas attirer les regards sur sa personne, d'autant plus que le chef constable, irrité de ne plus être le centre de l'admiration générale, lui jetait des regards envieux et malveillants.

Cet intermède avait pourtant duré quelque temps.

Evelyn Jacobs objecta, d'une voix aigre-douce, que le quart d'heure de grâce de Miss Flora Carter était en train de devenir une demi-heure et que, probablement, pour l'une ou l'autre raison, l'artiste-peintre avait été empêchée de venir.

— Mon petit doigt en aurait dit autant, grommela Ted Selby en jetant un regard meurtrier à la vieille demoiselle.

Mrs. Bolland soupira, se leva et, prenant le Bras de Mr. Rocksniﬀ, ouvrit la marche vers la salle à manger brillamment éclairée.

Les entrées, copieuses et excellentes, remirent la bonne humeur dans la compagnie et l'on oublia l'absente. Seuls, Ted et Dora étaient moroses et ne touchèrent qu'à peine aux plats.

— Je n'y tiens plus, dit enfin le jeune homme à l'oreille de sa voisine, ce n'est pas naturel ! C'est désolant que Flora n'ait pas le téléphone à son atelier.

— C'est vrai, répondit Dora Marholm. Mais, en face de chez elle, il y a un magasin de thé qui en possède un. Si vous l'appeliez ? Les boutiquiers Stone Brothers and Sisters sont d'excellentes gens.

Selby n'écoutait déjà plus et s'élançait, à toute vitesse, vers l'antichambre où se trouvait le téléphone.

Les minutes qui s'écoulèrent semblèrent bien longues à Dora. Elle n'écoutait que d'une oreille distraite les conversations qui, pendant une brève pause entre les services, avaient repris leur train.

Ted Selby revint enfin et, immédiatement, Dora vit à son visage qu'un trouble terrible venait de s'emparer de lui.

— Eh bien Ted, et Flora ? questionna-t-elle avec angoisse.

Tout le monde entendit et les regards convergèrent vers le jeune homme.

— Miss Carter a quitté son atelier à sept heures, déclara-t-il d'une voix morne. Elle a parlé un moment avec l'aînée des Stones, disant qu'elle se rendait de ce pas à Bolland-House.

— Il est neuf heures vingt, annonça Mr. Rocksniﬀ avec force. Un pareil retard n'est pas normal.

— Et à une époque où tant de vilaines gens courent les routes !

renchérissent les sœurs Jacobs en branlant leurs têtes d'oiseaux.

— Taisez-vous ! s'écria Ted Selby. Taisez-vous si vous ne voulez pas que je devienne tout à fait fou ! Madame Bolland, excusez-moi, mais je vais voir !

— Je crois que mon devoir est de ne pas vous laisser aller seul, dit Rocksniff d'un air important, en se levant.

— Ces gens de la police, maugréa Stanley Banks, ils voient le crime partout. Je parie que Mr. Rocksniff voit déjà Miss Flora Carter étendue dans un fossé, la gorge ouverte.

— Je vous en prie, Banks ! cria Selby. Ayez donc la plaisanterie un peu moins lourde !

La nuit était noire et le chemin, qui conduisait de Bolland-House aux premières maisons de Kingston était désert et mal éclairé. Miss Bolland proposa une lanterne d'écurie qui fut acceptée.

Un vent aigre, mouillé de bruine, souffla au visage des deux hommes qui prenaient la route, portant bas la lampe d'écurie.

Dès le premier tournant, le chef constable s'arrêta et leva la main.

— Les phares d'une automobile, dit-il en désignant au loin deux grandes taches lumineuses dans la brume. Et il y a du monde qui s'agite tout autour, en s'éclairant d'un phare latéral. On dirait qu'ils ont trouvé quelque chose.

Pour toute réponse, Ted Selby se mit à courir.

Un roadster au capot allongé était arrêté sur le bord du chemin et une haute et maigre silhouette se penchait sur quelque chose de sombre et d'indistinct.

— Qu'y a-t-il ? hurla littéralement Ted Selby.

L'automobiliste se retourna et resta une minute à considérer Selby en silence.

— C'est un crime, dit-il d'une voix basse et grave.

— Un... crime... répéta machinalement Selby.

La lanterne lui tomba des mains, et il se mit à hurler comme une bête blessée.

— Flora ! Oh ! Flora !

À son tour, Mr. Rocksniff s'était approché.

Il vit Ted Selby chanceler, puis tomber comme si un poing invisible venait de le mettre knock-out.

— C'est un crime, et parmi les plus crapuleux, répéta l'étranger.

Le chef constable vit alors le visage livide de Flora Carter, sur lequel tombait la clarté crue d'un phare d'automobile.

— Dieu du Ciel ! s'exclama-t-il.

— Vous la connaissez donc ? demanda le voyageur.

— Et comment ! Il y a plus de deux heures que nous l'attendons !

Une énorme tache brune s'élargissait autour du corps de la jeune

femme.

— C'est affreux, murmura l'étranger. Le ventre a été complètement débridé, comme par une coupe chirurgicale. Le corps est absolument exsangue.

— Voudriez-vous mettre votre auto à ma disposition ? demanda Mr. Rocksniff. Je voudrais transporter cette malheureuse dans une maison amie. Je suis le chef constable de Kingston.

Il est inutile de décrire l'horreur qui frappa Bolland-House, quand l'affreuse nouvelle y fut connue.

Mr. Rocksniff avait établi son quartier général dans l'antichambre, d'où il lançait par téléphone des appels aux quatre coins de Kingston. Des agents de police furent mandés sur l'heure, puis un médecin et une voiture d'ambulance pour transporter le cadavre à la morgue de la ville. Au dernier moment, le chef constable avait renoncé à déposer la dépouille de Miss Carter chez Mrs. Bolland.

Après avoir calé tant bien que mal Ted Selby, évanoui, sur le siège à côté de lui, il s'était mis au volant de l'auto, et avait prié le propriétaire de la voiture de bien vouloir faire la route à pied jusqu'à Bolland-House.

L'étranger y arriva quand l'effroi y avait déjà fait son œuvre, suivi d'une consternation générale.

Les demoiselles Jacobs avaient réquisitionné d'office toutes les liqueurs et eaux de mélisse et s'administraient, sans lésiner, ces cordials énergiques. Stanley Banks avait jugé qu'il devait consoler Mrs. Bolland et ne s'en faisait pas faute, lui tapotant tendrement les mains, comme si elle avait été la victime du forfait et non la pauvre Flora.

Les Fleetwinch criaient d'une voix de fausset qu'ils n'oseraient jamais franchir la distance séparant la maison de Mrs. Bolland des « Tritons », car l'assassin devait encore vaguer dans les environs, à l'affût d'une nouvelle proie, et eux, les Fleetwinch, étaient tout désignés pour tomber sous ses coups.

Dora Marholm était parvenue à tirer Selby de son évanouissement et tenait ses mains fortement serrées dans les siennes.

Quant à Mr. Spurdle, il faisait pitié. Il ne comprenait pas très bien ce qui arrivait et, par trois fois, il s'était emparé de son vieux parapluie pour quitter la maison en folie. Mais Mr. Rocksniff avait expressément défendu que quiconque s'éloignât ! Mr. Rocksniff n'était plus l'amical commensal mais un chef constable dans l'exercice de ses fonctions.

C'est dans cet état que l'étranger, qui avait découvert le crime, trouva l'hospitalière maison de Mrs. Bolland.

Mr. Rocksniff le considéra d'un regard moins amène qu'au moment où il lui avait emprunté son automobile ; il commençait à

voir partout des coupables.

— Je suis obligé de vous demander ce que vous faisiez à cette heure sur la route, interrogea-t-il en se tournant vers l'inconnu.

— Je venais de Bushy Park, répondit poliment l'homme, et je me rendais à Richmond.

— Halte ! s'écria le constable, puis-je vous faire remarquer que vous n'empruntiez pas précisément le plus court chemin ?

— Je n'en disconviens pas, répliqua l'inconnu.

— Pourquoi ce détour ? demanda Mr. Rocksniff avec des airs d'inquisiteur.

— Je n'y vois pas de raison essentielle, moi non plus. Mais je vous avoue que je réfléchissais.

— En auto ?

— En auto, parfaitement !

— Très bien, et à quoi, je vous prie ?

— Au crime qui fut commis ce matin dans Bushy Park, près d'Upper Lodge.

— Un crime ! s'écria Mr. Rocksniff. Mais j'en ignore tout !

— Ce n'est pas impossible, constable, puisque ces lieux ne sont pas de votre juridiction mais dépendent plutôt de Hampton.

— Mais quel crime ? insista Mr. Rocksniff.

— Celui qui vient de jeter cette maison dans la désolation est le digne pendant du crime de Bushy Park : un jeune homme de quinze ans a été trouvé éventré dans les fourrés du jardin public.

— Entendez-vous ? crièrent les époux Fleetwinch. D'autres horreurs du même genre vont suivre ! Nous sommes des victimes toutes désignées, car les « Tritons » sont loin de toute habitation.

On ne les écouta guère. L'attention générale était captée par l'automobiliste.

— Je suis obligé de vous adresser d'autres questions, lui dit Mr. Rocksniff avec quelque raideur.

— Et peut-être croiriez-vous bon d'y ajouter la phrase sacramentelle : « Tout ce que vous répondrez pourra être retenu contre vous », repartit l'étranger avec un peu d'ironie.

Le chef constable le considéra d'un air irrité.

— Pas encore, sir, mais je ne sais si je tarderai à le faire. Veuillez toujours répondre à mes questions et ne pas chercher à tergiverser.

— Bon, dit l'inconnu, voilà que je tergiverse à présent ! Je l'ignorais ! Il est vrai que vous voyez les choses sous un angle tout à fait spécial, puisque vous êtes chef constable.

La moutarde montait au nez du brave Mr. Rocksniff. D'une voix tonnante, il riposta :

— Et vous, monsieur, qui êtes-vous ?

— Oh ! moi, répondit l'automobiliste, je m'appelle simplement Harry Dickson.

2. Harry Dickson prend les rênes du char

Mr. Rocksniff se tassa sur son siège ; il rougit et pâlit tour à tour, balbutia et se fit mentalement mille reproches.

Comment n'avait-il pas reconnu immédiatement le célèbre détective ?

Demain, ses collègues se moqueraient de lui, ses chefs ne lui épargneraient aucun propos aigre-doux ; il se trouverait certainement des journalistes pour le tourner copieusement en bourrique et le dépeindre comme un policier de vaudeville.

Il leva des yeux humbles sur Harry Dickson, qui comprit et se montra bon prince.

— J'ai déjà entendu citer élogieusement, dans maintes enquêtes, le nom de Mr. Rocksniff, dit-il, et j'aurais grande joie à pouvoir lui être utile.

L'infortuné chef constable avait retrouvé le paradis et gratifia son célèbre confrère d'un regard plein de gratitude.

— M'être utile ? Je vous crois, monsieur Dickson ! Ordonnez ! Donnez des directives, je vous suivrai aveuglément. Voulez-vous que je commence par vous dire le peu que nous savons ?

— J'allais vous le proposer, monsieur Rocksniff.

Le chef constable retraça, en des mots un peu trop choisis pour la circonstance, la marche de la soirée. L'invitation chez cette « excellente » Mrs. Bolland, le quart d'heure de grâce de l'infortunée Miss Flora Carter, quart d'heure qui s'éternisait... et pour cause. L'inquiétude de Ted Selby qui, s'il n'était pas encore le fiancé officiel de la morte, n'aurait pas tardé à le devenir sans cet affreux malheur... Enfin, leur départ sur la route et la découverte...

Le détective prit alors la parole.

— Si j'ai bien saisi, Miss Carter quitta son atelier sur le coup de sept heures. Le témoignage de Miss Stone viendra nous le confirmer. Elle aurait dû sonner vingt minutes plus tard à Bolland-House, n'est-ce pas, en supposant qu'elle ne flânât pas en route, ce qui, vu le mauvais temps, me paraît peu probable. Par conséquent, elle se serait présentée ici bonne première.

« Madame Bolland, quand arrivèrent vos premiers invités ?

— À sept heures trente précises, monsieur Dickson, répondit

l'hôtesse. Ce furent Mr. et Mrs. Fleetwinch.

— Oui, mais nous n'avons pas pris la route de Kingston, s'écrièrent les époux. Les « Tritons » se trouvent dans une direction diamétralement opposée.

Harry Dickson réprima un sourire : ces gens se voyaient déjà tous accusés !

— Ensuite ? questionna-t-il d'une voix brève.

— Quelques minutes avant huit heures, les dames Jacobs et Mr. Spurdle arrivèrent de compagnie.

— Vous veniez de Kingston en droite ligne ? demanda Dickson en se tournant aimablement vers les dames Jacobs.

— Alice, entendez-vous ? cria Evelyn, outrée. Il nous demande si nous venions en droite ligne de Kingston, ce vilain homme ! Comme si nous avions l'habitude de muser en route comme des gamins de rue ! Oui, sir, continua-t-elle d'un air pincé, nous venions tout droit de Kingston.

— Oh ! vraiment ? répondit Dickson d'un air de doute.

— Certainement ! rugirent les deux dames Jacobs.

— Il est toujours embarrassant pour un gentleman de devoir accuser des dames de mensonge, dit doucement le détective.

Les vieilles demoiselles faillirent y aller d'une double syncope.

— Nous mentons ! Ainsi, il dit que nous mentons !

Elles suffoquaient, rouges comme des crêtes de coq, mais visiblement embarrassées...

— Ces dames voudront bien me dire d'où elles venaient ? s'enquit le détective, plus affable que jamais.

Alice poussa un cri et chercha son flacon de sels – qu'elle renifla avec furie – tandis qu'Evelyn secouait frénétiquement la tête.

— Nous nous refusons absolument à le dire !

Mr. Rocksniff intervint.

— C'est grave, mesdames ! Savez-vous que je serais en droit de vous enfermer dans la prison communale en attendant que le jury statue sur le fait. Je dis même plus : il serait de mon devoir de le faire.

— En prison ! hurlèrent les dames Jacobs. Tuez-nous tout de suite, monsieur Rocksniff et ne nous tourmentez plus.

— Parlez alors !

— Jamais !

Harry Dickson intervint.

— Vous avez tort, mesdames, mais comme je désire gagner du temps, je vais parler pour vous : vous avez fait un détour par un sentier qui mène vers New Maiden.

— Ciel ! pleurèrent les demoiselles, nous sommes perdues.

— Oh, mon Dieu, ce n'est pas possible, gémit Dora Marholm. Et

tous regardèrent les dames Jacobs avec des yeux horrifiés, comme si l'enfer venait de les vomir au milieu du salon.

— Mon devoir... commença le constable.

— Halte ! fit Dickson en souriant. Je n'accuse nullement ces dames et leur crime se punirait tout au plus par quelques shillings d'amende. Elles n'ont fait que dérober quelques roses à la roseraie du castel de New Maiden, fleurs qu'elles portent à leur corsage.

« Notez que ces fleurs sont rares autour de Kingston en ce moment. Celles que portent les demoiselles Jacobs témoignent d'une cueillette hâtive. Elles ne peuvent que provenir de cette roseraie. Le parc floral ferme ses grilles à six heures mais, à l'aide du manche d'un parapluie, on peut atteindre les parterres proches de la clôture.

« Si je m'étends sur ce petit intermède, c'est qu'il lave les dames Jacobs de tout soupçon, car le corps de Miss Carter fut trouvé précisément sur un tronçon de route que ces dames n'empruntèrent pas.

Ce fut une détente générale. Mrs. Bolland consola affectueusement les pauvres vieilles.

— Monsieur Spurdle..., commença le détective, mais les deux sœurs l'interrompirent.

— Nous l'avons rencontré non loin de la roseraie... sur le chemin du retour.

Mr. Spurdle leva ses yeux rêveurs.

— On m'appelle ? demanda-t-il.

— Vous veniez de New Maiden, en arrivant ici ? demanda Harry Dickson.

— New Maiden ! Connaissez-vous le petit carillon mécanique du castel ? Il joue tous les soirs, à sept heures, et je vais l'entendre. C'est moi qui l'ai construit, il y a dix ans.

Le détective hocha la tête.

Tout comme les dames Jacobs, le bon Mr. Spurdle n'avait rien pu voir puisqu'il n'était pas passé par le lieu du crime.

— Il ne me reste qu'à demander à Miss Marholm et à Messrs. Banks et Selby s'ils n'ont rien vu, eux continua Dickson.

Stanley Banks et Ted Selby étaient entrés à Bolland-House quelques minutes après huit heures. L'ombre envahissait déjà la route. Selby avait suivi Banks de loin, mais tout à ses rêves d'avenir, il avait préféré la solitude à la compagnie de l'avocat et il avait réglé ses pas sur les siens.

Miss Marholm avait quitté Kingston très tard et avait franchi la distance en cinq minutes, car elle était venue avec sa petite auto Morris, qu'elle conduisait elle-même.

Harry Dickson haussa les épaules, il s'avoua qu'il n'avait posé ces

questions que pour la forme. Le cadavre de Flora Carter gisait dans le fossé et, n'eût été une brusque embardée de sa machine, qui projeta la lumière du phare latéral sur un des bords de ce fossé, il aurait dépassé le corps de l'assassinée, tout comme les autres.

— Personne d'entre vous n'a donc croisé de passants sur la route de Kingston, si je dois bien comprendre ? demanda-t-il en fin de cause. Personne.

Mr. Rocksniff avait profité de l'automobile d'un ami pour venir des Woodlands, où il avait passé l'après-midi, à Bolland-House. Il n'entrait donc pas en ligne de compte.

La première partie de l'enquête aboutissait à un point mort. Il y eut un silence pénible que la maîtresse de maison mit à profit pour faire servir du rhum, du genièvre et du cognac, liqueurs généreuses à qui tout le monde souhaita mentalement la bienvenue.

À ce moment, le téléphone sonna et Mr. Rocksniff s'empara vivement du cornet acoustique.

— Comment dites-vous, sergent White ? Un vagabond qui dormait dans le bosquet de sapins ? Attendez donc !

D'un air important il se tourna vers le détective.

— J'ai fait battre les environs par tous mes hommes disponibles et voilà la capture qu'ils viennent de faire. Faut-il l'amener devant vous, monsieur Dickson ?

— Porte-t-il des lorgnons ? demanda le détective.

Mr. Rocksniff ouvrit des yeux ronds de stupeur, mais il connaissait les curieuses habitudes du célèbre limier et il savait qu'on ne gagnait rien à s'étonner avec lui. Il posa la question.

— Pas du tout, monsieur Dickson, l'homme est jeune et a de très bons yeux.

— Ah ! fit le détective avec indifférence. Mettez-le pour une nuit à l'abri dans la prison communale, il y sera mieux qu'à la belle étoile par ce temps frais. Mais moi, il ne m'intéresse pas.

— Vous savez donc déjà quelque chose ? questionna anxieusement le constable.

Le visage du détective se rembrunit.

— Peut-être, mais je n'en tire pas grande gloire. Bien malin qui trouve immédiatement la piste qui le conduit sans tarder vers le but, mais peu malin celui qui ne saisirait absolument rien dès les premières minutes.

Si quelque familier du grand détective avait été présent, il aurait été bien étonné devant de telles paroles creuses, mais il se serait peut-être dit que Dickson devait se servir d'un certain verbiage pour ne pas livrer sa véritable pensée.

Mr. Rocksniff sembla ruminer les paroles de Dickson, – pour les

faire siennes plus tard sans doute –, quand une voix sarcastique se fit entendre.

— Cherchez à qui le crime profite... voilà de sages paroles qui ont été prononcées tout au début de la soirée. M'est avis qu'elles sont de saison plus que jamais.

Tous se tournèrent vers Stanley Banks qui ricanait en jetant des regards de biais sur le chef constable.

Celui-ci rougit, mais se reprit aussitôt.

— Et tel reste mon avis, dit-il.

Mrs. Bolland jeta un regard mécontent sur son conseiller.

— Je ne sais vraiment qui aurait eu quelque profit à faire disparaître cette merveilleuse Flora Carter, dit-elle.

— Il n'y a pas que l'argent qui guide des mains criminelles, objecta méchamment Stanley Banks.

— Non certes, répondit Mr. Rocksniff, mais où voulez-vous en venir ?

— Moi ? Mais à rien du tout, mon cher. Je suis avocat et non constable. Et encore, moins détective, aboya Mr. Banks.

— La jalousie... commença Evelyn Jacobs.

Un silence bizarre tomba sur tous ces gens réunis dans une même angoisse, une même appréhension de savoir... et tous les regards se mirent à chercher quelqu'un dans la pièce, quelqu'un d'absent.

— Miss Dora Marholm est sans doute dans la pièce voisine ? demanda Mr. Rocksniff d'un air faussement indifférent.

Mrs. Bolland se leva.

— Je vais voir, dit-elle d'une voix saccadée.

On l'entendit ouvrir des portes, puis monter des escaliers ; un bruit de voix confuses s'éleva à l'office, puis dans le jardin. Enfin, Mrs. Bolland revint, pâle et les yeux sombres.

— Je n'y comprends rien, dit-elle, elle n'est pas dans la maison.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était venue dans sa petite automobile ? demanda Harry Dickson.

Mrs. Bolland poussa un soupir et lança un ordre, à la cantonade.

— La Morris se trouve dans le garage au fond du jardin, expliqua-t-elle, on est allé voir.

La réponse ne se fit pas attendre.

— La porte du garage est grande ouverte et l'auto est partie.

— Qu'est-ce que cela signifie ? hurla Mr. Rocksniff, mes ordres étaient formels : personne n'avait le droit de s'éloigner d'ici.

Ted Selby regarda sa montre-bracelet d'un œil maussade :

— Il y a plus de vingt minutes que je ne l'aie vue, dit-il.

Pour toute réponse, Stanley Banks se mit à ricaner de plus belle, ce qui lui valut un regard courroucé du jeune Selby.

Le chef constable s'empara de nouveau du téléphone et alerta le premier poste de Kingston.

— Que l'on me donne tout de suite des nouvelles de Miss Dora Marholm ou de sa voiture ! ordonna-t-il.

Mr. Banks reprit la parole.

— Ne parliez-vous pas d'une immense blessure, monsieur Dickson, en parlant de celle qui vola la vie de notre pauvre amie. Si vous me permettez l'expression un peu... scientifique : le ventre débridé. Ne vous êtes-vous pas dit que c'était peut-être œuvre de boucher ou de chirurgien ?

— Je l'ai en effet pensé, répondit Dickson en le regardant fixement.

— Miss Marholm n'est pas seulement assistante à l'hôpital municipal de Kingston, mais je crois qu'un seul examen la séparait encore du grade de docteur en médecine.

— Banks, taisez-vous ou je vous casse la figure, sale bête que vous êtes ! tonna Ted Selby, hors de lui.

Harry Dickson prononça quelques paroles apaisantes.

— Nous sommes ici pour que la lumière se fasse, dit-il avec calme. Mr. Banks a des soupçons, il est en droit d'en avoir tout comme chacun d'entre nous. Les siens effleurent Miss Marholm pour trois raisons.

— C'est vrai : trois, affirma Banks en fixant le détective.

— D'abord l'arrivée tardive à cette soirée : elle est, en effet, venue la dernière. Ensuite, ses connaissances chirurgicales, ensuite...

— Dites-le donc ! s'écria Ted Selby en voyant le détective hésiter.

— Elle avait le béguin pour vous ! jeta grossièrement l'avocat.

L'instant d'après Ted Selby le tenait au collet et le secouait comme un rat.

— Je vous ferai avaler votre langue de vipère, Banks, rugit Ted, Dora est un ange, un exemple de droiture, le plus noble caractère qu'il y ait au monde...

La sonnerie du téléphone interrompit la querelle qui allait dégénérer en pugilat. Mr. Rocksniff écouta avidement, puis on l'entendit pousser une exclamation de dépit et de stupeur tout à la fois.

— Si je m'attendais à pareille chose ! cria-t-il.

— Mais, dites vite !

Mr. Rocksniff prit son temps pour se donner une plus grande importance, il toussa pour souligner le poids des paroles qui allaient tomber de ses lèvres :

— On me signale que la Morris de Miss Dora Marholm est arrêtée, tous feux éteints devant l'atelier de feu Miss Flora Carter. La porte de

cet atelier était grande ouverte, mes hommes sont entrés et l'ont trouvé complètement bouleversé, les meubles ouverts, fracturés, les tiroirs vides sur le plancher.

— Mais Dora ? demanda-t-on de toutes parts.

— Plus trace d'elle ! Disparue ! Enfuie !

— Là, qu'est-ce que je vous disais, marmotta Stanley Banks en toisant insolemment le pauvre Ted, effondré et larmoyant.

Le chef constable s'approcha du détective et lui parla à voix basse.

— Il me semble que c'est grave, monsieur Dickson, qu'en pensez-vous ?

Harry Dickson haussa les épaules, comme si tout cela ne le regardait pas.

— Jamais cette jeune femme n'a porté lunettes ni lorgnons, riposta-t-il. Elle avait des yeux magnifiques qui n'avaient besoin d'aucun artifice pour voir. Laissez-la donc tranquille, monsieur Rocksniiff.

3. La nuit des « Tritons »

Une quinzaine se passa, n'amenant pas précisément l'oubli mais un peu d'apaisement à Kingston. Le crime de Bush Park, qui avait attiré l'attention de Harry Dickson, puis celui de la route de Kingston Hill s'estompèrent dans l'ombre du mystère. Les gens, qui se barricadaient chez eux aux premiers soirs, reprirent courage et osèrent mettre de nouveau le nez à la rue.

Seule, la police, émue par la similitude entre les deux forfaits, restait sur les dents et s'attendait vaguement à la poursuite de la série rouge. Dora Marholm ne réapparut pas. Malgré l'indifférence que Dickson manifestait à son égard, un mandat d'amener avait été lancé contre elle. Son portrait s'étalait à la première page des journaux et se trouvait affiché dans tous les bureaux de police du Royaume-Uni. Il avait été envoyé à toutes les compagnies maritimes ayant des navires en partance pour l'étranger. On surveillait les gares et les ports.

Mais la jeune femme restait introuvable.

Si les habitants de Kingston, ou plutôt les noctambules, avaient repris goût aux sorties nocturnes et se riaient un peu de leur première terreur, il n'en était pas de même pour les époux Fleetwinch, propriétaires de la villa « Les Tritons », à Combe Wood.

En effet, la villa s'isolait dangereusement à l'écart des routes et des autres habitations. Un sentier, serpentant à travers des halliers, conduisait à leurs ridicules pelouses naines. À cent yards de la clôture du jardin, la forêt se dressait sombre et hostile.

Par lésinerie, les Fleetwinch s'étaient toujours passés de domesticité. Les amies de Mrs. Fleetwinch ajoutaient que même des saintes n'auraient pu accepter, comme épreuve terrestre, de passer un mois au service de cette dame acariâtre et avare.

À présent, les époux sentaient cet isolement leur peser comme une malédiction. Pendant trois jours, ils avaient abandonné leur demeure sylvestre pour s'installer dans une pension de famille de Kingston, mais leur avarice avait bientôt repris le dessus. La folle dépense de ce séjour réglée, ils s'étaient hâtés de regagner leurs tristes pénates.

Ils y vivaient à présent dans une peur abjecte, ajoutant des verrous et des serrures aux portes extérieures, se barricadant dans leur

chambre à coucher une fois le soir venu.

La nuit venait de tomber, il bruinait, un vent aigre pleurait dans les arbres de la forêt proche, il faisait froid.

En faisant bâtir les « Tritons », Mr. Fleetwinch avait cru devoir sacrifier au goût de l'antiquaille et il avait installé partout des cheminées ouvertes, destinées à des feux de bois.

D'abord, cela leur avait valu quelques avatars, mais bientôt ils y avaient trouvé leur compte, car Combe Wood fournissait autant de bois que possible aux maraudes de Mr. Fleetwinch.

Comme Mrs. Fleetwinch se prétendait légèrement enrhumée, des souches furent déposées dans l'âtre de la grande chambre à coucher et bientôt une bonne chaleur – d'ailleurs bien économique – envahit la pièce.

Mr. Fleetwinch, après avoir verrouillé toutes les portes, posé les volets et armé son fusil de chasse, s'était retiré avec son épouse dans la chambre où le feu dansait joyeusement dans le foyer noirci.

Une odeur de boucane flottait, mais elle ne gênait pas les deux époux, car elle leur rappelait leur éternelle lésinerie : ce qui était bon marché, et surtout ce qui était gratuit, emportait toujours leurs sympathies.

À la clarté d'une minuscule lampe à pétrole, le maître du logis déchiffrait péniblement un *Kingston Dispatch*, vieux de trois jours, et qui avait servi d'emballage à quelques regrats achetés en ville.

Mrs. Fleetwinch demanda aigrement si le pétrole se trouvait dans le fossé, au bout de la route, et son mari la comprit.

— C'est juste, ma belle, répondit-il. Ce stupide journal ne vaut pas la dépense d'une larme d'huile.

Il souffla la lampe, se coiffa d'un bonnet en casque à mèche et se coula dans les draps aux côtés de sa femme à moitié endormie.

Au-dehors, des nuages bas et lourds roulaient dans le ciel sans lune, le vent redoubla de violence, puis, bientôt, se mit à souffler en tempête.

Portes closes et cadénassées, volets fermés, verrous mis, clés tournées dans les serrures, les « Tritons » étaient devenus une véritable petite forteresse, défiant l'effort criminel des éventuels rôdeurs de la nuit.

Les époux Fleetwinch dormaient.

Mrs. Fleetwinch s'éveilla : une atroce migraine lui tenaillait les tempes, elle se plaignit :

— Jérémias, ma tête me fait mal et j'ai soif.

Elle n'obtint pas de réponse.

— Va me chercher la carafe d'eau sur le lavabo, Jérémias !

Silence.

Elle étendit la main à sa gauche : la place de son mari était vide et sans tiédeur.

— Jérémias ! cria-t-elle, effrayée et ne sachant que penser de cette absence.

Elle sentit un souffle frais sur son visage et se dressa sur son séant.

La grande chambre était obscure. Dans la cheminée, un dernier reflet rouge de tisons mourants luttait avec les ombres.

Cette chiche clarté lui permit pourtant de voir que dans l'angle le plus reculé de la pièce, la porte donnant sur le palier était grande ouverte.

— Jérémias ! Jérémias !

— Aaas ! fit la résonance dans la vaste cage d'escalier.

Mrs. Fleetwinch se prit à trembler violemment ; en étendant le bras dans la ruelle, elle sentit l'acier froid du double canon du fusil de chasse de son mari.

Elle s'en empara. Elle savait manier cette arme, cela lui donna du courage.

Doucement, elle se laissa glisser en bas du lit, puis elle eut la présence d'esprit de vérifier si l'arme était chargée.

Elle sentit la présence des deux cartouches à chevrotines, fit sauter le déclic de la gâchette de sûreté et s'avança vers la porte ouverte.

Une fois arrivée là, elle hésita à allumer la lampe, puis elle décida de n'en rien faire. Elle connaissait le pas de son mari et, habituée par pure avarice à circuler dans les ténèbres, elle était certaine de pouvoir se diriger à sa convenance.

Elle s'avança ainsi sur le palier, le traversa dans toute sa longueur, arriva aux premières marches de l'escalier.

Avant de s'y engager, elle se pencha sur la rampe et écouta.

Rien ne bougeait dans la maison, le silence était immense ; même au-dehors, le vent avait cessé de se plaindre.

Mais déjà, elle eut la sensation de l'anormal, voire du cataclysme.

Une odeur fade montait d'en bas, elle crut la reconnaître vaguement.

Cela sentait le poulet fraîchement égorgé ; une senteur douceâtre de viscères tièdes de volaille ou de lapin montait à ses narines. Au premier abord, cette sensation n'éveilla aucun soupçon dans son esprit.

Tout à coup, son sang se figea dans ses veines et elle eut peine à réprimer un cri de frayeur : une lueur filtrait dans le hall, venant de la porte entrouverte de la cuisine. Elle sentit l'odeur chaude et rance de la chandelle allumée.

En même temps, un glissement bizarre se fit entendre en bas, dans l'ombre.

Cette fois-ci, elle aurait voulu crier, mais aucun son ne monta à ses lèvres.

Machinalement, elle descendit une, deux, puis trois marches.

De la place où elle se trouvait, elle pouvait voir une partie de la cuisine, faiblement éclairée par une chandelle qui devait se trouver posée sur le sol.

Mais cela lui suffit pour voir !

Deux pieds nus, puis deux jambes velues apparaissaient, lugubrement rigides, puis la cotonnade rayée de vert d'un pyjama retroussé sur des genoux cagneux. Elle la reconnaissait bien cette ridicule anatomie et ce pyjama élimé par l'usage. C'était Fleetwinch qui devait être étendu par terre... dans une affreuse et large tache brune.

Pour le coup, elle hurla.

— Au meurtre ! À l'assassin !

Tout à coup, la vision disparut : la chandelle venait d'être soufflée ou plutôt renversée, car il y eut un petit bruit de chute.

En même temps, du fond des lourdes ténèbres, quelque chose fondit sur elle et la jeta au bas des escaliers.

Mais Mrs. Fleetwinch, habituée aux durs travaux ménagers, lutta.

Son fusil lui avait échappé des mains et se trouvait perdu dans le noir, hors de son atteinte.

Elle se battit, en hurlant, contre une force invisible.

Ses mains sentirent des formes, un bras, puis un poing fermé, qu'elle tâcha de mordre sans y parvenir, mais qu'elle agrippa de toutes ses forces.

Elle aurait peut-être remporté la victoire si, tout à coup, elle n'avait senti à la hanche un froid intense, puis une flamme qui lui lanciait soudain les entrailles.

Elle poussa un grand cri et tomba en avant.

Dans sa chute, elle toucha le fusil dont un coup partit avec un fracas de tonnerre...

À ce moment, la Providence voulut que les gardes forestiers de Come Wood, William Desmond et Sol Crookes, parussent à la lisière du bois.

Ils entendirent les cris de la femme et le coup de feu.

Les deux crimes de la quinzaine passée leur étaient encore suffisamment dans la mémoire pour les inciter à une intervention immédiate.

Ils s'élancèrent au pas de course vers la villa, sautèrent la basse haie, traversèrent la pelouse en courant et escaladèrent le perron.

Ils cognèrent violemment contre la porte, qui céda aussitôt : elle n'était qu'entrouverte.

Des plaintes et des gémissements s'élevaient à quelques pas d'eux dans les ténèbres du hall.

Desmond alluma sa torche électrique et tout de suite ils furent en pleine horreur :

Mrs. Fleetwinch agonisait au milieu du vestibule, les yeux vitreux, une main crispée et l'autre pinçant le ventre dont le sang et les entrailles s'échappaient à flots.

La malheureuse cessa de respirer comme le garde se pencha sur elle.

— Rien à faire ! bougonna-t-il horrifié, c'est un coup dans le genre de celui de Miss Carter !

— Où peut être Fleetwinch ? demanda Crookes.

— Dieu sait s'il n'a pas reçu son compte, lui aussi ! répondit son collègue.

« Parcourez la maison, Sol, et n'hésitez pas à vous servir de votre revolver.

Le balai lumineux de la lampe de Crookes se joignit à celui de son compagnon et plongea dans la cuisine.

— Damnation ! cria le garde, voici Fleetwinch ! Ah ! quelle boucherie !

Au milieu de la pièce, le malheureux rentier gisait sur le dos, les bras en croix, la figure atrocement convulsée. Une formidable blessure béait : le ventre avait été ouvert de haut en bas, vidant le corps comme un sujet d'anatomie.

Blême d'effroi et de dégoût, Desmond répéta son ordre.

— Fouillez la maison, Sol ! Je garderai les sorties. Et si le monstre qui a fait ce coup double est encore là, faites-lui son affaire. Deux balles dans la tête au premier geste !

Mais Sol eut beau parcourir « Les Tritons » de la cave aux greniers et Will Desmond en garder les sorties, on ne découvrit nulle trace du criminel. Force fut aux deux représentants de l'ordre de battre en retraite pour aller avertir la police de Kingston. Encore le firent-ils avec intelligence : Sol Crookes partit au pas de gymnastique et Desmond resta sur les lieux.

L'aube jetait des lueurs ternes sur les toits de la villa tragique, quand deux autos arrivèrent à toute allure de la ville.

Rocksiff et des agents descendirent de l'une, Harry Dickson et son élève, Tom Wills, de l'autre.

Harry Dickson jeta à peine un regard sur les cadavres des époux Fleetwinch.

— Le bandit a signé son œuvre, murmura-t-il, c'est le même coup

qu'à Bushy Park, le même que celui qui mit fin à l'existence de la malheureuse Flora Carter.

— A-t-on volé quelque chose ? demanda Rocksniff, la maison a-t-elle été cambriolée ?

— Je ne le crois pas, non... j'en suis certain, répondit Dickson, c'est là l'œuvre d'un assassin maniaque, un de ces criminels qu'on retrouve avec le plus de peine, si encore on le trouve.

— Non, rien ne semble avoir été emporté de la maison, affirma Sol Crookes. William et moi, nous avons parcouru la maison et tout y était en ordre. Et puis, nous savons tous que Mr. et Mrs. Fleetwinch n'auraient pas gardé d'objets de grande valeur chez eux. Ils se méfiaient tellement des voleurs, les pauvres, ajouta-t-il avec une ironie attristée.

— À propos, où se trouve donc votre collègue Desmond ? demanda brusquement le détective.

— C'est vrai ! s'écria Sol Crookes en regardant autour de lui d'un air inquiet.

— Holà Desmond ! Holà Will !

Personne ne répondit à cet appel.

— Par l'enfer, voilà qui ne me dit rien qui vaille ! gronda Sol Crookes. J'ai laissé mon compagnon seul dans cette affreuse maison et, probablement, dans le voisinage du monstre qui a fait le coup.

Il n'en fallut pas plus aux agents pour s'égailler à travers la maison, comme une nuée de passereaux affairés.

À Tom Wills revint le terrible honneur de faire la lugubre découverte, qui portait à trois le nombre des crimes de la nuit.

Will Desmond était couché de tout son long sur les dalles de la cave, dans une large mare de sang qui se figeait à peine. La mort ne devait pas remonter à plus d'une heure.

— La même blessure que la victime du Park, que celle de Miss Carter et de Mr. Fleetwinch, déclara Harry Dickson. Elle diffère chez Mrs. Fleetwinch, parce que la pauvre femme me paraît s'être défendue contre son agresseur.

Tout à coup, il se redressa et aspira fortement l'air.

Il venait de percevoir une vague odeur pharmaceutique.

— Le monstre a opéré à l'anesthésique, dit-il. Rien que l'expression plus calme du visage de Desmond le démontre. Un masque chloroformé a dû lui être apposé sur le visage.

— Et puis, on l'a disséqué tout simplement ! ajouta Tom Wills.

Son maître le regarda, puis branla du chef.

— Je crois que vous avez raison, Tom. Mais pour quoi faire ?

— Une manie criminelle de professionnel, opina Mr. Rocksniff. Pensez donc à Dora Marholm, la candidate en médecine disparue,

monsieur Dickson. Cela pourrait expliquer les choses.

Harry Dickson ne répondit pas et s'en fut examiner le corps mutilé de Mr. Fleetwinch. Quelques minutes plus tard, il s'élança vivement dans l'escalier.

— Rocksniff, s'écria-t-il presque aussitôt, veuillez donc monter me rejoindre.

Le chef constable ne se fit pas prier.

Il trouva le détective sur le palier, brandissant deux loques de cotonnade.

— Les clous du tapis du palier ont travaillé pour nous, Rocksniff. Voyez ce qu'ils ont retenu !

— Mais... ces morceaux d'étoffe me semblent provenir du pyjama de Fleetwinch !

— Précisément ! Le corps de l'assassiné a été traîné hors de la chambre, descendu par l'escalier, puis porté dans la cuisine, pour y procéder à quelque horrible besogne.

— Comment ? Vivant...

— Sans doute ! Ah ! ceci expliquera bien des choses.

Harry Dickson venait d'entrer dans la chambre à coucher et il se penchait sur la grille refroidie du foyer.

Il prit une pincée de poudre grise qui se confondait avec les cendres du foyer, la renifla, la goûta du bout de la langue.

— J'y suis ! Je connais cette infernale drogue ! Elle vient de loin, de l'Afrique équatoriale si je ne m'abuse. Les griots de là-bas savent s'en servir ! On l'obtient en réduisant en poudre un petit champignon extraordinairement vénéneux. Projetée dans le feu, cette poussière a la propriété de répandre une fumée presque inodore, mais ayant une grande puissance anesthésique, bien que d'assez courte durée. L'assassin connaissait bien les aîtres de la maison et ses foyers à feu ouvert. Il lui a suffi de faire tomber une poignée de sa poudre par un conduit de cheminée, pour que la chambre à coucher, où nous sommes, se remplisse de son infernale fumée.

— Il a dû monter sur les toits dans ce cas, annonça gravement le constable.

— C'est évident ! Mais ensuite, il lui fallut vaincre des serrures et des verrous. Ce devait être un bonhomme rudement calé en matière de cambriole, car aucune porte n'a été forcée. Je donnerais beaucoup pour pouvoir examiner ses outils à cet oiseau-là !

— Si Dora Marholm... commença Mr. Rocksniff, mais Dickson lui coupa la parole du geste.

— Monte-en-l'air, acrobate, serrurier d'élite et créature de réelle vigueur pour traîner un bonhomme du poids de feu Fleetwinch par l'escalier et pour vaincre, sans plus, une solide femme comme son

épouse... et vous voyez toutes ces exceptionnelles qualités réunies chez une fluette petite personne comme l'étudiante en médecine ?

Rocksniff préféra ne pas répondre, il lui coûtait d'abandonner ses soupçons, mais la conviction de Dickson lui en imposait trop.

Tout à coup, la voix de Tom Wills s'éleva dans le hall.

— Maître, venez donc voir ! Je crois que Mrs. Fleetwinch tient quelque chose dans son poing fermé, cela brille entre ses doigts.

Harry Dickson et Rocksniff descendirent vivement les escaliers et trouvèrent le jeune homme occupé à desserrer les doigts de la morte.

— C'est dur, grogna Tom, et puis c'est écœurant ; on dirait qu'elle ne veut pas lâcher prise, qu'elle se défend. Tenez... on dirait qu'elle tient un caillou blanc dans sa main crispée.

Il fallut de réels efforts pour que la griffe de mort s'ouvrît. Lorsqu'on y parvint, un objet rond, d'une couleur laiteuse, roula sur le sol.

Un agent la ramassa et la remit au détective.

C'était une pierre lisse, d'une apparence étrange, légèrement oblongue, rappelant par sa forme un œuf de vanneau.

— N'est-ce pas une opale ? demanda Tom Wills, mais je ne savais pas qu'il en existait de si belle taille. Comment est-elle venue dans la main de la morte ?

— Une opale, en effet, approuva Dickson rêveur, autrement dit une pierre de lune. Je me demande ce que cela signifie, car cela signifie quelque chose...

Ce fut tout ce que l'enquête aux « Tritons » révéla.

4. Le mystère du clocher

Sur la piste du crime, on ne marche pas toujours d'aventure en aventure, bien loin de là. Elle est, au contraire, riche en heures fastidieuses vouées aux recherches, aux interrogatoires vagues et sans résultat, aux marches et aux contremarches sans nombre.

Au cours de cette ténébreuse affaire, Harry Dickson et ses collaborateurs en connurent pas mal de ces heures, voire de ces journées ternes, s'achevant sur des résultats nuls, des erreurs, des embrouillements et des désenchantements continuels.

À Tom Wills échet la longue série des visites aux joailliers et aux lapidaires de Londres auxquels il montra la pierre de lune, trouvée en ces circonstances mystérieuses et tragiques.

Mais, parmi tous ceux qu'il questionna avidement, personne ne se souvint d'avoir jamais détenu une pierre pareille, bien plus, d'en avoir jamais vue. Pourtant, chez un juif de Soho, Abraham Blum, il récolta quelques indications qui ne lui parurent pas si négligeables.

Blum avait regardé longuement, puis soupesé la pierre en marmottant de vagues paroles et en secouant sa tête décrépite.

— De pareilles pierres n'ont pas une immense valeur, dit-il, parce qu'on ne les demande guère, mais de cette taille, elles seraient connues, peut-être cataloguées comme des curiosités de musée. Non ! elle n'a pas dû séjourner dans des magasins d'Europe.

« Ces pierres se trouvent dans l'Oural, où on les dédaigne et où on les craint car elles ont une fichue réputation : celle de porter malheur. Je crois avoir entendu dire, par mon vénérable père, que des marchands arabes les recherchaient pour faire du troc au centre de l'Afrique.

« Les prêtres fétichistes raffolent de cette camelote pour leurs sortilèges.

— Quel genre de sortilège ? demanda Tom Wills.

Abraham Blum haussa les épaules.

— Cela, je n'en sais rien ! Je ne suis pas un homme savant. Mais un voyageur qui connaît les habitudes de ces damnés moricauds pourrait en savoir davantage. C'est tout ce que je puis vous dire, jeune homme.

Tom Wills revint avec ces renseignements chez son maître, qui ne

s'en montra pas mécontent.

— Ce ne serait pas la première fois que, même en nos temps de progrès à outrance, d'archi vieilles pratiques de sorcellerie aient poussé au crime quelque fou ou maniaque dangereux, dit-il en reprenant la pierre de lune. Il se mit alors à fréquenter quelques explorateurs célèbres, à compulsuer des livres de voyage.

Vains efforts ! Les livres restaient muets et les voyageurs africains, tout en reconnaissant la valeur attachée par certains griots à l'opale, comme pierre des esprits de la nuit, ne lui connaissaient pas d'autre effet.

Harry Dickson examina la trouvaille au microscope.

La pierre n'avait pas été dessertie, elle n'avait jamais appartenu à une parure quelconque ; c'était une pierre libre. Comment se trouvait-elle dans la main de la morte ? Mystère qui ne faisait qu'assombrir les autres mystères.

— A-t-elle seulement joué un rôle dans ce crime ? demanda Tom Wills.

Le bon sens parlait par la bouche du jeune homme et pourtant son maître refusait d'y croire.

Tom battait les rues de Londres sans grand espoir ; il écrivit, au nom de son maître, aux principaux lapidaires d'Europe. Il ne reçut aucune réponse intéressante : malgré leur rareté, les opales faisaient peu d'argent sur le marché.

Quant aux recherches de la police dans Kingston et les environs, elles ne donnèrent aucun résultat. Le criminel s'était évanoui comme une nuée passagère, ne laissant aucune trace pouvant mener à lui.

Cependant, les affaires criminelles les plus atroces ont parfois des intermèdes grotesques, voire comiques.

Mr. Stanley Banks fit les frais du premier.

Depuis le meurtre de Miss Carter, la bonne Mrs. Bolland lui battait froid. Elle ne pouvait lui pardonner ses injurieux soupçons envers Dora Marholm.

Mr. Banks jura qu'il prouverait la culpabilité de la jeune femme qu'il nommait, d'ores et déjà, la Vampire de Kingston.

Comme tant de détectives amateurs, il fit les plus absurdes démarches, multiplia des recherches ridicules.

Un soir pourtant, il se crut très près du but.

Il venait de passer une demi-heure plutôt pénible à Bolland-House, où la maîtresse le reçut avec une froideur marquée.

Il s'était retrouvé dans la rue, furieux et plus ardent que jamais pour son enquête personnelle.

Il avait déjà franchi la zone des premières lumières de la ville et s'engageait dans Highway, particulièrement obscur ce soir, car

plusieurs réverbères n'étaient pas allumés ou bien avaient été éteints par des noctambules.

Tout à coup, il entendit courir derrière lui.

Il se retourna et pensa mourir de frayeur : Dora Marholm, affreusement pâle, accourait vers lui du fond de l'ombre.

Il parut à Stanley Banks que le visage de la jeune femme était terrible, tordu par les affres de sa sanguinaire passion (ce furent ses propres termes). Le courageux Banks se mit à courir en poussant des clameurs à ameuter une ville tout entière.

Comme un fou, il s'engouffra dans le premier poste de police dont il avait vu luire au loin la lanterne rouge, comme un fanal sauveteur.

À son récit angoissé, deux sergents de police l'accompagnèrent, mais ils eurent beau explorer Highway dans tous les sens ils ne découvrirent ni chien ni chat et encore moins « la vampire ».

Cet épisode, raconté avec pas mal d'ironie par le *Kingston Dispatch*, acheva de perdre le malheureux avocat dans l'estime de Mrs. Bolland, qui lui interdit purement et simplement l'accès de sa maison.

Harry Dickson ne fut au courant de cette stupide aventure nocturne que bien plus tard, et nous verrons par la suite qu'il le regretta vivement.

Mais le second intermède, qui débuta par le grotesque, finit en une nouvelle tragédie.

Un matin, un carillon bruyant à la porte de rue fit accourir Mrs. Crown. À peine la vénérable dame eut-elle ouvert, qu'un bonhomme un peu ridicule, brandissant un invraisemblable parapluie demanda à voir Harry Dickson sur l'heure.

— Je suis victime du crime le plus abominable du siècle ! gémissait-il. Hélas, mon petit Ben et ma chère Frida ! Mes pauvres enfants !

La bonne Mrs. Crown s'apitoya immédiatement sur le sort du malheureux père, elle remonta l'escalier quatre à quatre et entra, comme une trombe, dans la salle à manger où Dickson et Tom Wills achevaient leur thé du matin.

— Il y a là un pauvre homme dont on vient d'assassiner lâchement les deux enfants, monsieur Dickson ! cria-t-elle.

Le détective repoussa sa tasse et fit signe de faire entrer immédiatement un homme si durement éprouvé.

Ce fut le bon Mr. Spurdle qui entra, larmoyant et hors d'haleine.

— Mon petit Ben, ma petite Frida ! pleurnichait-il.

Le détective fit un geste d'étonnement.

— Mais c'est monsieur Spurdle de Kingston ! dit-il, je vous croyais pourtant célibataire, cher monsieur !

— Certainement, répliqua Mr. Spurdle, croyez-vous qu'une

stupide créature féminine pourrait entrer dans ma vie, une péronnelle qui ne comprendrait rien à mes travaux ?

— On aurait cru comprendre que vos deux enfants étaient tombés victimes du vampire de Kingston, dit Tom Wills.

— Et vous avez cru la vérité, mon petit monsieur ! se lamenta l'horloger. Mon brave Ben, ma jolie Frida sont devenus, à leur tour, la proie du monstre infernal. Il leur a ouvert le ventre, semant les alentours de leurs délicats organes...

Harry Dickson se frappa le front et réprima une violente envie de rire.

— Ben et Frida sont les deux poupées mécaniques qui ornent le clocher du vieux collège de Kingston, je crois.

— Mes enfants ! le fruit de mes veilles ! Des merveilles d'automates que les mécaniciens de Nuremberg m'enviaient féroceement. Les avez-vous jamais vus, monsieur Dickson ?

Le détective fit signe que oui.

— C'étaient en effet des merveilles du genre, concéda-t-il.

— Frida sortait à chaque quart d'heure de sa niche de pierre, faisait un petit tour sur la corniche et frappait la cloche de son marteau de fer. Quand l'heure entière devait sonner, Ben apparaissait. Il saluait, du haut de la tour, le public d'en bas qui attendait sa venue : un coup de chapeau grave pour les messieurs, un geste gentil pour les dames, un petit coup de doigt amical pour les méchants enfants, puis il sonnait l'heure. À midi, il allait chercher Frida et ils dansaient quelques pas de valse, puis ils faisaient une mimique expressive, qui s'adressait de nouveau aux gens d'en bas : c'est l'heure d'aller dîner !

« Voici que le vampire les a étripés comme des pourceaux, rendus immobiles pour de longs mois... peut-être pour toujours ! Je ne me sens plus de force à réaliser encore de pareils chefs-d'œuvre !

« Monsieur Dickson, il faut m'accompagner sur-le-champ.

Le détective hésita, il avait bien d'autres chats à fouetter que d'aller à la recherche de stupides iconoclastes, mais Mr. Spurdle vit son hésitation et reprit aussitôt ses jérémiades :

— Comment, vous ne voyez pas un crime là-dedans, aussi ignoble que les autres qui ensanglantèrent Kingston ? Ben et Frida n'étaient pas d'inertes poupées de bronze, ils vivaient de la vie de mon cerveau et également de mon cœur ! Il faut les venger, aussi bien que Miss Flora, et, surtout, que ces falots bourgeois des Fleetwinch.

Le doux Mr. Spurdle ne se possédait plus ; la mort de ses chères poupées l'affectait autant que si c'étaient des enfants de sa chair et de son sang.

Harry Dickson vit que Tom Wills aurait pris un plaisir extrême à suivre ce curieux bonhomme et accepta de l'accompagner à Kingston.

Pour la circonstance, l'horloger avait loué un spacieux taxi et le trajet se fit rapidement, occupé presque complètement par les lamentations de l'artisan.

Enfin, le clocher parut au loin et Mr. Spurdle l'indiqua en poussant un cri de souffrance et de colère :

— Voilà le lieu du crime ! cria-t-il avec emphase.

Depuis des années, le vieux collègue de Kingston n'était plus consacré à l'éducation de la jeunesse de l'endroit.

Ses salles basses et sombres avaient été mises à la disposition d'un musée local, qui y entassait des curiosités sans gloire, attirant bien peu de monde. Seules, les poupées de Mr. Spurdle éveillaient encore l'attention du passant et du voyageur.

Harry Dickson et ses deux compagnons furent reçus à leur entrée par l'unique gardien, un vieil invalide grognon, détestant tout ce qui était de nature à troubler la paix de ses jours.

— Quelle histoire pour deux maudites poupées, grogna-t-il en tournant le dos aux trois visiteurs.

Mr. Spurdle précéda ses invités sur un escalier de pierre, grimpant en colimaçon entre deux murailles de pierre de taille, moussues et suintantes.

Par les créneaux, tout au long de la montée, la ville parut en panorama, puis le vaste bariolage de la campagne d'alentour.

Quand ils eurent atteint la grande plate-forme du campanile, Mr. Spurdle fit halte et respira :

— Vous allez vous trouver devant le crime le plus ignoble que je connaisse, dit-il avec véhémence, un crime contre l'art et l'intelligence humaine.

En se baissant, ils entrèrent dans une étroite niche de pierre où ils se trouvèrent immédiatement devant les tristes dépouilles de Ben et de Frida.

Les deux jaquemarts étaient affalés, comme des pantins, contre la muraille.

La cuirasse de leur ventre était arrachée et l'on voyait luire à l'intérieur une rouagerie compliquée, baignée d'huile.

Une profusion de roues dentées, de ressorts tordus et de pivots détachés jonchaient le sol autour d'eux et témoignaient de l'ardeur meurtrière de leur bourreau.

— Le monstre a procédé comme une brute, cria Mr. Spurdle hors de lui. Il ne s'est pas contenté d'un poignard mais a fait usage d'un ciseau à froid, de limes et de tenailles ! Mes pauvres petits, je ne pourrai plus vous rendre votre belle vie de toutes les heures.

Il sanglotait positivement.

Le détective contemplait ce désastre d'un œil mi-désapprobateur,

mi-amusé, quand soudain Tom Wills s'écria avec une stupeur effrayée :

— Ce n'est pas possible, ces mannequins ont saigné !

— Quoi ? cria le maître.

Pour toute réponse, Tom Wills montrait une large flaque de sang qui s'élargissait sur le sol de la niche.

Mr. Spurdle, d'abord tout à son indignation, joignit sa stupeur à celle de ses deux compagnons.

— Mes poupées ont saigné, dites-vous ? Non... non... c'est de l'huile, mais je n'en mets jamais autant.

— C'est du sang ! dit brusquement Dickson, et qui a coulé il n'y a pas si longtemps que cela.

Son regard fit le tour de l'échauguette et s'arrêta soudain sur les marches d'un escalier très étroit, montant vers le sommet du campanile.

— Le sang coula par cet escalier, dit-il en s'élançant sur les marches, suivi par Tom Wills et Mr. Spurdle.

Ils atteignirent presque en même temps une sorte de pyramide creuse : la dernière et plus haute chambre du campanile. Et là, l'horreur en personne les reçut : un corps de femme, à moitié nu, gisait sur les dalles noires.

Le ventre, ouvert d'un formidable coup de couteau, bâillait, les muscles ouverts comme des volets : le paquet opalin et sanglant des viscères s'échappait de l'immonde blessure, coulait sur le sol.

— Mais... je... la reconnais, haleta soudain Mr. Spurdle.

Harry Dickson poussa un grondement de bête sauvage.

C'était le cadavre de Miss Dora Marholm.

Trois heures plus tard, le médecin légiste finissait l'autopsie de la morte en présence de la police locale, d'un envoyé de Scotland Yard, mandé en toute hâte, de Harry Dickson et de Tom Wills.

— Procédé pareil à tous les autres meurtres, déclara brièvement le praticien en essuyant ses instruments rougis.

Harry Dickson avait suivi de près la lugubre opération.

— Mais dans ce cas-ci, la victime porte des traces d'autres blessures qui me semblent anciennes.

— Vous avez raison, monsieur Dickson, s'empressa d'ajouter le médecin. La malheureuse semble avoir été rouée de coups, mais les ecchymoses qui en ont résulté étaient en pleine voie de guérison et semblent dater de huit jours au moins. Tenez, regardez ses chevilles, on dirait des traces de cordes : elle a dû être ligotée ou enchaînée.

— Veuillez examiner l'estomac, dit sèchement le détective.

Le docteur approuva de la tête et encore une fois le scalpel entra en jeu.

— Rien ! marmotta le praticien étonné. Pas traces d'aliments. On dirait qu'un long jeûne lui a été infligé.

— En d'autres termes, elle a été séquestrée avant d'être tuée, dit Harry Dickson.

Alors, Mr. Rocksniff se mit à raconter l'aventure de Mr. Stanley Banks ; quand il eut fini de parler, le détective prit une mine sévère.

— Pourquoi ne pas m'avoir averti, Rocksniff ? demanda-t-il sur un ton de reproche au chef constable.

— On n'osait vous déranger pour une pareille sottise, monsieur Dickson.

— Une sottise qui aurait en tout cas sauvé la vie à cette infortunée, et nous aurait peut-être livré le coupable.

— Comment ? s'exclama Mr. Rocksniff atterré.

— Je crois ne pas être très loin de la vérité en retraçant de la sorte la tragique aventure de Miss Marholm :

« Après sa singulière visite au domicile de son amie Flora Carter, Miss Marholm s'enfuit, se cacha. Pourquoi ? Je ne puis le dire pour le moment. Tout me fait pourtant croire qu'elle savait quelque chose qu'elle désirait garder éperdument secret et, qu'en cas d'arrestation, elle aurait dû dévoiler, sous peine de rester suspecte des plus terribles des crimes.

« Le bandit inconnu dut penser de même et il se livra à une recherche de son côté. Plus heureux, et peut-être plus habile que la police, il réussit à découvrir la retraite de Miss Marholm, à l'attirer chez lui sous prétexte de lui donner asile.

« Ce qui démontre que le monstre était connu de la victime et *qu'elle ne le soupçonnait nullement d'être un assassin !*

« Mais un soir, elle dut découvrir la terrible vérité et elle parvint à s'enfuir. Ce fut alors que Stanley Banks la vit... il eut peur !

— Ah ! le lâche, cria Mr. Rocksniff.

— ... et pendant que l'avocat allait raconter son aventure à la police, continua Dickson, le bandit put remettre la main sur elle et lui faire réintégrer sa prison !

— Holà ! cria Mr. Rocksniff. Monsieur Dickson, vous venez de faire luire une lumière formidable. Le champ de nos opérations policières va en être bien rétréci : le bandit est un familier de la morte. Tout au moins, une personne honorablement connue par elle. En plus, il ne doit pas habiter loin de Highway.

Harry Dickson l'approuva.

— À l'œuvre ! commanda le chef constable animé d'un beau zèle. Avant quelques jours, nous aurons le plaisir d'ouvrir les portes de la prison pour le vampire de Kingston.

Le détective ne répondit pas à cet optimisme. Au contraire, son

front se rembrunit plus que jamais.

— Une créature colossalement habile, murmura-t-il, qui n'a pas encore dit son dernier mot.

Ils descendirent en silence l'escalier sanglant.

Arrivés sur la grande plate-forme, ils trouvèrent Mr. Spurdle, démontant eu gémissant ses mannequins mutilés.

— Un pays pareil où l'on détruit les chefs-d'œuvre, sans pouvoir mettre la main sur les coupables. J'en ai honte ! Je le hais ! Je le priverai de ma présence. Je m'en vais, entendez-vous ! Et j'emmènerai Ben et Frida pour les faire revivre sous d'autres cieux. Le vampire serait capable de revenir et de me les tuer tout à fait !

5. La dette de Stanley Banks

L'exemple de Mr. Spurdle ne fut pas stérile : l'aube d'un véritable exode se leva sur Kingston. Des habitants vendirent maisons et propriétés pour se réfugier à Londres ou ailleurs, fuyant devant le sanglant fantôme du vampire.

Mr. Rocksniff manifesta la crainte que le monstre aurait pu être parmi eux, privant ainsi la police locale de la gloire de sa capture.

Aussi soumit-il chaque partant à un interrogatoire féroce, qui lui attira même des remontrances de la part de ses supérieurs.

Un des hommes les plus manifestement malheureux de Kingston, en ces heures troubles, était l'avocat Stanley Banks.

Tout le monde lui tournait le dos, sa clientèle l'avait complètement abandonné. L'épicier le plus couard, celui qui fermait sa porte dès le crépuscule, pleurant sur les ventes du soir qu'il manquait et passant une partie de ses nuits à trembler derrière ses portes closes, cet homme si peu valeureux, regardait passer Banks en reniflant de mépris. Tout haut il disait qu'il aurait résolument refusé de vendre une once de denrée à ce chien vil et lâche, ce calomniateur de femmes, ce complice d'assassin.

Le lendemain de la découverte du crime du clocher, on sonna à la porte du nouveau paria de Kingston.

Il ouvrit lui-même, car son unique domestique venait de l'abandonner, en lui jetant presque son tablier bleu en pleine figure.

Sur le seuil, Ted Selby se dressait, pâle mais résolu.

— Stanley Banks, dit-il, je viens faire appel au dernier restant de votre honneur d'homme, si toutefois il vous en reste encore.

L'avocat gronda mais n'osa répondre.

— Les lois de notre pays ne sont pas tendres pour les duellistes, continua le jeune homme. Cependant, je veux risquer la prison et la chance d'être tué ou blessé par vous. Voulez-vous vous battre avec moi ? Je vous laisse le choix des armes. Vous étiez, je crois, officier pendant la guerre.

Stanley Banks devint affreusement pâle.

— Selby, répondit-il, la vie m'est à charge, j'ai tout perdu, et à cela s'ajoute un remords sans nom, celui d'avoir accusé Miss Dora Marholm.

« Vous me rendriez grand service en m'envoyant une balle qui me ferait quitter cette terre où je suis seul. Mais je n'ai pas encore le droit de m'en aller.

Ted Selby le contempla en silence et son visage se fit moins dur.

— Je veux trouver l'assassin de Dora Marholm, je veux le trouver, MOI ! Donnez-moi quinze jours. Si au bout de ce temps je n'ai pas réussi, je serai à vos ordres.

Selby ne refusa pas le fauteuil que Banks lui désigna. Il s'assit, réfléchit, chercha ses paroles.

— Vous croyez-vous assez fort pour réussir, en ces quelques jours, là où un Harry Dickson ne réussit pas ?

Stanley Banks eut une lueur d'orgueil dans son regard fatigué par les veilles.

— Oui ! répondit-il sourdement, oui, car il y a une chose à laquelle le grand détective ne semble pas songer. Peut-être n'y attache-t-il pas d'importance, peut-être a-t-il raison.

« Remarquez, Selby, que depuis la mort de Miss Carter le vampire s'en prend à tous ceux qui furent présents à la dernière soirée de Mrs. Bolland !

— Oh ! s'écria Ted Selby, c'est vrai ce que vous dites là !

— Miss Carter, les Fleetwinch, Miss Marholm et les poupées de Mr. Spurdle. Pour ce dernier, c'est une moitié de lui-même qu'on a assassinée !

— Et vous concluez ? demanda Selby hors d'haleine.

— Qu'il attaquera encore un de nous ! Vous, Rocksniff, les dames Jacobs, moi-même !

— À moins que le bandit ne se trouve parmi nous ! s'écria Selby.

— J'y ai pensé, dit simplement l'avocat.

— Peut-être que le vampire, c'est vous, Ted Selby, et peut-être que c'est moi, continua Stanley Banks avec un rire douloureux.

Ted Selby approuva en hochant doucement la tête.

— Banks, je veux vous aider.

— Gardez-vous-en bien, Teddy, répliqua tristement l'avocat. Moi seul ai une dette à payer et je n'entends pas que d'autres le fassent pour moi ou m'aident à le faire.

Ted Selby, ému malgré lui, tendit la main à l'homme qu'il aurait voulu tuer une heure auparavant.

— Dieu fasse que vous puissiez réussir, dit-il avec ferveur.

Sans rien ajouter, ils se quittèrent et ils ne se revirent plus de ce monde, car... mais n'anticipons pas.

Une fois seul, Mr. Banks prit un plan de Kingston et de ses environs et se mit à y tracer au compas des cercles et des courbes.

Il délimita de cette façon une région située entre Bolland-House

et Oak Gardens. Oak Gardens était un petit square, négligé et hâve, où, en guise des chênes qu'on aurait été en droit d'y voir d'après le nom, ne se trouvait qu'une chétive ormaie, jadis l'orgueil d'un vieux mail.

Ce mail abandonné se trouvait aux confins de Kingston, car, depuis, la ville s'était développée vers le sud. Entre deux anciennes hostelleries vides, portant depuis des années des pancartes *À Louer*, s'effritait la sordide demeure des demoiselles Jacobs.

— Voici un champ d'opérations qui pourrait devenir celui du vampire, se dit triomphalement Stanley Banks en déposant ses instruments de précision.

Il passa deux nuits blanches à faire la navette entre Bolland-House et le jardin public, écoutant aux volets de la demeure de son ancienne flamme, puis à ceux, vermoulus et branlants, des dames Jacobs.

La troisième nuit fut consacrée au repos et à de plus amples réflexions.

La quatrième, il se remit en route dès onze heures du soir.

La terreur du monstre nocturne régnait plus que jamais sur la ville. Les maisons étaient closes et prenaient des airs farouches de trahison. Les rondes de police étaient triplées, mais elles se concentraient sur les centres habités, car la banlieue était déserte et, dès la première obscurité, personne ne s'y hasardait plus. Même les salles de spectacles avaient devancé l'heure de la fermeture et les retours s'opéraient en groupes compacts.

Tout à sa haine, Stanley Banks, que toute la ville continuait sourdement à traiter de lâche, était le seul à affronter les lisières désertes de la ville morte. Il y apportait une ardeur farouche et aussi une habileté d'indien pour ne pas être aperçu des rares rondes policières.

Vers minuit, il se trouvait dans Oak Gardens, caché derrière un tronc d'arbre rabougri, surveillant la maison des dames Jacobs, plus noire encore que la nuit d'alentour.

Soudain, il remarqua une ombre.

Elle venait de déboucher d'une venelle inhabitée où ne se trouvaient que des écuries, jadis adjoindes aux hostelleries.

Stanley Banks la vit et son cœur bondit dans sa poitrine, sa main se serra autour de la crosse de son revolver.

L'ombre s'avancait avec des précautions infinies, longeant les murs, se confondant avec les ombres portées, apparaissant par intervalles dans la clarté diffuse d'un unique réverbère, malheureusement très éloigné.

Devant la demeure des dames Jacobs, elle s'arrêta.

Stanley Banks vit la tache d'un très large manteau, et soudain la blancheur d'une main très fine comme une main de femme.

L'avocat eut un tressaillement nerveux, cette main l'hallucinait. Si elle avait été noire et rude, il aurait tiré sans quitter sa cachette, mais l'idée que l'être était une femme le paralysait en quelque sorte.

Alors il vit les mouvements rapides et précis de cette main : elle ouvrait habilement la serrure.

Pour le coup, il n'y tint plus, il s'élança :

— Rendez-vous !

L'ombre poussa un petit cri plaintif et se mit à courir.

Elle courait vite, tournant le dos à la ville, prenant la direction des champs, de Bolland-House ou de Combe-Wood.

Pendant quelque temps, l'avocat ne gagna pas sur elle, puis il vit la distance diminuer.

Pourtant, Stanley Banks, obèse et peu rompu aux sports, n'était pas un champion de course. Maintenant il gagnait, de seconde en seconde, sur le mystérieux fuyard.

— Une femme, murmura-t-il, c'est une femme, ce ne peut être qu'une femme ! Mon Dieu... devant quelle nouvelle horreur vais-je me trouver ?

Tout à coup, l'être buta contre une pierre ou une racine d'arbre et tomba lourdement sur le sol.

— Ne bougez pas ou je vous tue comme un chien ! hurla l'avocat.

La forme était étendue, immobile sur la route. Tout à coup, comme il approchait, Stanley Banks entendit une petite voix de tête pleurarde :

— Ne me faites pas de mal, monsieur Banks ! Pour l'amour du Seigneur, ne me faites pas de mal !

— Allons, montrez-moi votre tête ! cria Stanley en empoignant rudement la créature étendue.

Il ne s'empara que du manteau.

Au même instant, l'ombre se tourna rapidement et fit un bond de tigre.

Stanley Banks sentit une immense stupeur envahir son être, il vit des lumières palpiter au fond de la nuit, puis un grand froid le prit au ventre et à la poitrine.

Son revolver s'échappa de ses mains et il alla rouler à quelques pas de là.

C'était un homme d'une vigueur pourtant peu ordinaire, il se sentait blessé à mort, mais l'idée de la grande dette prédominait.

Il leva sa tête où déjà se brouillaient les idées.

Son meurtrier s'était éloigné, il voyait l'étrange silhouette se fondre dans la nuit. Tout à coup, il eut l'impression qu'elle s'arrêtait.

En effet, elle revenait lentement, levant, à la hauteur des yeux, son manteau reconquis, pour masquer son visage.

Banks rassembla ce qui lui restait de force et se mit à ramper.

Le monstre était à trente pas de lui, le revolver échappé aux mains de l'avocat à quatre à peine.

Distance énorme ! Il semblait au pauvre Stanley que l'arme s'échappait, devenait minuscule, alors que l'ombre du vampire s'élargissait, prenait des formes de cauchemar, masquant le ciel.

Oui, le monstre était plus proche maintenant, il l'entendit rire : un petit rire cassé, vieillot et infernal.

La main du blessé griffait le sol, y traçant des sillons et, soudain, sentit le contact dur et froid du browning.

Jamais cordial n'aurait pu ranimer davantage un moribond ; Stanley se dressa à moitié, vit la silhouette criminelle toute voisine de lui et avec un hurlement de damné, il tira.

Le vampire chancela, poussa un long hululement de souffrance.

Puis, ce fut la nuit complète pour Stanley Banks.

... Pourtant, il ne mourut qu'à dix heures du matin à l'hôpital de Kingston où l'apportèrent des maraîchers matinaux.

Harry Dickson, Rocksniff et Ted Selby étaient à son chevet.

Il put encore leur faire le récit de son aventure dernière.

— Une main blanche, monsieur Dickson... une main de femme ! Une voix toute fluette...

Il était devenu très pâle.

— Mrs. Bolland désire voir le blessé, demanda doucement une infirmière en entrant sur la pointe des pieds.

— Non ! s'écria violemment Mr. Banks, je ne veux pas.

Harry Dickson vit son regard, même Rocksniff et Ted Selby crurent comprendre.

— Stanley, murmura Ted, voulez-vous dire que...

Mais le blessé secoua la tête avec violence.

— Je l'ai aimée, Teddy, je l'ai aimée de tout mon être !

Un râle montait à ses lèvres teintées d'une mousse sanglante.

— C'est la fin, murmura le médecin de service.

— Teddy, je... n'ai... pas payé... comme je voulais.

— Tais-toi, Stanny, sanglota le jeune homme en l'embrassant, tu es le plus vaillant des hommes.

Mr. Stanley Banks sourit et, le visage calme, presque heureux, il entra dans la mort.

— Monsieur Dickson, dit Rocksniff quand ils quittèrent l'hôpital, je vais remplir ce mandat d'amener au nom de Mrs. Bolland.

Harry Dickson ne dit ni oui ni non, mais son visage exprimait un lourd souci.

— Allons d'abord examiner l'endroit où Stanley Banks fut frappé par le vampire, dit-il.

La place, marquée par ceux qui avaient découvert le malheureux, était facile à trouver, d'autant plus qu'une flaque de sang coagulé s'y trouvait encore.

Mais Dickson continua à avancer sur la route.

— Le monstre est blessé, s'écria-t-il tout à coup, voici les traces de sa fuite : ah ! une longue traînée de sang !

Ils purent la suivre à travers champs. Comme ils avançaient, le bruit d'une motocyclette se fit entendre.

Un agent de police la conduisait, sur la sellette derrière lui se tenait le docteur de l'hôpital.

Harry Dickson leur fit signe d'approcher.

— Eh ? demanda-t-il brièvement.

— Rien, monsieur Dickson. Mrs. Bolland ne porte aucune trace de blessure.

Le détective se tourna vers Mr. Rocksniff.

— Laissez votre mandat encore quelque temps en blanc, mon ami, dit-il.

Ils reprirent leurs recherches.

Les traces de sang s'arrêtèrent bientôt.

— Le monstre aura eu raison de l'hémorragie, opina le chef constable.

Harry Dickson ne donna pas immédiatement de réponse, il venait de cueillir un fil blanc accroché à une épine.

— C'est vrai, il a fait halte ici pour panser sa blessure... oh ! diable, voyez donc !

Il s'était dressé de toute sa longueur, tenant dans sa main un objet qu'il venait de ramasser dans la boue et qui luisait faiblement au soleil.

— C'est à devenir fou ! gémit-il.

C'était une pierre de lune.

6. Dans les vieux livres

Et l'affaire en resta là.

Le vampire de Kingston ne fit plus parler de lui. On ne retrouva pas non plus le moindre indice utile pour sa capture. Depuis lors, six mois s'étaient passés et la ville, oublieuse des terreurs d'antan, était redevenue claire et joyeuse comme jadis.

De toutes ces misères, Mr. Rocksniff avait pourtant tiré quelques profits : il était resté l'ami du grand Harry Dickson et ne se faisait faute, à chacun de ses passages à Londres, d'aller faire honneur aux menus de Mrs. Crown, dans Baker Street.

Un jour pourtant, il s'annonça chez son célèbre ami, le visage moins joyeux que d'habitude.

— C'est de nouveau au détective que je viens rendre visite, dit-il piteusement en réponse à l'accueil cordial de Harry Dickson.

— Un nouveau vampire ? s'enquit le détective avec un sourire.

— Dieu nous en préserve, ce n'est pas si grave ! Pourtant, cela me semble assez bizarre pour éveiller l'attention d'un esprit aussi peu ordinaire que celui d'un Harry Dickson.

— Je suis tout oreilles mon ami, dit le détective, en s'apprêtant, la pipe aux lèvres, à écouter le chef constable.

— Voilà... Vous connaissez certainement le vieux collègue de Kingston, de bien sinistre mémoire. Vous savez également que cette ruine a été transformée en un musée d'antiquités. Tout ce qu'on y conserve sous ce nom ne vaudrait pas vingt livres chez un brocanteur de Londres. N'empêche qu'il s'est trouvé un cambrioleur pour s'y introduire et pour y bouleverser, de fond en comble, la bibliothèque.

— A-t-il emporté quelque chose ?

— Voilà le plus curieux de l'affaire ! Le conservateur, qui est un homme tatillon et méticuleux, prétend qu'il ne manque pas un bout de papier, bien que les livres aient été jetés pêle-mêle sur le plancher et que la fouille ait été sérieuse.

Harry Dickson réfléchit.

— Y avait-il un conservateur de musée lors des crimes qui ensanglantèrent votre ville, Rocksniff ? demanda-t-il.

— Non, monsieur Dickson. La ville a désigné celui qui y est il y a trois mois seulement. On se contentait jadis du gardien et, à mon avis,

c'était plus que suffisant.

— Et depuis l'entrée du nouveau fonctionnaire, tout fut mis en ordre ?

— Je vous prie de le croire ! Il n'y a pas un fétu de paille qui est resté en place comme jadis.

Mr. Rocksniff fut soudain bien étonné.

Harry Dickson venait de se lever d'un bond, s'était rué dans l'antichambre, en était revenu portant manteau et chapeau, le visage enfiévré.

— Je vous suis, Rocksniff, faisons vite !

— Mais où allez-vous, monsieur Dickson ?

— À la bibliothèque du vieux collège de Kingston. Mon cher collègue, je crois que la journée sera merveilleuse.

Mr. Rocksniff ne savait pas si le détective songeait au beau soleil qui dorait les rues ou à la minime affaire dont il était venu lui parler, mais il n'aurait eu garde de discuter avec Dickson. Il se leva aussitôt et s'engouffra aux côtés de son célèbre ami dans le premier taxi venu.

Harry Dickson était joyeux : quand ils eurent quitté Londres, traversé la banlieue, tour à tour lépreuse et fleurie, il leva enfin la main et montra l'horizon :

— Voilà ce qui me rappelle un voyage plus lugubre que je fis jadis à Kingston. Également, le clocher que voici, m'apparut en premier lieu... mais je crois que les résultats seront tout autres aujourd'hui !

— Monsieur Dickson ! s'écria tout à coup le chef constable, vous pensez à l'affaire du vampire ! Vous avez vent de quelque chose !

— Vous avez mis du temps à vous en apercevoir, mon ami, répondit le détective d'un ton de doux reproche. Ah ! voici que nous arrivons.

Un gentleman maigre et noiraud, d'une taille exiguë, rageur comme un roquet, les reçut sans aménité.

— Mais puisque je vous ai dit que rien ne manque, ni dans le musée ni dans la bibliothèque ! s'écria-t-il quand les visiteurs eurent décliné leur qualité. Allez-vous me faire perdre mon temps précieux avec vos ridicules enquêtes ?

— Voyons, monsieur le conservateur, dit Harry Dickson avec une politesse extrême. Rien ne manque, c'est vrai. Mais avez-vous regardé livre par livre ?

— Je les connais tous ! riposta aigrement le fonctionnaire, et tous ont répondu à l'appel.

— Qu'on ne vienne plus me dire maintenant que les livres sont muets, ironisa le détective, mais ne se pourrait-il pas qu'un fou, un maniaque, ait mutilé certains d'entre eux, histoire de vous faire du

tort ?

Le conservateur blêmit.

— Me faire du tort ! C'est bien possible... le monde est plein d'envieux !

« La science a ses jaloux ! Vous avez raison, monsieur le détective, c'est moi, mon honneur, ma réputation, que le bandit a voulu atteindre. Oh ! cherchez-le, jour et nuit ! Ne perdez pas une minute ! Livrez-le à la vindicte publique ! C'est un affreux criminel !

— J'en suis absolument certain, répondit gravement le détective. Voulez-vous me conduire à la bibliothèque, souillée d'une façon aussi abominable ?

Ce langage plut infiniment au conservateur, qui s'empressa de se mettre aux ordres de l'autorité.

La salle des livres était vaste et les rayons, déjà mis en grande partie en ordre, copieusement garnis de tomes vétustes, à l'air vénérable.

Du regard, Harry Dickson fit le tour de la salle.

— Ce sera ce qu'on appelle un ouvrage de bénédictin ; je crains, monsieur le conservateur, qu'il vous faudra supporter ici, de ma part, un séjour assez long.

— Qu'à cela ne tienne, sir ! s'empressa le petit homme, vous êtes ici chez vous, et n'hésitez pas à recourir à mes lumières.

Harry Dickson lui fit une belle révérence et se mit au travail sans plus tarder.

Mr. Rocksniff ne le revit que le soir au souper.

— Rien de nouveau ? s'enquit-il.

— Il me faudra lire encore un beau poids de livres avant de pouvoir vous répondre, répondit le détective avec bonne humeur, en attaquant avec appétit un gigot cuit à point.

Le lendemain, il retourna à son ouvrage et Rocksniff l'accompagna.

Le conservateur les reçut bien mieux que la veille.

— Je vous ai dit, monsieur le détective, qu'il ne faut pas hésiter à recourir à mes connaissances, usez-en autant que vous voudrez, déclara-t-il, la bouche en cœur.

— Avez-vous beaucoup de visiteurs pour la bibliothèque ? demanda Dickson.

— Peuh ! les gens d'ici s'intéressent bien peu aux livres. Kingston est peuplé d'imbéciles et d'ignares, sauf votre respect, constable.

— Mais tout de même ?

— Peuh ! répéta le bonhomme avec mépris, il y a bien ce vieux rat de cave de Lister, qui essaye de faire une nouvelle traduction d'Homère ! Je vous le demande : Homère traduit par George Lister, un

ancien professeur de... violon ! Puis ce gâteux de Woodcock, le bien nommé, qui prétend pouvoir lire Cervantès dans l'original parce qu'il a navigué quelque temps à bord d'un cargo espagnol, comme cuisinier je présume.

— C'est tout ?

— Il y a aussi les demoiselles Jacobs, elles sont assez distinguées.

— Hein ? fit Rocksniff en mettant nerveusement une main en poche.

— Que lisent ces dames ? demanda Harry Dickson.

— Des bibles ! Rien que des bibles ! Elles prétendent découvrir une édition illicite, défendue par l'Église, et il se pourrait bien qu'elles n'aient pas tout à fait tort.

Harry Dickson se tourna vers Mr. Rocksniff en souriant.

— Laissez votre mandat d'amener dans votre poche, mon vieux, murmura-t-il, elles ne lisent que des bibles !

Puis il rejoignit le conservateur, qui faisait mine de s'éloigner.

— Vous possédez un beau lot d'ouvrages de sorcellerie, je crois ?

— Exactement quatre-vingt-trois, monsieur le détective.

— Ah ! et ont-ils été jetés sens dessus dessous comme les autres ?

Le conservateur secoua vivement la tête.

— Non, sir, car, depuis un mois, je les ai enfermés dans un cabinet spécial ; n'oubliez pas que beaucoup de ces ouvrages sont des manuels du crime ! Leur valeur en toxicologie est réelle et je n'entends pas que ces livres dangereux passent dans les mains de tout le monde.

Harry Dickson poussa un cri de joie.

— Monsieur le conservateur, je vous félicite ! Pour l'honneur des musées d'Angleterre, je souhaite qu'ils aient à leur tête des hommes éclairés et judicieux comme vous !

Le fonctionnaire rougit de plaisir.

— Si vous voulez jeter un coup d'œil dans ce cabinet spécial, vous verrez que j'ai raison ! s'écria-t-il charmé.

— Je ne demande pas mieux, répondit vivement le détective.

Une heure plus tard, il feuilletait avec application les grimoires les plus saugrenus et les plus terribles.

Le soir, Mr. Rocksniff l'accueillit avec la même question, tout en s'excusant de son impatience.

— Elle est légitime, mon brave Rocksniff, répliqua le détective, mais trente-huit livres encore se dressent entre vous et votre patience. Je crois que demain je pourrai vous dire davantage. En attendant, pour fêter un peu d'avance la grandiose trouvaille, je propose du champagne de France !

— Vous avez trouvé ! cria Mr. Rocksniff.

— Pas encore ! Mais j'approche ! À la vôtre !

— À la capture du vampire ! cria Mr. Rocksniﬀ en levant son verre rempli du vin généreux et pétillant.

Harry Dickson ne le contredit pas.

Le lendemain au coup de midi, Harry Dickson, l'œil en feu, ﬁt son apparition dans le bureau du chef constable.

— Je pars, mon ami ! À toute vitesse encore... Il faut m'excuser, mais je ne puis même profiter de l'excellent déjeuner que vous vouliez m'offrir aujourd'hui.

— Alors... Oh ! dites-moi ! supplia le brave policier.

— Eurêka, mon vieux, Eurêka !

— Que voulez-vous dire ?

— On devient savant à fouiller les vieux bouquins, mon cher Rocksniﬀ, et « Eurêka » signifie en grec : « J'ai trouvé ! »

7. Monsieur Sarrien, lapidaire

En remontant le cours de la Moselle par ces merveilleux jours d'été, le voyageur est ravi de trouver les hommes en fête comme la nature.

Surtout là où les touristes n'ont pas trouvé des beautés cataloguées, la joie est grande, un peu antique peut-être, rappelant le bon vieux temps de jadis. Autour des clochers carrés, à peine troués de fenêtres et coiffés d'un campanile en pain de sucre, des échoppes se dressent ; en une nuit, toute une ville de planches et de toile naît dans leur ombre tutélaire.

Un peu de partout des forains sont accourus : Juifs polonais brocantant la parure en toc et les bimbéloteries nègres, athlètes flamands, camelots français.

Depuis un mois, Julius Sarrien courait le pays, poussant une ridicule petite charrette où s'étalait sa camelote, une bijouterie voyante et douteuse, fortement au goût des amoureux de village.

De quelle nationalité était ce bonhomme maigre et voûté, à la longue barbe pisseuse, aux yeux trop clairs ? Polonais, disaient les uns ; Français prétendaient les autres ; non, non, bon Allemand, affirmaient des gens mieux au courant ou semblant l'être.

Herr Julius Sarrien donnait raison à tout le monde, parlait en français, baragouinait le yiddish, répondait en allemand, et, avant tout, vendait sa marchandise.

Partout, sa réputation le précédait : il ne vendait « que du bon », et mainte riche paysanne, qui lui acheta une parure en or rehaussée de quelques pierres, des boucles d'oreilles ou des bagues, dut reconnaître qu'elle n'avait pas été volée et que Herr Sarrien était un honnête homme.

Ce dimanche, la fête foraine battait son plein au village de Pappeldorff, petite commune de trois cents foyers à peine, située en pleine région forestière et peu visitée par les touristes, qui, d'ailleurs, n'auraient pas trouvé grand-chose à y voir.

Herr Julius Sarrien avait installé son échoppe roulante, surmontée d'une minuscule bannière portant ses noms et qualités, à côté d'un humble cirque ambulancier, présentant à la curiosité publique un clown, un illusionniste, une danseuse de corde et une ménagerie contenant

trois singes, un python et une hyène.

La journée était radieuse, le soleil poudrait d'un or subtil la frondaison proche de la forêt. En contrebas, la Moselle passait en chantonnant sur un lit de galets polis. Sous le couvert, les oiseaux se taisaient, étonnés par la puissante harmonie qui chantait à présent autour des maisons des hommes.

C'était le rugissement des limonaires, le barrissement des gros cuivres, l'aigre menuet des fifres.

La foule, hilare et joyeuse, se pressait devant l'estrade du cirque où le bonimenteur s'époumonait pour promettre aux villageois des merveilles encore jamais vues ni à Paris, ni à Berlin, ni à New York, mais qu'il aurait l'honneur de présenter à Pappeldorff.

Herr Julius Sarrien arrangeait son éventaire d'une main lente mais soigneuse. Il savait que l'heure de la grande vente n'était pas encore venue. Il y avait encore de la glu qui adhéraït aux sous des bons ruraux...

Tout à l'heure, quand le vin gris de la Moselle aurait coulé à grands flots, les fiancés seraient généreux, et, en fin de compte, c'était Herr Sarrien qui partait avec les plus beaux bénéfices de la kermesse.

Un gamin, coiffé d'un vieux képi de troupier français, s'approcha en sifflotant et jugea d'un œil critique la camelote bien trop chère pour sa bourse.

— Tiens, qu'est-cela pour des machins ronds ? Sont-ce des cailloux de la Moselle ? gouailla-t-il. Pas la peine de les offrir en vente, vieux Juif, il y en a trop par ici. On les jette après les chiens.

Herr Julius Sarrien branla la tête et sourit finement.

— Mais non, mon petit ami, ce sont au contraire des pierres bien précieuses, on les nomme des opales, ou bien des pierres de lune.

— Merci pour la leçon, dit le gamin en riant, mais je n'en voudrais pas, je préfère du nougat et un mirliton.

— Qu'est-ce que tu dis Heinerle ? demanda une voix désagréable s'élevant aux côtes du jeune garçon.

Celui-ci se retourna et son visage perdit sa gaieté pour faire place à une sorte de colère effrayée.

— Demandez-le au Juif lui-même, Herr Toppfer, répondit-il d'une voix rogue, il dit qu'il vend des pierres tombées de la lune.

Sur ces mots, il tourna le dos à l'homme et à Julius Sarrien.

Le nouveau venu était un homme robuste, de haute taille, à la forte barbe brune et aux petits yeux porcins et durs. Il était revêtu d'une antique redingote en étoffe verte ; à ses côtés, se tenait une paysanne endimanchée à l'ancienne mode, dont le visage fermé et hargneux exprimait une méchanceté têtue.

D'un pas lent, quasi bovin, l'homme s'approcha de l'éventaire du

bijoutier et y promena un regard attentif.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par des pierres qui tombent de la lune ? demanda-t-il.

Julius Sarrien lui fit une profonde révérence.

— Cet enfant s'est trompé, monsieur, dit-il, du moins il s'est fort mal exprimé, il a voulu parler des opales, autrement dit des pierres de lune.

— Quel curieux nom ! s'écria Herr Toppfer en toisant avec une attention plus soutenue encore la longue lévite miteuse, le bonnet de laine bourru et les bottes de cuir du marchand.

— Holà, Juif, continua-t-il, montrez-moi cela.

Herr Sarrien s'empessa de le satisfaire.

— Voici les pierres de lune, dit-il en tendant un étui ouvert à Herr Toppfer.

Une demi-douzaine d'opales d'assez belle apparence luisaient sur le velours sombre de l'écrin. Toppfer les montra à sa compagne.

— Qu'en dites-vous, Mariedl ?

Mariedl poussa un grognement indistinct, qui devait exprimer la satisfaction, car Toppfer dit alors :

— Je crois que ces pierres plaisent à ma femme pour en faire une parure. J'espère que le prix n'en est pas trop élevé ?

Herr Julius Sarrien cita une somme dont le montant ne sembla pas trop astronomique pour l'époux de Mariedl. Il marchanda cependant pour la forme.

Tout en poussant des cris d'orfraie, Herr Sarrien consentit un rabais de quelques marks sur l'emplette.

Le couple s'éloigna lentement parmi les gens en fête, ne se donnant pas la peine de regarder les autres attractions.

Quand ils disparurent derrière une baraque de planches, Herr Sarrien appela doucement le gamin qui musait encore dans le voisinage.

— Vous m'avez porté bonheur, mon petit, dit le bijoutier. Grâce à vous, cet excellent homme, Herr Toppfer comme vous l'appellez, a eu son attention attirée sur mes humbles marchandises et il a fait une belle emplette. Voici la commission d'usage.

Ce disant, il tendit une large pièce d'un thaler au gamin éberlué.

— Un thaler ? s'écria-t-il, mais il y a de quoi s'amuser royalement pendant toute la durée de la fête. Chouette ! Dire que ce vilain ours avare de Toppfer achète des choses aussi coûteuses ! C'est à mourir d'étonnement.

— Vous le connaissez donc si bien ? demanda le Juif.

— C'est un vilain merle, dit l'enfant en crachant par terre avec mépris.

« Il a tenu une auberge, dans le temps, sur la route de Coblenz. Il y a tellement gagné de l'argent en volant tout le monde qu'il est devenu riche. Mais, un jour, cela ne lui a pas si bien réussi et on l'a mis en prison ainsi que sa vilaine femme de Mariédl.

« Ils sont venus habiter ici, dans une maison qu'ils possédaient dans les bois de la Moselle. Ils appartiennent au village, mais on ne les aime pas et leur maison est une vilaine bicoque.

— Habiter tout seuls dans une forêt ! s'écria Herr Sarrien, quelle malédiction !

— Depuis quelque temps, ils ont pris un locataire, un cousin à eux, disent-ils. C'est un vieux fou, qui ne regarde personne et qui s'amuse à toutes sortes de niaiseries auxquelles personne ne comprend rien.

Sur ces entrefaites, des clients entourèrent la charrette du lapidaire et le gamin prit congé de lui, rouge de plaisir et jurant qu'il lui enverrait encore de la clientèle.

Quand le soir tomba, des torches à acétylène illuminèrent d'une clarté crue les estrades étincelantes de clinquant. La foule était très dense, tout le village était présent autour de cette criarde féerie.

Prudemment, Herr Sarrien plia bagages et s'en alla remiser sa coûteuse pacotille dans sa chambre à l'auberge.

Il flâna un moment sur la place en liesse, y vit le gamin, coiffé de son bonnet militaire, faire le fanfaron sur les chevaux de bois et le couple des Toppfer s'offrir une entrée pour la grande représentation du cirque forain. Trop habitué à ces fastes passagers, Herr Sarrien semblait vouloir prendre un plus grand plaisir à une promenade nocturne, le long de la rivière murmurante. Il la longea jusqu'à la lisière des bois communaux, puis il s'enfonça résolument sous le couvert sombre et silencieux.

Un quart d'heure de marche, au long d'un sentier hérissé de marcottes et de schistes coupants, le mena vers une clairière peu spacieuse.

L'odeur d'une fumée de bois le prit aux narines. Il l'aspira, s'orienta et vit une petite lumière palpiter dans les arbres.

Une maison était là, solitaire et sombre, accroupie comme une bête contre une haute roche noire.

— Voici la résidence forestière de Herr et Frau Toppfer, se dit le Juif.

Son pas était devenu singulièrement élastique, ses épaules courbées s'étaient redressées. Tout dans son être, soudain changé, décelait une extraordinaire vigueur.

— Toc ! Toc ! Toque, Toque, Toc...

Était-ce un pivert noctambule qui frappait aux petites portes des

arbres ?

Herr Sarrien devait être assez au courant de la vie des hôtes de la forêt pour savoir que cet oiseau ne court pas la prétentaine au long des heures sombres.

Le bruit lui paraissait d'ailleurs trop métallique pour être confondu avec une des mille rumeurs de la nuit sylvestre.

— Toc ! Toque, toc !

Sans qu'une feuille ne bougeât, sans un froissement de brindilles, l'étrange Juif se glissa vers la maison.

Un rai de clarté brillait entre deux volets mal joints.

Herr Sarrien y colla un œil indiscret.

Son regard plongeait dans une pièce sombre. Une lampe à pétrole, coiffée d'un abat-jour opaque, ne jetait qu'un rond de clarté sur une table chargée d'outils. Herr Sarrien ne vit personne, ou plutôt il ne vit qu'une partie de l'homme qui travaillait dans cette solitude.

— Toc ! Toque ! Toc !

Un petit marteau d'acier fut déposé et, dans la tache de lumière, une main parut, longue, fine et blanche.

Herr Sarrien aspira longuement l'air embaumé de résine et fixa cette main.

À présent, elle venait de cueillir deux petits objets dans une sébile de cuivre et les soupesait délicatement.

Deux des pierres de lune qu'il venait de vendre...

Alors, à l'intérieur de la mesure, une voix vieillotte, aiguë, s'éleva :

— Leur donneront-elles la vie à présent ?

D'une main habile, Herr Sarrien venait de soulever le loquet de la porte, qui s'entrebâilla sans bruit.

La voix reprit :

— Oui, leur donneront-elles la vie ?

— Jamais ! tonna une voix dans l'ombre.

Les deux opales tombèrent sur le sol et l'homme qui les maniait, se retourna avec un cri lorsque, pour la seconde fois, la voix tonna :

— Au nom de la loi, je vous arrête, monsieur Spurdle !

Épilogue

Le jour où Mr. Spurdle, convaincu des atroces crimes de Kingston, s'entendit condamner à mort devant les assises de Londres, Harry Dickson, Tom Wills, Mr. Rocksniff et Ted Selby se réunirent autour d'un vaste bol de punch dans Baker Street.

— Vous nous devez quelques explications, monsieur Dickson, dit le chef constable.

Le détective s'exécuta volontiers.

— Je vais plutôt vous faire un bref récit de la marche des choses, dit-il.

« D'abord, la question se pose : comment un artiste comme Spurdle devint-il le plus affreux des assassins ?

« La folie ? Sans doute, elle n'est pas étrangère à son cas, bien qu'elle soit d'un genre assez spécial, qui ne le sauvera nullement de la potence.

« Cet homme ne vivait que pour ses travaux de mécanique, ses automates. À la fin, il n'était pas loin de croire que ses poupées de fer étaient douées de la vie, tout comme des hommes.

« Ses deux préférés étaient les jaquemarts du vieux collège de Kingston, il leur rendait une visite quotidienne comme à des enfants. De là, il se prit à errer par ce musée désert et aussi par la bibliothèque. Un horrible hasard voulu qu'il tombât sur des anciens livres de sorcellerie.

« Et dans l'un d'eux, il trouva, entre autres recettes magiques, celle-ci :

Comment rendre mobile l'immobile ? Comment donner la vie aux choses inanimées ? Réponse : Au moment où la vie échappe à un homme, à l'instant de sa mort donc, l'opale, ou LA PIERRE DE LUNE, a la propriété d'absorber la vie. Elle peut la communiquer, à son tour, à tout objet inanimé, en prononçant telle ou telle formule magique et dans telle ou telle circonstance.

« Alors Spurdle n'eut plus de cesse qu'il n'eût fait cette expérience.

« Il se procura deux magnifiques opales. Comment ? J'ai eu beau le questionner, il est resté muet. Dieu sait si ce ne fut pas un premier crime qui les lui procura. Mais cela ne sera, sans doute, jamais élucidé.

« Il lui fallait donc être mis en présence de moribonds. Que faire ?

« Il s'adressa à Miss Marholm et, sous un prétexte quelconque, obtint de pouvoir assister aux agonies de l'hôpital.

« Les pierres d'opale restèrent inertes.

« Mais la formule magique possédait des corollaires.

« Il valait beaucoup mieux tâcher de capter la vie d'un homme qui meurt de mort violente. Et voilà le crime de Bushy Park conçu et perpétré.

— Mais cette aisance presque chirurgicale ? demanda Tom Wills.

— N'oubliez pas que Spurdle fréquentait assidûment l'hôpital et probablement l'amphithéâtre de dissection où Miss Marholm était comme chez elle ! Il s'est fait la main du regard, si je puis m'exprimer de la sorte ! répondit Dickson.

« Mais une première expérience ne donna pas, d'emblée, des résultats définitifs.

« Il lui fallait recommencer.

« C'était le jour de Mrs. Bolland. Lentement, il fit route vers le cottage ami, ruminant sans doute des projets sinistres.

« Il vit devant lui la juvénile silhouette de Miss Flora Carter !

« Quelques minutes plus tard, sur la route déserte, le second crime était consommé. Mais en même temps que son instinct criminel, l'astuce lui était venue. Il a vu, au loin, les dames Jacobs aller en maraude à la roseraie de New Maiden.

« Il les rejoignit par une traverse : il s'était créé un alibi que nous ne songerions même pas à démentir.

— Halte ! fit tout à coup Rocksniiff, vous avez toujours parlé des lorgnons du criminel...

Harry Dickson sourit.

— Excusez-moi ! C'était une pure invention de ma part. N'oubliez pas que j'ai toujours eu l'impression que le bandit était autour de nous. Et j'ai voulu le rassurer. Subterfuge grossier qui n'a pas donné ce qu'il pouvait donner.

« Mais je vous donne la recette pour bonne, Rocksniiff, vous pourrez encore vous en servir dans votre carrière. Je continue.

« Seulement, après son second assassinat, il se rendit compte qu'il aurait à lutter avec la loi. Sans trop me vanter, mon intervention l'inquiète.

« La fuite de Dora Marholm le mit hors de lui. Il supposa qu'elle était allée faire une enquête personnelle, qui pourrait aboutir. Son insistance à fréquenter les salles de mort ne pourrait-elle faire lever des soupçons chez la jeune étudiante ?

« Le hasard lui fut propice. Il rencontra, le soir même, Dora Marholm, toute perdue et cherchant à cacher le produit d'un larcin

commis chez Flora Carter.

— En effet, dit Tom Wills, elle cambriola l'appartement de sa malheureuse amie.

— Halte là ! La brave fille n'était guidée dans ce délit que par les sentiments les plus nobles. Elle n'ignorait pas que Flora Carter avait jadis eu quelques faiblesses, un amour pour un homme indigne dont elle avait gardé les lettres. Ces épîtres compromettantes allaient-elles tomber dans des mains profanes ? Ted Selby apprendrait-il que la femme qu'il pleurait était indigne de son amour ? Et le mobile de Dora fut double : garder sans tache la mémoire de son amie et épargner à Ted Selby, qu'elle aimait, une désillusion atroce. Spurdle put facilement la persuader qu'on la suspectait et que son arrestation était imminente. Il lui offrit asile chez lui et... l'y tint prisonnière.

— Mais pourquoi ne la tua-t-il pas ? demanda Tom Wills.

— L'observation est logique. Saviez-vous que Spurdle n'était pas riche ? Ses expériences mécaniques lui coûtaient gros il s'imagina que Dora avait cambriolé la demeure de Flora Carter pour y voler.

« Il tâcha donc, par tous les moyens, de faire rendre gorge à sa captive.

« Un soir pourtant, Dora put s'échapper et Stanley Banks la vit. Une minute de courage aurait mis fin à la boucherie de Kingston, mais Banks ne l'eut pas, et Dora Marholm retomba au pouvoir de Spurdle.

« Ici, j'ai de nouveau recours à mes découvertes dans la bibliothèque de Kingston. Un des livres de magie noire donne la recette du puissant anesthésique dont Spurdle s'est servi pour son double crime des « Tritons » et, aussi, pour emporter Dora endormie dans le clocher.

— Pourquoi le fit-il ? demanda Rocksniff. Il aurait pu choisir un endroit plus facile.

— Non, il voulait tenter l'expérience de la pierre de lune d'une autre manière.

« Dès la mort de sa prisonnière, l'opale en main, il s'élança vers ses deux poupées mécaniques. La pierre de lune n'aurait pas eu le temps de perdre son effet magique, s'est-il imaginé.

« Mais comme il trifouillait dans les rouages des automates, un bruit de pas a dû l'effrayer, l'arrivée des gardiens sans doute. Il s'est mis alors à crier au sacrilège et son esprit inventif bâtit sur l'heure la fantastique histoire des mannequins déflorés par des iconoclastes.

— Pourquoi a-t-il surtout cherché ses victimes parmi les gens présents à la soirée de Mrs. Bolland ? demanda Ted Selby.

— Je pourrais appeler cela les fioritures du crime, répondit Harry Dickson.

« À la fin, Spurdle devint un sportif. Un orgueil fou venait de

l'envahir : il était imprenable, invulnérable ! Le démon le protégeait !

— J'imagine, dit Tom, qu'il aurait voulu faire tomber les soupçons sur un de vous : Mrs. Bolland ou Ted Selby, ici présent.

— Ce n'est pas impossible, mais rien ne le prouve, dit Harry Dickson ; aussi je m'abstiens de trancher cette question, d'ailleurs secondaire.

Tout à coup, Rocksniff laissa tomber son poing sur la table.

— Mais Spurdle avait quitté l'Angleterre au moment de l'assassinat de Stanley Banks ! cria-t-il.

— Aha ! nous y sommes, répondit Harry Dickson. Non, Spurdle avait seulement fait semblant de quitter le pays. Et il voulait le faire sans risquer de laisser un soupçon derrière lui. C'est pour cela qu'il revint, dans l'intention d'en finir avec les demoiselles Jacobs, mais le hasard lui livra Stanley Banks. Ce parachèvement dans la tactique fut bien près de lui être fatal, car j'avais l'impression que le bandit quitterait Kingston lors du grand exode des habitants, mais qu'il le ferait en artiste du crime. Ce qui fut.

— Et le vol de la bibliothèque, qui mit le point final à l'histoire ? demanda Rocksniff.

— Tout juste ! Spurdle avait reconstruit ses poupées mutilées ; il voulait tenter de nouvelles expériences. Mais il doutait de sa mémoire et revint à Kingston pour y voler le livre de magie noire. Mal lui en prit : un conservateur soigneux avait été nommé entre-temps.

« Alors, je devins Sarrien, le lapidaire. Je savais que Spurdle était parti pour l'Allemagne, où il avait fait son apprentissage. Les Toppfer, qu'il a probablement connus jadis, furent gagnés à ses projets dont ils supputaient de formidables bénéfices. Je tendis l'appât des pierres de lune. Et cette fois, le monstre mordit à l'hameçon.

FIN

LES EFFROYABLES

1. L'amnésie de John Elslander

John Elslander descendit du train, heureux de respirer l'air pur de la nuit. Une affreuse migraine lui tenaillait les tempes et une seule idée, une unique volonté, s'imposait à son être : chasser cette migraine.

C'était un magnifique garçon frisant la quarantaine, grand, blond, harmonieusement découplé ; fondé de pouvoirs d'une puissante maison d'exportation danoise, il parcourait l'Europe, faisant une propagande acharnée pour les produits de la firme « Bjorn et Malsen », qui l'employait. « Bjorn et Malsen » : conserves de poissons, harengs, saumons et sardines fumés, bref toutes les « delikatessen » des mers nordiques.

Le dernier train l'avait amené et, déjà, la gare fermait ses portes. Elslander déboucha sur l'esplanade déserte, alors qu'un garçon d'équipe, aux yeux déjà lourds de sommeil, faisait à grand bruit glisser les grilles.

Le Danois se retourna pour demander un renseignement : l'adresse d'un hôtel confortable, mais déjà l'employé s'était éclipsé.

Avec quelque ennui, il vit qu'aucune lumière ne persistait aux fenêtres des façades d'en face. D'ailleurs, aucune ne lui plut ; ce n'étaient que de vagues auberges, aux inscriptions défraîchies.

Le tam-tam de la migraine continuait à battre la chamade sous son crâne et il se dit qu'un bout de promenade lui ferait le plus grand bien.

Devant lui, une rue s'enfonçait dans les ténèbres piquées d'une double ligne de réverbères à gaz. Il la longea, pensant qu'elle le mènerait quelque part ; souvent, dans les petites villes de province, les meilleurs hôtels sont situés dans le centre.

Tout en marchant, il s'aperçut qu'il avait quelque peine à mettre de l'ordre dans ses pensées.

Une d'elles surtout était persistante.

À un certain moment, dans le coupé des premières qu'il occupait

seul depuis tout un temps dans le train, une dame avait pris place.

Elle était tout habillée de noir et un épais voile de crêpe lui couvrait le visage. Tout au long du voyage, elle n'avait pas relevé le voile.

À la longue, Elslander s'était senti curieux.

La voyageuse paraissait jeune, très jeune même ; ses formes étaient souples et harmonieuses. Le Danois avait entrevu, gainée de soie noire, une jambe admirable et des mains longues et blanches, vraiment aristocratiques, sans autre bijou qu'une fine bague de platine où s'enchâssait un diamant noir : car, à un certain moment, l'inconnue avait retiré ses gants.

Une bizarre et pourtant délicieuse odeur avait flotté dans le compartiment, mélange de myrrhe, de rose et de musc. Elle était devenue si pénétrante que John Elslander s'était mis à fumer des cigarettes, beaucoup de cigarettes. Il en avait demandé au préalable l'autorisation à la voyageuse, et celle-ci avait consenti d'une simple et grave inclinaison de la tête. Ils n'avaient pas échangé une parole, pas un mot depuis.

La migraine persistait toujours... Était-ce à cause des nombreuses cigarettes ? Elslander les avait achetées quelque part à une halte. Il ne se souvenait plus où. Mais, en fait... de quoi se souvenait-il ?

Il se posa la question avec un peu d'angoisse. Il y avait comme un trou noir dans sa mémoire.

La dame... à propos... où donc était-elle descendue ? Brusquement, Elslander ne l'avait plus vue eu face de lui. Seule, la vision banale des coussins beiges de la voiture, de la lampe voilée par un écran bleu, des glaces d'un noir d'encre des portières demeurait.

— Ah ! s'écria soudain le Danois, où suis-je ? D'où suis-je venu ? Que fais-je dans cette ville que je ne connais pas ? Et quelle est cette ville ?

Il n'y avait personne pour lui répondre. La rue s'allongeait interminablement mais, en se rétrécissant, elle se mit bientôt à décrire des courbes.

Elslander atteignit une petite place publique, une sorte de vieux mail de province fort mal éclairé, aux ormes étiques.

L'envie de sonner à une porte quelconque le prit, mais un sentiment de gêne, de ridicule, s'imposa à lui et il continua sa marche, qui s'était faite angoissée et fiévreuse.

« Mon Dieu... une présence... un homme... un ivrogne, un voleur... n'importe, mais quelqu'un à qui parler ! »

Plus tard, il se fit la remarque que, malgré l'inconnu dans lequel il se mouvait, il n'avait pas hésité un seul instant. Il faisait route d'un pas hardi et ferme, non comme quelqu'un qui hésite sur la direction à

prendre, mais en homme qui sait où il se rend, qui doit arriver quelque part.

En effet, à un carrefour où s'ouvraient plusieurs rues, il n'eut aucune hésitation. Il s'engagea dans une ruelle sinueuse, aux hautes façades ternes ; la rue la moins attrayante de celles s'offrant à lui.

Soudain, il tomba en arrêt. Une porte ouverte rougeoyait dans l'ombre. Il vit un très long corridor où des lampes de couleur étaient allumées et il s'y engagea immédiatement. Un courant d'air glacial y soufflait. Ce fut peut-être la raison pour laquelle le jeune homme se hâta de tourner, à angle droit, dans un passage au fond duquel s'amorçait un grand escalier, éclairé par un lampadaire.

Quand il en eut gravi les premières marches, il entendit, enfin, du bruit ; le premier depuis son arrivée dans la ville inconnue.

Ce bruit s'accrut, devint multiple, prit des ampleurs de ruche.

L'image d'une salle de spectacle s'imposa à l'esprit d'Elslander.

Il ne s'était pas trompé. À peine fut-il arrivé en haut des marches, qu'il reconnut le décor familier d'une galerie de pourtour de théâtre sur laquelle s'ouvraient les portes capitonnées des loges.

La salle devait être de proportions exiguës, car les loges n'étaient qu'au nombre de six et peu spacieuses, puisque les portes étaient fort proches les unes des autres.

Six portes... À nouveau, le Danois aurait dû s'étonner de son manque d'hésitation devant elles : il s'avança vers la seconde de gauche et l'ouvrit brusquement. La loge était devant lui, obscure, peu large mais très profonde, se terminant en balcon. Au-delà commençait le vide de la salle de spectacle.

Elslander se pencha au-dessus de la rampe tapissée de velours et laissa errer ses regards autour de lui. C'était une salle de théâtre, étroite comme tout ce que le Danois voyait depuis son entrée dans l'immeuble inconnu, mais excessivement haute. Il compta cinq galeries superposées. La salle était très profonde également, car le rideau de velours noir avait l'air de se clore sur un horizon. Seules, quelques lampes étaient allumées dans le cintre, éloignées comme des étoiles et ne projetant aucune clarté dans la salle même. Une fine frange de lumière, un reflet de rampe courait au bas du rideau.

Elslander aurait eu quelque peine à dire s'il y avait du monde, si toutefois il n'avait entendu monter vers lui cette marée de murmures.

La fatigue commençait à s'emparer de lui et il se laissa choir dans un fauteuil moelleux et profond, incapable pourtant de se faire une idée nette des choses.

Il eut l'impression d'avoir fermé les yeux et de s'être abandonné quelques instants au sommeil, mais une vague terreur de perdre conscience dans un monde aussi mystérieux le poussa à agir. Il ouvrit

les yeux.

Le rideau était toujours baissé et sa défaillance n'avait pu durer que des secondes. Pourtant, il n'était plus seul dans la loge.

Une silhouette se profilait sur le clair-obscur de la salle, assise contre le balcon. Il en était si près qu'il lui aurait suffi d'étendre la main pour la toucher. Mais ce fut elle qui bougea.

Elslander lui vit faire un signe qu'il interpréta comme une prière : en effet, la main s'abaissait dans un mouvement l'exhortant au calme et au silence.

Enfin, la silhouette se dressa, tournée avec appréhension vers les ténèbres murmurantes de la salle.

Les yeux du jeune homme s'étaient déjà habitués à l'obscurité et il n'avait aucune peine à détailler la forme humaine.

C'était une femme en toilette de soirée sombre, sur laquelle tranchait l'éclatante nudité des bras. Les cheveux courts et noirs étaient comme collés sur la tête, et la nuque qu'elle présentait à Elslander était superbe entre toutes. Enfin, elle tourna le visage et, bien qu'il fût aux trois quarts noyé dans l'ombre, le jeune homme fut frappé par sa surhumaine beauté.

Déjà, la femme glissait devant lui, gagnant la porte. Elslander la vit poser un doigt sur les lèvres, comme pour prévenir aussi bien toute réponse que toute question.

Ensuite, sa voix sonna, assourdie, rauque, brisée par l'émotion ou la terreur :

— Prenez garde au troisième mort !

Elslander ouvrit la bouche... Déjà, la porte claquait dans les ténèbres, et il se retrouva seul.

Trois coups clairs furent frappés derrière le rideau et les murmures cessèrent comme par enchantement.

Le grand écran de velours se mit à ondoyer et s'envola soudain vers les frises. Alors, Elslander assista au plus étrange spectacle qu'on pût imaginer.

Si, jusqu'à ce moment, il s'était vu entouré d'images nocturnes et singulièrement menaçantes, il se trouva soudain devant un décor des plus rassurants : un paysage bucolique, tout en verdure et teintes vives.

La scène était, tout comme la salle, étroite mais profonde. À l'avant-plan, des praticables représentaient des massifs fleuris, les plans milieux étaient occupés par des fontaines et une cascabelle murmurantes, la toile de fond était également peinte d'arbres mais, devant elle, se trouvait une petite chaumière rustique, au toit de tuiles rouges, avec une porte basse et une minuscule fenêtre à rideaux.

Un acteur sortit des coulisses. Elslander comprit qu'il allait

assister à une pièce du très vieux répertoire italien, car l'histriion était un Arlequin masqué, agitant frénétiquement sa batte.

— Ce sera une pantomime, se dit Elslander. En effet, l'acteur, tout en faisant force gestes et moulinets avec sa canne, ne soufflait mot.

Au bout de quelques instants, il disparut dans la coulisse.

La scène resta un moment vide de présences. Elslander en profita pour s'approcher du balcon et jeter un coup d'œil dans la salle. Il fut déçu : le cintre était devenu complètement obscur ; seule, la scène était éclairée, et le jeune homme ne distingua rien parmi les ténèbres.

Son attention fut alors attirée par le théâtre où Arlequin venait de surgir pour la seconde fois. Cette fois-ci, une petite ritournelle aigre de musette retentissait dans la coulisse.

Arlequin avait jeté un large manteau sur ses épaules, manteau qui cachait son vêtement bariolé. Il esqua quelques pas de danse et, soudain, rejeta l'ample cape qui le couvrait.

Elslander fit un geste d'admiration stupeur : l'Arlequin était une femme.

Grande, élancée, aux formes hiératiques, elle était bien plus une prêtresse de légende qu'une Colombine de saynète. Une courte tunique lamée d'argent moulait son torse splendide, laissant les jambes et les bras nus ; le bonnet de fantoche avait disparu avec le manteau et laissait voir une magnifique chevelure auburn toute en flammes. Seul, le loup de soie noire persistait sur l'énigmatique visage.

Mais la scène s'anima : un personnage, n'appartenant nullement à la comédie italienne, sortait de la coulisse. C'était un gentleman de mise modeste, ressemblant à quelque employé de banque. Il s'avança vers le milieu des planches, d'un air gauche et emprunté, faisant de mesquines révérences à l'adresse de l'actrice. Celle-ci esqua un nouveau pas de danse, leva sa batte et l'abattit d'un coup sec sur la tête de son admirateur.

Le gentleman s'effondra, comme frappé par une massue, et resta immobile.

Par gestes, la belle mime fit comprendre qu'il était mort et qu'elle s'en réjouissait.

Le moment d'après, le même jeu recommença avec un particulier sortant de la coulisse opposée, habillé d'une manière plus cossue que le premier, mais se conduisant envers la danseuse d'une façon identique. Le second coup de batte ne se fit pas attendre et le bonhomme s'allongea à côté du premier.

Il y avait deux « morts » sur scène... Alors, Elslander eut l'appréhension obscure du danger. Les paroles de l'étrange apparition de la loge sonnèrent à son oreille : « Prenez garde au troisième mort ! »

Il n'eut pas le temps d'y réfléchir longtemps : la porte de la petite maison du fond venait de s'ouvrir, livrant passage à un troisième personnage.

Elslander eut un frisson de malaise : l'homme ne ressemblait nullement aux deux autres. Il était habillé de noir. Alors que les visages des deux autres victimes de la belle étaient neutres et quelconques, le sien respirait une cruauté résolue. Ce visage était pâle comme un marbre, mais les yeux flambaient comme une double braise, tandis que la bouche immense s'ouvrait à moitié sur un rictus de fauve. Il poussa un petit rauquement de colère quand la batte de la danseuse l'atteignit en plein crâne, et il se laissa aller à terre, près des deux autres. Mais Elslander voyait fort bien que ses yeux de flamme fouillaient l'espace sombre de la salle, remontaient lentement vers les galeries, allaient atteindre la loge où il se trouvait.

Elslander aurait voulu fuir. Une terreur sans nom venait de monter en lui, mais il sentait ses membres lourds.

L'effroyable regard du « troisième mort » suivait lentement le balcon. Soudain, le jeune homme eut l'impression nette que, malgré les épaisses ténèbres, ces horribles yeux noirs le voyaient.

La danseuse s'était reculée vers le fond de la scène, la batte en repos.

Lentement, très lentement, l'homme se souleva avec de lents mouvements de pieuvre et, tout à coup, ses deux bras monstrueux se tendirent en avant. Toute la salle résonna sous l'atroce cri de rage et de triomphe qu'il poussa.

— Là... là... Enfin, il est là !...

Rassemblant toutes ses forces, Elslander recula vers la porte de la loge. Comme il l'atteignait, défaillant, sa volonté anéantie, cette porte s'ouvrit avec violence et le jeune homme se sentit attiré dans la galerie extérieure. Il vit une forme féminine, roulée dans une grande cape de fourrure.

— Vite ! Vite ! Ou vous êtes perdu, malheureux !

Elle l'emportait littéralement.

Elslander vit une porte s'ouvrir, puis un étroit escalier raide, à peine éclairé par une petite lampe. Il tomba plutôt qu'il ne descendit les marches.

Le souffle frais de la nuit lui balaya le visage.

Une automobile était là, longue et basse, tous feux éteints, la portière ouverte. Le jeune Danois reçut une bourrade dans le dos et s'écroula face en avant dans la voiture.

Il eut l'impression d'un démarrage fou, puis d'une vitesse tout aussi immense. La dernière lueur de raison s'éteignit dans son cerveau.

2. L'expérience de la grenouille

Le Dr Wilbur Ellis observait, les sourcils froncés, le patient qui continuait à dormir depuis tantôt quarante-huit heures.

Un gentleman très grand, au visage maigre et glabre d'ascète, suivait ses mouvements d'un regard attentif.

— C'est une curieuse histoire, docteur Ellis !

Le médecin eut un geste de comique désespoir.

— Et c'est vous qui le dites, monsieur Dickson ! C'est d'ailleurs pour cela que je vous ai appelé à mon secours.

Le Dr Wilbur Ellis était un jeune médecin, de réelle valeur, qui avait ouvert une petite clinique dans Moreland Street. La pratique n'affluait guère, puisqu'au moment où se situe ce récit, elle ne comptait qu'un seul client... Mais quel étrange client ! Ellis se complaisait à répéter les singulières circonstances dans lesquelles il lui avait été amené.

— Donc, monsieur Dickson, comme je vous le disais, c'était avant-hier, à dix heures du soir. Je m'apprêtais à me mettre au lit, car je suis avant tout un travailleur matinal. La sonnette de la porte d'entrée retentit longuement. Mon domestique, Bill Wade, qui est le maître Jacques dévoué de la maison, tant comme valet de pied que comme infirmier, et intendait, alla ouvrir.

« Aussitôt, Bill m'appela ; je descendis les marches de l'escalier et je trouvai Wade aux prises avec un individu.

« Aux prises, c'est trop dire. En fait, l'homme était affalé dans les bras de mon domestique.

« — Un ivrogne sans doute ? demandai-je, mécontent.

— Je ne le crois pas, sir. Mais ce qui est certain, c'est qu'il dort. »

« Il avait soulevé l'inconnu qui, transporté sur le banc du vestibule, continua à dormir comme dans le meilleur lit du monde.

« Nous vîmes alors qu'une enveloppe bleue, de modèle commercial, était épinglée sur le revers de son manteau. Elle était lourde et, quand je l'ouvris, car elle portait adresse à mon nom, un flot de banknotes s'en échappa. Il y en avait pour six cents livres. Oui, douze coupures de cinquante quids chacune.

« Avec cela, un bout de lettre écrite à la machine :

Docteur Ellis, je vous envoie un client. Soignez-le bien, mais surtout

veillez à sa sécurité ; c'est un brave et honnête homme, qui court un terrible danger. Soyez discret, dans son intérêt et, peut-être dans le vôtre également, car l'ennemi est redoutable. Ci-joint, une somme pour vos premiers frais.

Ellis respira longuement.

— Premiers frais ! Six cents quids ! L'auteur de la lettre ne se mouche pas du pied, il me semble ! s'écria-t-il avec admiration. Alors, continua-t-il, je me suis dit que soigner un malade c'était en effet mon affaire, mais le protéger contre un danger, c'était celle d'un détective comme Harry Dickson par exemple. Je me suis souvenu de nos excellentes relations, monsieur Dickson... Et voilà, tout est dit !

— L'homme n'est pas malade, il me semble ?

— Malade ? Il se porte comme un charme ! C'est un solide gars, et beau comme un dieu. Mais la léthargie dans laquelle il se trouve plongé me déconcerte. Certes, des moyens artificiels ont été employés. Mais lesquels ? J'ai eu beau recourir à toutes les réactions connues : aucune ne produit de l'effet.

Harry Dickson resta songeur.

— Je viens de soumettre ses vêtements à un examen consciencieux. Ils ne m'apprennent pas grand-chose. Ils sont d'excellente coupe, mais non anglaise. Pas française non plus. En plus, ils n'ont nullement la précieuse lourdeur que leur donnent les tailleurs allemands. Le type de l'homme est essentiellement nordique : hollandais, flamand, scandinave... Toutes les marques ont été enlevées de son linge. Le portefeuille contient une belle somme d'argent anglais, mais tout autre papier fait défaut. Oh !... J'allais commettre un grave oubli. Dites donc à Wade de m'apporter les chaussures de notre inconnu.

Le domestique s'empressa d'obéir.

— Hm... de bonnes et élégantes chaussures de série, murmura le détective. Ah ! des semelles caoutchoutées, comme pour quelqu'un qui voyage beaucoup dans le froid... C'est quelque chose, mais peu... Aha !

Ceci était lancé sur un ton de triomphe.

— L'homme a voyagé dans un train d'intérêt local !

— Sorcier ? railla doucement le médecin.

— Pas du tout ! Regardez-moi ces fines gaufrures, Ellis, et dites-moi si elles vous apprennent quelque chose ?

— Vous savez bien que non !

— Eh bien ! ce sont les traces laissées par des chaufferettes très chaudes sur la pâte du rubber. Il n'y a que les trains d'intérêt local qui se chauffent encore de cette primitive manière.

— Il n'y a pas mal de trains de ce genre !

— Une loupe... une forte loupe ! ordonna Harry Dickson.

L'examen fut repris plus attentivement que jamais.

— Ceci est un I... commença le détective, et voici la courbe supérieure d'une lettre S... la dernière lettre est un R.

En effet, ces chaufferettes sont constellées par les estampilles de la compagnie ferroviaire.

— Laquelle ? s'exclama le Dr Ellis.

— Les lettres se suivent par série de trois. J'aurais dû lire S. I. R. : South Irish Railway ! Si l'homme avait marché beaucoup depuis cette impression sur la semelle de ses chaussures, ces marques auraient été promptement effacées. Donc, il y a très peu de temps, notre inconnu voyageait en Irlande et notamment entre Dublin, Cork et Valentia.

— Prodigeux ! s'écria Ellis. Mais que vient-il faire chez moi ? Oui, pourquoi moi, un des médecins les moins connus de Londres, soit dit sans amertume ?

— Ceci est à étudier prochainement, répondit Harry Dickson, et pourrait avoir de l'importance. À propos, comment se comportent les pupilles du dormeur ?

— Révulsion faible, faible réaction également à la lumière, comme dans un sommeil d'hypnose.

— Hypnose... Avec un pareil gaillard, fort comme un buffle et sain comme le vent du Nord ?

— Entendons-nous, monsieur Dickson. J'oserais conclure à l'état hypnotique partiel, dû à l'emploi de certaines drogues, fort mystérieuses pourtant, je dois vous en faire l'aveu.

— Et combien de temps cet état peut-il se prolonger ?

Wilbur Ellis devint grave.

— C'est bien le côté terrible de la chose : il se prolonge... il se prolonge indéfiniment... jusqu'à l'extrême faiblesse du patient, voire jusqu'à la mort !

— Le dormeur pourrait-il prendre de la nourriture au cours de sa léthargie ? demanda fiévreusement le détective.

Ellis secoua la tête.

— Il y a neuf chances sur dix que non. Il ne l'assimilerait pas. Ce cas se trouve consigné dans les livres, mais jamais je ne l'ai rencontré.

— Ce qui prouve qu'il y a tout au plus deux ou trois jours que l'homme est plongé dans ce sommeil... disons criminel, car il ne manifeste aucun symptôme sensible d'affaiblissement physique, n'est-il pas vrai ? Or, il y a deux jours à peine, il se trouvait en Irlande. Le voici à Londres, dans Moreland Street, avec six cents livres comme viatique. Son voyage de là-bas à ici, a dû se faire par avion. Comme vous le dites si bien, Ellis, les gens auxquels ce jeune homme a eu affaire ne se mouchent pas du pied.

— Pourquoi est-ce chez moi que... ? reprit le jeune médecin.

Mais Harry Dickson l'interrompit brusquement.

— Voilà le hic... Ellis, oui, tout est là. Attention ! Faites un effort de mémoire. N'avez-vous jamais tenté quelque expérience... hm, abracadabrante, de résurrection, ou quelque chose du genre, comme le font parfois des étudiants audacieux ?

Wilbur Ellis regarda le détective, le front barré d'une ride, mais soudain il poussa un cri.

— J'y suis ! La grenouille !

— Hein ? La grenouille ?

— Mais oui, la traditionnelle expérience de laboratoire, une grenouille morte dont on fait mouvoir les muscles grâce à un courant galvanique ! J'ai essayé cela un jour sur un homme, ouvrier dans une centrale électrique et qui avait été soumis à un courant à haute tension. J'ai fait agir le courant galvanique sur les ventricules du cœur. Cela a réussi, mais j'ai failli être mis à la porte de la Faculté par les vieux birbes qui n'entendaient rien à l'audace scientifique des jeunes !

— Quelqu'un a dû s'en souvenir comme vous, Ellis, dit lentement le détective. C'est là un premier rayon de lumière. Mais commençons par l'expérience.

— Hein, vous dites ? murmura Ellis.

Cinq minutes s'écoulèrent dans un silence angoissé, que Dickson ne rompit pas.

— Soit ! soupira Ellis, vous m'aiderez.

Il dénuda la splendide poitrine blanche du dormeur.

— Bah, une estafilade, grogna-t-il. Puis une faiblesse de quelques jours... Tenez-vous prêt à intervenir avec les pinces hémostatiques, monsieur Dickson.

L'opération fut rapidement conduite. Quelques gouttes de sang à peine furent perdues.

— La batterie ! murmura Ellis. Mon Dieu, faites que cela réussisse !

Des étincelles violettes crépitèrent.

Un bras du patient fut violemment soulevé et retomba. Une pince sauta, laissant fuser le sang, mais elle fut aussitôt remise en place.

— Les yeux ! s'écria le docteur.

Ils venaient de s'ouvrir, atones et fixes.

— Diable !... Allons, poussez la manette du rhéostat... Lentement... Oui, pas trop vite... Aha !

Le patient poussa un profond soupir et soudain murmura :

— Vous me faites mal !

— Hurrah ! cria Wilbur Ellis... C'est fini... Quelques points de

suture et tout sera dit !... Fichtre, j'ai eu chaud !...

— Mais il s'est rendormi ! riposta Harry Dickson.

— C'est ce qu'il avait de mieux à faire, triompha Ellis. Son sommeil est absolument naturel. L'hypnose et tout ce qui marche dans son sillage ne peut plus rien contre lui : le ban est levé !

Deux heures plus tard, le patient prenait quelques cuillerées de cordial. Trois heures après, il ouvrait les yeux et répétait qu'il avait mal.

— Cela ne durera pas, affirma Ellis. Il passera une bonne nuit et racontera demain tout ce qu'il voudra.

Harry Dickson avait dû traduire les quelques paroles du dormeur, car il avait parlé danois.

Le lendemain matin, avec le Dr Ellis et Harry Dickson à son chevet, John Elslander s'éveilla et raconta son aventure.

*

— Procédons avec méthode, monsieur Elslander, dit Harry Dickson. Où, à votre avis, débute votre singulière équipée ?

Le Danois le regarda avec étonnement.

— Mais j'étais à Liverpool...

— À Liverpool ?... Et que faisiez-vous en Irlande ?

— En Irlande ? Jamais, je n'ai mis le pied en Irlande !

Le détective le regarda avec des yeux perçants.

— Pourtant vous avez pris le bateau, il y a fort peu de temps. Une petite tache de minium sur le bas d'un pantalon peut dire bien des choses.

Elslander baissa les yeux, visiblement gêné.

Harry Dickson fit semblant de ne pas s'en apercevoir et continua :

— Minium frais, comme on n'en trouve qu'à bord. Vous êtes trop soigneux de nature, monsieur Elslander, pour ne pas avoir fait disparaître une semblable souillure, dès que vous vous en seriez aperçu. Je présume donc que votre aventure ne débuta pas à terre, mais à bord d'un navire, et que votre négligence vestimentaire est due à votre amnésie.

John Elslander rougit et eut un signe affirmatif.

— Pourquoi en ferais-je un mystère après tout ? dit-il enfin. J'espère que vous m'approuverez pourtant, en apprenant qu'il s'agissait d'une dame.

« Oui, je fis sa connaissance à Liverpool, au Grand Hôtel de l'Ouest, où j'étais descendu. Elle s'appelait Miss Eva Driscoll. Nous avons passé une soirée au cinéma. Le lendemain, elle devait partir pour l'île de Man. Je lui demandai l'autorisation, respectueuse

d'ailleurs, de l'accompagner, pouvant me permettre quelques jours de congé. Elle accepta.

— Et une fois dans l'île de Man ? demanda Harry Dickson.

— Nous avons visité Castletown... et puis... et puis... c'est drôle, j'ai beaucoup de peine à me souvenir.

— Faites un effort, monsieur Elslander !

— Nous avons déjeuné ensemble dans une petite taverne des remparts. Ensuite je crois que je suis sorti, sous l'emprise d'une forte migraine... Oh ! cette migraine, elle ne m'a pas quitté depuis. Il me semble que je la ressens toujours !

— Un effort... encore un effort, persista le détective.

Le jeune homme gémit sourdement.

— Un effort... C'est vite dit. J'ai la vague souvenance d'une mer très heurtée, puis d'un train. Oui, dans le train tout sembla de nouveau redevenir clair ; Miss Driscoll n'était plus auprès de moi. Pourtant, à un certain moment, je me suis demandé où j'étais et où j'allais. C'est à peu près alors que la dame voilée a dû monter dans mon compartiment. Peu après, je me suis à nouveau désintéressé de la route que je suivais. Ensuite, je me souviens très clairement de tout ce qui arriva dans l'étrange théâtre, jusqu'au moment où je fus précipité dans une automobile.

Le Dr Ellis avait écouté attentivement, sans prendre part à l'entretien. Il intervint alors, pour poser une question :

— Monsieur Elslander, pouvez-vous me décrire Miss Eva Driscoll ?

— Certainement, répondit le jeune homme avec un peu d'enthousiasme. C'était un beau type de femme blonde, pas de toute première jeunesse, car je lui donnais bien trente ans, mais combien belle ! Son type était plutôt slave que britannique.

— C'est un peu vague, répliqua le médecin. Voyons, n'avez-vous rien constaté de caractéristique chez elle ?

John Elslander réfléchit et finit par dire :

— Si, en effet, j'avais remarqué qu'elle conservait toujours le gant de la main gauche. Mais, sur le paquebot de Man, elle l'enleva un moment et je compris la raison qui la poussait à le garder la plupart du temps : une bien vilaine cicatrice barrait presque toute la largeur du dos de cette main.

— Attendez, monsieur Elslander, insista le docteur avec quelque nervosité dans la voix. Essayez de vous rappeler. Cette cicatrice n'avait-elle pas la forme d'une queue d'hirondelle ?

— Si fait ! s'écria le Danois. Connaissez-vous Miss Driscoll ?

— Miss Driscoll ? Non, dit lentement le Dr Ellis, mais bien une étudiante polonaise qui étudia avec moi au laboratoire anatomique de

l'Institut médical de Londres...

— Son nom ? demanda Harry Dickson.

— Je ne m'en souviens plus !

— Très bien, dit le détective sans insister sur ce point. À présent, monsieur Elslander, veuillez me dire à quelle date vous vous trouviez à l'île de Man ?

Elslander cita la date.

— Exactement sept jours, murmura Harry Dickson. Cela concorde...

Le Danois était visiblement fatigué et, au surplus, il n'avait plus rien d'intéressant à apprendre aux autres. On lui permit de se reposer ; bientôt, il était replongé dans un bon et réconfortant sommeil.

Quand ils eurent quitté la chambre du malade, le détective se tourna vers Ellis.

— À nous deux, docteur, dit-il. Je suppose que Miss... Driscoll a dû assister, dans le temps, à la fameuse expérience de la grenouille, appliquée à l'ouvrier sinistré de la centrale électrique.

— Vous avez raison, monsieur Dickson, répondit le médecin d'une voix sombre.

— Et vous avez naturellement retenu son nom.

— Eva Massagorska, avoua le praticien dans un souffle.

Harry Dickson ne dit mot, mais son visage se ferma.

— C'est tout ? demanda-t-il enfin, tout bas.

— Oui, tout ce que je sais... mais non pas tout ce que j'appréhende, Dickson !

— Dites-le donc, Ellis. Bien des choses peuvent en dépendre.

— Eh bien ! murmura Wilbur Ellis, c'était une femme de grande intelligence, mais d'une intelligence qui avait de terribles côtés d'ombre. Elle avait le culte de la richesse et elle était pauvre.

« Elle vola... je parvins à étouffer l'affaire et à éviter un scandale. Je ne crois pas qu'elle m'en sut gré une minute, puisqu'elle recommença. Elle frôla le tribunal, la prison, mais les évita. On la renvoya de l'Université ; elle disparut. La cicatrice que vit Elslander provenait d'une explosion de laboratoire.

— Où elle fabriquait certains explosifs sans doute ?

— C'est possible, mais je ne le sais pas.

— Alors... continuez, Ellis.

— Je n'ai plus rien à ajouter, Dickson, si ce n'est que j'ai obtenu sa promesse de quitter à jamais l'Angleterre. Je sentais que le chemin du crime s'ouvrait devant cette créature à l'âme double !

Harry Dickson hocha pensivement la tête.

— Et vous avez bien pensé, Ellis. Scotland Yard donnerait beaucoup pour mettre la main sur Eva Massagorska. C'est une des

pires criminelles qui, en ces jours, soit lâchée sur le monde !

Ellis joignit les mains dans une attitude de prière.

— Mais qu'a-t-elle fait, la malheureuse ?

— Je serais fort en peine de vous le dire. Mais, sous le sceau du secret, je puis vous dire quels sont les maîtres qu'elle sert.

« Avez-vous jamais entendu parler des « Effroyables » ?

« Non ? Je le crois. Jusqu'à l'heure présente, ils ne sont connus que de quelques hauts fonctionnaires de Scotland Yard, dont ils hantent les jours et les nuits. Qui sont-ils ? Vaine question ! Nous connaissons bien le nom de quelques-uns des comparses internationaux, comme Eva Massagorska, mais nous ignorons qui, derrière la scène, tire la ficelle de ces pantins.

« Ce qu'ils font ? Cela nous le savons, ou à peu près. Ce sont les trafiquants de la mort. Supposez que vous en veuillez à mort à quelqu'un et que vous soyez assez riche pour vous offrir le luxe d'un assassinat. Tâchez d'entrer en relation avec les « Effroyables » et le coup sera fait proprement, entouré de toutes les précautions imaginables pour paralyser l'action de la police et de la justice. Vous payerez la grosse somme, c'est certain. Scotland Yard connaît pour le moment plus de trente forfaits, perpétrés par ces monstres invisibles, mais n'en est guère plus avancé. Que signifie l'affaire Elslander ? Elle présente absolument toutes les formes d'action et de mise en scène des « Effroyables ». On patauge dans l'illogique, dans l'ahurissant, dans l'incompréhensible, dans l'irréel, et je pourrais allonger cette suite quasi allégorique.

« Combien de temps le Danois devra-t-il encore demeurer dans votre clinique ?

— Huit à quinze jours, au moins.

— Essayez de découvrir la nature du poison qui a agi sur lui en provoquant l'amnésie.

— C'est ce que je me promets de faire.

— Et maintenant, écoutez-moi bien, Ellis. Vous avez affaire à la Maffia la plus sournoise, la plus cruelle, la plus inexorable et, en même temps, la plus atrocement intelligente, qui fût de tous les temps. Gardez-vous !

— Pourquoi Eva Massagorska envoya-t-elle Elslander chez moi ? murmura Ellis.

Harry Dickson lui frappa cordialement l'épaule.

— À cela, je puis répondre, docteur, mon ami. Elle connaissait votre expérience, et d'un, – j'entends celle de la grenouille –, votre discrétion, et de deux, votre valeur scientifique, et de trois, votre courage, sans doute ; et, ensuite, elle est amoureuse d'Elslander et essaye de le sauver !

3. La belle soirée

Dans la calme tiédeur du home de Baker Street, Harry Dickson conversait avec son élève, Tom Wills.

— Il vous serait aisé, monsieur Dickson, de trouver la ville où se déroula la bizarre soirée théâtrale de Mr. John Elslander !

Le détective prit un atlas, l'ouvrit à la page de l'Irlande et indiqua un endroit de la pointe de son stylo.

— Rien n'est en effet plus facile, Tom. Il m'a suffi de confronter les heures de l'horaire ferroviaire avec les souvenirs du Danois.

« Voici l'endroit où le train de nuit passe exactement à l'heure de la fermeture de la gare. Mais halte là ! Je vous entends venir : qu'attendons-nous pour y courir ? Bien des choses, mon ami. D'abord, nous ne trouverons plus rien : nous avons affaire aux « Effroyables », qui ne laissent rien au hasard. Ensuite, nous serons repérés aussitôt par ces invisibles. Eva Massagorska apprendra que John Elslander est hors de danger, ce qui lui fera certainement plaisir, mais elle saura en même temps que le Dr Ellis s'est montré moins discret qu'elle ne l'aurait cru. Malheur à notre pauvre docteur dans ce cas ! Il ne pèsera pas lourd dans cette jolie main mutilée ! Certes, un jour ou l'autre, nous aurons sans doute à diriger nos pas vers ce côté, mais le moment n'est pas venu.

— Alors que faire ?... Attendre ?...

— Si vous voulez ! Rappelez-vous nos fécondes immobilités d'antan, avant de critiquer une certaine inactivité de notre part. Pourtant, il n'en sera pas complètement ainsi. Nous avons de la besogne à abattre, mon petit.

« Veuillez donc visiter notre garde-robe et y trouver deux complets pas trop usagés, mais pas trop neufs non plus, et d'une mode qui n'est ni celle du jour, ni celle de l'année dernière.

— Ah ! et nous serons ?...

— Messrs. Skelmersbrough & fils, grainetiers dans Upper-Richmond Road. De bien braves commerçants, allez ! Voici leurs portraits...

— Alors, ces gens existent ?

— Comment donc ? Croyez-vous que nous oserions partir sur la piste des « Effroyables » revêtus d'une personnalité imaginaire ou

fantaisiste ? En moins d'une heure, nous pourrions être à l'état de viande froide. Abe Skelmersbrough existe, ainsi que son jeune fils Simon. Je dois vous avouer qu'ils émargent au budget spécial de Scotland Yard, à qui ils rendent de fiers services. Ce soir, leur maison sera fermée à double tour ; le vieil Abe n'ira pas à son club ni le jeune Simon au cinéma.

— Et où irons-nous ?

— Nous assisterons à une petite représentation d'amateurs, dans Arlington Street. Vous ai-je dit que les Skelmersbrough sont amoureux de tout ce qui a trait à l'art scénique ? Ah, mon garçon, tous les mystères de Drury Lane ne se passent pas seulement côté cour et jardin ! Et si nous en connaissons pas mal, c'est grâce à ces deux braves qui passent le plus clair de leur temps à peser des grains de millet et à tamiser du maïs de qualité secondaire. Mais, aujourd'hui, la partie est un peu forte pour eux. Il a été décidé, au Yard, que nous les remplacerions... pour voir jouer une comédie d'amateurs.

— Et pourquoi la maison d'Arlington Street vous intéresse-t-elle ?

— Petit curieux, vous avez question à tout comme d'autres ont réponse à tout. La maison d'Arlington, comme vous dites, et pour préciser, le numéro 27A, est occupée par un Mr. Shepherd, auteur dramatique aussi peu connu que méconnu, et qui ne trouve moyen de faire représenter ses pièces qu'en les faisant jouer chez lui par des amateurs du quartier. Mr. Shepherd est célibataire et ne roule pas sur l'or, il s'en faut de beaucoup. Aussi est-ce pour le moins étonnant de le voir passer un week-end à l'île de Man, dans un hôtel de marque, connu pour ses prix exorbitants, puis s'embarquer pour l'Irlande sur le plus coûteux des yachts de plaisance. Il faut ajouter qu'il se nommait alors Mr. Armstrong... Ah, tout ce que la police parvient à savoir tout de même, quand elle veut s'en donner la peine ! Mais je m'empresse d'ajouter qu'elle n'aurait pas prêté grande attention à Mr. Shepherd-Armstrong si ce dernier n'avait pas été mêlé, dans les derniers temps, à de louches petites affaires de trafic de drogue. Le tout évidemment pour se procurer un peu d'argent, car l'art dramatique ne doit pas le nourrir grassement, le pauvre.

« Mais où la police a manqué de flair, c'est en perdant brusquement la trace de ce brave homme sur la terre irlandaise. Ah, elle est bien bonne : le doux, l'innocent Mr. Shepherd, simple comme une chèvre, qui sème les meilleurs limiers du Yard, car le hasard voulut que c'étaient de bons inspecteurs qu'on avait lancés à ses trousses ! Quelle intelligence veillait donc derrière cet homme obscur ?

— Celle des « Effroyables » ?

— Ce n'est pas impossible ; c'est même fort plausible. Mais

pourquoi ? Nous tâcherons de l'apprendre ce soir, Tom !

Tout en parlant, les deux détectives n'étaient pas restés inactifs : ils se grimaient, s'habillaient, se lançaient des regards critiques dans le miroir, rectifiaient un trait de maquillage, ajustaient autrement leurs vêtements d'emprunt.

— Monsieur Skelmersbrough, annonça enfin Harry Dickson.

— Et fils ! se présenta Tom Wills.

— On file en taxi ?

— Voulez-vous qu'on nous vole nos montres ?... Nous prenons le bus !...

Arlington Street est une rue de petit commerce, le long du Regents Canal, sur lequel donne une partie de ses arrière-façades. Les boutiques y alternent avec de vieilles et bonnes maisons bourgeoises, habitées pour la plupart par des particuliers s'occupant de la batellerie et de son ravitaillement.

Mr. Shepherd ne faisait pas tout à fait exception à cette règle du voisinage, puisqu'il avait été naguère patron du Shepherd Warf, vieux chantier démodé que les péniches avaient déserté depuis belle lurette ; aussi son propriétaire s'était-il lancé corps et âme dans les belles lettres, sans toutefois y faire fortune, comme nous le savons.

Messrs. Skelmersbrough & Son n'étaient pas connus de l'auteur-acteur-amateur, mais se présentaient à lui nantis de la recommandation d'un critique de Fleet Street. Aussi furent-ils les bienvenus.

— Cher monsieur Skelmersbrough ! s'écria Shepherd dès qu'il vit ses hôtes. Sans vous connaître, je vous ai déjà vu. Il y a quatre ans, on a donné un lever de rideau en un acte, au théâtre des Nouveautés de Drury Lane. Je vous ai vu dans la salle, et votre fils également, bien qu'il fût encore un enfant à cette époque, et vous avez applaudi ! Ah, je sais à présent que vous vous y connaissez dans le grand art de la scène !

— Et que verrons-nous ce soir, monsieur Shepherd ? s'informa le détective.

— Une pièce inédite en quatre actes, dont je suis l'auteur : *Le crépuscule de l'Amour*. Je me flatte de dire que c'est ma meilleure œuvre. Ensuite, il y aura une surprise : une charade allégorique. La représentation finira à minuit, mais je vous retiens tous à souper, bien entendu.

La maison de Mr. Sheperd était vieille mais spacieuse. Par la porte ouverte d'une salle latérale, les détectives virent une table servie pour une trentaine de personnes. De l'autre côté du vestibule, on avait agencé deux salons en suite et un cabinet attenant en salle de spectacle.

Il n'y avait pas de rideau devant la scène et, dans la place réservée aux spectateurs, on pouvait voir une suite de sièges disparates, allant du fauteuil en velours à l'escabeau de cuisine.

Il y avait déjà un peu de monde. Messrs. Skelmersbrough & Son furent présentés à des Messrs. et des Mrs. Jones, White, Bubson, Stevenson, Walker et Stalker, etc... Bientôt, la salle de spectacle fut pleine et tous les sièges occupés.

Mr. Shepherd vint annoncer qu'il ne jouerait pas, mais qu'il remplirait les fonctions de régisseur. La scène était éclairée par trois quinquets à pétrole. Comme on trouva ces luminaires insuffisants, on y joignit deux candélabres à quatre branches dont on renouvela les bougies au cours du spectacle.

Mr. Shepherd vint alors annoncer qu'il n'avait pas cru nécessaire de faire imprimer des programmes et qu'il présenterait lui-même les artistes. C'étaient quatre messieurs et deux dames. L'auteur dévoila leurs noms avec emphase, tout en y adjoignant, cocassement, leur situation sociale.

Mr. Edwin Robinson, esquire.

Mr. Algernon Potts, auxiliaire comptable chez Landson & Co Ltd.

Mr. William Bates, receveur honoraire de la Compagnie des Eaux.

Mr. Arthur Garret, commerçant.

Avec fort peu de civilité, que personne ne songeait toutefois à lui reprocher, Mr. Shepherd présentait les dames actrices après les messieurs acteurs :

Miss Ophélie Mason, dame de compagnie de Milady Hansfield.

Miss Bertha Bunkersmith, sténographe.

Un murmure approbateur et admiratif secoua la salle à l'énoncé du titre de la sèche Miss Mason, dame de compagnie de Milady Hansfield, et Miss Bunkersmith, piquée au vif, pria Mr. Shepherd d'ajouter qu'elle était également secrétaire privée de Mr. Buttercup, commerçant dans la City, détail prestigieux qui sembla pourtant laisser toute l'assistance indifférente.

La pièce, toute en interminables conversations, fut jouée avec application. Les messieurs soufflaient après chaque tirade, consciencieusement apprises par cœur, de sorte que Mr. Shepherd, dissimulé dans la coulisse, joignant l'emploi de souffleur à celui de régisseur, n'eut pas à intervenir. Miss Bunkersmith faisait des gestes immenses et ponctuait le moindre mot de battements de pied, comme si elle récitait des vers.

Miss Mason portait des lunettes, de sévères bandeaux noirs couronnaient son visage ingrat. Elle récitait son rôle d'une voix monotone et, néanmoins, s'entendit applaudir à tout bout de champ.

Entre chaque acte, Mr. Shepherd faisait une apparition sur scène

et, jouant au rideau, annonçait la pause.

Une souillon circulait alors entre les sièges avec un plateau chargé de rafraîchissements variés.

La pièce n'avait ni queue ni tête : il était question d'un voyage aux Indes, d'un naufrage et d'un héritage qui, à la fin, revenait de droit à Miss Ophélia Mason, spoliée injustement par Miss Bertha Bunkersmith.

Sur ces entrefaites, Mr. Arthur Garrett devint instantanément amoureux de Miss Mason et leur prochain mariage fut décidé, tandis que Miss Bertha, repentante, se consolait dans les bras du vieux Mr. Bates, en l'occurrence un homme qui avait toujours caché soigneusement son état de fortune ; en cela consistait le *Crépuscule de l'Amour*.

Comme il faisait froid dans la salle, on servit du vin chaud, ce qui réconforta singulièrement les spectateurs.

À l'aide de quelques cartons peinturlurés, la souillon, secondée par Mr. Shepherd, transforma alors la scène en un décor qui devait être champêtre, et Mr. Shepherd annonça *La Charade*.

Aussitôt, sur un banc rustique, prirent place deux couples d'amoureux : Mr. Robinson et Miss Bertha Bunkersmith, Mr. Garrett et Miss Ophélia Mason. Ils se disaient des choses tendres, où il était beaucoup question de fleurs, d'étoiles, d'oiseaux et de ruisseaux. Tout à coup, un terrible mugissement retentit dans la coulisse et un être bizarre, velu, contrefait, bondit sur les planches. Dans les candélabres, les bougies étaient arrivées à la fin de leur carrière, ce qui fait que la scène était mal éclairée, mais les spectateurs purent voir, néanmoins, que le monstre était vraiment hideux.

Son visage se tordait dans des souffrances inconnues et Harry Dickson se dit, tout bas, qu'au milieu de tant de nullités, cet acteur se révélait un mime parfait, digne des plus grandes scènes.

L'affreuse créature arrachait des fleurs stérilisées aux pots groupés en parterre, et elle vint les poser tour à tour aux pieds de Miss Bertha et de Miss Ophélia.

Mais toutes deux les dédaignèrent avec des rires cruels.

À la fin, le monstre poussa une atroce clameur, se jeta sur les deux amoureux, qui roulèrent sur le sol et restèrent cois, et morts.

Poussant un cri de triomphe, l'homme-bête exécuta un digne pas de gigue devant les deux donzelles horrifiées, sembla hésiter quant à son choix, et le laissa enfin tomber sur Miss Ophélia Mason, qu'il prit à bras le corps et emporta, gloussante, dans la coulisse. C'était fini.

Mr. Shepherd vint annoncer alors que la charade était achevée et il en demanda le mot.

Presque avec unanimité, on s'écria : « Caliban » ! Et c'était la

réponse exacte.

Le monstrueux héros de la tragédie shakespearienne avait fourni la matière de la saynète.

Il était minuit : l'heure du souper.

Celui-ci se révéla fort bon : Mr. Shepherd avait très bien fait les choses. On servit des huîtres et du vin blanc, des petits pâtés chauds au turbot, des volailles au gros sel et des dodines de canard en gelée. Une excellente crème aux ananas et aux raisins secs compléta ces agapes, dont le vin de France et les liqueurs n'étaient pas exclus.

Avant de se mettre à table, Harry Dickson avait eu l'occasion de glisser un mot à l'oreille de son élève, mot qui ne laissa pas d'étonner ce dernier :

— Faites la cour à Miss Mason !

— Service commandé, avait murmuré le jeune homme en jetant un regard sans aménité sur l'héroïne de la soirée et en constatant que, vue de près, elle avait la peau luisante, le nez rouge et une épaule légèrement plus haute que l'autre.

Mais c'était la dame de compagnie de Lady Hansfield et le maître avait ordonné.

Tom n'eut aucune peine à prendre place à côté d'elle à table, et il se rendit utile par mille petits services. D'abord revêche et hautaine, elle sembla pourtant s'humaniser au cours du repas, sans doute grâce au vin, dont elle usait assez largement.

Tom lui parla de sa voix d'or, de sa diction parfaite, de l'élégance de son jeu et il se peut fort bien qu'au dessert il lui fit la grande déclaration. Elle lui répondit peu, ne perdant pas un coup de dent, puis elle se laissa caresser la main sous la table, faire du pied, et elle consentit à ne pas écarter trop vite le genou que Tom pressait parfois trop tendrement contre le sien. Pendant ce temps, Harry Dickson donnait libre cours à son esprit d'observation.

Hélas, cette faculté, dont il était si fier, semblait ou l'abandonner ou vouloir lui être de peu de secours. Il ne voyait là que d'honnêtes et vaniteux bourgeois, discutant à perte de vue de l'art théâtral, en y entendant aussi peu que possible. Mr. Shepherd se trouvait loué à perte de vue et riait aux anges.

Quand vint l'heure finale des cigares, le détective réussit à prendre son hôte à part, pour lui prodiguer à son tour les louanges les plus insensées.

— À propos, dit-il tout à coup, je n'ai pas vu à notre table cet acteur inégalable qui incarna le terrible Caliban. J'aimerais pourtant le féliciter.

Dickson vit une ombre rapide glisser sur le visage épanoui de l'auteur dramatique amateur.

— C'est un timide, répondit Mr. Shepherd, bien que de grand talent. Il faut l'excuser. Il désire également garder le plus strict incognito.

— C'est dommage, affirma Harry Dickson, j'aurais voulu le complimenter. Quel terrible naturel possède son jeu !

— Oh oui, répondit évasivement Mr. Shepherd, très naturel en vérité.

Il se sépara de son invité sous un prétexte quelconque, ne semblant nullement ravi du tour qu'avait pris leur bref entretien.

Sur ces entrefaites, on se sépara.

Les dames actrices partirent en taxi aux frais de la maison, les autres s'égaillèrent rapidement dans les rues sombres et vides.

Harry Dickson et Tom Wills attendirent d'avoir atteint City Road avant de prendre un taxi à leur tour, Encore, le détective donna-t-il l'adresse de Upper-Richmond Road. Ils y furent reçus par les véritables Messrs. Skelmersbrough, qui les félicitèrent fort de leur parfaite ressemblance et les firent sortir, sous leur apparence véritable, par une petite porte clandestine s'ouvrant dans une ruelle.

— Que de précautions ! déclara Tom Willis comme ils roulaient définitivement en direction de Baker Street.

— Il s'agit des « Effroyables », ne l'oubliez pas, murmura Harry Dickson.

— Comment, en cette sotte soirée ?

— Certainement, Tom !

— Eh bien ! ils ne me paraissent pas effroyables du tout ! s'esclaffa le jeune homme.

— Attendre et voir. À propos, soignez bien votre type de Skelmersbrough junior. Cela pourra vous servir un jour ou l'autre.

— Comment, je suis condamné à persévérer dans ma cour à ce laideron de Miss Mason ?

— Ce n'est pas impossible...

— Merci de la corvée... Heureusement qu'elle n'est tout de même pas « effroyable ».

— Tom, dit tout à coup le détective, que pensez-vous de Caliban ?

— Ah, admit le jeune homme, celui-là au moins était un acteur !

— C'est ce qui vous trompe !

— Comment, je me trompe ?

— Parce qu'il n'y a rien de plus naturel, de plus véridique que ce monstre.

— Alors... alors... il ne portait pas un masque ?

— Absolument pas !

— Mais il est affreux !

— Je vous entends... et ce qui plus est, c'est qu'il ne nous est pas

tout à fait inconnu, Tom. C'est tout simplement le « troisième mort »
de Mr. John Elslander !

4. La nuit qui suivit

Mais Tom n'eut pas à jouer pour la deuxième fois son rôle d'amoureux auprès de Miss Ophélie Mason. La nouvelle tragique leur parvint à Baker Street ; dès potron-minet, Goodfield, le superintendant de Scotland Yard, arracha les détectives à leur sommeil.

— Eh bien ! Good, demanda Harry Dickson quand il vit son ami se chauffer les mains transies devant la salamandre rougeoyante, le feu est-il au Yard ?

— Non, mais si cela ne change pas d'ici peu, on sera aussi fou à Scotland Yard qu'à Bedlam. Le jeune Skelmersbrough vient d'être tué !

— Par tous les diables ! jura Harry Dickson.

Tom Wills fit un geste de pitié horrifiée.

— Pauvre gars... Il était bien gentil. Et son malheureux père...

Goodfield sourit tristement.

— On peut bien vous dévoiler le secret, mon cher Tom. Le vieux Skelmersbrough, de son vrai nom Harvings, le lieutenant de police Harvings n'est pas son père, mais son chef. Skelmersbrough junior, c'était le sergent Markham, un garçon d'avenir.

Harry Dickson approuva, le regard assombri.

— Un coup des « Effroyables » que j'enregistre à mon passif, mais qu'ils n'emporteront toutefois pas au paradis. C'est la suite de la belle soirée d'hier, Tom, et de vos brèves amours avec Miss Ophélie Mason.

— Il n'y a que la main à étendre pour l'arrêter ! s'écria impétueusement le jeune détective.

— Tut, tut, tut... Et les preuves, qu'en faites-vous ? Nous n'en possédons aucune et les « Effroyables » doivent bien le savoir. Pourtant, j'affirme qu'ils viennent de faire un fameux pas de clerc. Comment Markham est-il mort ?

— Un coup de feu dans le dos, au moment où il ouvrait les volets de sa boutique, aux premières clartés de l'aube.

— Ah ça ! s'écria Harry Dickson. J'avais pourtant donné des ordres pour que cette boutique soit surveillée nuit et jour !

— Elle l'était, par l'inspecteur Morisson et l'agent Mac Duff. Ils ont disparu tous les deux.

— Deux excellents policiers pourtant, murmura Harry Dickson.

Tout à coup, son visage s'éclaira.

— Je crois entrevoir clairement la mécanique de l'attentat : le meurtre a été commis par un subalterne des « Effroyables », qui n'a reçu mission que de tuer le jeune Skelmersbrough et non les deux autres policiers. Il s'est contenté de les capturer, attendant des ordres futurs à leur sujet.

« Les « Effroyables » n'agissent que selon une directive unique, ce n'est pas la première fois que je le constate.

— Qu'est-ce à dire ? demanda Tom Wills.

— Qu'une seule tête commande et que les autres ne peuvent prendre aucune initiative essentielle : un meurtre par exemple. Il nous faut retrouver Morisson et Mac Duff !

— Et vous croyez que c'est facile ?

— Oui... Je crois connaître le lieu qui sert de prison aux « Effroyables... »

— Tiens, dit naïvement Goodfield, c'est la première chose que j'apprends de vous à ce sujet.

— Aussi ne le sais-je que depuis hier soir, répliqua Harry Dickson.

— Mais vous étiez à la soirée de Mr. Shepherd.

— Bien entendu ! Souvenez-vous, Tom, de l'intérêt que je vouais à Caliban ? J'ai voulu le voir mais, en aucun moment de la soirée, il n'est reparu. Pendant le souper, la porte de la salle à manger donnant sur le vestibule est restée tout le temps ouverte, la pièce étant trop petite et trop remplie de convives. Il y faisait une chaleur torride. J'avais vue sur le corridor : en aucun moment personne n'y est passé, et la porte de la rue est restée fermée. Il doit donc y avoir une autre sortie. Et d'un...

« Quand je suis passé au lavatory pour me laver les mains, j'ai feint me tromper de porte et j'ai vu une cour bien entretenue, donnant sur le vieux warf dont Shepherd est le propriétaire. Bien que tout y soit délabré à souhait, je découvris une porte de cave dont les serrures et les verrous étaient diantrement neufs et solides... En route !

Goodfield était venu en auto. Par les rues encore vides de la métropole, ce fut une belle course vers Arlington Street.

— Numéro 27 A... Stop ! commanda Dickson.

On sonna, mais en vain. Personne ne répondit à leur appel.

— Il y a un serrurier qui habite à deux pas, dit Goodfield.

— Qu'il vienne à l'instant !

L'artisan ne se fit pas attendre. C'était un solide gaillard à barbe rousse, brandissant une ample trousse de fausses clefs et de crochets.

— Ah ! s'écria-t-il dès qu'il vit la maison dont il aurait à violer l'entrée, c'est chez cet hypocrite de Shepherd. Cela ne m'étonne pas. Je me suis toujours dit que l'un ou l'autre jour il aurait des histoires !

— Pourquoi ? demanda Goodfield.

— Trop d'allées et venues dans ce vieux trou de boue qu'est le chantier, répondit laconiquement l'ouvrier en donnant un solide tour de clef. Là... c'est une serrure de meringue, mon capitaine.

L'odeur du cigare refroidi vint à la rencontre des intrus.

Harry Dickson et Tom Wills revirent la salle à manger comme ils l'avaient laissée la veille, ainsi que la salle de spectacle.

Mais les autres pièces de la maison dénotaient un départ en vitesse de la part des occupants. Des armoires bâillaient, ainsi que des tiroirs. Des vêtements et des objets de toilette avaient été lancés à la volée à travers les chambres. Ni Mr. Shepherd, ni sa servante n'étaient là, bien que leurs lits fussent défaits.

— Il n'y a pas longtemps qu'ils doivent avoir reçu l'avis de déguerpir, dit Tom Wills, car les couches sont encore tièdes.

— Tant mieux, opina Harry Dickson. Il se peut qu'ils n'aient pas eu le temps de déménager les prisonniers.

Ils s'élancèrent dans la cour.

— Dieu soit loué, on n'a pas bougé aux serrures, s'écria Harry Dickson en avisant un puissant battant en bois de chêne.

« Ouvrez-moi cette porte, mon brave...

— Mais celle-ci est en fer, et en quel fer ! mugit l'ouvrier en retirant une de ses clefs tordues.

Pourtant, il finit par avoir raison des fermetures.

Un escalier de pierre se trouvait devant eux et le serrurier alluma une lampe sourde qu'il avait apportée.

— Hurrah ! s'écria Dickson en dévalant les marches. Nos hommes sont là !

Morisson et Mac Duff, ficelés, comme des saucissons, faisaient piètre figure.

— Excusez, monsieur Dickson, dit avec peine l'inspecteur. Mac Duff ni moi ne savons au juste comment cela nous est arrivé.

« Nous étions de faction dans Upper-Richmond Road, au moment où le sergent Markham sortait de la boutique.

« On a entendu un coup de feu et on a vu Markham chanceler.

« On s'est mis à courir vers lui.

« Ah ouiche ! Quelle sale odeur tout à coup... Cela nous a pris à la gorge et la tête nous a tourné brusquement. Je crois bien qu'il y a eu une automobile en jeu, mais c'est tout... On s'est réveillé ici, tels que vous nous trouvez maintenant. On n'a vu personne !

— Mauvaise note pour les « Effroyables », murmura Harry Dickson. Ils ont dû sentir le vent de la panique. Le complice qui a tué Markham a commis une gaffe en faisant nos hommes prisonniers. En haut lieu, chez les forbans, on a dû s'en rendre compte. On a fait filer Shepherd et sa bonne, qui auraient pu devenir encombrants et

compromettants.

« Tenez, des caisses... Très bien : de la coco, de l'héroïne même... Voici de quoi justifier notre intervention devant les journalistes. Quant à vous, l'ami serrurier, Scotland Yard vous demande de ne pas souffler mot concernant les prisonniers !

— Entendu, capitaine, répondit le brave homme en saluant.

— Pourquoi ces restrictions ? demanda Tom quand ils se furent éloignés.

— Inutile qu'on parle des « Effroyables » dans le public, dit brièvement le maître. Pour le moment, c'est une affaire de linge sale à laver en famille !

Quand ils furent de retour à Baker Street, où ils comptaient continuer leur somme interrompu avant de se remettre en campagne, ils trouvèrent un mot du Dr Ellis.

J'ai essayé en vain de vous avoir au téléphone et je vous dépêche ce billet par Wade. Venez donc aussi vite que possible ! – Dr Ellis.

— Il est écrit que nous nous reposerons plus tard, grogna Harry Dickson en prenant le chemin de Moreland Street.

Mais, auparavant, il chargea Tom d'une mission particulière.

*

— Allons, grogna Harry Dickson, quand il vit la figure atterrée du Dr Ellis, je suppose que vous n'allez pas m'apprendre la fin du monde ?

— Je ne sais si ce ne sera pas tout aussi sinistre, répondit le médecin.

— Comment va Elslander ?

— Heureusement très bien, mais il s'en est fallu de peu qu'il allât aussi mal que possible !

Harry Dickson suivit le médecin dans son laboratoire et, sous une cheminée de verre, qui ne servait qu'aux expériences dangereuses, il vit plusieurs cornues chauffant doucement au-dessus de la flamme bleue des becs Bunsen.

Une d'elles attira l'attention du détective par le passage graduel de la couleur de la matière qui y était contenue, couleur allant du noir à un beau rouge sombre.

— Voilà une remarquable réaction qui se prépare, déclara Harry Dickson.

— Dites plutôt une saleté extraordinaire, Dickson ! s'écria Ellis avec colère. Ciel, quel arsenal d'empoisonneurs a-t-il fallu pour en arriver à cette composition du diable. La Voisin, d'infamale mémoire, en aurait frémi d'horreur.

— Trouvé ? interrogea le détective avec joie.

— Partiellement, et je n'en découvrirai pas davantage. Mais cette découverte ne me fait pas grand honneur ; elle est parfaitement fortuite, comme vous allez l'apprendre aussitôt.

À travers la vitre de la cheminée, Ellis observa la lente transformation de la mixture.

— C'est un « duvel-duvel » dit-il enfin.

— Tiens, murmura Harry Dickson, c'est de cette manière que les indigènes des archipels du Sud dénomment tout mal mystérieux qui s'acharne sur eux.

— Les Salomon ! ajouta Ellis.

— Un vilain endroit, ami docteur, surtout depuis que les pirates chinois y viennent pêcher le trepang.

— Aussi cette horreur toxique est-elle mi-îlienne, mi-chinoise. Je crois que cette panacée de mort et de folie s'appelle Si-Sen.

— J'en ai vaguement entendu parler par quelques voyageurs, mais je croyais que cette chose appartenait au roman de la mer.

— Il faut croire que non, puisque la voilà dans une cornue de verre, dans un petit laboratoire à quatre sous de Moreland Street, à Londres !

— Intéressant, prodigieusement intéressant. Pouvez-vous m'en apprendre davantage ?

— Je crains que cela ne soit pas énorme. Je crois que nous nous trouvons devant un poison emprunté au règne animal plutôt qu'à tout autre. Comme celui que certaines peuplades sibériennes prélèvent sur les tarentules en fureur. Il s'agit ici d'un petit poisson, affreusement vénéneux, qui hante en grand nombre les fonds des coraux des îles du sud.

« Notez que son odeur n'est pas franchement mauvaise et rappelle un peu la parfumerie légèrement rancie. Son action est assez étrange, capricieuse.

« Une première application entraîne une annihilation instantanée de la raison et de la volonté, mais l'effet ne perdure pas. Le réveil à l'état de lucidité normale ne se fait guère attendre. La seconde ingestion provoque un état carrément hypnotique, avec des retours brusques, mais très bref, à la raison première. Par des applications suivies, on arrive enfin à un sommeil léthargique très prolongé, qui entraîne la mort du dormeur par affaiblissement graduel.

— Et comment cette drogue démoniaque s'applique-t-elle ?

— À toutes les sauces, si je puis m'exprimer de la sorte ! s'écria le Dr Ellis avec véhémence. Mélangée à la boisson, aux aliments, par fumigations, par inhalations, que sais-je moi... Ah ! quelle complaisance met ce poison à faire le mal !

— Nous en savons quelque chose par Elslander, déclara Harry Dickson, et par d'autres encore. Dites-moi maintenant comment vous êtes entré en possession de cette drogue ?

— Eh ! pas autrement que par l'atroce créature qui l'applique à ses semblables, par Eva Massagorska !

— Hein ? sursauta le détective. Vous avez vu cette femme ?

— Je l'ai vue devant moi, comme je vous vois, répondit Ellis d'un ton amer. Veuillez écouter le récit de ma nuit, Dickson !

« Je ne pourrais préciser l'heure, car ma montre s'est arrêtée, mais je pense qu'il était entre une et deux heures du matin. J'ai le sommeil très léger. J'entendis du bruit dans la chambre d'Elslander. Je crus que, contre les ordres donnés, il s'était levé. J'allai voir...

« Elle était là, debout devant le lit d'Elslander qui dormait. Elle : Eva Massagorska. Elle ne parut nullement émue de me voir arriver.

« — Vous avez de mauvaises serrures à votre porte, dit-elle tranquillement, et il suffit d'un tour de vrille pour manœuvrer vos verrous.

« — Que faites-vous ici, vous introduisant comme une voleuse ? m'indignai-je.

« Elle haussa ses superbes épaules.

« — Des mots... Et puis, je suis dans mon droit en venant rendre visite au malade dont je paie le traitement. Les six cents livres vous suffisent-elles, docteur Ellis ?

« J'allais l'accabler de reproches, mais elle m'imposa le silence d'un geste hautain.

« — Je savais que vous auriez recommencé votre expérience de jadis et, aussi, qu'elle réussirait une première fois.

« — Pourquoi dites-vous « une première fois » ?

« — Parce que le poison qui l'a mis en cet état, le Si-Sen, peut être vaincu une première fois de cette audacieuse manière, mais s'il revenait une seconde fois à la charge, votre malade serait perdu, malgré toutes les expériences de la grenouille que vous pourriez tenter, Wilbur !

« Elle me parla alors, en termes scientifiques, de l'hideuse drogue. C'est ainsi que vous m'avez trouvé si savant à son sujet, Dickson.

« — Vous avez dû voyager à travers le vaste monde depuis que vous avez quitté l'Université, dis-je avec intention.

« — Un peu, en effet, répondit-elle en riant.

« Elle se leva pour s'en aller.

« — À propos, demandai-je, pourquoi vous intéressez-vous à ce jeune homme ?

« Elle me jeta un regard glacé.

« — Je l'aime, Ellis. Cela vous suffit-il ?

« Elle partit, me laissant anéanti. J'entendis le ronflement d'un moteur d'auto s'éloigner dans la rue.

— Mais elle vous laisse un échantillon de la drogue ?

Wilbur Ellis partit d'un éclat de rire sauvage.

— Un échantillon, vraiment ! Ah, et comment ! Je m'apprêtais à quitter la chambre d'Elslander, qui continuait à dormir, quand soudain je fus frappé par l'odeur. Un parfum têtue, douceâtre de vulgaire parfumerie ambrée. Or, je me rappelais qu'Eva Massagorska avait toujours manifesté une aversion presque malade pour les parfums artificiels, même pour les parfums en général.

« Il n'avait donc pu émaner de sa personne pendant sa présence dans la chambre. Soudain, mes regards tombèrent sur la carafe d'eau posée à la portée de mon patient. Je m'en saisis – l'odeur s'en élevait presque imperceptible, mais néanmoins détectable à un odorat averti.

« J'entrepris une première expérience : la réaction eut lieu... et elle continue, à présent, à se développer dans toute son hideur criminelle !

— Ainsi, dit froidement le détective, Eva Massagorska a tout fait pour sauver Elslander, et voici qu'elle essaie de le tuer. Car une seconde expérience de la grenouille serait sans résultat heureux ; elle ne vous l'a pas caché !

— C'est vrai, mais je n'y comprends rien !

Harry Dickson croisa les bras sur la poitrine et ricana.

— Et pourtant cela crève les yeux à force de clarté, Ellis !

— Oh... pour vous, sans doute...

— Elle n'a jamais voulu sauver Elslander, voilà tout ! Non, ne faites pas une si sotte figure, Ellis, vous comprendrez d'ici peu !

« Comment se porte le malade ?

— Ce n'est plus un malade. Il est guéri !

— Réveillez-le, qu'il s'habille et qu'il prenne place dans mon automobile, qui se trouve devant la porte.

Harry Dickson lut une lueur d'hésitation dans les yeux du docteur ; il lui posa doucement la main sur l'épaule et dit d'une voix grave :

— Vous l'aimez toujours... Eva Massagorska ?

Un sanglot s'étrangla dans la gorge d'Ellis.

— Je n'ai jamais cessé de l'aimer, gémit-il.

— Je le sais, et c'est pour cela qu'Elslander s'en va... Pour l'heure, vous êtes encore un honnête homme, Ellis, mais je crains pour l'avenir. Eva Massagorska, c'est le démon le plus noir, sous les plus beaux atours humains. Je crains de ne plus pouvoir compter sur vous dans cette affaire.

Wilbur Ellis se voila la face.

— Oh ! Dickson, c'est monstrueux ce que vous venez de dire ! sanglota-t-il.

À midi, l'avion partant de Croydon pour Copenhague, via Hambourg, emporta John Elslander.

5. La visiteuse

Ayant assisté au départ de l'Air Mail, Harry Dickson revint à Baker Street. Il y fut presque aussitôt rejoint par son élève Tom Wills.

— Eh bien Tom, demanda le détective. À voir votre tête, je crois que votre matinée n'a pas été perdue !

— Elle ne l'est pas, déclara le jeune homme avec orgueil, et j'ai hâte de faire mon rapport !

« Lady Hansfield habite un vieil hôtel de maître dans Kings Covent, mais dont on a dû amputer pas mal de choses, car il en reste à peine de quoi former encore une maison bourgeoise convenable.

« J'ai commencé par prendre un verre à la taverne de la Frégate d'Or, dont le patron est le plus agréable bavard du monde. C'est ainsi que j'ai appris, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, que la Hansfield est une vieille pimbêche, ladre comme une fourmi, dont le mari est mort depuis longtemps dans les colonies, où il occupait un poste quelconque de résident.

« J'ai bien ri en apprenant que la « dame de compagnie », en l'occurrence la talentueuse Miss Ophélia Mason, est de fait une sorte de bonne à tout faire. La vieille Hansfield, en effet, ne se paie pas le luxe d'autres domestiques, si ce n'est de temps à autre des femmes à la journée, qui changent tout le temps tellement on les paie mal !

« De la taverne, je pouvais parfaitement voir l'hôtel des Hansfield, et c'est ainsi que, de loin, je fis la connaissance de sa propriétaire.

« Elle regardait presque tout le temps aux fenêtres. C'est une petite vieille de l'ancienne école, avec de longues boucles grises, un bonnet de tulle, une antique robe de surah et un face-à-main qu'elle braque tout le temps sur la rue. Enfin, elle se retira à l'intérieur de sa maison et ne réapparut plus.

« J'allais quitter mon poste d'observation, quand je vis la porte de la demeure s'ouvrir pour livrer passage à ma flamme de l'autre nuit : Miss Ophélia Mason. Elle jeta un rapide regard dans la rue et se mit à marcher d'un pas pressé. Je vis qu'elle portait un ample manteau de voyage, qui devait dissimuler une valise.

« — Tiens, tiens, me suis-je dit, ma belle irait-elle en voyage ?

« Elle tourna l'angle de Russel Street, et là-bas...

Tom Wills s'interrompit et demanda malicieusement :

- À propos, comment se porte Elslander ?
- Mais très bien, répondit son maître.
- C'est mon rival ! déclara Tom avec une férocité comique.
- Comment cela ?

— Il y avait une automobile qui stationnait devant les premières maisons de Russel Street, et Mr. Elslander en descendit quand Miss Mason s'approcha de la voiture.

« Alors, ils s'embrassèrent et s'engouffrèrent dans l'auto qui partit à fond de train... Malheureusement pour moi, il n'y avait pas de taxi en vue et je dus retourner à Baker Street sans pouvoir songer à suivre mon infidèle amoureuse d'un soir.

— Bravo Tom, s'écria Harry Dickson en se frottant les mains, vos bons yeux méritent une prime... ou plutôt la moitié d'une prime seulement.

— Et pourquoi seulement une moitié ?

— Parce que vous n'avez pas vu Mr. Elslander.

— Ah, par exemple !... À moins d'être aveugle ! Mais je vous dis que je l'ai vu !

— Je n'ai pas quitté le Danois de toute la matinée, déclara tranquillement le détective, jusqu'à moment où l'avion de Copenhague s'envola, emportant le bon John Elslander vers sa nordique patrie.

Tom resta à considérer son maître, bouche bée, se demandant s'il se moquait de lui. Mais le détective coupa court à sa stupeur.

— Donnez-moi la collection des *Annales du Théâtre*, que vous trouverez sur le rayon inférieur de la bibliothèque, Tom, dit-il.

— Encore du théâtre, marmotta l'élève. Je me demande si nous ne jouons pas nous-mêmes une pièce, un vaudeville ou quelque farce du genre.

Harry Dickson feuilleta méthodiquement les magazines illustrés, ce qui lui prit plus d'une heure ; à la fin, son élève l'entendit pousser un grognement de satisfaction.

— Regardez, dit-il simplement.

Il montrait du doigt une grande photographie d'acteur.

— Elslander ! s'écria Tom Wills.

— Lisez le nom, invita Harry Dickson.

— Jacques Sullivan... Je n'y suis plus. À moins que, continua Tom après une hésitation, que cet Elslander ne joue dans la vie la même comédie qu'il interprète sur les planches.

— Pauvre Elslander ! s'écria joyeusement le détective. Il serait bien incapable de devoir dire par cœur une seule tirade de Shakespeare ou de Bernard Shaw. Il ne s'y connaît qu'en conserves de poisson ! Une ressemblance, Tom... et rien que cela, mais qui faillit être fatale au pauvre Danois. Enfin, le voilà hors du guêpier, et c'est

son sosie qui va reprendre son rôle.

— Oui, mais quel rôle ?

— Ah, voici une question qui m'embarrasse encore ; quand je pourrai y répondre, la majeure partie de cette affaire sera élucidée. Demandez au téléphone l'agence théâtrale Murphy !

Tom établit la communication et tendit le cornet à son maître.

— Voilà !

— Bonjour monsieur Murphy. Ici Harry Dickson. J'ai besoin d'un renseignement confidentiel. Connaissez-vous Jacques Sullivan ?

— Certainement, monsieur Dickson. Un joli garçon, mais un bien piètre artiste.

— Où joue-t-il en ce moment ?

— Nulle part, je crois. Il faisait partie d'une petite troupe lyrique nomade, qui effectuait des tournées dans les villes de l'Ouest, la troupe Frizzler. Il y interprétait, aussi mal que possible, les rôles de jeune premier. Mais je suppose qu'on a dû le résilier, car Frizzler vient de me demander par télégramme un jeune premier.

— Je vous remercie, monsieur Murphy... Attendez, un dernier renseignement. Connaît-on une liaison quelque peu... retentissante à cet artiste ?

— Liaison ? Oh, pas mal... C'est un Don Juan impénitent. Mais, voyons, il y en a une, pourtant, qui mérite d'être retenue, bien qu'elle date de quelques années déjà. C'est celle qu'il eut avec Dora Starbutt, une magnifique artiste, qui eut grand tort de s'acoquiner avec un pareil saltimbanque.

— Où est Dora Starbutt, en ce moment ?

— J'aurais bien de la peine à vous répondre à ce sujet, monsieur Dickson. Voici des années qu'elle semble avoir quitté les planches et je ne sais ce qu'elle est devenue !

Le détective raccrocha le cornet acoustique et resta songeur.

Tout à coup, il vit Tom qui, par la fenêtre, regardait dans la rue, faire un geste d'étonnement.

— Non, je vous le donne en mille ! s'écria-t-il. Devinez, maître, qui s'apprête à sonner à notre porte ! Lady Hansfield ! Elle vient de descendre d'un taxi et se dispute avec le chauffeur.

— Eh bien ! répliqua le détective, nous la recevrons.

Bientôt, on entendit un pas pénible dans l'escalier, accompagné du toc toc feutré d'une canne caoutchoutée, et Mrs. Crown, la gouvernante, introduisit la visiteuse. Elle était bien telle que Tom Wills l'avait décrite, vieille et ridiculement fardée pour son âge. Elle marchait courbée, littéralement cassée en deux.

— Monsieur Dickson, s'écria-t-elle d'une voix impérative dès qu'elle fut entrée, je suppose que c'est vous n'est-ce pas et

naturellement pas ce jeune galvaudeux, qui doit être votre élève, Tom Wills ? J'ai entendu parler de vous et j'ai lu quelques-unes de vos aventures. Reste à voir si, vraiment, vous êtes un être aussi pharamineux qu'on veut le faire croire au monde.

Visiblement fatiguée par cette tirade, elle reprit longuement haleine, son regard dardé sur Dickson à travers les verres épais et bombés de son face-à-main. Le détective s'inclina en souriant et la fit asseoir.

— On exagère, naturellement, répondit-il avec bonhomie.

— C'est bien cela, faites le modeste, riposta aigrement la vieille lady. Mais ce n'est pas pour dire des bêtises que je me suis dérangée personnellement. Combien prenez-vous pour une enquête ? Très cher, je suppose ?

— Souvent, répondit Harry Dickson.

— Qu'à cela ne tienne, je sais reconnaître et payer les bons services. Êtes-vous un détective « privé » ?

Elle insista sur le mot « privé ».

— Je le suis !

— C'est-à-dire que vous n'avez à rendre aucun compte de vos actes à la police officielle ?

— Certainement pas, bien que fort souvent je collabore avec elle.

— Je sais, et ce n'est pas le plus beau de votre histoire, car Scotland Yard est une ruche d'imbéciles ; sinon Londres serait-il, comme elle l'est, un nid de brigands et de scélérats ? Aussi je m'adresse au détective strictement privé, qui ne rendra compte de son enquête qu'à moi-même, entendez-vous ?

— Arrivez au fait, Milady !

— Inutile de me le dire. Je sais par où commencer. Il faut que vous retrouviez ma dame de compagnie, Ophélia Mason, qui est partie ce matin de mon domicile, abandonnant son service.

— Ce qu'elle était bien libre de faire, il me semble ?

— C'est votre avis, et il est peut-être vrai, mais si j'ajoute qu'elle a emporté une parure à laquelle je tiens beaucoup...

— Dans ce cas, il faut avertir sans retard la police, puisqu'il s'agit d'un vol qualifié.

— Sornettes... Je vous répète que la police est un ramassis d'imbéciles. Ma parure se compose de seize rubis, et elle est cotée pour une valeur de trente mille livres. Feu Sir Hansfield l'acheta à Lahore, du temps qu'il voyageait par là.

— Avez-vous une idée de la direction prise par Miss Mason ? demanda Dickson.

— Oui... J'ai découvert une feuille arrachée à un indicateur des chemins de fer et perdue par elle dans sa chambre. Les horaires du

train pour Douvres et Folkestone y sont marqués par des croix.

— C'est-à-dire qu'elle fait route vers le continent, dit Harry Dickson. Dans ce cas, il n'y a qu'à faire jouer le télégraphe et faire cueillir cette indélicate personne à son arrivée à Boulogne.

— Par la police, n'est-ce pas ? Combien de fois vous ai-je dit que je n'en veux pas ? C'est une affaire entre elle et moi. Je veux que vous me la rameniez ici, à Londres, dans ma maison de Kings Covent. Je paierai !

— Eh bien ! c'est entendu ! dit le détective.

— Combien ? Je veux vous donner une avance pour vous prouver ma confiance.

— C'est inutile, car ce n'est pas dans mes habitudes. Moi aussi j'ai confiance dans la veuve de Sir Hansfield.

— Ah ! Vous le connaissiez ?

— Je sais que c'était un grand voyageur devant l'Éternel et qu'à la fin il accepta un poste en Australie, où il mourut d'ailleurs.

— En effet. Je suis revenue en Angleterre, car la vie m'était odieuse en ce pays fruste, rempli de gens mal élevés. Sir Hansfield ne m'a pas rendue heureuse, mais je lui pardonne. Qu'il se débrouille avec le Bon Dieu ou avec le diable, selon l'endroit où sa vilaine âme est arrivée.

« Ainsi, vous acceptez ma mission et vous partez sans retard ?

— Le temps de boucler ma valise, Milady.

Du bout de sa canne, la vieille lady désigna Tom Wills.

— Et le petit galvaudeux vous accompagne, sans doute ? Je n'y vois pas d'inconvénient et je veux bien assumer ses frais de voyage. Seule comme je suis à présent, je sais apprécier la valeur d'une compagnie.

À peine fut-elle remontée en taxi que le détective dit à Tom Wills.

— Regardez attentivement dans la rue et examinez l'homme qui surveille notre maison.

— Comment, on nous espionne ? demanda Tom Wills.

— C'est évident... eh bien ! le voyez-vous ?

— Comme je vous vois. Il ne m'a pas l'air d'être très habile à faire ce métier de limier. Quel amateur ! Et puis, il a une fausse barbe. On dirait quelque méchant acteur de Drury Lane, un qui fait les utilités.

— Il ne serait bon qu'à cela ! répondit Dickson en riant. Eh, dites-moi, rien dans son allure ne vous paraît-il familier ?

Tom souleva, encore une fois, un pan du rideau de velours et reprit son examen.

— Si... un peu... en effet... mais je n'arrive pas à le situer encore.

— Il est vrai, railla Dickson, que vous n'avez eu d'yeux que pour Miss Ophélia !

— C'est Shepherd ! s'écria Tom Wills.
— J'en étais certain, dit simplement le maître.
— Je téléphone au poste de police pour le faire cueillir ?
— Gardez-vous-en, mon petit. Vous commettriez la plus belle gaffe de votre vie. Shepherd n'est qu'un pâle comparse, un bonhomme qui n'atteindra jamais les terribles honneurs de la cour d'assises, mais à qui la correctionnelle allouera, tout au plus, six mois de villégiature d'État. Il nous sera, au contraire, d'un grand service !

— Nous partons pour Douvres comme le désire cette vieille folle ?
— C'est bien mon intention.
— Et, de là, nous gagnerons le continent ?
— Quant à cela, non... Une fois à Douvres, j'irai trouver mon ami Stappleton, qui habite une jolie villa sur la digue.
— L'aviateur ?
— En effet, il possède un des plus merveilleux avions de tourisme que l'on puisse rêver !

— Chic ! s'écria Tom Wills. Nous allons faire un tour dans les nuages !

— Nous avons encore trois heures avant le départ du rapide de Douvres. C'est plus qu'il ne nous en faut pour régler une autre petite affaire. Sonnez-moi Goodfield au Yard !

— Good', dit Harry Dickson quand il eut obtenu la communication, il s'agit d'une petite mission que vous aurez à effectuer en toute discrétion.

« Prenez deux hommes de confiance et rendez-vous à Kings Covent. Il faudra entrer dans la maison de Lady Hansfield... Non, non, il sera inutile de sonner à sa porte, on ne vous ouvrirait pas, pour le bon motif qu'il n'y a personne. Mais vous n'allez pas entrer là comme dans la maison de Shepherd, dans Arlington. Vous prendrez par la ruelle ; elle est déserte, car il n'y a que de vieilles remises qui s'ouvrent sur elle. Le mur n'est pas bien élevé et, en se faisant la courte échelle, on passe facilement dans le jardin de Hansfield-House. Fouillez bien et vous trouverez ; vous pourrez emporter la chose en auto, une fois la nuit venue... Et vous comprendrez alors que la discrétion est de grande rigueur. Oui, oui, officiellement parlant, mon vieux !

— Quel mystère ! s'écria Tom quand la communication fut coupée. Je me demande quel est l'objet mystérieux qu'on enlèvera de chez Lady Hansfield ? Et d'abord, qui vous dit que la vieille ne rentrera pas tout de go chez elle ?

— Mon petit doigt, Tom. Vous ne pourriez vous faire une idée comme ce petit doigt est une créature perspicace et clairvoyante.

— C'est cela, moquez-vous de moi à présent !

— Nigaud ! Vous ne comprenez donc pas que Lady Hansfield nous expédie sur le continent pour nous faire perdre les deux jours dont elle a besoin pour retrouver, elle-même, Miss Ophélie Mason ?

— Mais pourquoi se débarrasserait-elle de nous ? s'écria Tom Wills. Nous ne la gênons pas, il me semble !

— Cela n'a pas été son avis quand elle vous a reconnu derrière les vitres de la Frégate d'Or, mon petit ami !

Tom, penaud, baissa la tête, mais le maître lui allongea une tape amicale.

— Je ne vous en fais pas le reproche. Au contraire, car cela démontre que les choses se précipitent d'une façon singulière !

— Je suis curieux de ce que Goodfield trouvera à Hansfield-House, murmura Tom Wills en apprêtant les valises.

Ce fut le superintendant lui-même qui arriva en trombe à Baker Street. Il était en nage et tremblait littéralement d'émotion.

— Eh bien, Good', s'écria Harry Dickson, que dites-vous du cadeau ?

— Formidable, monsieur Dickson... Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir mis le Yard en effervescence... Alors vous avez vu... ?

— Mais non, je n'ai rien vu. La logique a vu pour moi, et c'est tout. Il ne m'a pas fallu quitter mon home de Baker Street pour cela. Du moment qu'on envoyait un simplet comme Shepherd m'espionner sous mes fenêtres, c'est qu'on était bien certain de ne pouvoir y envoyer quelqu'un de plus important.

« Et puis, cette solution s'imposait !

— Mais enfin, qu'avez-vous trouvé, Goodfield, s'écria Tom Wills.

— Un cadavre, Tom...

— Celui d'Eva Massagorska, acheva Harry Dickson.

— Une balle dans la tête, une autre dans le cœur, ajouta le superintendant.

— Monsieur Dickson, s'écria soudain Tom Wills, je vois que Shepherd continue à nous surveiller... Si on le faisait filer à son tour.

— Mais non, mais non. Il faut que, pour notre plus grand bien, il accomplisse sa mission. Shepherd est notre ange gardien pour le moment. Soyez bien tranquille d'ailleurs : il nous quittera quand il aura vu que le train pour Douvres nous emmène effectivement. Et nous le retrouverons quand nous le voudrons, bien qu'il ne nous intéresse guère.

— Maître, demanda Tom quand Goodfield fut parti, lorsque nous aurons trouvé notre ami Stappleton à Douvres, où donc nous conduira son avion ?

Harry Dickson reprit la carte de l'Irlande et montra le point noir qu'y avait laissé l'autre jour le bec de son stylo.

— Voici l'endroit, Tom. Il y a un bon champ d'atterrissage dans les environs, comme vous pouvez le voir.

— Et quel intérêt cette petite ville de quatre sous a-t-elle pour nous ?

— C'est la ville natale de Jacques Sullivan et de Dora Starbutt, mon fiston !

L'heure du départ était proche : un taxi appelé par téléphone se rangeait contre le trottoir.

À quelques mètres de là, Mr. Shepherd en héla un autre, qui s'ébranla au moment où celui des détectives se mettait en mouvement.

Harry Dickson se frottait les mains...

6. Le dernier acte

Harry Dickson ressentit une certaine émotion en retrouvant le décor tel que John Elslander l'avait fidèlement dépeint.

Descendus d'avion, les détectives avaient attendu le soir pour se rendre à la ville prochaine.

Ils virent la petite gare endormie et ses lumières avares, la longue rue sinistre, puis le mail désert et, enfin, la petite ruelle sinieuse.

— Je n'ai pas attendu qu'il fit complètement nuit, déclara le détective, parce qu'il me reste quelqu'un à voir dans la cité.

À quelques dizaines de pas de l'angle qu'ils venaient de tourner, Harry Dickson vit une haute maison sombre, enfoncée dans une encoignure.

— Je crois que voilà le singulier théâtre, dit-il. Mais il ne doit pas y avoir de spectacle aujourd'hui.

— Mais non, dit Tom Wills, ce doit être presque en face. Regardez, maître : *Théâtre du Pavillon d'Erin*.

Le détective secoua la tête.

— Elslander a bien dit à gauche. Or, il se fait qu'il a noté les moindres détails avec une remarquable exactitude. Ce Pavillon d'Erin est sans doute un théâtre concurrent. Tant mieux, nous allons y trouver celui qui doit me renseigner.

Ils pénétrèrent dans une minuscule salle des pas perdus, où un mélancolique contrôleur faisait des comptes derrière un guichet poisseux.

— Vous venez pour la pièce, gentlemen ? s'enquit-il, Hélas !... On a rendu l'argent aujourd'hui, et pas beaucoup, je vous assure, puisqu'il n'y a en tout et pour tout que douze spectateurs qui se sont présentés au bureau. Ah ! messieurs, l'amour du grand art s'en va... Et dire que nous aillions jouer une œuvre admirable de notre grand Will ! *Le Songe d'une nuit d'Été !*

— Ah ! s'écria Harry Dickson, combien je le regrette. Figurez-vous qu'un jour, sur cette même scène, j'ai vu donner cette pièce. C'était sublime et votre Caliban était d'un naturel ! il y a bien quatre ans de cela !

L'homme secoua la tête.

— Ce n'est pas ici, messieurs, mais en face. De ce temps il y avait

là un théâtre, abandonné depuis lors. Je crois même que la dernière pièce qui y fut jouée était précisément : *Le Songe d'une Nuit d'Été*. Je me rappelle, en effet, que le rôle de Caliban était tenu par un acteur de grand talent.

— C'est vrai, mais j'ai oublié son nom.

— Il y a de quoi, répliqua l'homme en riant. Il ne fut jamais connu. Il figurait sur le programme avec trois astérisques. C'était un amateur paraît-il, mais quel amateur ! Ah, c'est tout un drame !

— Un drame vraiment ?

— On raconte qu'à la sortie du théâtre il fut assommé, tué peut-être par un concurrent jaloux. Jamais on n'a su le fin mot de l'histoire et, depuis, le théâtre d'en face est resté fermé et l'on a oublié... Voilà, j'ai fini mes comptes. Ils n'étaient guère compliqués, trois fois hélas !

Harry Dickson et son élève prirent congé du contrôleur qui se hâta, à son tour, de s'enfoncer dans l'ombre, après avoir éteint les lumières et fermé la porte de son théâtre vide.

Tom vit un objet briller dans la main de son maître.

— On va entrer dans cette maison ? demanda-t-il en réprimant difficilement un frisson, car l'immeuble semblait sinistre entre tous.

Harry Dickson acquiesça de la tête et introduisit le rossignol dans la serrure. Sa lampe électrique dévoila bientôt la tristesse d'un vestibule délabré où stagnait une lugubre odeur de moisi.

Tel qu'Elslander l'avait décrit, ils découvrirent l'escalier, puis la galerie extérieure et les portes des loges.

— Voici la loge du Danois, murmura Dickson en y entrant.

Devant eux, la salle de spectacle n'était qu'un immense gouffre noir.

— Qu'attendons-nous ! demanda Tom Wills à voix basse comme ils prenaient place sur les fauteuils de velours fané.

— Oui, répondit Harry Dickson sur le même mode, qu'attendons-nous ? Peut-être rien et peut-être tout. Mais c'est presque fatal ; c'est ce soir que tout se déclenchera et puis sombrera à jamais dans le néant.

Ils attendaient, les regards perdus dans les épaisses ténèbres, n'entrevoyant rien, n'entendant aucun son.

Tout à coup, Tom Wills sursauta : le bruit était venu.

C'était celui d'une foule envahissant le parterre et prenant place : on entendit le bruit des strapontins rabattus, celui des pas et, enfin, les murmures des conversations.

À l'orchestre, quelques faibles notes furent données pour l'accord des violons et un grêle menuet de hautbois pleura.

Mais tout cela se passait dans l'ombre la plus compacte !

À ce moment, quatre petites lampes, quatre étoiles rouges,

s'allumèrent dans le cintre et la rampe lointaine s'éclaira doucement.

Tom Wills ne put réfréner un élan de curiosité. Il s'élança vers le balcon de la loge et plongeait ses regards dans la salle, mais aussitôt il revint auprès de son maître :

— Monsieur Dickson, la salle est vide !

— Qu'attendiez-vous, sinon ? murmura le détective avec un peu d'ironie.

— Mais cette foule... cet orchestre !

— Un excellent pick-up, quelques tout aussi bons haut-parleurs et une plaque de gramophone sur laquelle tous ces bruits ont été enregistrés ont fait l'affaire, Tom, répliqua Harry Dickson. Je m'en suis toujours douté !

Tom ne répondit pas, il était comme sidéré.

— Qu'allons-nous voir ? La comédie italienne ?

Le maître haussa des épaules impatientes.

— Nous sommes des spectateurs et rien que cela, dit-il. Seulement, nous ne connaissons pas le programme de la représentation... ou une faible partie.

Tom allait poser d'autres questions, quand brusquement son attention fut attirée d'un autre côté.

— Maître ! Il y a quelqu'un dans la dernière loge de la galerie !

— Possible... C'est une raison de plus pour vous tenir tranquilles !

Le ton était tranchant et formel, bien qu'à peine audible, mais le jeune homme se le tint pour dit.

D'ailleurs, le temps n'était plus aux questions.

L'orchestre invisible préluda et, soudain, le rideau de velours s'envola vers les hauteurs des frises.

Un petit décor champêtre parut, celui qu'Elslander avait vu un soir.

Mais un des praticables avait été avancé vers le milieu de la scène, en masquant une partie.

La porte de la chaumière du fond s'ouvrit et quelque chose bondit sur les planches. Quelque chose d'hirsute et de monstrueux :

— Caliban !

Oui, c'était le Caliban entrevu l'autre soir à la soirée d'amateurs d'Arlington Street, chez Mr. Shepherd.

Des applaudissements nourris partirent de la salle obscure : le gramophone était bien réglé !

Et alors, pour la première fois, le monstre shakespearien parla.

Il parla d'une voix rauque, horrible, affreusement émouvante.

— Oh ! salle morte ! Oh ! salle qui fut témoin de ma honte et de ma douleur, sois aujourd'hui celui de ma vengeance !

« Ici, j'ai été honni et bafoué, moi le plus grand artiste de tous les

temps ! Moi, qui aurais fait pâlir la vaste renommée de David Garrick lui-même, si le Ciel ou l'Enfer ne m'avait pas fait si laid en me faisant naître. Jamais je n'aurais pu jouer d'autre rôle que celui que j'incarne aujourd'hui : Caliban, Caliban le réprouvé, le laid des laids ! Mais comme je l'ai incarné ! Comme je l'ai senti !

« Et une grande actrice l'a senti comme moi, puisqu'elle en a oublié ma laideur au point de vouloir m'épouser !

« J'ai cru en son amour... Mais simple que j'étais, innocent, idiot, imbécile, je ne savais pas ce qui se cachait derrière cet amour !

« Je l'avais épousé comme acteur, et elle me laissa dans l'idée qu'elle ne me croyait qu'un simple mais génial histrion.

« Non, non, la perverse ! Elle savait au contraire que j'étais un homme fortuné, un noble, occupant une situation en vue, et elle ne m'épousa que pour cela. Elle avait un amant, la fausse créature, et elle n'aima jamais que lui, et lui, le fourbe, accepta l'union de son amante avec moi parce qu'il convoitait ma fortune ! Mais je sus les lier pourtant à moi, en faire mes esclaves ! Je les tins par la peur ! Je parvins à apprendre qu'ils avaient assassiné deux adorateurs de l'actrice avant qu'elle ne devînt ma femme ! Et je leur dis que je connaissais leur secret et que je pouvais, d'un mot, les envoyer à la potence. Lui, le lâche, s'enfuit ! Oui, il s'enfuit, mais auparavant il essaya de me tuer, comme il avait tué les deux autres. Je n'étais pas mort cependant ! J'en revins et, plus que jamais, je fis une esclave de ma femme ! Je devins un criminel... Je commis des forfaits sans nombre et elle fut ma complice, et je la tenais par cela, une fois de plus !

« Mais l'enjôleur revint tourner autour d'elle. Je le sus et j'envoyai sur lui une complice terrible, qui prêtait main-forte, à tous mes crimes et m'obéissait aveuglément. Elle n'est plus ! Tant pis... Je n'ai plus besoin d'elle ! Je tiens ma vengeance ! Applaudissez, public !

Servilement, le gramophone obéit en lançant une salve d'applaudissements.

— La comédie est finie ! hurla Caliban en bousculant tout à coup le praticable.

Les deux détectives eurent un même geste de stupeur.

Deux êtres, étroitement ligotés, se tenaient assis sur d'étranges sièges, leurs visages révoltés par l'horreur : Jacques Sullivan, le sosie d'Elslander, et Ophélia Mason.

Caliban hurla :

— Oui, et je l'ai obligée, la belle Dora Starbutt, à vivre dans le monde comme une laideronne, bien qu'elle soit belle comme le jour. Regardez, public !

Le monstre se jeta sur la jeune femme, lui arrachant ses

vêtements, une perruque sombre, frottant des fards : une beauté terrifiée mais merveilleuse parut.

— Ah ! ricana la bête humaine, et dire que laide comme elle était, elle plut tout de même à un jeune oison qui la vit jouer dans une inepte comédie d'amateurs. Skelmersbrough il se nommait !... Ma vaillante complice le punit sur mon ordre ! Il mourut ! Comme mourront tous ceux qui ont osé lever les yeux vers ma femme, vers ma chose !

Le monstre devint plus calme et il parla d'une voix presque solennelle.

— Ici, je vous ai connue, Dora Starbutt, ici j'ai cru en vous, ici j'ai été trompé, ici j'ai failli mourir de la main de votre amant !

Il hurla d'une voix épouvantable :

— Payez !

Un double cri s'éleva, atroce, inhumain, et une gerbe d'étincelles jaillit des deux fauteuils.

— Damnation ! cria Tom Wills. Il les a électrocutés... Ils sont morts !

Mais, presque aussitôt, il se retourna avec une stupeur sans borne : dans une des loges voisines, on applaudissait !

Non, ce n'était pas une reproduction de gramophone à présent, mais des mains frappant frénétiquement l'une contre l'autre.

— Bravo Caliban ! Bravo ! rugissait une voix de démon.

Le monstre sur la scène resta immobile, figé de stupeur et d'épouvante.

— Et voilà pour vous, bandit ! tonna la voix.

Trois détonations précipitées retentirent et Caliban roula sur le plancher, la tête fracassée.

Mais, déjà, Harry Dickson se ruait hors de sa loge, vers celle d'où les coups étaient partis.

Tom Wills s'élança derrière lui et le trouva aux prises avec un homme faisant des gestes désespérés pour se libérer de son étreinte.

— Enlevez-lui son revolver, Tom ! cria le détective.

Tom vit la main qui étreignait l'arme encore fumante et, d'un coup de pied, fit voler le revolver au loin.

— Là, dit Harry Dickson en se relevant, restez tranquille. Je ne veux pas que vous attendiez à vos jours, il y a assez de morts comme cela, et puis vous n'avez accompli qu'une œuvre de justice, docteur Ellis !

Comme les deux détectives, entraînant le docteur à leur suite, montaient sur la scène, Harry Dickson avisa une petite loge d'habilleuse et, du pied, remua quelques hardes. Tom poussa un cri.

— Oh ! quel nouveau crime s'est-il perpétré dans ce théâtre de

malheur ? Voici la robe de soie, la perruque et le face-à-main de Lady Hansfield !

— Vous oubliez sa boîte à fards et... que c'était un comédien de génie, Tom ! ricana le détective.

— Vous dites « un » comédien, au masculin...

— Mais oui... Il vous suffira de revêtir Caliban de ces hardes et, surtout, de le grimer comme il savait le faire, pour avoir Lady Hansfield devant vous.

— Ah... Caliban était une femme !

— Non, Lady Hansfield était un homme ! C'était Sir Hansfield ! Histoire compliquée et ténébreuse que celle de ce fou de génie, d'une laideur telle qu'il ne put jamais aspirer qu'à des postes lointains.

« Il avait épousé une femme beaucoup plus âgée que lui, séduite par son titre et lui apportant une grande fortune. Et voici le drame qu'il me semble voir surgir du passé : les Hansfield vivent en Australie et Lady Hansfield vient à mourir... laissant son mari pauvre, car elle avait gardé la libre disposition de sa fortune. Hansfield, homme d'une intelligence puissante, entrevoit immédiatement toutes les suites de cette perte. Que faire ?

« Il n'a jamais eu qu'une passion : celle du théâtre, mais il n'a jamais pu jouer la comédie et la tragédie que... seul, et sans doute l'a-t-il fait. Dans la solitude australienne, il a incarné, devant un auditoire absent, à lui tout seul, toutes les plus prestigieuses œuvres du répertoire classique. Nous y reviendrons bientôt d'ailleurs.

« Et cet amour du théâtre le sert : il est passé maître dans l'art du maquillage, nous en savons quelque chose, et il ne lui est pas difficile de faire un chef-d'œuvre en devenant, lui, sa propre veuve... disposant ainsi de toute sa fortune !

« C'est ainsi qu'il revient en Angleterre, sous les traits de sa femme. Il y vit en ermite, dans la vieille maison de Kings Covent, qui appartient à sa femme. Mais la passion du théâtre le reprend. Il subsidie, occultement, certaines petites scènes de province où il joue le seul rôle qu'il lui soit possible de tenir avec honneur : celui de Caliban. Même à Londres, il joue sur d'ineptes petites scènes d'amateur comme celle de Mr. Shepherd !

« Par ce qu'il a raconté lui-même avant de mourir, nous savons comment il fit la connaissance de Dora Starbutt, comment celle-ci l'épousa et finit par devenir sa victime, comme il avait commencé par être sa victime à elle.

« Ici, nous arrivons au plus sombre de son histoire.

« Il retient chez lui la belle Dora, sous les lamentables atours de Miss Mason, mais n'oublions pas que, malgré sa trahison, il l'aime. Et il dépense toute sa fortune pour lui acheter les plus somptueuses

parures, espérant mieux la garder ainsi et lui faire oublier un peu sa captivité.

« Mais il lui faut une autre fortune : le démon la lui procure.

« En Australie, il a rencontré Eva Massagorska, volontairement exilée d'Angleterre. Il la secourt, il la laisse étudier, et la cruauté de cette femme la porte surtout à étudier l'armoire à poisons des îles proches de l'Australie.

« Et maintenant, il a recours à elle ; à son appel, elle revient en Angleterre et accepte de collaborer avec lui à une formidable œuvre criminelle.

« Hansfield est un génie, et ce génie il le met au service du crime. Eva Massagorska n'est qu'un effroyable instrument d'action. Les « Effroyables » sont nés... Dora Starbutt l'apprend-elle ? Sans doute, car elle voit les richesses affluer autour d'elle, mais elle est tenue par la terreur. Comme Caliban l'a dit, elle et son ancien fiancé Sullivan ont déjà deux meurtres sur la conscience.

« La saynète qu'Elslander vit jouer ici n'était que la présentation allégorique des crimes de Sullivan ; nous allons l'expliquer immédiatement.

« Pour cela, nous devons faire un retour vers Elslander et, d'abord, vers Eva Massagorska. Eh bien ! mystère profond des âmes, la belle Polonaise aimait Hansfield, le monstre. Femme intelligente, elle avait été séduite par son intelligence. Mais, orgueilleuse, elle n'en laissa rien paraître. Elle resta une fidèle servante de l'homme qui l'avait secourue dans sa misère et dont elle admirait le génie. C'était une révoltée, la graine du crime était en elle. Lorsque Hansfield passa au crime lui-même, il devint un véritable dieu pour elle.

« Et elle se mit à haïr Dora Starbutt.

« Alors, un ordre vint de son chef : elle devait aller à la rencontre de Sullivan à Liverpool et l'attirer en Irlande, faire en sorte qu'il arrive au théâtre. Le hasard voulu qu'Elslander se trouvait à Liverpool en ce moment, et Eva se trompa de personne.

« Elle eut recours au terrible Si-Sen pour provoquer l'amnésie de sa victime et la conduire selon sa volonté criminelle. Certes, nous ne la voyons pas aux côtes du Danois pendant la dernière partie du voyage, mais tout me fait croire qu'ici le pouvoir hypnotique joua un rôle.

« Mais Dora Starbutt eut vent de l'affaire. Ce fut elle la dame voilée qui monta dans le train de nuit et dans le coupé d'Elslander, où elle s'aperçut que ce n'était pas Sullivan, son amant !

« Aussitôt, elle en conçut joie vive, car elle voyait Sullivan sauvé pour toujours et, dans cette joie, elle accepta même de jouer le rôle d'Arlequin-Colombine, faiseuse de cadavres !

« Et l'Allégorie montra les deux premiers amants assassinés, puis

le troisième ! Mais ce troisième allait revivre et abattre d'un coup de feu l'unique spectateur installé dans une loge : Sullivan en personne.

« Maintenant, me direz-vous, pourquoi Eva Massagorska, après avoir conduit sa victime aux lisières de la mort, la sauva-t-elle ?

« Caprice de femme, me direz-vous ? Oui, mais caprice de femme rusée, intelligente, cruelle. L'étrange conduite de Dora Starbutt avait dû l'étonner ; ensuite, elle dut se dire qu'il lui serait plus facile de faire souffrir sa rivale si elle parvenait à séduire Sullivan... et elle le sauva, le confia au seul être en qui elle avait encore confiance et qui, surtout, aurait pu ranimer la raison de la victime : le Dr Ellis... Voyez comme tout s'enchaîne...

« À Londres, elle tue le jeune Markham sur l'ordre d'Hansfield, emprisonne les deux détectives et les néglige. Il faut dire également qu'elle sent que les affaires se gâtent. Ne vient-elle pas de s'apercevoir qu'elle s'est trompée d'homme en la personne d'Elslander ? Alors, elle craint qu'à un certain moment le Danois ne se mette à la recherche de la ville et du théâtre mystérieux. Elle essaie de le supprimer, mais Ellis l'en empêche.

« Entre-temps Sullivan et Dora Starbutt s'enfuient... Hansfield est fou de rage, surtout quand il voit que Tom surveille ses fenêtres ; alors, Eva vient à lui. Je suppose qu'elle lui dit tout, qu'elle lui avoue son amour !

« Et Hansfield-Caliban, le laid des laids, méprise cette beauté... et Eva, au comble de la honte et de la colère, brandit soudain le terrible récipient au Si-Sen dont elle sait si bien se servir. Hansfield se défend et la tue.

« Quand la soi-disant Lady Hansfield se présenta chez moi et, surtout, quand je vis qu'il n'y avait plus que l'inepte Shepherd pour m'espionner, je compris qu'Eva ne devait plus être parmi les vivants, car sinon elle, et rien qu'elle, aurait assumé cette tâche et, surtout, elle n'aurait jamais admis que l'homme dont elle aimait le génie payât de sa personne devant le danger.

« Je compris aussi que Sullivan et Mason seraient retournés fatalement dans cette ville, où ils avaient des parents et des amis pour les tenir cachés, mais Hansfield l'avait bien compris avant moi.

« Je suppose que, les ayant rejoints, il travailla fort bien à son tour avec le poison d'Eva Massagorska, ce qui lui permit de les transporter facilement dans le local du théâtre qu'il voulait faire servir de scène à sa vengeance.

— Mais Shepherd ? intervint timidement Tom Wills.

— Euh, il ne mérite pas qu'on lui consacre un grand nombre de mots. C'était, comme Hansfield, un homme fou de théâtre. Hansfield le subsidiait chichement. Comme il tenait, avant tout, à avoir un

serviteur à sa merci, il parvint habilement à l'impliquer dans une affaire de trafic de drogue, ce qui fait que le pauvre diable d'amateur avait la bouche cousue. Comme il fallait à Hansfield un figurant pour jouer les rôles des deux morts dans la petite saynète, il fit venir en Irlande Shepherd et sa souillon de servante. N'oublions pas que l'auteur dramatique allait épouser incessamment sa bonne et qu'elle lui était, par conséquent, toute dévouée.

« Quand Hansfield se vit seul, après la mort d'Eva, il ne put que recourir aux services de Shepherd, caché dans sa maison de Kings Covent, pour m'espionner et pour lui téléphoner à une adresse convenue afin de l'avertir si j'étais parti, oui ou non, ce que fit notre auteur lyrique-amateur et ce qui rassura Hansfield. Comme Shepherd n'est ni au courant de la personnalité véritable de l'Effroyable, ni de ses crimes, j'estime qu'il faut le laisser en paix.

« Et maintenant...

Harry Dickson se tourna vers le Dr Ellis et sourit.

— Je vis un autre homme qui m'espionnait, lors de mon départ de Londres, bien que plus habilement que Shepherd. Et cet homme vit « Lady » Hansfield sortir de chez moi. Comme elle le dépassait sur le trottoir, il sentit soudain l'étrange odeur du Si-Sen. Mais il ne put la suivre. Il demanda à Mrs. Crown si elle connaissait cette dame. Comme il n'était pas un inconnu pour notre gouvernante, elle le lui dit.

« Et cet homme s'introduisit dans Hansfield-House et découvrit avant Goodfield le cadavre d'Eva Massagorska.

« Alors, une lueur se fit en lui.

« Il revint vers Baker Street, y guetta ma sortie et fit le voyage de Douvres avec moi. Quand il me vit descendre chez Stappleton, il comprit aussitôt ce qui allait survenir. Il s'adressa à un pilote des environs pour surveiller un certain aéroplane, qui allait s'envoler vers l'aube.

« Je vis parfaitement l'avion qui nous suivait à distance et survolait la plaine d'atterrissage irlandaise au moment où nous touchions terre.

« Dès lors, j'étais certain que le Dr Ellis nous rejoindrait dans la salle du théâtre mystérieux pour y venger celle qu'il aimait, aussi criminelle qu'elle fût.

« Et, comme je considère que Hansfield était un fou, tellement dangereux que, même dans un asile d'aliénés, il resterait un péril en potentiel, je résolus d'attendre d'abord le geste vengeur de Hansfield lui-même, du Dr Ellis ensuite, pour régler à jamais le compte des « Effroyables ».

FIN